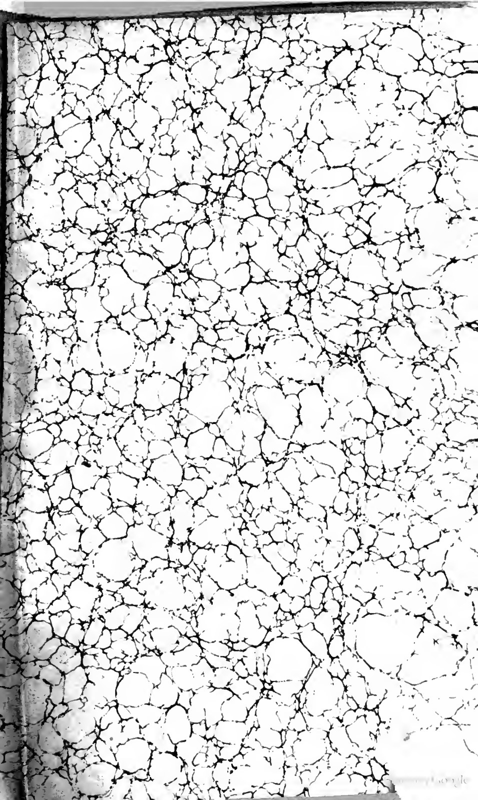




LES MYSTÈRES

DU DÉSERT

TOME PREMIER

DU MÊME AUTEUR.

Ouvrages parus :

Ouvrages à paraître :

Le Berceau des Patriarches, ou les Confidences sur l'Islam.
L'Yémen, ou l'Éden de l'Arabie.
Les Schismatiques musulmans du Nedjéd, ou les Drames de l'Arabie-Déserte.
Voyage au Zanguébar et aux iles voisines.
Voyage en Perse, dans l'Afghanistan et le Bélûtschistan.
L'Afrique vierge.
Tunis, les Oasis du Sahara et le Soudan.

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

LES MYSTÈRES
DU DÉSERT

SOUVENIRS DE VOYAGES

EN ASIE ET EN AFRIQUE

PAR

HADJI-ABD'EL-HAMID-BEY

(Col L. Du Couret),

Voyageur en Afrique et en Asie,
Ex-Lieutenant des Émirs de la Mecque, de l'Yémen et du roi de Perse,
Ancien délégué du gouvernement français dans l'Afrique centrale,
Membre de la Société orientale, de l'Academie nationale, etc.

PRÉCÉDÉS D'UNE PRÉFACE
Par M. Stanislas de Lapeyrouse.

OUVRAGE AGRÉÉ PAR SON ALTESSE IMPÉRIALE
LE PRINCE NAPOLÉON.



TOME PREMIER

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Palais-Royal, galerie d'Orléans, 13.

1859



L'auteur

a l'honneur de dédier ce livre

A SON ALTESSE IMPÉRIALE MONSEIGNEUR

LE PRINCE NAPOLÉON

COMME GAGE MODESTE DE SON RESPECTUEUX DÉVOUEMENT
ET DE LA SINCÈRE ADMIRATION
QUE LUI INSPIRENT
LA GRANDEUR ET LA NOBLESSE DE SON CARACTÈRE
ET DE SES ACTES.

HADJI-ABD'EL-HAMID-BEY
(Cel L. DU COURET).

AVANT-PROPOS

« Un livre qu'on publie est un souvenir qu'on adresse aux amis inconnus qu'on a dans le monde, » a dit un écrivain contemporain avec autant de délicatesse que de vérité.

Cette phrase, partie du cœur, nous demandons à nos lecteurs la permission de nous l'approprier en quelque sorte, en la mettant en tête de ce voyage exécuté dans le *Pays de Dsjof* ou *Mareb*, l'*Hadramont* et l'*Imamat de Mascate* ou *Oman*.

Nous finissions de compulser nos notes et de rassembler nos souvenirs pour en écrire la relation, lorsque, au moment d'en tracer le titre, celui-ci : LES MYSTÈRES DU DÉSERT est venu tout naturellement sous notre plume.

Le mot *Désert* représente à l'esprit de presque tout le monde d'immenses étendues de pays inconnus, incultes, où ne se rencontrent aucuns vestiges ni de l'homme ni de la bête, d'où la végétation elle-même est absente ; les Déserts, surtout ceux de l'Arabie, sont, pour quiconque ne les a point parcourus, une région désolée, séparant des tribus très-éloignées les unes des autres, et que des caravanes de marchands et quelques voyageurs curieux et hardis traversent, au péril de leurs jours, au risque d'être engloutis sous des montagnes ou dans un océan de sables, les uns pour satisfaire leur esprit aventureux, les autres poussés par l'*auri sacra fames*, la soif de l'or.

Il n'en est point ainsi.

On y marche, il est vrai, sur de grandes étendues de terrain aride, sur des sables brûlants, parfois sur un sol bouleversé par le simoun, mouvant et perfide comme les ondes, mais la traversée n'en est pas uniforme et monotone, ainsi qu'on pourrait se le figurer.

Ces solitudes-là aussi ont leurs habitants, disséminés, il est vrai, mais cependant encore assez nombreux pour que le voyageur puisse raconter ses

aventures, ses rencontres imprévues, et, par son récit, égayer, émouvoir, intéresser son lecteur.

Nous espérons attacher le nôtre sans avoir recours aux fables du roman : nous sommes persuadé qu'en effet la vérité est toujours plus puissante que la fiction ; nous relaterons donc simplement ce que nous avons vu et entendu, et comme souvent nos impressions ont été profondes, sans doute parviendrons-nous à les faire partager.

L'Arabie, nous osons le dire, à l'exception de quelques villes côtières ou stations de commerce, est encore un pays presque inconnu.

« Quoique faisant partie de l'Asie, écrivait le savant Heeren à la fin du siècle dernier [1], elle en diffère sous plusieurs rapports, et semblerait plutôt n'être qu'une continuation de l'Afrique, dont elle n'est séparée que par un golfe profond connu sous le nom de mer Rouge.

« Sa constitution physique, semblable en tout à celle de ce continent, offre absolument les mêmes variations sous les mêmes degrés de latitude.

« L'intervalle compris entre les 30e et 20e degrés de latitude nord, où se déroulent en Afrique

[1] *Fabriques et commerce de terre des Phéniciens.*

de vastes chaînes de montagnes et d'immenses étendues de sables, est rempli dans la presqu'île par des régions exactement pareilles.

« Cette conformité ne s'arrête pas là.

« En Arabie, comme en Afrique, la fertilité reparaît avec l'eau au 20ᵉ degré de latitude, et le nom d'*Arabie Heureuse* ou *Yémen*, donné à sa partie méridionale, indique assez cette remarquable conformité avec l'Abyssinie.

« C'est pourquoi le commerce des anciens dans ce pays dut suivre la même marche qu'en Afrique. »

Quant à ses coutumes, à ses mœurs, l'Arabe diffère assez notablement du restant des Asiatiques, et, quoiqu'elles ne soient pas entièrement semblables à celles du Maure, nous pouvons affirmer à ceux de nos lecteurs qui ont connu les Kabyles de notre Afrique française et ont vu quelques-unes des tribus nomades algériennes, qu'il existe cependant encore entre elles une très-grande similitude.

En effet, à l'exception d'un très-petit nombre de voyageurs modernes et contemporains, parmi lesquels nous citerons, comme les plus entreprenants, les plus intrépides, les plus persévérants, Ali-Bey, Burckhardt, Finati, Fresnel, Niebuhr,

Sainte-Croix-Pajot et Seetzen d'abord, puis MM. Ant. d'Abbadie, Botta, Cruttenden, de Wrede, Haines, Hulton, Léon de La Borde, Lepsius, Prax, Sadlier, Tamisier, et enfin mes amis Arnaud et son digne émule et compagnon Wayssières; à l'exception, disons-nous, d'un très-petit nombre de voyageurs modernes et contemporains, personne n'a pénétré bien avant dans l'Arabie, personne dès lors n'a pu en donner une description bien complète.

Chacun sait assurément, soit d'après les prophètes hébreux Isaïe et Ezéchiel, soit d'après Hérodote, soit d'après Théophraste, soit d'après les poëtes, que c'est la patrie des parfums, et principalement de l'encens : quelques-uns ajouteront qu'elle fournit aussi la myrrhe, la casse et le ladanum; les érudits auront même pu lire dans Hérodote[1] qu'on tire l'encens et la myrrhe d'arbustes sur lesquels fourmillent de petits serpents ailés que l'on chasse avec la fumée du styrax; que la casse vient dans un petit lac peu profond, infesté d'une multitude d'animaux ailés semblables aux chauves-souris, dont il faut se garantir en se couvrant le corps et la figure; enfin

[1] III, 110-112.

qu'on ramasse le ladanum sur les barbes des chèvres, où il pend comme une ordure, et qu'on en prépare divers onguents dont les Arabes font un emploi considérable pour se parfumer.

Nous répondrons que les petits serpents ailés dont parle ici Hérodote et qu'on éloigne avec la fumée du styrax ne sont autre chose que des mosquites (moustiques des pays chauds); que les animaux semblables aux chauves-souris sont des lézards ailés[1] très-communs dans ces contrées; en un mot, que le ladanum est une liqueur qui découle d'un arbuste[2] que les chèvres aiment à brouter.

Nous ajouterons que c'est l'ancienne Arabie-Heureuse qu'on a le plus particulièrement décrite, — c'est cette partie de la presqu'île que les Grecs assuraient produire, outre l'encens et les parfums les plus précieux, de l'or et des pierreries. Ce sol, autrefois source d'immenses richesses pour les Phéniciens, est aujourd'hui encore sillonné de rivières et de torrents aurifères; mais les indigènes ont perdu l'habitude de les exploiter. Il recèle toujours, et notamment dans les montagnes de l'Hadramont, d'importantes mines d'or,

[1] *Draco volans* (L.). — [2] *Cistus arabicus* (L.).

de rubis, d'onyx, d'agates, etc., etc., mais leurs traces, restées inconnues depuis des siècles, seront peut-être encore longtemps un mystère!

D'ailleurs, les notions géographiques, botaniques et géologiques de l'Arabie fussent-elles complètes, de quelque importance qu'elles soient pour la science et le commerce, sont-elles les seules qu'il importe de posséder?

Sans doute, les connaissances naturelles et les relations commerciales contribuent au développement intellectuel des peuples et à leur civilisation; mais si l'humanité est perfectible, comme le prétendent certains philosophes, l'étude des hommes et de leurs mœurs ne nous invite-t-elle pas à accélérer leur amélioration physique et morale?

Nous allons donc continuer de parler de l'Arabie, et, tout en faisant toujours connaître les produits du sol et de l'industrie, ainsi que ses relations internationales de commerce, nous traverserons ses déserts avec les caravanes; nous partagerons leurs marches hasardeuses et pleines de périls; nous bivouaquerons avec elles; nous dirons leurs précautions hygiéniques, leurs ruses pour éviter l'attaque, leurs systèmes de défense, toutes choses qui, au point de vue de l'économiste, de

l'homme d'Etat, du philosophe, du savant, voire même de l'homme du monde, sont également profitables et curieuses à étudier.

Les Mystères du Désert seront suivis de mes Voyages dans le Lahsa ou Bahreïn, l'Arabie-Déserte ou Nedjêd, l'Irak-Araby ou Babylonie [1], en Perse, dans l'Afghanistan et le Bélûtschistan, et du complément de ceux accomplis dans les parties ouest, nord-ouest, centre et ouest-sud-ouest de la péninsule, autrement dit le Hedjaz ou Pays des Patriarches, la Presqu'île du Sinaï et le Pays d'Assir [2], enfin l'Arabie-Heureuse [3].

Nous nous occupons aussi activement à mettre en ordre les matériaux nécessaires à la publication de nos Voyages en Afrique, voyages qui comprendront :

1° L'Egypte, la Nubie, le Sennaar, le Kordofan, les sources du Nil, le Darfour et l'Abyssinie ;

2° Sokotora, la Côte d'Ajan, le Zanguébar, le

[1] *Les Schismatiques musulmans, ou les Drames de l'Arabie-Déserte.*

[2] Voir mon *Pèlerinage aux villes saintes de la Mecque et de Médine.*

[3] Voir les feuilletons du journal le *Siècle*, du 2 décembre 1857 au 22 mars 1858.

MOZAMBIQUE, ZANZIBAR, les COMORES, MADAGASCAR et l'ÎLE DE LA RÉUNION ;

3° La RÉGENCE DE TUNIS, l'OUAD-SOUF, l'OUAD-R'IR, le SAHARA et le SOUDAN.

Nous espérons que ces divers ouvrages, qui puisent de jour en jour dans les faits contemporains (événements de l'Inde, massacres de Djedda et de Candie, percement de l'Isthme de Süez, etc., etc.) un puissant intérêt d'actualité, seront, de même que LES MYSTÈRES DU DÉSERT, favorablement accueillis par nos lecteurs, auxquels nous essayerons de bien faire comprendre les prodigieux résultats politiques et humanitaires que l'avenir garde à l'Orient par la reconstitution probable de la puissante nationalité arabe.

HADJI-ABD'EL-HAMID-BEY
(Cel L. DU COURET).

PRÉFACE

Entre tous les noms de ces hommes hardis qui se dévouèrent, à différentes dates, à la mission glorieuse de découvrir l'inconnu, et plantèrent le drapeau de leur patrie sur un sol que nul Européen avant eux n'avait encore foulé, l'histoire et l'humanité reconnaissantes proclament tout d'abord avec orgueil celui du Génois Christophe Colomb. Mais sans avoir doté leur époque de la conquête d'un nouveau monde, il y eut des explorateurs infatigables qui, eux aussi, s'illustrèrent assez pour laisser à la postérité une renommée péniblement acquise. Le chevalier Chardin, en Perse; Mungo-Park, Caillet, Levaillant, Marco-Polo, Tavernier, et, de nos jours, MM. Barth et

Vogel, en Afrique, ont fait franchir à la vieille Europe les déserts qui s'ensablaient de siècle en siècle entre elle et une civilisation aussi ancienne que le monde, et dont jusqu'à eux on n'avait point soupçonné l'existence. Honneur à ces courageux voyageurs qui, sans se soucier un seul instant des mortels périls semés à profusion sur leur route, des maladies qui viendront à chaque heure briser leurs forces, de l'incertitude enfin de la réussite, abandonnent cependant sans hésiter famille, bonheur, patrie, et se lancent, n'ayant pour les conduire que le doigt de Dieu, dans la plus difficile des entreprises ! Pour moi qui ai parcouru les solitudes des deux Amériques et sais ce que l'on souffre loin des siens, je m'associe avec ardeur à l'admiration qu'excitent ces hommes forts et exceptionnels, mais je voudrais qu'elle fût égale pour tous.

L'auteur des *Mystères du Désert* appartient à la grande famille de ces généreux pionniers de la science et des principes civilisateurs, et mérite, comme ses devanciers, d'être entouré de l'entière sympathie de ses compatriotes. Mais notre triste société est ainsi faite qu'elle attend ordinairement le décès de ses plus illustres membres pour s'occuper d'eux ; alors elle se prend d'un beau

mouvement d'indignation contre elle-même, et l'homme utile, de son vivant méconnu de ses contemporains, jouit souvent après sa mort d'honneurs exagérés, quand il se fût contenté, pendant sa vie, d'être simplement apprécié à sa juste valeur. Je voudrais que ma voix fût assez écoutée pour qu'on accordât à l'auteur des *Mystères du Désert* l'attention dont il est si digne, car, je ne crains pas de le dire, il est à mes yeux, au point de vue des pérégrinations scientifiques, la plus grande individualité de ce temps-ci. L'oubli qui, malgré ses fatigues et ses services, s'étend autour de sa personne, provient sans doute de ce que le public ignore les particularités de son existence, et c'est cette lacune que mes efforts vont essayer de combler.

M. Louis Du Couret, né à Huningue, en 1812, est fils d'un colonel de l'Empire, tué en Espagne sur le champ de bataille, en 1813, pendant qu'on signait à Paris le brevet qui l'élevait au grade de général de brigade. Dès ses plus jeunes années les livres de voyages faisaient déjà ses délices, et souvent on l'entendait dire que lorsqu'il serait *bien grand*, il irait voir *ses bons amis les Turcs et les Nègres d'Afrique*. Le jeune Louis ne se doutait guère alors au milieu de quelles souffrances se

réaliseraient un jour ces paroles, que lui inspiraient les merveilleux récits dont il faisait son unique lecture. Parvenu à l'âge de vingt-quatre ans, M. Du Couret s'arracha en effet aux douceurs du foyer conjugal. Il venait de se marier, lorsque pour obéir aux instincts qui le poussaient, disait-il, *vers le berceau du soleil*, il s'embarqua pour l'Orient.

Suivrai-je M. Du Couret? non, ce serait jeter avec moi le lecteur dans une succession d'événements presque toujours terribles, et en face desquels nous n'aurions sans doute pas son grand cœur et son indomptable audace pour rester, comme lui, impassibles et froids. D'ailleurs, ce cadre est restreint et ne me permet que d'esquisser à larges traits une vie si remplie et si agitée.

M. Du Couret habita d'abord Constantinople. En contact journalier avec une société en décadence dont l'abâtardissement et la torpeur faisaient saigner son cœur généreux, il ne tarda pas à éprouver une répulsion marquée pour un peuple si antipathique aux nobles élans du progrès; et afin de se rapprocher des Arabes, chez lesquels il savait devoir trouver la grandeur et l'énergie, il se rendit en Égypte, cette terre qui l'appelait par toutes les voix de ses antiques séductions. Méhémet-

Ali, un illustre prince, régnait alors au Caire, et habile à bien juger les hommes, il devina promptement tout le parti qu'il pouvait tirer de l'étranger qui venait à lui. M. Du Couret fut accueilli à la cour du vice-roi avec une distinction particulière, et pour ne pas rester au-dessous de la confiance qui lui était accordée, il fit des prodiges de valeur à la bataille de Nézib, gagnée sur les bataillons Turcs par Ibrahim, l'héritier du trône. Mais la paix une fois rendue à l'ancien domaine des Ptolémées et des Pharaons, M. Du Couret voulut profiter de son voisinage du centre de l'Afrique pour explorer, avec plus de soin et d'exactitude que ses prédécesseurs, un grand nombre de contrées imparfaitement décrites. Traversant la Nubie et le Sennâar, il visita le Kordofan, le Dârchilouck, le Dârabadima, le Dârfongara et le Dârfour, puis pénétra en plein cœur du Donga, où il constata un des faits les plus surprenants de la physiologie anatomique, je veux parler des Niams-Niams, ou hommes à queue. Je ne rapporterai pas ici les documents péremptoires à l'aide desquels M. Du Couret a établi devant les corps savants de Paris l'existence de cette race anormale ; je ne puis cependant me dispenser de citer le passage suivant, extrait d'un livre écrit en langage ioloff par

Manar, l'historien indigène du haut Sénégal, et relaté par M. V. Verneuil :

« Notre tribu était campée depuis quelques « jours seulement dans la vallée de Génahel, « lorsqu'en rentrant le soir, un de nos hommes, « qui était allé chercher du bois dans la forêt, « entrevit dans les ténèbres une forme humaine « s'enfuyant devant lui avec une vitesse étonnante. « Croyant que c'était un de nos pasteurs, il l'ap- « pela, mais pour toute réponse, il entendit un « hurlement strident qui le fit frémir. Le lende- « main nos hommes firent des rencontres sem- « blables, puis de jour en jour ces effroyables « apparitions se multiplièrent et se rapprochèrent « de nos tentes. Enfin, peu de temps après, notre « camp fut toutes les nuits en quelque sorte pris « d'assaut par ces êtres étranges qui sautaient, « gambadaient, couraient, renversaient mille « choses, enlevaient nos moutons et même nos « filles, dont la plupart ne revinrent jamais. « Parmi celles que ces génies malfaisants nous « rendirent, plusieurs se trouvèrent enceintes ; et « ce qui nous épouvanta peut-être le plus, fut de « voir les enfants qu'elles mirent au monde gran- « dir si subitement, qu'au bout de quelques mois « ils étaient plus hauts de taille, plus vigoureux et

« aussi bien formés que nos fils de vingt ans. Ces
« enfants, comme les êtres qui nous apparaissaient, avaient la voûte du crâne aplatie, de
« très-longues oreilles qui de loin ressemblaient à
« des cornes, et au bas de leur échine pendait
« une *queue* effilée, frétillante et longue d'environ
« une coudée. »

Le récit continue encore, mais sans rien nous apprendre de plus concluant. N'y a-t-il pas réellement quelque chose de bien extraordinaire dans ce fait qu'un Ioloff du Sénégal connaisse l'existence d'une si phénoménale peuplade, quoique séparé d'elle par toute l'immensité des déserts de l'Afrique centrale? Les Niams-Niams sont anthropophages.

Ce n'était pas sans les plus dures souffrances que M. Du Couret venait d'accomplir cette pénible exploration. Les bêtes fauves, les hommes souvent plus fauves qu'elles, la faim, la soif surtout, l'horrible soif, cette suprême douleur devant laquelle tout s'efface sous un ciel de 45 degrés et au milieu d'un océan de sables calcinés depuis l'origine des mondes, tels furent les ennemis contre lesquels l'intrépide voyageur eut sans cesse à lutter. Enfin, M. Du Couret rentra en Égypte, en longeant la côte africaine de la mer Rouge, pour

goûter un repos précurseur de nouvelles fatigues.

Me voici arrivé au point capital de la vie de l'auteur des *Mystères du Désert*, son abjuration. Depuis longtemps M. Du Couret nourrissait un dessein grandiose, une de ces résolutions extrêmes comme il en peut seulement éclore dans les âmes d'élite. Voir la Mecque, berceau sacré où, loin des atteintes des *Giaours*, se garde l'impérissable souvenir de la naissance du Prophète, et Médine, où ses cendres vénérées reposent au milieu des croyants, et prendre, pour ainsi dire, l'islamisme sur le fait, tel était le rêve ardent de cet esprit avide de s'instruire. M. Du Couret voulait s'assimiler entièrement à la famille arabe pour l'étudier de près, mais il savait que sa qualité de chrétien, en l'exposant aux plus grands dangers, viendrait à chaque instant paralyser ses efforts. L'abjuration seule pouvait lui aplanir tous les obstacles, et, demeurant toujours Français de cœur, il adopta la parole du Coran. Mais, dira-t-on peut-être, il était facile à M. du Couret, déjà versé dans la langue arabe et porteur du costume et d'un nom musulmans, de tromper l'œil et l'oreille de ceux qui l'entouraient... Il pouvait, en effet, échapper un temps aux soupçons, mais le jour où, malgré son adresse, il eût été reconnu pour un *infidèle*,

c'en était fait de sa tête, elle tombait !... Eh ! bien, ajoutera-t-on encore, mourir pour son Dieu est un acte sublime et méritoire... A cela je répondrai que nous ne sommes plus au temps des martyrs, à cette époque fatale où des hommes, soutenus par une foi vive, accueillaient d'un sourire l'ordre qui les jetait aux bêtes ou les envoyait à la croix, supplice anobli par leur divin maître, sachant bien que chaque goutte de leur sang engendrerait de nombreux néophytes. Il ne s'agit plus, comme au siècle des persécutions néroniennes, de succomber avec courage pour étendre l'empire des dogmes chrétiens ; non, la religion du Christ a marché, elle a vaincu le monde intelligent en dépit de toutes les entraves, et maintenant que ses puissants rameaux portent, dans presque toutes les parties de l'univers, les fruits les plus magnifiques, le sang d'une nouvelle victime n'ajouterait rien à sa force ni à sa majesté. Peut-on dès lors blâmer M. Du Couret de ne pas s'être entêté dans un point d'honneur religieux si préjudiciable à la belle mission qu'il s'était imposée, et d'avoir subi la loi de Mahomet? L'illustre voyageur comprenait à merveille que son trépas ne ferait pas conquérir au christianisme un seul pouce de terrain au sein des populations arabes.

tandis qu'avec la vie il conservait la possession de l'avenir, c'est-à-dire le moyen de terminer glorieusement une œuvre à peine commencée et d'enrichir la France du résultat de tous les travaux qui lui restaient encore à entreprendre.

C'est donc dominé par le désir d'être utile à sa patrie,—et ce fut toujours là l'unique mobile de ses actions,—que M. Du Couret embrassa le mahométisme à Djedda. Il s'achemina bientôt vers la Mecque pour y gagner le titre de ***Hadji*** ou pèlerin, qualification honorifique fort en crédit chez les Arabes, et qu'ont seuls le droit de prendre ceux à qui il a été donné de toucher *la pierre noire* de la Kâaba. Toutes les préventions du fanatisme une fois évanouies, M. Du Couret, que nous nommerons désormais Hadji-Abd'el-Hamid, se vit rechercher par tous les grands personnages de la ville sainte, et le pacha s'empressa de lui accorder dans son armée le grade de *bey* ou colonel.

J'ai quelquefois entendu tenir le raisonnement suivant : « Pourquoi donc M. Du Couret, à l'abri « de tout danger en France, n'a-t-il pas bien vite « jeté son Coran au feu pour revenir à la religion « de ses pères ? » La réponse à cette question est chose délicate; sur le domaine des articles de

foi on ne doit mettre le pied qu'avec la plus extrême circonspection et bien peser toute la valeur de ses arguments. Mais ne peut-on pas avancer, dans le cas où M. Du Couret serait rentré dans le giron de l'Eglise, que bien des gens lui auraient fait un sanglant reproche de l'élasticité de ses convictions, en le traitant comme une sorte de girouette religieuse qui tourne à tous les vents, selon que son intérêt ou l'appréhension d'un danger le lui conseille ? D'ailleurs, le Coran diffère-t-il donc tant du livre admirable qui renferme la parole de notre Dieu ? Mahomet professait une sincère admiration pour Jésus-Christ, et la doctrine dont il a été l'apôtre contient, plus qu'on ne le croit, la pensée du fils de Marie ; seulement, observateur profond, législateur habile, il comprit que sous un climat de feu, et dans une société dès longtemps livrée à la paresse et à la vie des sens, des maximes trop austères lui auraient fait dépasser son but politique, et tout en empruntant à l'Évangile certains de ses préceptes, il les modifia du fruit de ses méditations pour les mieux approprier aux penchants de la grande famille qu'il se proposait de régénérer. Qu'on aille à confesse ou qu'on égrène un chapelet arabe, qu'on trempe son doigt dans l'eau bénite ou qu'on se livre aux ablu-

tions recommandées par le Coran, pourvu qu'on ait la religion du *bien*, c'est-à-dire qu'on soit honnête homme, et, quel que soit le rite auquel on appartienne, qu'*on fasse aux autres ce que l'on voudrait qu'ils nous fissent*, voilà, que l'on porte un turban ou un chapeau de soie, le culte véritablement agréable au ciel et le seul digne de l'amour de notre prochain. M. du Couret est donc, avec Dieu, seul juge dans sa cause. Quant à ceux qui le connaissent et qui savent tout ce qu'il y a de sentiments élevés et d'admirable bonté au fond de son âme, je suis assuré qu'ils le regardent comme un frère en religion, et j'espère qu'au grand jour, Dieu ne sera pas plus sévère pour lui que pour tant d'autres qui cachent, sous les dehors du chrétien, toutes les défaillances d'un cœur abandonné d'en haut!

Je crois cette question suffisamment approfondie, et je reprends la narration des événements majeurs qui marquèrent le cours des voyages de Hadji-Abd'el-Hamid.

Après un séjour assez prolongé à la Mecque, Abd'el-Hamid parcourut successivement le Hedjaz, l'Yémen, les provinces de l'Hadramont et de l'Oman, ainsi que le pays des Wahabytes. En remontant la côte sur un bateau arabe, il fit nau-

frage, et, prisonnier d'une tribu indépendante, il fut mis en vente sur le marché de Derreyêh, capitale du Nedjêd. Grâce à la protection du gouverneur du pays, Fessel, arrière-petit-fils du fameux Wahab, qu'Abd'el-Hamid avait connu au Caire, il échappa à l'humiliation qu'on allait lui faire subir. En homme dont les dangers irritent le courage, il se rendit en Mésopotamie, là où la légende chrétienne place le paradis terrestre, et séjourna à Bagdad, cette perle splendide, quoique bien ternie maintenant, de l'antique puissance musulmane dont le calife Haroun-Al-Raschîd fut une des plus nobles personnifications. De Bagdad, Hadji-Abd'el-Hamid se dirigea vers les États de l'Imam de Mascate, Séïd-Séïd-ben-Sultan, dont il devint bientôt l'ami et le conseiller intime, et profitant de sa résidence auprès de ce prince, il visita les îles de Sokotora et de Zanzibar et toute la côte du Zanguébar : Sofala, Quérimbe, Monbaze, Juba, Mélinde et Magadoxo. De l'île Bourbon, où Hadji-Abd'el-Hamid parvint ensuite, il prit passage sur la corvette française *le Cormoran*, qui allait à Bassorâh charger les trésors archéologiques extraits des ruines de Ninive. Hadji-Abd'el-Hamid avait accepté, dans cette expédition scientifique, les fonctions d'interprète arabe, et lorsque son con-

cours ne fut plus nécessaire, il s'achemina vers la Perse, où l'appelait la confiance du Shâh Mohammed. Ce fut là, malgré la faveur du souverain, que Hadji-Abd'el-Hamid devait voir se compléter l'odyssée de ses infortunes. Sous le coup de la plus injuste des accusations, on lui fit endurer un traitement infâme; des hommes, ennemis acharnés de ses idées de progrès et de civilisation, le condamnèrent à recevoir la bastonnade sur la plante des pieds, et le menacèrent en outre de lui faire couper la langue et crever les yeux. Cet épouvantable supplice fut supporté sans une plainte, sans un murmure, et au lieu de vengeance, le patient ne ressentit dans son cœur que de la pitié pour ces barbares aveugles dont il rêvait la régénération politique et militaire. A peine remis de son martyre, Hadji-Abd'el-Hamid fut contraint de fuir; il comprit que sa vie même n'était plus en sûreté, et seul, proscrit, traqué comme un ennemi, lui qui n'avait que les aspirations d'un bienfaiteur, il parvint à quitter le sol inhospitalier de la Perse. Quoi qu'il en soit, Hadji-Abd'el-Hamid emporta la consolation d'avoir préparé les esprits à l'adoption des idées françaises dont Ferouk-Khan est venu récemment demander le dernier mot aux institutions de notre pays, pour les appliquer, en les

façonnant, aux besoins de sa patrie. Un tel honneur console de bien des douleurs !

Hadji-Abd'el-Hamid regagna la cour de l'Imam de Mascate, après avoir visité, en passant, Bender-Buschir et l'île d'Ormus, célèbre par la pêche des perles. Enfin, s'embarquant de nouveau, il explora les îles de Madagascar et de Mayotte, et atterrit une seconde fois à Bourbon. Un Français ne reste pas impunément vingt ans éloigné de la mère patrie sans ressentir, à certaines heures, une envie ardente de la revoir ; d'ailleurs, Hadji-Abd'el-Hamid pensait avoir assez fait pour elle et avait hâte de lui livrer tous ses trésors d'observations. Il revint donc en France, où il ne s'occupa d'abord que du soin de coordonner les innombrables notes qu'il n'avait cessé de prendre sur les hommes, les pays et les choses. Puis, cela fait, au lieu de se livrer à un repos si bien gagné, il sentit un beau jour le démon des voyages l'agiter encore, et en 1849, il sollicita et obtint du gouvernement présidentiel la conduite d'une mission scientifique, politique et commerciale dans l'intérieur de l'Afrique. Patriote sincère et s'inspirant dans toutes ses actions de la gloire nationale, Hadji-Abd'el-Hamid voulait aller porter l'influence française jusqu'à la ville reine du Soudan, la mystérieuse

Tombouctou, en la reliant à l'Algérie et au Sénégal au moyen d'un système de caravanes bien organisées, et détourner ainsi au profit de la France une source de richesses immenses, tout en écoulant sur les marchés du désert les produits variés de nos manufactures. Grande et noble tâche dont tout l'honneur serait revenu à la France, mais dont le succès se trouva presque au début compromis par de mesquines jalousies et une malveillance systématique.

Mis dans la plus triste impossibilité de continuer sa mission, Hadji-Abd'el-Hamid fut forcé de rentrer en France, où, pour élever honorablement une nombreuse famille, il fit paraître quelques travaux littéraires d'un intérêt saisissant et nouveau. Ce fut d'abord *le Pèlerinage à la Mecque*[1], publié par Alexandre Dumas; puis, l'*Arabie-Heureuse*, que le *Siècle* donna en feuilleton; enfin, ce sont aujourd'hui *les Mystères du Désert*.

Lorsqu'on a lu ces divers ouvrages, on peut se flatter hardiment de connaître l'Orient. Jamais encore documents plus complets n'avaient revêtu un corps; nul livre jusqu'ici n'avait abondé d'autant de révélations instructives et curieuses. Les

[1] 6 vol. in-8°, chez Cadot.

peintures frappent par leur air de vérité et étonnent par l'imprévu de leur coloris. C'est un kaléidoscope où les hommes, les événements, les institutions, les pays et les mœurs viennent tour à tour tracer leur empreinte, en déroulant aux yeux du lecteur le tableau exact de la société musulmane, de ses besoins et de ses imperfections. Le style est toujours clair, élégant et concis ; peu de phrases à prétention, mais ce qui vaut mieux, des faits et des réflexions judicieuses. Ce qu'il a observé avec loyauté et d'un esprit impartial, Hadji-Abd' el-Hamid l'a rendu avec conscience et fidélité, et ce qui constitue un des plus grands mérites de ses œuvres, c'est qu'il semble plutôt avoir écrit pour ne pas perdre le souvenir de vingt années de luttes et de fatigues que pour ambitionner l'orgueilleux triomphe d'un auteur. De là, dans ses récits, une simplicité qui est un véritable charme, et une bonne foi qu'on ne saurait trop louer.

J'ai eu maintes fois l'occasion d'apprécier Hadji-Abd'el-Hamid-Bey, et je me suis imposé comme un devoir de dégager son nom et sa personne des erreurs et des hostilités peu généreuses qui l'entourent, heureux si l'hommage que je me plais à lui rendre ici contribue à le placer enfin au rang que ses immenses travaux et son dévoue-

ment à la France lui méritent à tous égards. Puisse sa patrie lui tenir compte de ce qu'il a souffert pour elle, et, ce jour-là, une grande réparation sera accomplie!

STANISLAS DE LAPEYROUSE.

ERRATA

TOME PREMIER

Page 3, ligne 14, *au lieu de* fils de Toussoum-Pacha et petit-fils de Mehemet-Ali, *lisez* fils de Mustapha-Bey et neveu de Mehemet-Ali.
Page 129, ligne 14, *au lieu de* 15° 5', 43° 40', *lisez* 15° 44', 43° 20'.
Page 347, ligne 12, *au lieu de* 17° 4', 44° 4', *lisez* 17° 6', 44° 7'.
Page 433, ligne 19, *au lieu de* 17° 30', 44° 26, *lisez* 17° 31', 44° 27' 30".
Page 461, ligne 28, *au lieu de* 17° 39', 44° 31', *lisez* 17° 44' 30", 44° 34'.
Page 465, ligne 22, *au lieu de* 44° 55', *lisez* 44° 37' 30".

TOME SECOND

Page 206, ligne 17, *au lieu de* trente ou trente-cinq, *lisez* cinquante ou soixante.
Page 241, ligne 1, *au lieu de* la Térim, *lisez* la Tarim.
Page 243, lire sous forme de note les lignes 24, 25, 26, 27 et 28 à partir de ces mots : Partout les femmes.
Page 245, ligne 4, *au lieu de* avec la chaux et le sel marin, *lisez* avec la chaux, l'alun et le sel marin.
Page 272, ligne 3 de la note, *au lieu de* Mazadoxo, *lisez* Magadoxo.
Page 279, ligne 16, *au lieu de* M. d'Alciati de Grilhou, *lisez* M. d'Alciati de Grilhon.
Page 282, lignes 26 et 27, *au lieu de* Bender Tâwacki, *lisez* Bender-Tûwacki.
Page 284, ligne 16, *au lieu de* une terre, *lisez* cette terre.
Page 286, ligne 5, *au lieu de* l'emir Bachr, *lisez* l'Emir-el-Bahr.
Page 298, ligne 9, *au lieu de* Kouthèc, *lisez* Koutchêc.
Page 306, lignes 2 et 4, *au lieu de* Schiytes et Sunnites, *lisez* Schyytes et Sonnites.
Pages 313 et 320, lignes 1 et 7, *au lieu de* hachisch, *lisez* haschiche; page 320, ligne 19, *au lieu de* Mjos-Hormos, *lisez* Myos-Hormos.
Page 314, lignes 14 et 15, *au lieu de* Roeab et Sahire, *lisez* Rocab et Shahire.
Page 316, ligne 18, *au lieu de* Etlanitique, *lisez* Elanitique.
Page 318, ligne 16, *au lieu de* K'oos, *lisez* k'oos.
Page 320, note 2, *au lieu de* l'Hadramout faisait alors partie de l'Arabie Heureuse, *lisez* le Mareb et l'Hadramont faisaient anciennement partie de l'Arabie-Heureuse.
Page 322, ligne 5, *au lieu de* Moïlâh, *lisez* Moïlâh.
Page 323, ligne 7 et en note, *au lieu de* qu'il avait mis, et l'Yémen ou l'Arabie Heureuse, *lisez* qu'il aurait mis, et le pays de Dhafâr.
Page 333, ligne 5, *au lieu de* Zeila, *lisez* Zeilah.
Page 373, ligne 18 et à la note, *au lieu de* 80 et 28 livres, *lisez* 90 et 18 livres.



Vue de Mareb (ancienne Saba).

I

Entrée en matière.



Le mercredi 2 août 1844 (29 redjêb de l'an 1261 de l'hégire), à l'heure où le soleil disparaît à l'occident, où tout se colore de ses feux mourants, où toute la nature reflète la teinte chaude et rougeâtre qui précède le crépuscule, se dessinait, aux environs de *Kassr-el-Nâd*, sur le fond empourpré de l'horizon, une longue ligne sombre qui, pareille à un nuage noir poussé par le vent, se dirigeait de l'ouest à l'est.

Cette ombre qui marchait ainsi sur le ciel était une caravane composée d'environ deux cent quatre-vingts

individus, hommes et femmes, maîtres et esclaves, que trois cent cinquante chameaux et dromadaires transportaient, eux et leurs bagages, de l'eau et des vivres, de l'autre côté de la frontière de l'imamat de Sana, pour entrer dans le *pays de Dsjof*, ou Mareb.

Ce dernier nom vient à cette contrée de *Mareb*, sa capitale, la célèbre et antique Saba la Blanche.

Elle confine à l'est les *mers de sable* et l'*Hadramont*; au sud, la province de *Jafféa*; à l'ouest, l'*Yémen*; au nord, le *Grand désert d'Arabie*.

Je faisais partie de cette caravane qui y entrait le 2 août 1844.

Ce qui m'attirait dans ces régions, c'était ce désir commun à presque tous les hommes de pénétrer les secrets qui semblent impénétrables.

Un seul Européen avant moi, et il y avait de cela un an à peine, avait, sous le pseudonyme de *Hakim-Yusuf*, le médecin Joseph, franchi les limites que je franchissais en ce moment.

Cet Européen, ce médecin Joseph, était Français : c'était Arnaud.

Je le connaissais depuis 1841 pour l'avoir vu à *Djedda*, où, associé avec un Italien nommé Mariani, je crois, il faisait un petit commerce d'épiceries.

Avant de parler de nous-même, de faire connaître le personnel de notre caravane et d'entraîner le lecteur sur nos pas, pendant que nous commençons seulement à cheminer dans le pays de Dsjof, ou Mareb, arrêtons-nous un instant sur celui qui fit le premier une apparition dans ces contrées.

Il mérite bien une mention de notre part, pour les souffrances qu'il a éprouvées et le courage qu'il a eu à les supporter.

Nous venons de dire qu'Arnaud, avec un associé, faisait un petit commerce d'épiceries.

Ce qu'ils vendaient surtout, c'était de la bougie.

On sait que la cire est extrêmement commune en Asie, dans la montagne principalement.

Arnaud était en Égypte depuis 1833, et dans l'Arabie depuis 1836, lorsque nous liâmes connaissance avec lui.

Il avait été attaché comme pharmacien à l'un des deux régiments de ligne qu'Ibrahim-Pacha le Petit, fils de Toussoum-Pacha et petit-fils de Méhémet-Ali, avait conduits à son frère Ahmed-Pacha, à Djedda.

Survint la débâcle de 1840 qui dépossédа le vice-roi de l'Arabie et de la Syrie.

Alors Arnaud, se trouvant tout posté, résolut de rester dans le pays.

Il s'était donc établi à Djedda.

Mais cet établissement ne pouvait être que provisoire.

En effet, Arnaud, voyageur-né, possédé de la fièvre de l'inconnu, se prit à vouloir voyager encore.

Il se sépara, en conséquence, de son associé, vendit le plus lourd de sa pacotille, et partit.

C'était peu de jours avant notre arrivée à *la Mecque*.

Deux ans après, c'est-à-dire en 1843, nous le retrouvâmes à *Hodeïdâh* dans un état presque désespéré.

Il revenait de Mareb, de Saba la Blanche, où nous allons aujourd'hui, et où dix fois il avait failli laisser sa peau.

Il en rapportait cinquante-six inscriptions contemporaines du roi Salomon, qu'il avait recueillies à l'aide d'un papier mouillé et d'une brosse, et l'alphabet himyârite[1], qui tire son nom de celui des *Djoramides*, *Himyâres* ou *Homérites*, peuple arabe qu'on sait avoir occupé, de concert avec les *Cahlanides*, les *Sabéens*, les *Khusites*, etc., etc., et plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, la partie méridionale de la péninsule arabique.

Il ramenait en outre un âne hermaphrodite qu'il avait rencontré sur son chemin et qui est actuellement au Jardin des Plantes.

Il était presque aveugle, ce malheureux Arnaud, et, pour ne pas mourir de faim, il continuait de vendre quelques bougies.

Mais cette vente étant souvent insuffisante, la plupart du temps, il en était réduit à montrer son âne.

Nous nous quittâmes comme les oiseaux voyageurs, lui se dirigeant vers le nord, nous vers l'est.

Quatre ans après, nous nous revîmes à Paris.

Cette fois, Arnaud était avec Wayssières.

Comme si ce n'eût point été assez de ses infortunes passées, quelques jours avant que nous l'eûmes laissé à Hodeïdâh, il avait failli y être assassiné.

Un derviche, usant du privilége qu'ont les der-

[1] Voyez *Notice sur les types étrangers du spécimen de l'imprimerie impériale*, p. 14.

viches de s'emparer de tout sans rien payer, s'était approché sans façon de son étalage et avait voulu faire une rafle de ses bougies.

Arnaud, qui ne partageait pas les préjugés de son entourage à l'endroit du saint homme, lui avait donné du bout de son bâton sur les doigts.

Le derviche s'était retiré en le menaçant.

Arnaud s'était contenté de hausser les épaules.

Il regardait un derviche comme moins que rien.

Mais quand un derviche a promis de se venger, il se venge.

Depuis quelque temps on signalait des incendies fréquents aux alentours d'Hodeïdâh.

Le derviche songea qu'il n'y avait rien de mieux à faire que d'accuser Arnaud d'être l'incendiaire.

Digne disciple de l'école de Basile et connaissant la puissance de la calomnie, il commença d'abord par user durant quelque temps de cette arme terrible contre celui qu'il voulait perdre.

Après avoir fait circuler les bruits les plus absurdes sur son compte, persuadé que plus ils seraient absurdes plus on y ajouterait foi, après l'avoir fait soupçonner de sortilége et de maléfice, il en vint enfin à porter hautement, en public, la redoutable accusation qui devait assurer sa vengeance.

—C'est ce chien de chrétien, ce *Roumi*, se mit-il à crier un soir en pleine rue; c'est ce mécréant, ce sorcier qui entretient commerce avec les esprits infernaux, c'est lui qui incendie vos habitations et cause votre ruine.

C'en fut assez, comme on pense bien, pour surexciter les esprits.

Une grande foule s'assembla autour du derviche, des cris de mort se firent entendre, on se mit à parcourir Hodeïdâh en remplissant l'air de clameurs qui faisaient frissonner, en poussant de ces vociférations que dans tout pays comprend un étranger aussi bien qu'un natif, de ces vociférations qui semblent être les mêmes dans toutes les langues, qui dans tous les dialectes veulent dire : Sang et meurtre! Et toute la population de se ruer vers la demeure d'Arnaud dans la louable intention d'écharper, de déchirer, de mettre en pièces le prétendu incendiaire.

Par bonheur, Arnaud trouva, au milieu de toute cette tourbe d'assassins, un homme qui le prit sous sa protection et le retira chez lui, — lui, ses inscriptions, son alphabet et son âne.

Quant à ses bougies, Arnaud dut en faire son deuil.

Le brave homme qui l'avait sauvé était le chef de la douane, Hadji-Yusuf, esprit sage, éclairé, et qui, quoique en faible odeur de sainteté auprès des derviches, à cause de son peu de fanatisme et de sa tolérance envers les étrangers, n'en avait pas moins d'influence sur le peuple, qui le respectait pour sa probité et s'inclinait devant l'équité, la droiture de son caractère.

La nuit, tandis qu'on illuminait la ville avec les bougies de notre ami, Hadji-Yusuf l'embarquait avec toutes ses richesses, c'est-à-dire avec ses inscriptions, son alphabet et son âne.

Arrivé à *Aden* dans la dernière des misères, les Anglais, qui ont de l'argent pour tout, avaient voulu les lui acheter.

Mais Arnaud pensait les devoir à son pays, et, quelque prix qu'on lui en offrît, il refusa de les vendre.

Peut-être allait-il mourir de faim auprès, lorsque le père Séraphin, l'aumônier des régiments irlandais en garnison dans cette factorerie, le recueillit.

Alors un négociant français lui prêta deux cents francs, avec lesquels il put s'en revenir à Djedda.

Deux cents francs, en certaines circonstances, sont la vie d'un homme, et nous disons merci à celui qui les a prêtés, car tous les gens de cœur doivent avoir pour lui de la reconnaissance.

Nous en appelons à ceux qui savent quel prix acquiert un service rendu loin de la patrie, alors qu'isolé, seul au milieu de peuples inconnus, vous êtes si exposé à ne rencontrer que des cœurs froids ou indifférents, quand la haine ou le fanatisme ne les portent pas au mal.

Lorsque Arnaud fut arrivé à Djedda, feu M. Fresnel, notre consul, bon et excellent homme si jamais il en fut, orientaliste profond, et qui a consacré sa vie à la science archéologique, s'empressa de lui donner une généreuse hospitalité; et ayant reconnu la valeur de ses inscriptions, les traduisit, et, sur cette étude, qui devait éclairer les recherches sur l'antiquité d'un jour tout nouveau, envoya un travail à la *Revue asiatique*.

On avait toujours douté jusque-là, nonobstant ce

qu'en dit le Coran [1], que Mareb, la *Mariaba* des Grecs, la capitale des anciens Sabéens, fût la Saba dont parle l'Écriture [2].

Mais, après les inscriptions recueillies par Arnaud, il était impossible de mettre désormais en doute l'identité.

Mareb était bien l'antique Saba la Blanche, la Saba d'Isaïe, la Saba d'Ézéchiel, et c'était de ses murs et non de ceux de SABA LA NOIRE, près de *Méroë*, ou de Babylone, qu'était partie la fameuse reine qui, attirée par la renommée du grand roi Salomon, vint à Jérusalem avec toute la pompe asiatique pour lui offrir cent vingt talents d'or [3] avec les plus riches présents de ses États, et admirer le temple que faisait édifier ce fils de David, dont le nom de *Slîman-el-Youdi,* — Soliman l'Hébreu, — est encore aujourd'hui révéré de tout l'Orient [4].

Nous ne suivrons point Arnaud pas à pas dans son retour, nous ne tracerons pas le tableau de ses infortunes ultérieures, ceci nous éloignerait trop de l'objet de notre livre.

Cependant nous croirions ne pas avoir rempli notre tâche envers lui après avoir dit seulement qu'il nous avait précédé dans le pays de Dsjof, ou Mareb, persua-

1 Chap. XXVII.

2 Livre des *Rois*, chap. X.

3 Dix-huit millions de notre monnaie. Le talent d'or hébraïque valait 150,000 francs ; le talent d'argent, environ 12,500 fr. (Arbuthnot).

4 Voyez dans le Coran, chap. XXXIV, 11, 12 et 13 ; XXXVIII, 33, 35, 36 et 37.

dé que nous sommes que le lecteur s'intéresse déjà assez à un tel voyageur pour savoir ce qu'il est devenu.

Nous allons donc le dire en quelques mots.

En 1847, le gouvernement, à qui les notes et les comptes rendus de M. Fresnel avaient été envoyés, comprit tout de suite les services d'un homme qui, comme Caillé en Afrique, réduit à ses seules ressources, avait fait un si dur et périlleux voyage, et il lui donna mission d'explorer cette petite province, couverte de ruines comme le pays de Dsjof, ou Mareb, que les Arabes appellent *Nedjerân*, puis de traverser l'Abyssinie et de remonter le Nil jusqu'au *Bahr-el-Abiad*.

Ce fut alors que, de retour au Caire pour faire emplette des objets indispensables à cette nouvelle exploration, Arnaud y rencontra Wayssières.

Le hasard se plaît quelquefois à réunir les hommes qui semblent faits l'un pour l'autre.

Après sept ans de service et quatorze campagnes en Algérie, Wayssières, — nous avons continué de parler d'Arnaud pour lui-même, mais aussi pour dire quelques mots de ce dernier voyageur, son corollaire, — Wayssières était parti un beau matin pour l'Égypte, conduit par ce même esprit aventureux qui, treize ans auparavant, y avait amené Arnaud.

Il habitait le Caire depuis deux ans, avec le grade d'adjudant-major attaché au séraskiérat.

Arnaud et Wayssières, logés dans le même hôtel, ne tardèrent pas à lier connaissance ensemble.

Le voyageur entraîne le voyageur : Wayssières donne sa démission.

Tous deux partent pour Suez, arrivent à Djedda, où ils retrouvent M. Fresnel, s'envolent pour Hodeïdâh, où ils entrent dans le courant d'août.

Là, il fallait commencer à justifier leur présence.

La susceptibilité des Arabes est grande, leur défiance toujours éveillée.

Naturalistes, ils ramassent des coquillages, toujours menacés par les gens du littoral, qui ne peuvent comprendre que des êtres raisonnables, que des esprits sérieux quittent leur pays, fassent huit cents lieues pour conquérir un narwal ou un bernard-l'ermite.

Combien de fatigues, de souffrances ils éprouvèrent, combien de fois ils manquèrent de perdre la vie, nous ne pouvons le dire ici.

Et encore si, au prix de ces fatigues, de ces souffrances qu'ils avaient endurées, ils eussent atteint leur but!

Mais non; chassés des contrées qu'ils exploraient par des guerres intestines qui les désolaient, après avoir manqué cent fois de tomber entre les mains des combattants, qui, de part et d'autre, à quelque tribu, à quelque camp qu'ils appartinssent, ne les en auraient pas moins traités en ennemis, c'est-à-dire décapités, ils furent obligés de rebrousser chemin, de quitter l'intérieur des terres, les montagnes qu'ils parcouraient, de regagner le littoral et de se réfugier à Hodeïdâh, où Arnaud revenait pour la troisième fois, Wayssières pour la seconde.

Un soir, il fallut à son tour fuir Hodeïdâh, à tout instant menacé d'invasion.

Chaque habitant avait commencé dès le matin à porter sur des *boutres* (chasse-marées) ses objets les plus précieux.

Il était temps!

L'envahisseur, pour solder ses troupes, avait trouvé ce moyen ingénieux de leur permettre le pillage de la ville.

Durant ce pillage, que les soldats, comme on le pense bien, s'étaient aussitôt empressés de mettre à exécution, quelques *Banians*, gens paisibles comme sont tous les Indiens quand on les laisse tranquilles, avaient non-seulement été dépouillés, mais encore le feu avait été mis à leurs demeures.

Deux avaient été brûlés, trois massacrés en essayant de fuir.

Nos deux voyageurs, qui, en leur qualité de chrétiens, devaient s'attendre, Arnaud surtout s'il venait à être reconnu, à pis encore si la chose était possible, se réfugièrent à bord d'un boutre en partance, laissant toutes leurs collections et leurs effets à Hodeïdâh.

Ils s'y embarquèrent, tant ils étaient pressés, n'ayant qu'une chemise sur le dos, une quarantaine de *thalaris* noués dans un coin de cette chemise, et un fusil.

De pain ou d'autres vivres substantiels de quelque nature que ce fût, il n'en était nullement question.

On vécut d'oignons, comme ces anciens Hébreux qui élevaient les sphinx, les obélisques et les pyramides.

Le lendemain, on mit à la voile par un temps affreux pour gagner le littoral abyssin.

Le boutre n'était pas ponté et embarquait à chaque instant des vagues.

Il en résultait que, comme il était chargé de coton et que ce coton absorbait l'eau, il s'alourdissait de plus en plus, de sorte qu'il devenait clair que si l'on continuait de naviguer par un temps pareil on coulerait à fond avant quelques heures.

Pour que rien ne manquât à la mésaventure, on donna au beau milieu d'un quadrille de baleines que le mauvais temps mettait en gaieté, et dont les bondissements firent danser le boutre bien autrement encore que ne le faisaient les vagues.

Force fut donc de virer de bord.

On mit le cap sur *Cameran*, îlot sis à quinze lieues nord d'Hodeïdâh, et l'on y relâcha vers le coucher du soleil.

Aussitôt le calme revenu et les baleines parties, nos deux voyageurs reprirent la mer, et, franchissant les quatre-vingts ou quatre-vingt-dix lieues qui séparent le *Théama* arabe du *Zamhar*[1] abyssin, ils débarquèrent à *Masswâh*, autre îlot qui appartient à la Porte depuis le XVIe siècle, mais si voisin de la terre ferme, que les insulaires emploient rarement des barques pour s'y rendre ou en sortir, et qu'ils passent le détroit à la nage.

[1] Comme *théama* dans l'Yémen, *sahel* en Afrique, *zamhar*, en abyssin, signifie *littoral*. Les noms changent, l'objet désigné reste le même.

De Masswâh ils gagnèrent *Arkiko*.

Là, ils commencèrent des chasses, des excursions dans des montagnes sans fin, dans des forêts immenses; là ils trouvèrent les animaux encore entassés aujourd'hui, comme ils le seraient dans une portion du paradis terrestre d'où on ne les eût point chassés et où ils eussent continué à se reproduire sans que rien fît obstacle à leur multiplication; là, ils virent défiler des troupeaux d'éléphants et des armées de cynocéphales; là, à chaque pas, ils se heurtèrent au lion, à la panthère noire, au lynx, au sanglier, à l'antilope; là, ils sentirent ramper le python, entendirent glapir la hyène.

Et cependant, qui le croirait? l'existence pleine de fatigues, de privations et de dangers qu'ils menaient alors n'était pas sans charmes pour eux.

Malheureusement, ainsi que dans l'Yémen, ils n'en purent jouir longtemps.

Un jour, ils voient les *Bédouins* qui s'arrachent les cheveux en poussant de grands cris, réunissent en hâte leurs troupeaux et se précipitent du haut des montagnes dans la plaine, où ils se culbutent, pour gagner la mer.

Cette terreur, ce sont les *Abyssins* qui la causent; les Abyssins, qui ont franchi la frontière du *Tigré* et qui entrent dans le Zamhar, violant les jeunes filles, émasculant les hommes, ouvrant le ventre des femmes enceintes pour voir de quel sexe est le fœtus et pour joindre ce fœtus, s'il est mâle, aux trophées de tout âge dont ils doivent compléter leur collection.

Huit jours après ils avaient ravagé le pays, volé quarante mille têtes de bétail, enlevé six ou sept cents enfants, éventré trois cents femmes.

Comme on le comprend bien, nos deux voyageurs ne les avaient pas attendus.

Ils les fuirent si bien, au contraire, que du premier élan ils firent, de sept heures du matin à huit heures du soir, trois journées ordinaires de marche.

Il n'y avait dès lors plus rien à faire pour eux en Abyssinie.

En conséquence nos compatriotes s'embarquèrent sur *la Grenouille*, navire français appartenant à MM. Régis, de Marseille, et s'en revinrent à Djedda.

De Djedda, après bien des événements malencontreux encore, ils se rendirent au Caire.

Une fois au Caire, ils ne voulurent pas revenir en France sans avoir parcouru le centre de la haute Égypte.

Après ce qu'ils venaient de faire, c'était une excursion dans le voisinage, et pas autre chose.

Ils avaient d'ailleurs perdu de merveilleuses collections d'oiseaux, de quadrupèdes, de coquillages, de mollusques et d'algues qui leur avaient coûté des peines inouïes à recueillir, et ils ne voulurent pas rentrer les mains vides.

Ils visitèrent donc *Dendérâh*, *Louqsor*, *Karnak*, *Kournêh*, les tombeaux de Thèbes et les grottes des *Béni-Wassel*.

Cette tournée accomplie, estimant qu'ils en avaient assez fait pour une fois, ils redescendirent le Nil, rentrèrent au Caire et firent voile vers la France.

Leur dernier voyage n'avait pas été sans résultat, et ils pouvaient dire à leurs concitoyens :

—Nous vous rapportons des choses rares et précieuses.

Nous, de notre côté, nous étions revenu à Paris.

Un jour nous les rencontrâmes sur le quai Voltaire, où ils venaient de se défaire d'une bonne partie de leur collection.

Ils avaient d'abord eu l'espoir de vendre le tout au Jardin des Plantes.

Mais, en 1849, le Jardin des Plantes était si pauvre, qu'il leur avait fallu bien vite renoncer à cet espoir.

La collection fut donc vendue par fractions et à vil prix aux empailleurs des boulevards et des quais.

Nos deux voyageurs, hommes de résignation, quoique d'énergie, se bornèrent à solliciter une nouvelle mission ou à obtenir tout au moins un encouragement.

Ils n'y réussirent pas.

Arnaud, fatigué, malade, découragé, renonça alors aux voyages et se retira à Médéâh, chez son frère; ce que voyant, Wayssières, plus jeune, plus vigoureux, plus opiniâtre, résolut de tenter seul et avec ses ressources personnelles ce même voyage, cette périlleuse excursion qu'il venait d'accomplir en partie avec un digne compagnon, mais qu'ils ne pouvaient désormais plus continuer ensemble.

Il quitta donc Espalion, sa ville natale, vers le milieu de 1850, et se dirigea tout droit vers *Gondar*.

Cinq ans s'étaient écoulés; nous nous étions cent fois, à tout venant, informé de Wayssières.

Les uns nous avaient dit qu'il était dans le *Kordofan*, les autres en *Mésopotamie*, voire même, quelques-uns, qu'il devait être mort, lorsque, dans le courant de novembre de 1855, au grand étonnement et à la grande satisfaction de tous ses amis, on eut de ses nouvelles, et elles étaient positives.

Le journal officiel le *Moniteur*, publiait de lui un feuilleton sous ce titre :

En Abyssinie.

Pendant que, montés sur nos chameaux, nous faisions nos premiers pas dans le pays de Dsjof, où Mareb, nous avons cru pouvoir nous livrer à cette causerie avec nos lecteurs, causerie nécessaire d'abord pour l'intelligence de ce qui va suivre, et persuadé ensuite qu'on nous saurait au moins gré de notre intention facile à saisir.

En effet, sous ce dernier rapport, nous avons eu pour but principal d'intéresser le public à un homme qui a cherché à être utile à son pays, et de dédommager, s'il est en notre pouvoir, par un souvenir, celui qui a été si mal récompensé de ses rudes travaux.

Maintenant nous allons marcher, à petites journées, il est vrai, et en faisant connaissance avec nos compagnons de route, vers Mareb ou l'antique Saba la Blanche.

II

La Caravane.



Ce qui m'attirait dans le pays de Dsjof, ou Mareb, c'était donc, comme Arnaud, le désir de l'inconnu.

Je l'avais retrouvé, comme on sait, à Hodeïdâh, dans un état presque désespéré ; mais telle était cependant la rage des découvertes qui me possédait, que malgré toutes les douleurs qu'il avait souffertes, tous les dangers qu'il avait courus, je venais chercher ces mêmes douleurs, affronter ces mêmes dangers.

Que voulez-vous? les voyageurs ont de ces idées-là!

On dit communément :

« Qui a bu, boira ; qui a joué, jouera. »

Il y a un troisième proverbe à ajouter à ceux-là. C'est :

« Qui a voyagé, voyagera. »

Bien plus; je ne comptais pas revenir, comme mon hardi devancier, après avoir vu seulement la capitale de cette reine enthousiaste qui avait fait cinq cents lieues pour admirer l'auteur des *Proverbes*, de l'*Ecclésiaste* et du *Cantique des cantiques.*

Mon intention était de pénétrer dans *Doân, Schibâm, Térim*, ces villes fabuleuses dont les Arabes m'avaient fait autant de *Temboktou.*

Selon eux, je trouverais le *Bahr-el-Houd,* lac d'eau douce peuplé d'énormes poissons, et dont ils n'ont jamais pu mesurer la profondeur.

Puis, ces endroits visités, je devais traverser le désert, voir les fameuses *mers de sable,* et, si j'échappais à ces gouffres mouvants, me retrouver, après un voyage que nul Européen n'avait fait avant moi, à *Mokallâh,* sur la mer des Indes.

Le pays de Dsjof n'était donc pour moi qu'un lieu de passage, Mareb qu'une halte.

La caravane dont je faisais partie devait encore, sauf accident, me conduire en quatre jours de Kassr-el-Nâd dans cette ville.

Je dis *encore,* car nous en avions déjà mis autant depuis Sana.

Il n'y a que trente lieues de cette dernière ville à Mareb, mais le terrain est tellement inégal, tellement couvert de dunes où les chameaux s'enfoncent jusqu'au ventre, que l'on ne fait guère plus de trois ou quatre lieues par étape.

J'avais pour toute suite mes deux domestiques mâles et une négresse reçue en cadeau à *Abû-Arisch.*

Pour ceux qui ne les connaissent pas encore, je dirai qu'ils et qu'elle se nommaient Sélim, Mohammed et Saïda.

Trois dromadaires nous portaient, deux autres dromadaires portaient nos bagages.

Le dromadaire que je montais était un dromadaire qui avait fait ses preuves et qui était un don de l'imam de Sana.

Avec ce dromadaire, je pouvais, dans un cas forcé, faire cinq lieues à l'heure[1].

« L'or et la soie, a dit Buffon, ne sont pas les vraies richesses de l'Orient; c'est le dromadaire qui est le trésor de l'Asie. »

Dans leur langage figuré, les peuples à qui cet animal rend d'inappréciables services l'ont appelé le *navire du désert.*

La nature semble, en effet, l'avoir placé à dessein dans ces contrées sablonneuses et pénibles, brûlées par le soleil, qui s'étendent depuis la Barbarie jusqu'à la Chine, sur une largeur de quatorze à quinze cents lieues, car il est, après le cheval, le seul animal domestique qui puisse en parcourir impunément les stériles solitudes.

Les dromadaires se divisent par catégories.

Ils sont à l'égard des chameaux proprement dits (*djemêls*), ou porteurs de fardeaux, ce que sont les chevaux de course comparés aux chevaux de trait.

[1] Un de ces dromadaires a été ramené par nous de notre dernier voyage en Afrique (1852) et donné au Jardin des Plantes, où il est mort peu après faute de soins.

On les nomme *hedjins* et *djemâz* en Arabie et dans le reste de l'Asie, *mehêris* en Afrique.

Les plus estimés par les Arabes sont ceux du pays de *Mascate*.

J'en ai vu qui se sont vendus plus de trois mille francs.

Le second rang appartient à ceux du *Soudan*, que l'on exporte par le port de *Souakem*.

Ils sont presque blancs, de petite taille, mais effilés comme des lévriers de race.

Ils courent avec une rare vitesse.

Seulement, il ne faût pas les surcharger.

Ceux du pays de Mascate ont le poil roux.

Leurs formes sont moins ténues, mais ils joignent la force à l'agilité.

Les dromadaires du *Hedjaz*, du *Nedjêd* et de l'Yémen, quoique de bonne race, n'ont pas la réputation des premiers, et on peut les avoir d'ordinaire pour deux ou trois cents francs.

Ils ne font communément que dix lieues par étape, c'est-à-dire du lever du soleil à son coucher, ou réciproquement, du coucher du soleil à son lever, en défalquant, bien-entendu, l'espace de temps qui s'écoule de midi ou de minuit à trois heures, temps durant lequel, lorsqu'on n'est pas trop pressé, on s'arrête pour se reposer ou se restaurer.

Mais ceux du Soudan et du pays de Mascate en peuvent faire jusqu'à quarante et cinquante.

Je montais un animal de cette valeur.

Le hedjin, ou djemâz, est le véritable *dro-*

madaire des Grecs, le *camelus Arabiæ* de Pline.

Son poil est doux, laineux et médiocrement long sur la plus grande partie du corps.

Toutefois, il l'a plus fourni sur la bosse, la gorge et les membres.

Il ressemble beaucoup au chameau ordinaire, seulement il est plus svelte, plus élégant.

Ses jambes et sa charpente tout entière sont extrêmement frêles, et la première fois qu'on voit un de ces animaux, on se demande s'il est vraiment de race noble et pure, et s'il pourra tenir ce qu'on attend de lui.

Le hedjin marche un trot toujours soutenu, toujours le même du départ à l'arrivée ; au reste, son pas et son galop sont insupportables; le pas surtout.

Dans les courses de longue haleine, quand il lui manque sa pitance journalière, s'il est assez heureux pour rencontrer quelques tiges de ronce ou d'absinthe, il tâche de les saisir en passant, et les mange chemin faisant.

Cette ressource encore vient-elle à lui manquer, il fait contre mauvaise fortune bon cœur et continue de marcher.

On sait qu'il supporte la faim trois jours, la soif huit et neuf.

Dans le Hedjaz et l'Yémen on le nourrit avec des fèves et des feuilles de *haschiche*.

Dans l'*Assir*, on lui donne des noyaux de dattes.

Dans le Théama, sa ration consiste en *dourâh*, ou millet, et dans les branches tendres de l'*acacia mi-*

mosa coupées en petites baguettes et rôties sur la braise.

Les hedjins sont attachés devant la demeure de leur maître de la même manière que les chevaux, et quand on veut se mettre en selle ou qu'ils restent accroupis, on les fait s'agenouiller.

Cependant un individu bien exercé ne fait jamais agenouiller son dromadaire lorsqu'il veut le monter. Il saisit le pommeau de la selle d'une main, met un pied au-dessus du genou de la bête, l'autre sur le col, et de là atteint la bosse.

La selle s'étend depuis les épaules jusqu'aux hanches, et est fixée par deux courroies qui sanglent le ventre.

Cette selle se compose de trois morceaux de bois qui se bifurquent pour prendre la forme de la bosse, ceux des extrémités s'élevant d'un pied au-dessus du siége; elle est ordinairement très-dure.

Du côté du cavalier, c'est tout simplement une carcasse de bois plaquée de cuir.

La partie des Arabes qui porte sur cette selle est appropriée à cet étrange siége, qui mettrait en sang celle d'un Européen dès le premier jour de marche.

Par bonheur, j'étais Arabe depuis longtemps.

Toutefois, comme j'allais faire à peu près deux cent quarante ou deux cent cinquante lieues avant de toucher à Mokallâh, et qu'à la longue cependant, j'aurais pu me trouver endommagé, j'avais, pour cette fois, placé sur ma selle deux magnifiques peaux de mou-

ton d'Abyssinie, vieux cadeau que m'avait fait le chérif Husseïn, à Abû-Arisch.

Du côté du dromadaire, au contraire, la selle est parfaitement rembourrée en paille.

Au milieu on ménage la place pour la bosse, qu'on ne tond jamais, afin qu'elle puisse mieux résister au frottement.

Ce qu'il y a d'important, ce n'est pas que l'homme, c'est que l'animal puisse continuer sa route.

L'on monte les hedjins en croisant une jambe pardessus l'autre, jambe pendante, à peu près comme nos amazones montent leurs chevaux.

Pour les guider, l'on se sert d'un simple licou.

On perce les narines de ceux qui sont indociles et on y passe un anneau en métal où l'on attache une corde aboutissant à la selle.

Pour les stimuler, on a un jonc armé d'une pointe.

Avec cette pointe on pique l'animal derrière les oreilles.

On peut aussi, de temps à autre, lui donner de la *courbache* (fouet en peau d'hippopotame), mais toujours avec ménagement.

Le hedjin est généralement disposé à marcher selon le désir de son cavalier.

Le presse-t-on trop, il redouble de vitesse et prend tout l'essor dont il est capable.

Le stimule-t-on encore, il fait un nouvel effort jusqu'à ce qu'il tombe épuisé; ou bien, dégoûté par les coups qu'il reçoit, il se couche sans vouloir se relever, et tâche de mordre si on l'irrite davantage.

Point n'est besoin de dire que les dromadaires des caravanes sont à profusion couverts d'amulettes.

On sait que la superstition des Arabes, pour préserver leurs personnes et leurs bêtes de l'œil envieux, ou mauvais œil, le *jettatüra* des Italiens, *âain* en Asie et en Afrique, *nazâr* dans l'Inde, on sait, disons-nous, que la superstition des Arabes leur fait acheter des amulettes, *heurouz-âagab*, et des talismans, *tamymâh*, qu'ils suspendent à leur cou et à celui de leurs animaux.

Les amulettes sont toujours bizarres et d'une forme étrange, afin qu'elles puissent attirer sur elles les regards et les mauvais souhaits de tout homme ou esprit malfaisant, qui, de la sorte, y jette les yeux plutôt que sur le maître ou l'animal.

Ces amulettes sont ordinairement fabriquées avec des dépouilles d'animaux nuisibles ou provenant de quelque Européen mis à mort ou dévalisé; tout ce qui appartient aux infidèles étant maudit et voué à l'enfer, attire à soi toutes les malédictions et tous les maléfices.

On choisit généralement pour combattre les *charmes* les queues de renard, les pattes de chacal, les dents de lion et d'hyène, et surtout les petits souliers d'enfants dont les parents ne sont pas musulmans.

Les tamymâh s'appliquent entre autres aux enfants.

Ce sont des fragments de papier sur lesquels on a écrit des épithètes, attributs de Dieu, ou quelques passages du Coran, et qu'on a cousus ensuite dans de petits sachets.

Chez les garçons, on tient ces tamymâh attachés sur ou derrière la tête jusqu'à l'âge de puberté.

Pour les filles, on les déchire quand les signes de cette puberté sont apparus et que la gorge commence à poindre.

Mais revenons à notre caravane.

Elle se composait, nous l'avons dit, de deux cent quatre-vingts individus environ, dont cent cinquante à peu près étaient des esclaves des deux sexes; des nègres traités avec la plus grande dureté, des Abyssines objet de quelques soins.

Le plus souvent possible on faisait marcher les nègres à pied.

Les Abyssines, en général, étaient transportées dans des espèces de mécaniques qui ressemblent à d'immenses paniers pareils à ceux avec lesquels nos ânes vont au marché et que l'on aurait recouverts.

Ces mécaniques s'appellent des *haouïas*.

Le nombre des chameaux porteurs montait à trois cents.

Une cinquantaine étaient chargés d'eau et de vivres.

L'eau, comme on sait, est dans des outres.

Seulement l'outre du désert, c'est-à-dire des grandes courses, n'est plus l'outre des voyages simples.

L'outre ordinaire, *zem-zemïe*, se fait avec la peau d'un bouc ou d'une chèvre.

Elle est fixée au pommeau de la selle par un crochet.

On peut la décrocher et boire tout à son aise sans ralentir en rien sa course.

Mais l'outre du désert, *ghirbé*, se compose de la peau d'un jeune chameau tout entière.

Elle peut contenir quatre ou cinq cents litres d'eau.

Chaque chameau porte deux outres.

Les vivres sont, à cause des fourmis, qui dévorent tout, renfermés dans d'énormes besaces de poil de chameau que l'on appelle *khourdj*.

Dans ces besaces sont à leur tour renfermés des sacs nommés *messuêd*.

Chaque messuêd contient de la farine, des dattes sèches, du riz, une marmite pour faire le pilaw, un petit sachet plein de café, la cafetière où on le cuit, le bol où on le prend, le beurre et le miel.

Voilà pour la nourriture de l'Arabe proprement dit ou du Bédouin si l'on veut.

Quant aux riches, ils ne se privent de rien, pas même du divan traditionnel.

Il va sans dire que beurre et miel sont bien vite liquéfiés sous cette température torride.

Ainsi, à midi, dans les endroits un peu ombragés, nous avions 35 à 40 degrés de chaleur.

Dans les endroits découverts nous en avions de 50 à 55.

Un œuf ordinaire eût aisément cuit dans le sable.

Aussi nos Arabes, qui cheminent presque toujours pieds nus, avaient-ils, pour cette marche à travers le pays de Dsjof, ou Mareb, adopté la sandale, ou plutôt la simple semelle de cuir.

Chaque homme était armé d'un fusil à mèche.

Ces fusils étaient incrustés d'argent, de corail et de nacre de perle.

Le fusil et la *sommada* sont pour un Arabe du désert, avec sa lance et son *djembie,* toute sa coquetterie.

La sommada est le fichu carré et de couleur vive qui lui sert de coiffure.

Il est à franges, en soie, et à filets or ou argent pour tous ceux qui sont à leur aise; simplement en coton, pour la classe moyenne.

Le djembie est le poignard recourbé qu'il porte à la ceinture.

Cette ceinture n'est autre chose, excepté pour les aristocrates, qu'une tresse de cuir serrant le ventre et assurant les reins.

Elle est d'une longueur à faire trois ou quatre fois le tour du corps, et toujours chargée d'amulettes et de coquilles,

La peau des Arabes de ces contrées, grâce aux corps gras dont ils la frictionnent constamment, est douce au toucher comme du velours, mais très-brune, hâlée qu'elle est par le soleil.

Leurs cheveux pendent, longs et noirs, en boucles sur leurs épaules.

La chevelure de quelques-uns tombe jusqu'à la ceinture.

D'autres les nattent, et, pour que cet ornement ne perde rien de sa longueur, suspendent à son extrémité des balles de plomb.

Leurs figures sont maigres, énergiques, assez souvent basanées.

Leurs yeux sont magnifiques, leurs dents superbes

Le courage, chez eux, n'est pas même une qualité.

Tous sont courageux.

C'est que, dès leur bas âge, on ne leur dit pas sans cesse comme chez nous :

—Au nom du ciel, évite le danger !

On leur dit, au contraire :

—Affronte-le si tu veux y échapper; livre combat à la bête féroce et tue-la si tu ne veux être dévoré par elle.

Le courage est donc pour eux une nécessité et non pas une qualité.

Dans la journée, leur corps est couvert seulement d'une *fouta*, ou morceau d'étoffe en toile bleue ou blanche, avec des bandes jaunes ou rouges.

Les couleurs voyantes sont de mode dans le désert.

Le haut du corps, à partir du nombril, le bas du corps, à partir du genou, sont complétement nus.

Les parties exposées à l'air se couvrent de poils.

Les parties abritées ont une végétation moins abondante.

La nuit, ils couchent sur leur *abbaye*, sorte de manteau-sac en poil de chameau, sans manches, et qui laisse passer les bras; blanc, bleu, rouge, suivant les goûts, mais plus communément rouge.

Leur seule précaution est de se couvrir la tête pour combattre la fraîcheur des rosées et la mauvaise influence de la lune.

Ils s'étendent sur le sable, roulés dans cette abbaye.

Ils ont le sommeil très-léger; le moindre bruit leur fait ouvrir l'œil.

Jamais un *Maréby* ne se couche sur le ventre; il croirait outrager le firmament s'il lui montrait autre chose que sa face.

La nuit, lors même que pas une étoile ne luit au ciel, il sait, à la décroissance de chaleur du sable, l'heure qu'il est, comme il sait également, à la saveur de ce même sable, vous dire en quel lieu il se trouve.

A la sécheresse du sol ou à la verdure des plantes, il vous dit si vous vous rapprochez de l'eau.

En marchant, il fume ou mâche sans cesse.

S'il fume, c'est en général du tabac mélangé avec des feuilles et des tiges de chanvre.

S'il mâche, c'est du bétel ou du *kâad.*

Le kâad est une plante qui croît en abondance dans toute l'Arabie, surtout dans l'Yémen et qui enivre comme le chanvre.

Le Maréby a aussi toujours, attaché à un des fils de sa sommada, un petit bâton en bois de noyer (*mossouack*) qui lui sert, non pas de cure-dents, mais de pinceau.

Il trempe cette espèce de pinceau dans une petite boîte de corne, d'os ou d'ivoire, qui contient du tabac en poudre mélangé avec du girofle et de la noix muscade.

Il donne à ce mélange le nom de *Bordûgal* (Portugal).

Hommes et femmes emploient cette poudre à dents qui les fait saliver.

Autant il est impoli de cracher parmi les Arabes des villes, autant cette étiquette est peu observée par les Maréby, qui, au contraire, salivent éternellement.

Il en est de même des femmes.

Mais, au fur et à mesure que l'on pousse plus avant, hommes et femmes perdent cette habitude.

Chaque Maréby porte à son doigt sa bague qui lui sert de cachet (*khratem*).

Ce cachet remplace la signature.

Il est rare qu'un Maréby de rang inférieur sache écrire.

Il y en a d'autres qui, comme nos anciens chevaliers, ayant leur seing au pommeau de leur épée, ont leur chiffre tracé sur le manche de leur djembie.

Les femmes se couvrent d'un simple pagne, mais ce pagne leur cache tout le corps.

Il va sans dire que chez elles, dans leur intérieur, elles sont presque nues.

A présent que l'on connaît le personnel de notre caravane, nous allons faire connaître quelle est son organisation.

III

La Caravane (suite).



Une caravane marche sous le commandement d'un homme à qui on donne le nom de *réis*.

C'est sous la responsabilité du réis que tout a lieu durant le voyage.

Le nôtre se nommait *Abû-Bekr-el-Doâni*.

Ce qui veut dire :

Le père de la vierge de Doân.

En effet, il était de Doân et avait pris, comme je l'ai dit dans mon *Arabie Heureuse*, l'engagement envers l'imam de Sana de me conduire sain et sauf jusque dans sa ville natale.

De plus, il m'avait promis personnellement de me continuer sa protection, après que je l'aurais quitté, par des *anayas* ou *teskérêt*, auprès d'autres réis ou personnages de sa connaissance.

Il était bien entendu que, de mon côté, je rétribuerais *convenablement* cette protection.

C'est une chose qui se paye généralement partout.

L'anaya ou teskérêt est une espèce de passe-port et de sauf-conduit.

L'étranger qui voyage en Arabie sous sa protection défie toute violence instantanée.

Il brave temporairement la vengeance de ses ennemis et même la pénalité due à ses actes antérieurs.

Mais, pour éviter tout abus, les Arabes ont soin de restreindre l'anaya ou teskérêt à leurs seuls amis.

Ils ne l'accordent qu'une fois aux fugitifs et le regardent comme illusoire s'il a été vendu.

Enfin, ils en puniraient de mort la déclaration usurpée.

Pour éviter toute fraude, celui qui le confère délivre, comme preuve à l'appui, quelque objet bien connu pour lui appartenir, tel que son sabre, son fusil, son djembie.

Souvent il envoie quelques-uns de ses serviteurs, et même quelquefois il escorte personnellement son protégé s'il a des craintes qu'on l'inquiète.

L'anaya ou teskérêt reposant tout entier sur la considération de celui qui le donne, a des effets plus ou moins étendus, selon la qualité de ce dernier.

Venant d'un Arabe obscur, il a besoin d'être renouvelé d'étape en étape.

Mais accordé par un haut personnage, un *taleb* ou un caravanier de renom, entre autres, l'anaya n'a plus de limites.

Le réis a sur sa caravane le droit que le capitaine de vaisseau a sur son équipage :

Droit de vie et de mort.

Un conducteur de caravane est toujours un personnage important.

Il n'arriverait jamais à cette position s'il n'était d'abord réputé très-honnête; de plus, il doit être d'une intelligence, d'une bravoure et d'une adresse éprouvées.

Il doit savoir s'orienter la nuit par les étoiles; à leur défaut, par le flair de l'herbe et le toucher du sable; connaître, par l'expérience des voyages précédents, les chemins, les puits, les lieux de campement, les dangers de certains passages et le moyen de les éviter; tous les chefs dont il faut traverser le territoire, l'hygiène à suivre selon les pays, les remèdes contre les maladies, les fractures, la frappure[1] des serpents et la piqûre des scorpions.

Le nôtre possédait toutes ces qualités.

Il avait sous ses ordres deux lieutenants (*naïbs*), une quinzaine de *chaousses* chargés de sa police, des *chouafs* pour éclairer le pays, un *khrodja* (écrivain) pour régulariser les transactions, recevoir, en cas de mort d'un des voyageurs, les dernières volontés du mourant et recueillir sa succession; un commissaire-priseur (*dellal*) pour faire les annonces et les ventes, un *muezzin* pour appeler à la prière, et un *imân*, enfin pour les besoins religieux de la caravane.

1 Le serpent *frappe* de la mâchoire supérieure et ne mord pas.

Une grave responsabilité pèse sur le réis.

Elle est personnelle et pécuniaire.

Il répond de ses voyageurs et de leurs marchandises devant la loi, et, sous peine d'amende, il doit les préserver de tout accident.

Il paye le prix du sang (*dia*) de tous ceux qui, par sa faute, meurent, s'égarent, se perdent ou sont tués.

Il est punissable si la caravane a manqué d'eau, s'il n'a pas su la protéger ou la défendre contre toute attaque.

Cependant, comme une fois en marche reculer est impossible, et qu'il faut, heureux ou malheureux, que le voyage s'accomplisse, une caravane se garderait bien d'élever seulement un murmure contre un réis qui l'aurait compromise; mais arrivée en lieu sûr et où l'on peut se faire rendre justice, nul ne manque d'user de son droit envers le malheureux réis.

Il répond de sommes immenses.

La charge d'un chameau, même en marchandises *simples*, peut être évaluée en moyenne à 3,000 francs.

Cette charge est fixée sur la selle, qui est retenue, elle, par un poitrail et une croupière servant à maintenir le fardeau dans les passages montagneux.

Pour escalader les lieux très-escarpés le chameau se tient ferme sur ses jambes de derrière et s'agenouille sur celles de devant.

Sa charge, de la sorte, reste dans une position horizontale.

L'animal franchit ainsi des espaces quelquefois

très-considérables sans donner aucun signe de mécontentement.

Outre nos chameaux porteurs et ceux chargés de vivres, notre caravane en avait deux chargés d'espèces sonnantes européennes, telles que guinées anglaises, portugaises d'or, quadruples et piastres d'Espagne, rixdalers autrichiens surtout.

Une fois en Arabie, l'or et l'argent d'Europe n'en sortent plus.

A peine entrés, un emporte-pièce fait une échancrure à chaque monnaie, et c'est ainsi que celle-ci circule dans le pays.

Plus communément, cependant, elle est vendue à l'intérieur comme marchandise et fondue ensuite pour être convertie en bijoux.

Notre caravane était donc une affaire de douze cent mille francs environ. .

Un dixième de cette valeur pouvait appartenir à Abû-Bekr-el-Doâni et sa famille.

En venant à Sana, il y avait apporté des marchandises de l'Hadramont et du pays de Dsjof, ou Mareb, telles que abbayes, beurre, casse, céréales, couvertures de laine, encens, étoffes en poil de chameau pour la confection des tentes; de la gomme, de la laine, de la myrrhe, des œufs et des plumes d'autruche, des peaux de toute sorte, du poil de chameau, du sel, des sommadas, des tapis de laine, etc., etc.

En quittant Sana pour retourner chez lui, il emportait de l'acier, de l'argent monnayé, des armes (anglaises surtout), des cadenas pour entraves, du café,

des clous, du cuivre (laminé de préférence); du drap, des épices, des esclaves, du fer, des fichus de soie, du fil de laiton, des fils d'or et d'argent, des fruits secs; des indiennes, du jaconas, des miroirs, des mousselines; de l'or monnayé, du papier d'Egypte, de la poudre, des porcelaines, du riz; des sébiles de Constantinople, de la soie floche de toutes nuances, des soieries, des sucreries, des toiles de coton suisses, des toiles de Trébizonde; du *tomback* (tabac pour le narghiléh), du velours, des verreries et verroteries de Venise, etc., etc.

Sur l'aller comme sur le retour, il pouvait réaliser cent pour cent de bénéfice avoué.

Je dis *avoué*, car jamais un Arabe ne dit au juste ce qu'il gagne ou ce qu'il perd.

Il est vrai que, sous ce rapport, les marchands et négociants européens sont Arabes aussi.

Chaque année, Abû-Bekr-el-Doâni faisait quatre fois le voyage de Sana, c'est-à-dire tous les trois mois.

Le dernier voyage était toujours le plus considérable, le plus profitable; il coïncidait avec le retour dans cette ville et lieux circonvoisins des pèlerins revenant du mont *Arafat* et de *Médine*.

Je ne comprends pas les esclaves dans l'estimation que j'ai faite plus haut de la caravane.

C'était une affaire à part.

Nos cent cinquante noirs, cent filles et cinquante garçons, pouvaient valoir de vingt-cinq à trente mille francs.

Les frais de transport pouvaient être évalués au prix de trois francs par jour et par chameau.

Dans ces trois francs se trouvait comprise la nourriture de l'homme et de l'animal.

Notre reïs tenait fidèlement ses engagements vis-à-vis de tout le monde.

J'en pouvais juger par moi-même.

Il ne s'était engagé qu'à me protéger, mais je puis dire que cette protection allait jusqu'à la prévenance.

Dès le premier jour de halte (jeudi, 3 août 1844, — 1er châban 1261 de l'hégire), je m'aperçus qu'il faisait dresser ma tente à côté de la sienne.

Un groupe fut choisi par lui au milieu des plus notables de la caravane.

Ce groupe, c'était sa famille de voyage.

Il va sans dire que j'en faisais partie.

Tout le reste de la caravane suivait l'exemple donné.

Les deux naïbs formaient deux autres groupes parmi les personnages secondaires.

Le khrodja, le muezzin, l'iman et le dellal devenaient le centre de quatre groupes inférieurs.

Voilà pour les personnes de la caravane ayant quelque valeur.

Quant aux chouafs, aux chaousses et aux *djemèls* (conducteurs simples), ils surveillaient le campement des hauteurs voisines, gardaient les marchandises et les esclaves, et s'occupaient de leurs bêtes.

Cela dura ainsi tout le temps que nous marchâmes sous la conduite d'Abû-Bekr-el-Doâni.

Nous mîmes dix jours entiers à franchir les trente lieues qui séparent Sana de Mareb.

Un Parisien, accoutumé à la rapidité de ses diligences, à la vélocité de ses chemins de fer, objectera peut-être que c'est faire bien peu de chemin en tant de temps.

Nous lui dirons que, dans ce pays accidenté, plein de montagnes, couvert de dunes, entrecoupé de fondrières, il ne lui serait guère possible d'aller plus vite.

Puis, nous avions à ménager nos bêtes, à prendre garde qu'elles ne se cassassent les jambes, que rien ne les forçât à rester en arrière.

On comprend facilement l'importance de ces précautions.

Un voyageur privé de sa monture dans un désert d'une grande étendue est comme un marin dont le bâtiment sombre en pleine mer.

Nous traversâmes aussi plusieurs vallées, les unes desséchées, les autres verdoyantes, selon que le torrent qui les coupait était tari ou roulait de l'eau.

Dans ces vallées se trouvaient quelques *douars* habités par des Arabes pasteurs et guerriers.

Ces derniers portaient le casque du Caucase avec la calotte de fer, les oreillères de mailles et la pointe, qui, s'allongeant dans la direction du nez, coupe le visage en deux.

Ils avaient en outre des cottes de mailles défendant le corps.

Ce costume est absolument celui des anciens Parthes.

Une centaine de ces Arabes avaient bataillé avec Mourad-Bey, en Égypte.

L'on sait, en effet, que lorsque celui-ci se fût retiré dans la Thébaïde devant Bonaparte, le *général diable*, comme il l'appelait, il reçut un corps d'auxiliaires arabes.

« Armés jusqu'aux dents, disent les auteurs de l'*Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte*, ils portaient sur eux trois javelots, une pique, un poignard, deux pistolets et une carabine dont ils faisaient tour à tour usage en combattant. »

A l'affaire de Samalhoud, ces auxiliaires s'étaient embusqués dans un torrent à sec, et ils inquiétaient fort la brigade Belliard.

Desaix envoya contre eux Rapp et Savary, qui les débusquèrent.

Mais le premier, blessé d'un coup de pique, allait perdre la vie, lorsqu'un hussard le délivra.

Je tire entre autres ces détails de papiers précieux laissés par mon père, le colonel du Couret, présent à cette affaire, et mort au champ d'honneur, le 31 août 1813, lors de la retraite de Vitoria, en Espagne.

C'est parmi les Arabes de ces vallées que se trouvent les meilleurs poëtes de toute l'Arabie.

Nous en avions deux dans notre caravane.

A chaque halte, ils improvisaient, et, quelquefois même pendant toute la route, ils entonnaient des chants de guerre ou d'amour, des élégies funèbres, odes qu'aucune imprimerie ne stéréotype, qu'aucune main ne retrace, dont les paroles vont se perdre dans

l'immensité, mais que le souvenir retient, quoique elles ne fassent qu'effleurer la mémoire comme l'hirondelle sur le lac, lorsqu'elle écume l'eau d'un coup de son aile.

« O toi, mon Créateur, chantait un soir l'un d'eux, ô toi, mon Créateur, par les vingt-neuf caractères de l'alphabet [1] et par les langues et idiomes qui en sont formés, et par le Prophète, son élu;

« Arme-moi de patience contre le chagrin du blâme de mes amis et de la joie railleuse de mes ennemis;

« Viens en aide, Seigneur, à ceux qui endurent de pareilles souffrances; délivre-moi de celles que j'endure sur ma couche que je change sans cesse!

« Mon cœur s'est enfui devant l'attaque hostile de la séparation.

« Je pleure, car ma bien-aimée est morte cette année!

« Voilà trente nuits que je suis séparé d'elle, et ces trente nuits me paraissent aussi longues que quatre-vingt-dix années.

« Sans cesse mes yeux versent des larmes, des larmes comme des perles, et puis encore des larmes rouges comme du corail.

1 Quiconque s'est familiarisé avec les bizarres formules de serment contenues dans le Coran ne trouvera rien de singulier à celle-ci. Les nomades, surtout, ont encore aujourd'hui des serments étranges, des exclamations, des protestations et des phrases souvent ingénieuses, qui reviennent sans cesse avec des nuances différentes. Telles sont, par exemple, celles-ci: « Par le feu près duquel nous nous chauffons! Par le chemin où nous marchons! »

« Mes yeux pleurent Fathma, qui marchait en tête des femmes aussi jolies et aussi douces que les gazelles.

« Avant sa mort, je ne jeûnais pas, j'étais fort et vigoureux, je ne dédaignais pas le bain qui m'était destiné, mes yeux n'étaient pas privés de sommeil, ma boisson n'était ni brûlante ni empoisonnée.

« Mais j'ai été atteint d'une balle habilement lancée par une carabine Maréby; la blessure a pénétré profondément entre les côtes; mon cœur a poussé un soupir, a confessé l'unité de Dieu et a cessé de vivre.

« Le soir n'assombrit plus la terre, le matin ne vient plus à poindre, sans que ma langue soit collée à mon palais.

« Couvant ma douleur, fondant en larmes, je gémis entouré de ceux qui gémissent.

« Abd'Allah, j'ai perdu la raison à Doân, et depuis, je vais errant et traîne mon abbaye après moi comme un fou.

« Par le Seigneur, Abd'Allah, ils sont insensés ceux qui me blâment, et leur esprit est orgueilleusement bouleversé.

« Par Allah! par Allah! en agissant ainsi, ils ne comprennent pas la religion de Celui qui commande à tout.

« Abd'Allah, quand je serai mort et que mon œil sera fermé, si tu désires que je revive, ô mon fils, ouvre-moi la tombe de Fathma, et laisse-moi là.

« C'est là ce que mes yeux désirent voir et ce qui doit me guérir.

« O toi, mon Créateur, arme-moi de patience contre le chagrin du blâme de mes amis et de la joie railleuse de mes ennemis. Viens en aide, Seigneur, à ceux qui endurent de pareilles souffrances; délivre-moi de celles que j'endure sur ma couche que je change sans cesse! »

Dans cette pièce de vers, fort curieuse comme reflet fidèle de la poésie orientale, le poëte fait allusion à la mort de la femme d'un de ses amis.

Il me la vantait comme le modèle d'une excellente épouse, et, parmi ses vertus, faisait surtout ressortir ce fait :

« Elle n'a jamais tourné le dos à son mari. »

C'est là une grande vertu parmi les Orientaux, c'est une marque de *moralité très-grande*, un témoignage de la déférence que la femme doit avoir pour le mari, et surtout le signe de sa soumission aux volontés du Créateur, qui veut la multiplication des êtres.

Le chemin que nous parcourions serpentait à travers cette grande chaîne de montagnes qui va longeant, en quelque sorte, toute l'Arabie occidentale, depuis Suez jusqu'à Aden.

Voici que nous commençons à faire quelques pas; avançons encore, nous ne pouvons manquer de voir et d'apprendre quelque chose dans un pays si peu connu.

IV

La Caravane (suite).



Notre route est toujours la même : tantôt des dunes, tantôt des vallées, mais qui vont se rétrécissant, ces dernières à mesure que l'on avance, pour n'être bientôt plus, vu la hauteur des montagnes qui les flanquent, que des gorges et des défilés.

Ces incommensurables éminences qui, nous venons de le dire, longent en quelque sorte toute l'Arabie occidentale, depuis Suez jusqu'à Aden, font l'effet d'autant de citadelles gigantesques élevées en ces lieux pour en défendre l'approche; leurs cimes paraissent toucher à la voûte éthérée, et elles sont tellement escarpées qu'on dirait des fortifications que des génies ont voulu rendre inaccessibles à l'homme.

Les unes frappent et fatiguent la vue d'une teinte

vive et rouge comme si elles renvoyaient le reflet d'un violent incendie, les autres offrent un de ces contrastes que l'art n'oserait imiter de peur d'encourir le reproche de s'éloigner du naturel.

Leurs contours sont noirs, et, par suite, leurs inégalités si peu distinctes, qu'on les croirait entourées de ténèbres, tandis que tout rayonne, resplendit de clarté autour d'elles.

Celles-ci, calcinées par le soleil, présentent des flancs d'une blancheur éblouissante.

On dirait que la main de l'homme a converti en chaux les blocs de roche dont elles sont parsemées.

Celles-là sont jaunes comme si elles étaient couvertes de l'or des moissons.

Ce panorama offre des effets de lumière que nul peintre ne saurait rendre, et dont nos contrées n'ont que rarement un tableau fugitif, lorsque, par un beau coucher de soleil, la nature semble dire pendant quelques minutes à l'artiste, au poëte qui la contemplent : Je vous défie de me peindre, de me décrire.

La verdure de quelques herbes et arbrisseaux qui croissent sur les déclivités de ces montagnes, semblable à des bouquets jetés au hasard, rompt seule l'uniformité de couleurs de chacune d'elles; et, au lieu d'être lassée par la longue étendue d'une teinte uniforme, la vue est réjouie, au contraire, de leur aspect.

De plus, des moutons et des chèvres, répandus çà et là, qui broutent cette verdure; des hommes qui les

gardent, remplissent de vie ces immenses paysages, qui se déroulent sous un ciel autre que celui qui nous couvre en Europe.

Sur les pentes rapides, sur les escarpements, les premiers paraissent rester en équilibre comme par enchantement.

Les pâtres qui veillent sur ces animaux sont perchés sur les pics les plus abruptes et les plus élevés.

On dirait qu'ils posent pour rendre le tableau plus pittoresque.

Ces bergers, ce ne sont pas des Tityres de Virgile, ils n'ont pour passe-temps et pour parure ni flûtes, ni chalumeaux, ni houlettes.

Ce qu'ils possèdent, c'est leur unique et fidèle fusil à mèche, suspendu en travers sur leurs épaules et enveloppé dans son fourreau de cuir.

En voyant leur silhouette se détacher vigoureusement sur le ciel, on les prendrait non pas pour des pâtres, mais pour des vedettes prêtes, comme les courriers du désert (*regabs*), à avertir les leurs de ce qui se passe dans la caravane ou à courir aux armes pour venir la dévaliser.

Toute caravane qui traverse le désert ne manque jamais de trouver au milieu d'elle, souvent plusieurs fois dans son trajet, un ou plusieurs de ces regabs qui se sont faufilés parmi les voyageurs on ne sait comment.

Sortis soit de derrière un rocher, une montagne, une colline de sable, soit d'une gorge ou d'une vallée, ils se mêlent aux djemêls, aux marchands ou aux es-

claves, et entrent en conversation avec le premier venu qui veut leur répondre.

Celui à qui ils s'adressent les prend toujours pour quelque compagnon de voyage, et, grâce à cette erreur, par des questions qu'ils savent faire avec la plus grande finesse, ils sont bientôt au courant de ce qu'ils désirent savoir.

S'ils se voient l'objet de quelque soupçon, s'il y a de la défiance, de l'hésitation dans les réponses de leur interlocuteur, s'ils s'aperçoivent que des regards observateurs se dirigent sur eux, ils savent adroitement se soustraire à ces regards, et ils disparaissent avant qu'on ait eu le temps de prendre aucune décision à leur égard.

Une fois, dans le trajet de Sana à Kassr-el-Nâd, Abû-Bekr-el-Doâni aperçut un de ces courriers, qu'il reconnut parfaitement pour ne pas être des nôtres.

Je me chargeai d'arriver jusqu'à lui et de lui demander qui il était.

Mais, comme je m'avançais de son côté, ayant eu le malheur de détourner une seconde les yeux du point où il était, c'en fut assez pour qu'il m'échappât.

En vérité, cela tenait du prodige; on eût dit qu'il s'était évaporé comme une ombre; on aurait cru qu'un silos s'était ouvert sous ses pieds et lui avait donné passage sous la terre.

Au reste, ils ne courent pas un grand danger : s'ils sont pris, ils ont leur histoire toute prête pour se recommander à la bienveillance des voyageurs, et la caravane, dans son trajet, finit par arriver à quelque

douar, quelque village ou quelque ville où il se trouve un *cheik* ou notable qui se rend leur caution et les fait remettre en liberté.

Quelquefois, cependant, ces hommes ne sont pas ce qu'on appelle des courriers du désert, mais bien des espions de maraudeurs qui viennent étudier les forces de la caravane.

Si ceux-ci sont pris, malheur à eux!

Mais le cas est excessivement rare.

Nos haltes avaient toujours lieu de huit heures du matin à six ou sept heures du soir.

A cause de la trop grande chaleur du jour, nous marchions toute la nuit, sauf une heure, si possibilité il y avait, de minuit et demi à une heure et demie.

Les nuits du pays de Dsjof, ou Mareb sont transparentes comme nos crépuscules.

Dans cette demi-obscurité, les Arabes voient à des distances prodigieuses.

En outre, comme la nuit est ordinairement l'heure des embuscades, en posant leur oreille à terre, ils entendent à une lieue le bruit des pas et distinguent celui d'un cheval de celui d'un chameau.

La caravane est presque continuellement précédée par un âne.

Cet âne est le guide, et, il faut lui rendre cette justice, nous ne savons si c'est par instinct ou si c'est le résultat d'une instruction spéciale, il s'acquitte de ces fonctions à la satisfaction générale.

Il erre en liberté.

Les chameaux le suivent à la file, attachés à la

queue les uns des autres, par séries de dix, au moyen d'une corde en feuilles de palmier.

Au bout d'un quart d'heure, leurs jambes oscillent avec la précision d'un pendule, de telle sorte que si l'on imaginait un instrument qui pût tenir compte du nombre des oscillations, on pourrait se passer de montre en chemin[1].

Au besoin, maître Aliboron, de guide devient éclaireur.

Un Arabe enfourche l'animal aux longues oreilles et court avec lui à droite et à gauche.

Cependant nos vrais éclaireurs (*chouafs*), et nous en avions une vingtaine, c'étaient des Arabes *Béni-Schiddad*, puissante tribu qui campe au delà de Mareb, et toujours en guerre avec les *Béni-Nauf*, autre tribu occupant les abords des mers de sable.

Ces deux tribus peuvent au besoin mettre sous les armes chacune dix mille combattants.

Leurs chevaux et leurs dromadaires ont une très-grande réputation, et il est très-rare que, dans le trajet de Sana à Doän, il n'y ait point quelque escarmouche.

Dans ces escarmouches, les gens de ces tribus se volent mutuellement leurs filles, qui sont fort belles.

Une fois volée, la fille, la plupart du temps, devient la femme du voleur.

[1] Le chameau fait environ 82 pas par minute; son pas mesure 810 millimètres. Il parcourt par conséquent 66 mètres 420 millimètres par minute, soit 3,985 mètres 200 millimètres dans l'espace d'une heure, en plaine, bien entendu.

Parfois, celui-ci renvoie sa capture à sa famille, la tête rasée et couverte de haillons.

C'est dans le cas où la jeune fille n'est plus vierge.

Ces renvois redoublent les haines et perpétuent les guerres.

Nos éclaireurs marchaient toujours une demi-lieue en avant de nous, par groupes de deux ou trois individus et dans des directions différentes.

Au jour, ils se repliaient, mais campaient sur les hauteurs environnantes pour servir de sentinelles à la caravane, qui reprenait sa course après le coucher du soleil.

Je n'ai jamais pu m'empêcher de comparer une caravane qui se met en marche au bâtiment qui sort du port.

Jusqu'à ce que tout soit mis en ordre dans la cale et sur le pont, sa marche paraît vacillante.

C'est que l'attention de l'équipage se porte d'abord sur une foule de points.

La chaloupe est amarrée d'une manière plus solide, les canots sont suspendus aux flancs du navire, les ancres caponnées, les câbles roulés dans l'entre-pont et les chaînes symétriquement disposées sur l'avant.

Les effets des passagers sont distribués dans les cabines.

Peu à peu on largue les hautes voiles, tous les focs se balancent sur le beaupré, on ride les écoutes, et le navire, chargé de toile, s'avance sans hésiter vers le but que lui indique le timonnier.

Ici, au lieu de l'océan, ce sont des sables.

Le navire, c'est ici un quadrupède qui ne vous donnera pas moins le mal de mer, pour si peu que vous ayez l'estomac délicat.

Voyez l'Arabe, qui a besoin d'autant de prévoyance que le matelot, attacher avec soin les outres remplies d'eau, arranger les charges mal disposées, relever les cordes qui traînent à terre et les fixer en faisceau sur la selle, qu'il avance ou recule selon les mouvements trop prononcés du terrain.

L'un attache au cou de son dromadaire le sac où il doit recueillir le poil qu'il pourra perdre en route, et qu'au retour il remettra à ses femmes, qui en feront des tissus pour tentes et habillements.

L'autre enroule l'abbaye dans laquelle il s'enveloppe dans les moments de halte.

Bientôt tout ce mouvement cesse; le reïs, les naïbs et les chaousses, qui allaient et venaient pour veiller à tout, prennent les devants; le khodja, le dellal, l'iman et le muezzin les suivent; chaque homme se place à côté de son dromadaire ou monte sur son dos.

Puis les djemêls entonnent, à l'instar de nos Morvandiaux et en guise de chanson, une espèce de râlement des plus singuliers, et aussitôt la caravane, comme le navire, s'ébranle, les animaux se mettent en route, accélérant le pas ou le ralentissant, suivant que le chant est *allegro* ou *largo*.

Aussi, lorsqu'une caravane veut aller à grandes journées, les djemêls ne cessent-ils pas un instant leur râlement, et, à cet effet, il y a deux corps d'exécutants qui se remplacent mutuellement pour qu'il

n'y ait point d'interruption lorsque les premiers chanteurs se sentent fatigués.

Ce râlement est combiné de manière à ce que toute la caravane y puisse prendre part par intervalles, comme dans nos chansons où les refrains se peuvent dire en chœur.

Dans les commencements de mon séjour en Arabie, ces espèces de psalmodies saccadées me paraissaient sans mélodie aucune et me faisaient éprouver une sensation des plus désagréables.

Plus tard, je m'y suis habitué, et je les entendais même avec plaisir.

Notre première nuit de marche dans le pays de Dsjof, ou Mareb, la cinquième depuis Sana, se passa sans accident aucun.

Nous croisâmes une ou deux caravanes se rendant dans cette ville, que nous avions quittée, comme on sait, quatre jours auparavant, c'est-à-dire le samedi 29 juillet 1844 (25 redjêb 1261).

Elles étaient annoncées de loin par le tintement de leurs clochettes.

En se croisant, nos Arabes échangeaient quelques mots d'amitié, causaient, se communiquaient les nouvelles, tandis que les chameaux, eux aussi, par une espèce de beuglement joyeux, semblaient de leur côté renouveler connaissance avec d'anciens compagnons.

On se demande généralement s'il y a sûreté sur la route.

Mais la réponse est parfois illusoire.

Là où il y a sécurité pour une caravane de trois cent cinquante chameaux, il n'y a pas sécurité pour une de cinquante.

Les clochettes des chameaux dénoncent les caravanes aux Arabes *sarecks* (maraudeurs), mais elles les protégent contre les bêtes féroces.

Ces Arabes sont voleurs, mais rarement assassins.

Quant aux bêtes féroces, ce sont des panthères et de petits lions sans crinière extrêmement redoutables.

Je ne parle pas des hyènes et des chacals.

Ils sont là ce qu'ils sont partout :

Des fuyards!

Ces lions sont la plaie du pays.

Ils font une guerre mortelle aux troupeaux.

S'ils se contentaient de leur enlever de temps en temps un mouton ou un jeune chameau, on leur pardonnerait encore.

Mais, avant de faire un choix, ils étranglent dix ou douze bêtes.

Aussi les Maréby ont-ils imaginé un moyen infaillible de leur faire la guerre.

Ils dressent les panthères à chasser le lion comme nous dressons nos dogues et nos lévriers à chasser le loup et le sanglier.

Pour arriver à ce but, ils les prennent toutes petites et les instruisent comme nous faisons des chiens.

Cela fait, le chasseur les accouple les yeux bandés et les met sur le garrot de son dromadaire.

Quand le repaire du lion est connu, le plus hardi de la tribu marche à lui.

A son approche, si le lion est dans une caverne ou dans un fourré, il sort.

Le lion est toujours prêt au combat.

Une fois sorti, les panthères sont découplées.

Dès qu'il les voit, le lion s'accroupit comme un sphynx.

Les deux panthères, dont on a débandé les yeux, et qui l'ont vu de leur côté, bondissent sur le sol et aussitôt se séparent.

L'une fait face au lion, l'autre le tourne.

Alors s'engage un combat à mort.

La panthère qui fait face au lion y laisse presque toujours sa vie.

Mais l'autre panthère a sauté sur la nuque du lion et lui brise les vertèbres du cou.

On ne peut se faire une idée des rugissements des trois animaux, du tourbillon de poussière qu'ils soulèvent autour d'eux, des bonds immenses qu'ils font chacun pour échapper à la dent ou à la griffe de son ennemi, ou pour lui enfoncer la dent ou la griffe dans les chairs.

Presque toujours le lion et une panthère succombent.

Mais il arrive parfois que la lionne accourt au secours du lion, ou le lion à l'aide de la lionne.

Alors chasseurs et panthères ont fort à faire.

Il faut jouer de la lance et du fusil.

Dans ces cas-là, les Maréby sont admirablement braves.

Chacun lance une imprécation, les paroles se croi-

sent, les abbayes se relèvent et la *poudre parle,* suivant l'expression arabe.

On se presse, on s'évite, le lion et la lionne rugissent, les balles sifflent.

Les panthères, de leur côté, continuent de jouer des griffes et des dents de plus belle.

C'est un spectacle on ne peut plus émouvant.

Cependant, malgré tout ce tumulte, les accidents sont rares.

Les chasseurs, qui sont à cheval ou à dromadaire, n'ont guère à redouter qu'une chute qui les jetterait sous la griffe de leurs deux ennemis, ou, — mésaventure plus fréquente, — une balle amie, mais imprudente.

La chasse au lion se fait encore par d'autres moyens qui peut-être même ont quelque chose de plus sûr et de plus promptement efficace.

Les Maréby ont remarqué que le lendemain d'un jour où il a fait une razzia dans un troupeau, le lion, comme le boa, est sous l'empire d'une digestion difficile, et qu'il demeure dans sa retraite fatigué, endormi, incapable de bouger.

Lorsqu'un endroit troublé d'ordinaire par des rugissements reste une nuit entière dans le silence, on est sûr que l'hôte redoutable qui y a établi son séjour est plongé dans cet état d'engourdissement.

Alors un homme courageux, dévoué, arrive, en suivant la piste, jusqu'au massif où se tient l'animal, l'ajuste et l'étend roide en lui logeant une balle dans la tête.

On emploie aussi contre le lion différentes espèces d'embuscades.

Ainsi, on pratique sur la route de son repaire une excavation qu'on recouvre d'une mince cloison.

L'animal brise par son propre poids ce fragile plancher et se trouve pris au piége.

D'autres fois, enfin, on creuse auprès d'un appât vivant une fosse recouverte de forts madriers, entre lesquels on ménage seulement l'ouverture nécessaire pour laisser passer le bout du canon d'un fusil.

C'est dans cette fosse, appelée *tseqba*, que le chasseur se blottit.

Au moment où le lion, attiré, comme l'ogre, par l'odeur de la viande fraîche, se dirige vers le trou, il l'ajuste avec soin et fait feu.

Mais malheur à lui si le lion n'a été que blessé!

Il se jette alors sur le tseqba, et quelque gros que soient les madriers, si solidement qu'ils aient été attachés, le sol est en un instant profondément labouré, les pièces de bois sont disjointes, et le chasseur est mis en pièces, en lambeaux, et dévoré sous son rempart anéanti.

V

Une halte au Refuge des vipères.



Les autres animaux que l'on trouve communément dans cette contrée, sont :

L'autruche (*náam*), l'outarde (*houbara*), les pintades, le singe, la gazelle (en grande quantité), l'antilope (moins commune), le mouflon à manchettes (*leroui*), le bœuf à bosse (*baker-el-ouhasch*), le sanglier, l'écureuil, le lièvre (*arneb*), le rat musqué, le porc-épic, la gerboise et le hérisson (*gamfoud*).

On rencontre aussi quelquefois l'onagre, mais rarement et en petite quantité.

Les reptiles y sont nombreux.

Ce sont, parmi les chéloniens, les sauriens et les batraciens :

La tortue terrestre, le lézard ordinaire, le lézard

allé, le caméléon, le *chirchman*, l'*ouaran*, le crapaud, la grenouille, la salamandre.

Le chirchman est un petit lézard n'ayant que deux pattes, d'un blanc argenté, et fort recherché des Arabes, qui en font dans certaines contrées leur principale nourriture.

Aussi l'appellent-ils le *poisson du désert.*

L'ouaran est le crocodile terrestre d'Hérodote; les plus petits ont de dix-huit à vingt pouces de long; les plus grands atteignent deux et trois pieds.

D'après les Arabes superstitieux, la morsure de ce Saurien produit l'infécondité, et à l'exception de la queue et de la tête ils en mangent la chair rôtie pour se préserver du venin des serpents, de la piqûre des scorpions et de l'action des poisons.

Comme la couleuvre, il tette les chèvres lorsqu'il peut s'approcher d'elles, et dévore les serpents et les scorpions.

L'on fait de sa dépouille de jolies bourses et blagues à tabac, et sa graisse est conservée parce qu'on lui attribue, de même qu'à sa chair, diverses propriétés merveilleuses.

Les ophidiens sont, notamment : la couleuvre ordinaire, la couleuvre fer à cheval (*coluber hippocrepis*), la vipère minute, le céraste (*lefâa*), l'aspic (*buska*), un serpent gros et court (*hannèche*) que l'on rencontre généralement dans toute l'Arabie, et un autre serpent, tout au contraire de celui-ci, long et effilé comme le céraste.

Il est généralement très-paresseux; mais pour-

suivi, il serpente avec une si rare vitesse qu'il finit presque toujours par s'échapper.

Aussi les Arabes l'ont-ils appelé *khrefil-kema-néchab*, rapide comme la flèche.

Au milieu de son ventre se trouve une ligne jaune qui se termine à trois pouces de la queue.

A droite et à gauche, deux autres lignes grises se trouvent disposées symétriquement et sont suivies d'une quatrième et d'une cinquième, moins larges, qui reprennent la couleur jaune.

A côté on en voit une sixième et une septième, un peu plus étroites que la seconde et la troisième, et qui sont blanches.

Le dos a une teinte lilas et est séparé des deux raies blanches par deux bandes noirâtres.

Le reptile est tacheté de petits points noirs presque imperceptibles vers le milieu du corps, mais mieux marqués vers la tête.

A trois pouces de la queue, les écailles affectent la forme d'un hexagone.

Pour ce qui regarde l'aspic, il est noir et tacheté de petits points blancs peu apparents.

Sous la peau transparaît une matière jaunâtre qui modifie la couleur extérieure.

Sa tête est obtuse, et son corps, comme celui du hannèche, a presque partout le même volume.

Sa frappure est très-venimeuse.

Il fait surtout son séjour parmi les décombres et les ruines.

Contre la frappure de tous ces serpents, les cou-

lèpres exceptées, bien entendu, les Arabes ne reconnaissent d'autre préservatif que de sucer, brûler, couper.

Le traitement est toujours précédé de la ligature au-dessus de la plaie.

A ce traitement, quelques-uns ajoutent un remède préventif fort singulier.

Ils mettent dans une petite boule d'herbages pilés trois dents de serpents, et dans une autre boule trois pointes d'épingles.

Ils avalent les deux boules.

Ils trempent ensuite du poil de chameau dans le jus des herbes, et ils se l'attachent au genou.

Ils n'y touchent pas pendant trois jours, au bout desquels, pour compléter le remède, ils éteignent avec la langue un charbon ardent.

La tarentule et le scorpion, — et l'on rencontre une tarentule et un scorpion énormes derrière chaque mur qu'on côtoie et sous chaque pierre qu'on lève, — sont presque aussi dangereux que les serpents venimeux susdits.

Il est vrai que ce sont la tarentule et le scorpion noirs, que les Arabes appellent *tenderaman* et *agrab*.

J'en ai vu de cinq à six pouces de long.

Mais j'ai toujours remarqué que c'étaient les plus petites espèces qui étaient les plus venimeuses.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que l'Arabe qui reçoit dans un combat une blessure mortelle meurt en riant, tandis que l'Arabe piqué par un scorpion ou frappé par un serpent meurt au comble du désespoir.

Les Arabes font à tous ces reptiles et aptères, les scorpions surtout, une chasse acharnée.

Nul ne se couche sans étudier avec grand soin la place où il va s'étendre.

Néanmoins, malgré ces précautions, les accidents se renouvellent assez souvent.

Pour faire sortir les tarentules et les scorpions de leurs trous, on allume des feux et on secoue des torches.

La flamme ne manque jamais de les attirer, et alors on les prend.

Les insectes les plus répandus sont :

Parmi les coléoptères : le goliath, la cicindèle, la hispe, la vrillette, le limebois, la coccinelle, le carabe (*gamfous*) et le cancrelat.

Parmi les orthoptères et les névroptères : la sauterelle voyageuse, la libellule, l'éphémère et le fourmilion.

Parmi les hyménoptères et les hémiptères : le scolie, le maringouin, l'abeille, la guêpe, le frelon, les fourmis (blanche, noire et argentée), la punaise, la nèpe, la cigale, la cochenille.

Enfin, les ripiptères, les thysanoures, les diptères et les parasites, notamment les poux, comme partout.

Quelques Arabes prétendent qu'à la longue les poux deviennent scorpions.

En effet, là où l'on rencontre ces derniers, on est sûr d'en trouver de diverses variétés et grosseurs, tous à piqûres très-vives.

Quant à l'air, il est surtout peuplé de pigeons (*hamam*), de tourterelles (*himam*), de corbeaux, d'aigles et de vautours.

Ces derniers sont blancs de corps et noirs des ailes.

Les Arabes ne leur font pas de mal, et cette tolérance les a rendus très-familiers.

Ils ont l'habitude de se rassembler en troupes nombreuses et de tournoyer sans cesse dans l'azur du ciel.

Ils attendent que quelque chameau malade s'abatte sur le chemin suivi par les caravanes.

Cette route est marquée dans le désert par les squelettes des animaux morts et dépouillés.

Bien que la contrée soit très-sablonneuse, partout où il y a un filet d'eau il y a un peu de culture.

Les douars sont en général placés près d'un petit torrent ou d'un puits.

C'est l'humidité de ce torrent ou de ce puits qui donne le peu de culture qu'il y a.

Leurs récoltes sont le froment, le *dourâh*, ou millet, l'orge, les fèves.

Sans être très-abondantes, elles suffisent à leurs besoins.

Ils ont peu de palmiers, mais quelques bananiers.

Les dattes, ce fruit si nécessaire à l'habitant du désert, leur viennent de l'Yémen, de l'Hadramont ou de l'*Oman*.

Leurs troupeaux sont la vraie richesse du pays.

Ils vont en vendre la laine et le poil à Sana.

Même dans le désert le plus aride, il y a une courte végétation, produit de la rosée.

Les troupeaux paissent cette herbe, qui leur suffit.

D'ailleurs, en Arabie, les animaux sont sobres, comme leurs maîtres, et s'accommodent de tout.

J'ai vu, dans l'Hadramont et le pays de Mascate, entre autres, des chevaux et les bestiaux manger du poisson et de la viande comme des carnivores.

Les Arabes prétendent que cette nourriture remplace l'orge, et, de plus, double leurs forces.

A la seconde halte (vendredi 4 août 1844, — 2 châban 1261 de l'hégire), la sixième depuis Sana, nous avions fait à peu près six ou sept lieues.

Nous nous étions arrêtés près d'un douar, sur les bords d'un petit torrent qui va, comme tous ceux de cette contrée, se jeter dans le *Dona*, un des affluents du *Schab*, ce fleuve de l'Arabie qui serait à peine chez nous un ruisseau.

C'est cependant un des quatre grands fleuves de l'Arabie.

La géographie officielle n'en reconnaît que trois : l'*Wadi-Masora* et l'*Waldi-Aftan*, qui sortent des montagnes de *Nissawa* et de *Derreyêh*, dans le pays de Mascate et le Nedjéd, et se jettent dans les golfes d'Oman et Persique près de *Khuriâh* et d'*El-Katif*; et l'*Wadi-Meïdan*, près d'Aden.

La carte de Niebuhr ne signale le Schab que par son embouchure sur la mer des Indes, mais il ne trace pas son cours, cours impossible à tracer du reste, vu que, comme tous ses affluents, il va se perdant sous les sables.

Je viens de dire qu'à la seconde halte nous nous étions arrêtés près d'un petit torrent.

L'eau coulait perdue entre des lauriers-roses.

Nous étions, selon notre habitude, arrivés là vers les huit heures du matin, et nous comptions y passer toute la journée.

Les habitants du douar voisin étaient venus nous rendre visite et nous apporter le *dief*.

Le dief est le tribut de l'hospitalité : *le pain et le sel.*

Il est en général apporté par les femmes et les filles.

Tous ces braves gens, en arrivant près de nous, parurent effrayés du lieu de campement que nos éclaireurs avaient choisi.

Nous leur demandâmes la cause de leur effroi.

Ils nous répondirent que nous étions campés sur le *Matrâh-el-Lefâa*, refuge des vipères.

Cette annonce répandit aussitôt une profonde impression d'épouvante dans la caravane.

Mais le réis, qui dans cette circonstance pouvait être accusé d'imprudence, essaya de débattre la position topographique.

Selon lui, le Refuge des Vipères était beaucoup plus au sud.

Ce à quoi on lui répondit :

—Tu veux dire le Pays des Vipères (*Belèd-el-Lefâa*); en effet, celui-ci est plus au sud, mais c'est ici le Refuge des Vipères. Du reste, regarde.

Et du doigt, le cheik du douar lui montra, grouillant sur le sable, dans l'herbe, enlacés aux

branches des mimosas et bananiers, une prodigieuse quantité de reptiles.

Mais ce n'était pas seulement sur le point indiqué par le cheik que ces reptiles s'étaient amassés.

C'était tout autour de nous, de manière, pour ainsi dire, à ne pouvoir faire un pas sans poser le pied dessus, et nous nous demandions comment, depuis une demi-heure que nous étions arrivés, nous ne les avions pas aperçus, comment dans une demi-heure leurs frappures ne s'étaient pas fait sentir.

Bientôt pourtant notre présence sembla les irriter.

Peu après, nous entendîmes non-seulement des sifflements, auxquels il était impossible de se méprendre, mais aussi ce froissement sinistre que font les écailles des serpents en glissant les uns contre les autres.

Ce n'étaient pas seulement des vipères cornues, mais toute une collection de serpents.

Je reconnus tout de suite celui qu'on appelle hannèche, reptile inoffensif relativement à la venimeuse société dans laquelle il se trouvait.

Sa frappure, à lui, n'occasionne qu'une inflammation sans suite.

Mais, dans ce moment, pour un serpent presque bénin, il se trouvait en bien mauvaise compagnie.

Il y en avait depuis la taille de la vipère ordinaire, quinze ou dix-huit pouces de long, jusqu'à la taille déjà respectable de quatre ou cinq pieds.

Au reste, Abû-Bekr-el-Doâni avait raison de son côté.

Le Pays des Vipères, situé dans celui de *Khaulan*, gisait à trente lieues à peu près plus au sud.

Ce pays, couvert d'herbes et de *nabacks* (*zizyphus lotus*), foisonne littéralement de reptiles.

C'est la métropole d'où émigrent les colonies.

Nos vipères avaient rencontré le cours d'eau au bord duquel nous étions campés.

Grâce à la fraîcheur de ses rives, elles trouvaient là en grenouilles, en crapauds, en rats, en gerboises une abondante nourriture.

Certes, le douar se serait bien placé au bord du ruisseau, mais par prudence il avait posé ses tentes à un bon quart de lieue plus loin, sur une élévation d'où il dominait toute la contrée.

La discussion continuait entre le reïs et le cheik, lorsque tout à coup un cri déchirant d'homme se fit entendre.

Un beuglement effrayant de chameau lui répondit presque aussitôt.

A ce bruit, une espèce de panique s'empara de la caravane.

Bêtes et gens, tout se mit à fuir, à se disperser pêle-mêle au hasard dans toutes les directions, en s'éloignant toutefois du ruisseau.

Ce fut un sauve-qui-peut général.

Les chameaux, déjà couchés, effrayés par le beuglement du premier chameau blessé, se levèrent spontanément, subitement, et, sans écouter les appels de leurs conducteurs, s'éparpillèrent de tous côtés.

En fuyant, quelques hommes et quelques femmes mirent encore le pied sur des reptiles cachés sous les herbes et en furent frappés.

Et les cris humains et ceux des animaux allaient croissant; toutes les voix, mêlées ensemble, ne semblaient plus jeter qu'une seule clameur dont le bruit, déchirant et immense, devait troubler tous les alentours.

On ne s'arrêta qu'à un quart de lieue du ruisseau et en quelque sorte à l'abri du douar.

Là on commença de se reconnaître et d'apprécier le mal.

Une dizaine de chameaux avaient été frappés.

Une vingtaine d'hommes et de femmes avaient été blessés.

Deux des chameaux moururent en peu de temps.

C'étaient ceux qui, allongeant leur long col sur l'herbe, avaient été frappés au mufle.

Les autres furent guéris par la cautérisation.

Hommes et femmes furent soumis au même traitement.

On rougit des faucilles et on fouilla les blessures avec le fer incandescent.

De plus, comme j'avais toujours sur moi un flacon d'alcali, j'en pratiquai des lotions sur les plaies d'abord et en étendis ensuite dans de l'eau, que je fis avaler aux malades.

En outre, les amulettes, les talismans et le remède préventif cité plus haut firent leur jeu.

Nous laissâmes les femmes du douar se livrer à

cette stupide médication et veillâmes d'une façon plus efficace à la guérison des blessés. . . . .

Tous ces malheureux faisaient pitié à voir.

Ils souffraient horriblement à l'endroit de la blessure, étaient glacés, avaient la face décolorée, livide, des vomissements d'une matière tantôt noirâtre, tantôt sanguinolente ; la salive écumeuse; les yeux hagards et fixes, la pupille extrêmement dilatée, une sueur glacée et abondante, le pouls imperceptible; la sensibilité nulle, excepté sur la frappure, le système nerveux très-irrité; enfin, des mouvements convulsifs que six hommes avaient peine à contenir.

Malgré tous les soins que nous leur prodiguâmes, nous eûmes dès le même jour cinq ou six morts. . .

Abû-Bekr-el-Doâni était anéanti.

Il regardait l'événement comme un présage exécrable pour le reste du voyage et l'attribuait à un sort que lui avait jeté, disait-il, un *santon* de Sana, un instant avant le départ.

Un santon est un individu que les Orientaux honorent du nom de *saint* et qu'en Europe on renfermerait dans une maison de fous.

Les santons, se voyant un objet de vénération, spéculent et vivent sur la crédulité publique.

Ils sont toujours très-mal vêtus, couverts de haillons, et souvent même ils vont absolument nus.

Une coutume qui leur est commune est celle de porter un petit drapeau au bout d'un bâton.

Je parle longuement de ces misérables dans mon

Pèlerinage à la Mecque, mes *Confidences sur l'Islam* et mon *Arabie Heureuse*.

Je prends donc la liberté d'y renvoyer le lecteur.

Au nombre infini des superstitions des Arabes se trouve celle-ci, que voir un santon au moment de se mettre en route porte malheur.

Il en sera de même pour eux s'ils rencontrent une jument noire, sale, décharnée ou en mauvais état.

S'entendre, au moment du départ, appeler par des gens ne sachant où vous allez, mauvais signe encore.

Voir deux corbeaux, bon augure.

N'en voir qu'un seul, pronostic fâcheux.

Se trouver, au moment de partir en voyage, en face d'un homme gai, courageux, bien vêtu, bien monté, succès infaillible.

Une femme laide ou vieille, une esclave, vous empêcheront immanquablement de réussir.

Mais partez en toute confiance si vous avez rencontré une jeune et jolie femme à qui vous avez dit :

— Dénoue ta ceinture, ô belle, lève ta *djebba* et fais-nous voir tes appas, cela nous portera bonheur.

Elle ne refusera pas de vous satisfaire, pourvu qu'au retour vous lui promettiez un cadeau quelconque.

Or, Abû-Bekr-el-Doâni n'avait aperçu à sa sortie de Sana qu'un sale et hideux santon au lieu d'une beauté, et c'est ce qui lui faisait croire qu'il avait été ensorcelé.

Nous demeurâmes quatre jours et trois nuits au douar où nous nous étions réfugiés après notre catastrophe.

Il avait fallu enterrer les morts, laisser aux convalescents le temps de se rétablir ou du moins de reprendre quelques forces pour pouvoir continuer la route ; il avait fallu permettre au khrodja et au dellal de constater les décès, de faire les inventaires et les ventes.

Ce qui est laissé par le mort est immédiatement vendu aux enchères et le prix en est reporté à sa famille.

Les héritiers manquant, l'héritage devient la propriété des mosquées et du domaine public.

VI

Le Château du Diable. — Arrivée à Kharibâh. — L'inondation des Digues.



Le lundi 7 août au soir (5 châban), après la prière du magh'reb, nous quittâmes enfin le douar.

L'étape que nous avions à faire n'était pas longue.

Nous devions nous arrêter à *Kharibâh.*

La marche fut triste.

Chacun, malgré soi, songeait à la catastrophe du 4.

Abû-Bekr-el-Doâni était toujours consterné, anéanti.

Les uns pleuraient tout bas, les autres se lamentaient tout haut.

Nul ne chantait, comme d'habitude.

Le pays s'accidentait de plus en plus, les silhouettes des montagnes et des collines affectaient des formes capricieuses et fantastiques.

On eût dit des ruines de vieux châteaux, des profils

d'églises gothiques, des débris de palais à longues colonnades, à portiques immenses.

Des feux follets couraient au milieu de tout cela.

Pour les Arabes, ces feux follets étaient les âmes des anciens Sabéens.

Nous passâmes au pied d'une montagne appelée dans le pays *Kassr-el-Cheïtan*, Château du Diable.

J'interrogeai Abû-Bekr-el-Doâni sur les causes qui avaient fait donner ce nom à la montagne.

—Ne cherche pas à savoir, me répondit il ; le diable est l'ennemi de l'homme, nous devons chercher à nous garantir de ses maléfices et nous abstenir de connaître ses secrets.

—Voyons, voyons, tu peux bien me dire ce que cette montagne a de commun avec lui.

—Je ne sais rien, sinon qu'elle est le séjour de l'ennemi du genre humain et que de sa base à son sommet elle est hantée par des suppôts de l'enfer.

—Comment peux-tu me le prouver !

—En te racontant l'histoire épouvantable de deux imprudents qui ont voulu y aller et n'en sont pas revenus.

—Conte-moi cette histoire.

—Allah me protège ! s'écria le réis. Puis, il commença le récit suivant :

« C'était un soir du mois de moharrem de l'année 1240.

« Le plus grand silence régnait dans ces montagnes.

« Tout à coup, il fut interrompu par un bruit de pas de dromadaires qui semblaient s'avancer.

« Peu de temps après, on distingua deux cavaliers, et on leur entendit échanger les paroles suivantes :

« —Sommes-nous enfin arrivés, Yusuf, au Kassr-« el-Cheïtan?

« —Oui, Mohammed. »

« Nos deux cavaliers, en parlant de la sorte, étaient arrivés au pied de la montagne et commençaient à la gravir.

« Quelques nomades, qui passaient en ce moment, leur crièrent :

« —Qu'allez vous faire? Cette montagne est le sé-« jour du diable; jamais personne n'y est monté. »

« —Qu'importe! reprirent les deux cavaliers, nous « avons promis à nos fiancées de leur rapporter quel-« que chose de merveilleux, quelque chose que nuls « autres que nous ne pourraient leur donner; nous « voulons tenir notre promesse. »

« Et ils continuèrent de monter.

« Les nomades, les voyant partir, leur crièrent encore :

« —Ne montez pas, ne montez pas, ou vous êtes « perdus! »

« Les deux jeunes gens continuèrent leur chemin sans se retourner.

« Les nomades, voyant leurs efforts inutiles pour détourner ces imprudents de leur projet insensé, prirent enfin le parti de se retirer en récitant le *Fatha*[1].

[1] Ce mot, qui veut dire *ouverture*, est le nom du premier chapitre du Coran, soit dit l'Oraison dominicale islamique.

« Au bout d'un instant, ils virent poindre une lueur extraordinaire au sommet de la montagne et entendirent en même temps un bruit effroyable et des cris de détresse.

« Puis tout retomba dans le silence le plus profond.

« Le lendemain, on racontait partout que deux cavaliers avaient gravi Kassr-el-Cheïtan et qu'on ne les avait pas vus revenir.

« Leurs familles, leurs parents, leurs amis n'ouïrent plus jamais parler d'eux, sinon pour entendre dire que le diable et les siens les avaient rôtis vifs. »

A la fin de ce récit, je partis d'un grand éclat de rire.

Le réis pâlit.

—N'ai-je pas assez de malheur comme cela, me dit-il, que tu veuilles m'en attirer davantage par une raillerie imprudente sur un événement terrible ?

—Sois sans inquiétude, Sidi, lui répondis-je avec toute la gravité dont je fus capable, sois tranquille, dans mon pays aussi on raconte des histoires absurdes, mais elles n'épouvantent plus que les ignorants, les esprits faibles et les enfants ; je te montrerai, moi, que ta frayeur est indigne d'un homme de ton espèce.

—Que vas-tu faire ?

—Combien de temps la caravane mettra-t-elle à défiler devant la montagne ?

—Une demi-heure au moins.

—Eh bien, je vais employer ce temps à la gravir jusqu'au sommet.

—Malgré ce que je viens de te raconter ?

—A cause de ce que tu viens de me raconter.

Et laissant là le pauvre réis tout abasourdi, je demandai à haute voix à mes compagnons de voyage s'il y en avait parmi eux qui voulussent venir avec moi rendre visite aux hôtes de Kassr-el-Cheïtan.

Il va sans dire que chacun repoussa avec horreur une semblable proposition.

J'ajouterai même que j'en remarquai quelques-uns qui s'éloignaient de moi si je faisais mine de les approcher.

On eût dit que j'étais pour eux l'apparition du mal, le mauvais génie qui avait causé la catastrophe du Refuge des Vipères, un *porte-malheur* enfin, nom partout tristement significatif, comme on sait, mais d'autant plus terrible parmi les Arabes, que leur crédulité et leur crainte sont presque toujours implacables pour celui qui s'en voit gratifié.

Cependant quelques hommes vinrent à moi et cherchèrent à me détourner de mon entreprise, tant ils étaient persuadés que je n'en reviendrais pas. Je fus sur le point de céder à leurs instances.

Mais après mon intention manifestée, je devais la mettre à exécution.

J'avais à opter entre deux inconvénients aussi fâcheux l'un que l'autre.

D'un côté, je pouvais être soupçonné d'avoir commerce avec les esprits infernaux; de l'autre, je passais pour un fanfaron, un homme de forfanterie, et j'étais perdu dans l'esprit de tout le monde.

Je lançai donc mon dromadaire à travers les rochers

et les broussailles qui couvraient la base de Kassr-el-Cheïtan.

L'ascension fut assez longue, vu que le chemin conduisant au sommet est tracé en spirale.

J'allais atteindre celui-ci, lorsqu'il me sembla entendre un bourdonnement de voix.

Je me dirigeai vers l'endroit d'où il paraissait venir.

J'aperçus dans le roc une large ouverture un peu masquée par de hautes herbes qu'il fallait écarter pour se faire un passage.

Je les écartai et fis quelques pas; puis, me trouvant dans une obscurité profonde, je m'arrêtai et prêtai l'oreille.

Le bourdonnement me parut bien sortir par cette ouverture.

Bientôt tout redevint silencieux.

N'entendant plus rien, me trouvant dans les ténèbres, sans aucun moyen d'éclairer ma marche, et n'osant la continuer de peur de tomber dans quelque précipice, je revins sur mes pas.

Ne pouvant présumer d'ailleurs que cette espèce de grotte ou caverne fût habitée, je pensai que mon oreille avait été trompée par quelque effet d'acoustique, et que ce bourdonnement qui m'avait semblé en sortir n'était autre chose que le murmure des conversations de la caravane qui était monté jusqu'à moi.

Je continuai donc tranquillement mon ascension et atteignis le sommet de la montagne.

Arrivé là, je me trouvai sur un plateau.

Au centre de ce plateau, j'entrevis une profonde

excavation qu'il est facile de reconnaître pour un ancien cratère.

Je mis pied à terre, et, prenant une énorme pierre, la lançai dans la bouche béante de l'abîme.

Au bruit que fit la pierre en tombant, il me fut facile de comprendre que la chute avait eu lieu dans une grande quantité d'eau.

Je m'expliquai aisément cela en pensant que l'ancien cratère était devenu un lac et que l'eau avait éteint la lave et le feu; j'en avais vu des exemples ailleurs.

Je fus un peu plus surpris d'un grand bruit sourd, pareil au roulement du tonnerre dans le lointain, et qui succéda immédiatement à celui que j'avais entendu d'abord.

Je me rappelai alors les voûtes du Panthéon, à Paris.

Le son se propageant par ondulation et les phénomènes de l'écho prouvant qu'une personne peut, sans changer de position, entendre un nombre illimité de fois et toujours en grandissant un même son, je conclus qu'il pouvait bien aussi exister dans ce cratère des causes susceptibles de faire rétrograder les ondulations sonores, et par conséquent plusieurs centres phonocamptiques.

Quand l'homme a trouvé l'explication de ce qui lui a semblé d'abord surnaturel, il est satisfait et tranquille.

Je renfourchai donc mon dromadaire et me mis à redescendre la montagne dans une parfaite quiétude.

A peine avais-je fait quelques pas que le sentier s'éclaira d'une vive lumière.

J'ai dit que ce sentier allait en spirale.

Je ne pus, par conséquent, voir tout de suite d'où provenait cette clarté soudaine; il me restait un tournant à franchir auparavant.

Assez esprit fort, comme on dit, pour ne pas croire, malgré la légende d'Abû-Bekr-el-Doâni, que les flammes de l'enfer pussent monter si haut, je pensai un moment que quelques-uns de nos chouafs venaient au-devant de moi.

Je continuais en sorte de descendre toujours, avec la plus grande insouciance.

Je n'eus pas plutôt contourné le premier coude du sentier que j'aperçus devant moi sept ou huit personnages qui n'étaient nullement de mes connaissances.

Ils avaient chacun un fusil richement ciselé et damasquiné; leur vêtement consistait en une sommada rouge sur la tête, une fouta jaune attachée au-dessus des hanches et descendant jusqu'à mi-cuisse, retenue par une ceinture de cuir filigranée d'argent et garnie de deux pistolets et d'un djembie.

Ces hommes étaient beaux dans toute l'acception du mot.

Leur face était intelligente et fière, leur regard assuré sans être menaçant, leur corps de formes irréprochables.

Quoique leur aspect n'eût rien de diabolique comme on voit, j'avoue pourtant que je ne me sentis nullement rassuré à leur apparition.

Néanmoins, je fis bonne contenance.

—Etranger, où vas-tu ? me demanda celui qui en paraissait le chef.

—Tu le vois, je redescends Kassr-el-Cheïtan pour rejoindre mes compagnons, lui répondis-je.

—Ne savais-tu pas qu'aucun de ceux qui ont vu le sommet de cette montagne n'en ont jamais revu la base?

—On me l'a dit.

—Alors, pourquoi y es-tu venu?

—Parce qu'il me semble injuste que l'homme inoffensif qui monte jusqu'ici ne s'en retourne pas sain et sauf.

—C'est ici la résidence d'un génie qui ne veut pas qu'on le trouble dans sa retraite.

—Un génie, s'il existait, n'aurait pas besoin d'hommes armés pour le défendre ; il suffirait de sa volonté pour se débarrasser de ses ennemis.

—Tu ne crois donc pas à l'existence de celui qui commande en ces lieux?

—Je ne crois qu'à la puissance d'Allah, mon maître et le vôtre à tous.

—Tu vois pourtant que ta vie est entre nos mains?

—Je le vois.

—Tu nous braves, cependant?

—N'ayant point fait de mal, je ne crains ni ne brave.

—Tu parles comme un homme qui possède la sagesse; peut-être ton imprudence te sera-t-elle pardonnée.

—La volonté d'Allah soit faite!

—Fais ce que je te dirai, et dans un instant tu vas la connaître.

—Que faut-il faire?

—Nous attendre ici pendant que nous allons chercher les ordres du génie.

—J'attendrai.

—Tes paroles sont d'un sage, fais en sorte que tes actions ne soient pas d'un insensé; ne tente pas de fuir, tu n'aurais pas fait dix pas sur la pente de la montagne que tu serais mort.

—J'attendrai, te dis-je.

Mon interlocuteur disparut avec sa bande, qui le suivit, dans l'ouverture de la grotte où j'étais entré quelques instants auparavant.

Sans m'avoir donné le temps de réfléchir au parti que j'avais à prendre, il reparut presque aussitôt, toujours accompagné de sa bande.

—Tu peux t'en aller, me dit-il, et qu'Allah te protège!

—Que sa bénédiction soit avec toi et les tiens! lui répondis-je.

Et quoique saisi d'une émotion à laquelle bien d'autres, pas plus que moi, n'auraient pu se soustraire peut-être, je me remis tranquillement en marche, comme un homme à qui rien d'étrange ne serait arrivé.

Une fois parvenu au bas de la montagne, je mis mon dromadaire au trot pour rejoindre la caravane dont j'entendais les clochettes déjà à quelque distance.

Tout le monde me vit revenir avec effroi.

Je m'approchai du réis et me mis à cheminer côte à côte avec lui.

Nous marchâmes quelques instants sans proférer une parole.

Enfin, fatigué de voir que sa curiosité ne lui faisait m'adresser aucune question, je pris le premier la parole.

—Eh bien ! me voilà revenu, lui dis-je.

—Tu peux en rendre grâce au ciel, me répondit-il.

—Et un peu à ma présence d'esprit, ajoutai-je ; veux-tu connaître ce qui m'est arrivé?

—Dis-le si tu veux, mais Allah m'est témoin que je ne t'en prie pas.

Abû-Bekr-el-Doâni, comme on le voit par sa réponse, désirait bien savoir, mais il craignait de s'attirer quelque nouveau malheur en cédant à ce désir.

—Sois tranquille, lui dis-je; ce n'est pas toi qui désires savoir, c'est moi qui brûle de t'apprendre ce qui m'est arrivé.

Et je lui racontai tout ce qui s'était passé.

Quand j'eus fini, il secoua la tête.

—Est-ce que tu doutes de la vérité de mon récit ? lui demandai-je.

—Loin de moi de te faire cette injure, me répondit-il; mais, quoi qu'il en soit, c'est que pour te retrouver sain et sauf au milieu de nous, il faut que tu aies été protégé par Allah ou par le diable : je veux bien croire que c'est par Allah.

—J'ai été protégé par le hasard, Sidi, qui a voulu

que j'allasse sur la montagne un jour où ceux qui s'y cachent n'ont pas osé m'assassiner parce que je faisais partie d'une caravane nombreuse.

—Mais ils savent bien qu'à l'instar des nomades qui voulaient détourner les deux cavaliers dont je t'ai raconté l'histoire, nous n'aurions pas osé nous engager dans le sentier que tu as suivi, et que tu n'avais à espérer que nos prières.

—Ils ont pensé le contraire; en voyant un seul homme monter avec détermination sur la montagne, ils ont dû croire que la caravane avait résolu de pénétrer le mystère de cette montagne, qu'elle était prête à appuyer celui qui avait marché le premier, ou à venger sa mort s'il était tué.

—Tu ne crois donc pas que Kassr-el-Cheïtan soit hanté par les esprits infernaux?

—Je crois que c'est le refuge d'une bande de voleurs qui vivent fort tranquillement dans cette retraite, protégés qu'ils sont par la superstition, qui le rend inaccessible.

—Mais, on n'est jamais détroussé dans ces environs.

—Parce qu'ils ne tarderaient pas à être divulgués s'ils n'allaient au loin piller et dévaliser les caravanes; c'est ici leur quartier général, le lieu où ils cachent leurs personnes et leurs richesses, et pour y vivre en toute sécurité, il faut que la montagne conserve son prestige diabolique, qu'on la suppose habitée par les esprits infernaux et non par des hommes; sans quoi ils en seraient bientôt dépossédés.

—Mais d'où tirent-ils leurs vivres?

—N'ont-ils pas ceux des caravanes qu'ils dépouillent?

Abû-Bekr-el-Doâni secoua de nouveau la tête.

—Tu expliques tout cela à ta façon, me dit-il.

—Je l'explique d'après ma raison, et non d'après vos croyances à vous autres; tu penseras comme moi, pour peu que tu réfléchisses qu'au haut de la montagne est une immense citerne, qui facilite les moyens de résider en ce séjour. Maintenant que tu connais les causes du bruit qui s'y fait entendre, des feux qui y brillent, tu feras ton profit de cette découverte; il ne tient qu'à toi de divulguer ce que tu viens d'apprendre, de faire déloger ces faux diables de leur repaire, et d'avoir, le cas échéant, ici une halte de plus, où toi et tes collègues pourrez faire de l'eau, et vous reposer tout à votre aise.

—Allah me préserve d'avoir jamais besoin de recourir à cette eau!

—Et pourquoi cela?

—Parce que la montagne est le séjour du diable, et la citerne gardée par un dragon (*tâban*) qui dévore quiconque ose en approcher.

Je ne pus jamais faire revenir le réis de ces deux sottes croyances.

Je lui demandai alors ce que c'était que ce dragon, gardien de la citerne.

—C'est un monstre gigantesque, me dit-il, à tête de cheval, à crinière de lion d'Afrique, au corps de serpent, à deux pattes de devant seulement, mais qui ont la forme des serres d'un aigle; il a une fois en-

levé un de nos plus anciens réis, qui conduisait de grandes richesses, et qui, ainsi que les deux cavaliers, n'a plus reparu.

—C'est-à-dire, répliquai-je, qu'une fois ces voleurs, tentés par un fort butin, ont renoncé à leurs précautions ordinaires, et que des causes que j'ignore les empêchant de l'attaquer ailleurs, ils se sont décidés à l'attaquer ici.

—Ne fais pas tant l'incrédule, Hadji, reprit Abû-Bekr-el-Doâni, ou bien il t'arrivera malheur; veuille croire que ce que je te dis est vrai, car plusieurs Arabes ont vu le dragon.

—Pourrais-tu m'en désigner un seul de ceux qui l'ont vu?

—Malheur à ceux qui l'aperçoivent, ils ne peuvent plus fuir, et, fascinés par son regard, ils sont obligés de se laisser prendre et entraîner par lui.

—Comment se fait-il alors que je ne l'aie point vu, moi, qui suis allé le chercher jusque dans son repaire?

—Sans doute dormait-il, m'affirma Abû-Bekr-el-Doâni, ou bien, étant repu, a-t-il dédaigné de te prendre.

Bientôt mon histoire fut connue de toute la caravane; elle donna à beaucoup encore de la répulsion pour ma personne.

Généralement on me crut en commerce avec les esprits infernaux, et les plus bienveillants opinèrent que je ne devais mon salut qu'à une de ces deux circonstances : ou que le dragon était endormi, ou qu'il avait fait fi de ma carcasse.

La lumière s'infiltre partout, dit-on, et le génie de l'homme, chaque jour fortifié par des découvertes nouvelles, est aujourd'hui le conquérant qui commande les travaux créateurs, qui rapproche les continents, qui réunit les mers; cependant les ténèbres de la superstition continuent à subsister sur toute la terre, ce qu'on appelle le flambeau de la civilisation ne peut les extirper, en tous lieux on rencontre presque les mêmes fables et les mêmes monstres, et je retrouve dans le pays de Dsjof, ou Mareb, le démon « avec sa gueule béante, » suivant l'expression de saint Augustin, et une espèce de dragon des Hespérides.

Vers minuit, nous arrivâmes à Kharibâh, village situé sur un petit plateau au pied duquel coule un torrent, l'*Wadi-Beni-Djabr*, dont le murmure vint délicieusement frapper nos oreilles.

Le bruit de l'eau courante est si agréable pour les Arabes, qu'ils ne peuvent pas supposer qu'un homme qui l'entend puisse être complètement malheureux, si cuisants que soient ses chagrins.

Le village est dominé à son tour par une immense montagne surmontée elle-même par une citadelle, citadelle qui passe pour avoir servi de refuge aux habitants de Saba, lors de la catastrophe qui anéantit leur capitale : l'inondation causée par la rupture des digues, lesquelles fermaient l'entree d'un lac alimenté par sept torrents différents[1]; ce lac irriguait une con-

[1] *Wadi-Beni-Djabr*, *Wadi-Zeïat*, *Wadi-Tsiba*, *Wadi-Serr*, *Wadi-Sana*, *Wadi-Beïahan* et *Wadi-Dona*.

trée immense, fertile alors, mais qui depuis la catastrophe est devenue un désert affreux par sa stérilité.

« Les habitants de Saba avaient, dit le Coran[1], dans la contrée qu'ils habitaient, un *signe d'avertissement :*

« Un pays de jardins à droite et à gauche.

« Allah leur dit :

« — Mangez de la nourrriture que vous donne votre Seigneur; rendez-lui des actions de grâces pour les biens dont il vous a dotés.

« Mais ils se détournèrent de la vérité.

« Allah envoya alors contre eux l'inondation des digues, et échangea leur pays de jardins contre un autre produisant des fruits amers, des tamarins et quelques fruits du petit lotus... »

L'inondation des digues est une des principales époques dans l'histoire de l'Arabie.

Un empire, celui des *Tobbas,* disparut avec elle, et les tribus sabéennes, qui y avaient échappé, émigrèrent dès lors, tant dans les autres parties de l'Arabie qu'en Syrie, en Palestine, en Perse et jusque sur les bords de la Méditerranée, cette mer intérieure, dont elles avaient entendu parler, mais qui leur était inconnue.

« Il (Allah) les a, ajoute le Coran, dispersées de tous côtés et rendues, ainsi que les Juifs, la fable de toutes les nations. »

[1] Chap. XXXIV, 14, 15 et 18.

VII

Une colonie de Sabéens. — Arrivée devant Mareb.

Le village de Kharibâh, avons-nous dit, est situé sur un petit plateau, au pied duquel coule l'Wadi-Beni-Djabr, dominé à son tour par une immense montagne surmontée elle-même par une citadelle.

Les légendes sur cette citadelle sont nombreuses.

Elles remontent toutes au temps de la prospérité des Sabéens.

Les Arabes modernes voient comme à travers un brouillard toute cette grande civilisation disparue.

Cependant, il y a un fait matériel : c'est que cette citadelle a encore ses anciens habitants.

Une population de 200 âmes à peu près l'occupe.

Aujourd'hui, cette population, hommes et femmes, ne se met en contact avec les Arabes de la plaine que pour ses besoins absolus.

Elle fait des paniers, des corbeilles, de la sparterie.

Quant à son culte, il est entouré de mystère et pourrait bien être celui de l'antique Saba.

Ainsi, cette petite colonie aurait traversé les siècles et serait un reste de cette civilisation de trois mille ans entrevue par nous entre deux pages de la Bible.

Nous campâmes tout près du village, à l'ombre de mimosas et entourés par un petit bois de nabacks.

Nous étions à une assez grande distance de l'eau.

Près de ce village se trouve une exploitation de sel gemme.

L'industrie y est libre et procure à ses habitants un certain bien-être.

Ils font le commerce du sel avec Sana et les autres villes de l'Yémen.

Une caravane est presque un événement pour le pays.

Aussi dès la pointe du jour étions-nous entourés de tous les Kharibâhtes.

Ils connaissaient beaucoup de nos compagnons de voyage qu'ils voyaient passer et repasser.

Les échanges commencèrent.

De leur côté, les gens de la citadelle descendirent pour avoir part au festin.

C'étaient ceux-là que j'étais le plus curieux de voir.

J'entrai en conversation avec le premier que je rencontrai, lui tendant la main et le saluant du *salam-a-leïkum* ordinaire.

Lui hésita avant de me donner la sienne.

J'appris depuis que ces anciens Sabéens passaient pour impurs.

Ils parlent purement l'arabe, mais ont conservé une langue comprise d'eux seuls.

Sans doute, cette langue est à l'ancienne *yoctanide* ou sabéenne ce que le romaïque moderne est à l'ancien grec.

Je demandai si quelques-uns d'entre eux savaien écrire.

A la forme des lettres j'eusse reconnu, selon toute probabilité, la langue qu'ils parlaient.

Ils me répondirent qu'aucun d'eux ne savait écrire.

Aucun Arabe de la plaine ne parlait leur idiome.

Aucun Arabe de la plaine aussi n'eût mangé à la même table qu'eux ni bu à la même coupe.

Cependant, lorsqu'ils achetaient, on ne refusait ni leurs objets d'échange ni leur argent.

Seulement, ni argent ni objets d'échange n'étaient pris par les Arabes de la main à la main.

On les posait à terre et on ne les relevait qu'après avoir prononcé avec force contorsions des paroles d'exorcisme et de purification.

Ces Sabéens portaient à peu près le même costume que les Arabes de la plaine, c'est-à-dire que, comme eux, ils étaient presque nus.

Cette nudité permettait de voir qu'ils ne s'épilaient pas, comme les musulmans.

Leur cheik était un vieillard auquel on donnait plus de cent ans.

J'eusse fort désiré le voir, mais il ne quittait plus

la citadelle et l'on ne m'eût pas permis d'y monter.

Je questionnai, mais ne reçus aucune réponse, excepté des Arabes de la plaine, auxquels je n'ajoutai pas trop foi cependant.

De longue date je savais combien il fallait me défier des préjugés de ceux-ci pour ne rien rapporter comme positif, des renseignements que je recevais d'eux.

Ce qui est plus certain, ce sont les anciennes inscriptions himyârites et autres qui existent à Khâribâh.

La première que je vis est dans le village même, sur des ruines éparses.

Cette inscription est fort endommagée.

La deuxième est enfouie dans la chaumière d'un pâtre, chaumière construite avec des débris de Saba la Blanche.

« Ces débris, dit Niebuhr, pourraient bien être ceux d'un palais de la reine *Bilkis.* »

La troisième est dans une cour de maison particulière.

Elle est gravée sur un énorme bloc de granit brisé par le milieu.

Ce sont, entre autres, ces inscriptions qui ont été copiées par Arnaud.

Comment parvint-il à ce résultat malgré la défiance des Arabes?

C'est ce que j'ai déjà expliqué plus haut.

Avec mon caractère musulman, la chose m'eût été moins difficile qu'à lui.

Mais, comme il les avait relevées, une seconde édition devenait inutile.

Parmi toutes ces ruines, je n'ai remarqué que le carré, le rectangle et le cercle, formes simples, qui ont dû se présenter les premières à l'esprit des antiques architectes.

Il est à regretter que les siècles n'aient rien laissé de plus de ce qui s'élevait au-dessus du sol.

Puisqu'il en est ainsi, contentons-nous de ce qui nous reste.

Les gouvernements d'Europe ont bien su faire surgir de terre les débris des vieilles civilisations de Méroë, d'Égypte, de Babylone, de Ninive, de Balbeck, de Palmyre, de Persépolis, engloutiés sous les sables.

Ici, avec un travail moindre, des archéologues enthousiastes pourraient exhumer ces ruines et ajouter une page oubliée à l'histoire de l'humanité.

Nous nous reposâmes toute la journée du mardi 8 août (6 châban), et quittâmes, comme à l'ordinaire, notre campement vers les sept heures du soir.

Nos blessés étaient encore souffrants.

Cependant les plus malades pouvaient être transportés jusqu'à Mareb.

Pendant l'étape, Abû-Bekr-el-Doâni vint à moi, et me dit d'un air profondément triste, presque lugubre :

—Nos malades ne guérissent pas vite, Hadji.

—Et tu en es profondément chagriné, à ce que je vois à ta mine, Sidi, lui répondis-je.

—Oui, mais ce n'est pas à cause de moi seulement.

—Non, sans doute, c'est aussi à cause de ceux qui souffrent?

—Il n'y a pas que ceux qui souffrent qui soient en danger de mort.

—Explique-toi, car je ne comprends pas.

—Je veux dire qu'on peut passer de vie à trépas en pleine santé; qu'un djembie, qu'une balle peuvent nous atteindre.

—Tu me dis cela d'un air tout à fait sinistre, Sidi.

—C'est que je t'ai pris sous ma protection, Hadji, c'est que j'ai promis à l'imam de Sana de veiller sur toi, c'est que je tiens à te faire arriver sain et sauf à Doân.

—Eh bien?

—Eh bien, moi je sais bien que c'est ce maudit santon que j'ai rencontré à ma sortie de Sana qui m'a jeté un sort; mais tous ne pensent pas comme moi.

—Que pensent-ils?

—Ils pensent que tu es un porte-malheur, que tu es cause de la catastrophe du Refuge des Vipères, et que tu n'es monté sur Kassr-el-Cheïtan qu'uniquement pour faire un nouveau pacte avec le diable.

—Que veux-tu que j'y fasse? Laisse-les croire, et j'agirai de façon à me garantir de leur colère.

—Oh! mais, tu portes avec toi des baumes, des spécifiques, des tamymâhs peut-être?

—Oui, j'ai quelques médicaments.

—Eh bien, au nom de ta propre conservation, que tu sois médecin ou magicien, guéris nos malades si tu aimes la vie.

—Écoute, Sidi, lui dis-je, j'ai quelques notions en médecine et en chirurgie, je possède dans ma pharcie des drogues salutaires dans certains cas, mais que je crains fort être sans effet contre la frappure des serpents; ce nonobstant, je veux bien voir les malades, et si je puis leur être de quelque secours, de quelque soulagement, les secourir et les soulager; mais il est bien entendu que ce n'est pas la crainte de la balle ou le djembie d'un assassin qui me fait agir ainsi, c'est uniquement mon humanité.

—Et tu les guériras, n'est-ce pas?

—Je crains bien que non.

—La volonté d'Allah soit faite alors! dit Abû-Bekr-el-Doâni avec un profond soupir.

Et sur ce, nous continuâmes de marcher en silence.

Notre route serpentait toujours à travers les montagnes; c'étaient toujours des masses de granit rayées, des lignes noires qui descendaient de leur sommet jusqu'à leur base.

Au moment où nous quittions Kharibâh, le soleil allait disparaître derrière sa citadelle, ses rayons tombaient obliquement sur les flancs de la montagne et formaient un étrange mélange d'ombres et de lumières.

Les pierres avancées offraient l'image de ces animaux fantastiques, taillés en gouttières, que l'imagination de nos pères a placés sur les basiliques du moyen âge.

Le chemin se continua encore quelque temps à travers des gorges obscures.

Mais, sur les neuf heures, nous entrâmes dans un pays de dunes où nos chameaux enfonçaient jusqu'au ventre.

Quelques-uns s'abattirent; deux ou trois, en s'abattant, se cassèrent les jambes.

On les tua et on les saigna selon le rite musulman, afin de pouvoir les distribuer à la caravane et les manger.

Ce rite consiste à couper le gosier (*güerzi*) et la trachée-artère (*djouza*), et à séparer la tête du cou jusqu'à la hauteur des oreilles.

C'est ce qu'on appelle *ketha-el-oudadj*.

Il faut, en faisant cette opération, dire trois fois de suite :

« Au nom de Dieu ! Dieu est grand ! »

C'est, du reste, par ces paroles qu'un musulman doit commencer toutes ses actions.

Il doit dire le *Besm-Allah* dans toutes les circonstances de sa vie, lorsqu'il est question de manger, de boire, de monter à dromadaire ou à cheval, de dormir, etc., etc.

Les autres chameaux tombés avec leurs camarades estropiés, sans avoir les jambes cassées, refusèrent de se relever.

On leur enleva leur fardeau que l'on répartit sur quelques-uns de ceux restés debout, et on les laissa libres dans l'espérance qu'ils se relèveraient tout seuls et rejoindraient la caravane.

De loin, nous voyions leurs longs cols flexibles sortir du sable, et nous comprenions les efforts

qu'ils faisaient pour se remettre sur leurs jambes.

Quelques-uns y réussirent et se mirent aussitôt au grand trot pour venir nous retrouver.

La journée avait été extrêmement chaude.

Le thermomètre avait marqué jusqu'à 57 degrés centigrades.

C'était un mauvais présage pour la nuit et l'annonce certaine d'un ouragan prochain.

Le vent, qui soufflait d'ouest, était brûlant et chargé de sable.

Jusqu'à onze heures, le temps avait été assez supportable.

Mais, à partir de ce moment, on eût dit que tous les vents déchaînés soufflaient des quatre points cardinaux à la fois.

De plus, absorbant aussitôt la sueur par le sable dont ils étaient imprégnés, ils maintenaient notre peau dans un état d'aridité très-pénible.

A l'intérieur, nos poumons étaient contractés et tourmentés, notre respiration courte, laborieuse, et nous nous sentions dévorés par une chaleur interne.

Nos chameaux eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de renifler fortement, et leurs flancs étaient oppressés.

Je les voyais cheminer péniblement à travers la fumée de l'ouragan, les jambes perdues dans des nuages de poussière.

Leur corps était seul apparent, et on le voyait s'avancer sans qu'il fût possible de découvrir le moteur qui mettait en mouvement cette étrange apparition.

Toute trace du ciel et de la route avait disparu.

Il était donc impossible de se guider, même par les étoiles.

Plus de doute, le *simoum* (*kamsin* en Egypte, *chili* en Afrique), le terrible simoum ou vent empoisonné nous enveloppait.

Heureusement, nous approchions de Mareb.

Plus heureusement encore, nous étions abrités, justement du côté d'où venait la tourmente, par les montagnes au milieu desquelles nous nous trouvions, tantôt les quittant pour cheminer dans une vallée ou sur des dunes, tantôt y rentrant pour en ressortir de nouveau, ainsi de suite, jusqu'à *Olû-Yahseb*, petite ville sise à 74 lieues nord-est de Mareb et au delà de laquelle nous devions enfin définitivement aborder le *désert*, le désert, cet horizon sans bornes dont l'espace semble l'infini, dont la surface, si elle est unie, ne présente qu'une tâche difficile à remplir, et où la colline ne cache et ne découvre partout que décrépitude et immensité.

Il faut avoir parcouru ces vastes solitudes pour se faire une idée de l'effroi et de l'horreur mêlés de respect qu'elles inspirent.

Mais n'anticipons point sur leur description; nous y amènerons nos lecteurs sans les déranger de leurs douces et chères habitudes.

Nos éclaireurs se répandirent dans toutes les directions, afin de retrouver le chemin direct que la tempête nous avait fait perdre.

Nous ne pouvions pas les suivre longtemps des yeux, même lorsqu'ils reparaissaient au sommet des ravines, car à peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils disparaissaient dans cette atmosphère de sable, comme dans une brume d'octobre.

Nous entendîmes leurs cris de rappel, auxquels se mêlaient le hurlement des hyènes et le glapissement des chacals.

Ce glapissement des chacals n'était pas sans inquiéter notre réis.

Comme tous les Arabes, Abû-Bekr-el-Doâni pensait que le chacal est l'éclaireur du lion.

En effet, nous entendîmes bientôt, mais à une grande distance, le rugissement terrible du roi de la création.

Ce rugissement n'est jamais agréable à entendre, mais il l'est bien moins encore au milieu d'un ouragan, quand on ne voit pas à vingt pas devant soi et que l'on ne sait comment faire face au danger.

Cependant, le lion resta à distance respectueuse.

Ce n'était point à nous qu'il en voulait probablement.

Il y avait six heures que nous luttions, pour nous tenir debout, contre ce vent impétueux qui semblait vouloir nous entraîner tous, hommes et bêtes, quand tout à coup nous le sentîmes redoubler de fureur.

Un cri d'épouvante fut jeté par tout le monde à la fois, et quelques membres de la caravane se dirigèrent vers moi en vociférant des menaces et des malédictions.

En un instant, je me trouvai au milieu d'un cercle d'hommes exaspérés.

L'un d'eux, nommé Hamza, s'avança, et, tenant haut son djembié :

—Si tu ne fais cesser la tempête que tu as évoquée contre nous, Hadji, me cria-t-il d'une voix effrayante de désespoir et de colère, si tu ne fais cesser la tempête, entends-tu, je t'étends mort à mes pieds.

En ce moment, un éclair qui sembla embraser la terre nous frappa d'une lumière si vive que nous en fûmes tous aveuglés.

Le tonnerre, qui était demeuré coi jusque-là, se mit à rouler avec des éclats effrayants.

On n'a point l'idée en Europe de pareils grondements.

Ils faisaient trembler le sol comme si le ciel, dans sa colère, eût voulu l'entr'ouvrir et nous y abîmer.

Ceux qui s'étaient rassemblés autour de moi parurent consternés; Hamza laissa retomber son bras et demeura comme frappé de stupeur.

Je profitai de cet instant pour m'esquiver, sans avoir l'air de fuir, cependant, de ce groupe plus redoutable pour moi que l'ouragan.

Une pluie torrentielle ne tarda pas à s'abattre sur nous, mais elle était si chaude que nous étouffions encore, quoique nos corps fussent ruisselants.

Au reste, cette pluie, si abondante qu'elle tombât, était à l'instant même absorbée par le sable.

Cependant les chameaux avaient senti que leur marche allait finir, et ils manifestaient par leurs beu-

glements, répétés presque coup sur coup, qu'ils approchaient du voisinage de la terre habitée.

De leur côté, nos éclaireurs avaient signalé Mareb, ou plutôt les montagnes élevées au delà desquelles elle se trouve placée.

Enfin, le mercredi 9 août 1844 (7 châban 1261 de l'hégire), à six heures du matin, dix jours après notre départ de Sana et après huit étapes, nous arrivâmes en face de la ville, et nous établîmes notre camp à l'ombre de mimosas, de tamarins et de nabacks, dont toute cette contrée est couverte.

Abû-Bekr-el-Doâni avait à peine donné ses ordres pour nos dispositions de campement, que nous vîmes arriver à nous quelques notables, députés par le souverain de Mareb, lequel, prévenu par ces invisibles courriers qui portent les dépêches du désert et espionnent les caravanes, envoyait se faire payer par le réis le droit d'aubaine et me faisait, en ma qualité d'étranger, inviter à me rendre incontinent auprès lui.

J'entrai aussitôt sous ma tente, afin de me vêtir d'une manière convenable pour me présenter devant le prince qui me faisait demander.

Pendant que je m'habillais, le réis vint m'y trouver.

—Hadji, me dit-il, j'ai promis, je te le répète, à l'imam de Sana de te préserver, autant qu'il serait en mon pouvoir, de tout accident jusqu'à ma ville natale, où je dois te quitter; quelque funestes que soient les événements qui nous ont assailli depuis notre départ, j'aurai à rendre compte de ce que j'aurai fait

pour tenir mon engagement, je viens donc t'avertir de ce qui se passe.

—Qu'as-tu à m'apprendre.

—Sachant bien que je t'ai pris sous ma protection, et qu'ils n'auraient que de bons renseignements sur ton compte de ma part, les notables envoyés par le *nagîb* de Mareb s'informent sur ta personne auprès de tes compagnons de route ; tu sais bien qu'il y en a qui sont pleins de défiance et de haine contre toi, et leurs rapports te seront par conséquent défavorables.

—Pourquoi le nagîb fait-il prendre ces informations ?

—Tu es ici, tu ne dois pas l'avoir oublié, sur la terre classique, non pas seulement des ennemis de la civilisation européenne, mais encore de toute civilisation; Sana est la dernière ville des Arabes gouvernés, tu es ici chez les Arabes indépendants, chez les Arabes libres, dont les mœurs, les lois n'ont rien de commun avec celles de l'Arabie occidentale; depuis l'enfant jusqu'au vieillard, depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche, tous, faibles ou puissants, tiennent à ces mœurs et à ces lois transmises de temps immémorial par la tradition, et tout étranger est mal venu parmi eux, dans la défiance et la crainte où ils sont qu'on ne tente d'apporter quelque modification à leur manière d'être.

—Certes, je suis loin d'en avoir l'intention.

—N'importe, ils voudront s'en assurer; tu seras peut-être soumis à de pénibles épreuves, tâche de t'en tirer aussi heureusement que tu t'es tiré des griffes

du diable et du dragon de Kassr-el-Cheïtan; du courage, et tout ira bien.

Je remerciai Abû-Bekr-el-Doâni de son avertissement, et je sortis de dessous ma tente accompagné de Sélim, tout en me promettant d'être prudent, et, le cas échéant, de faire aussi bonne contenance que possible.

Les notables, qui m'attendaient impatiemment, nous entourèrent, et nous nous dirigeâmes, à pied, vers la demeure du nagib.

VIII

Les épreuves.



Le souverain de Mareb, dont la domination ne s'étend que sur une cinquantaine de petits villages et hameaux, se nommait *Séid-Abd'el-Rahman*.

Il se disait descendant d'Abû-Taleb, oncle du Prophète, mais d'une autre branche qu'Ali.

Son palais était une tour carrée sise à l'extrémité nord-est de la ville.

Cette tour, appelée *Dar-el-Nassr*, est très-élevée et a un aspect assez majestueux.

Elle est construite en partie avec les débris de Saba-la-Blanche, comme le sont quelques-unes des habitations de Mareb, la ville moderne, et se compose d'un rez-de-chaussée surmonté de quatre étages et d'une terrasse crénelée.

Au-dessous de tout cela sont des pièces voûtées qui

servent, les unes d'abri pendant la trop grande chaleur du jour, les autres de prison d'État, d'oubliettes et de loges à quelques animaux féroces.

Tout autour de la demeure s'élèvent des murs fermant une espèce de cour ou d'enclos, où sont établis les jardins et les écuries du maître, ces dernières en plein air, selon la coutume arabe.

Le rez-de-chaussée sert de salle aux gardes, au nombre d'une quarantaine d'individus environ.

Au premier se trouvent les appartements de grande réception de Séïd-Abd'el-Rahman, si l'on peut appeler ainsi deux ou trois pièces où grouillent, suspendus à tous les murs et dans tous les coins des boucliers en fer et en peau de requin, des casques, des casse-têtes, des cottes de mailles, des cuirasses, des djembies, des fusils à mèche, des sabres longs et à deux tranchants, des sagaies, et tout un harnachement pour chevaux et dromadaires.

Le second et le troisième sont occupés par ses esclaves et sa famille.

Ce dernier étage est couvert de coquilles de nacre, dont les couleurs diaprées et changeantes distraient les regards des femmes condamnées à la solitude du harem.

Quant au nagib, il se tient, le matin, au quatrième avec son divan, vu que de là il embrasse du regard la ville et tous ses alentours.

L'après-midi, il se retire dans son harem ou va faire la sieste sous les voûtes de l'édifice.

Le soir, il couche sur la terrasse, sous une char-

mille de basilics, de romarins, de vignes et de haricots en fleurs, qui répandent au loin une odeur parfumée, et la recouvrent tout entière, lui donnant ainsi l'aspect d'un charmant berceau.

Tout cela, excepté la terrasse, reçoit le jour par une trentaine d'ouvertures, celles du harem grillées, qui peuvent servir de meurtrières en cas d'attaque, et laissent difficilement pénétrer les rayons du soleil.

Un escalier en simple maçonnerie et supporté par des troncs d'arbres conduit du rez-de-chaussée jusqu'au sommet.

Cet escalier est si large et d'une pente si douce, jusqu'au premier étage, que trois chevaux peuvent y monter de front sans crainte de se casser les jambes.

Aussi est-ce toujours à la porte de ses appartements de réception que le nagib se met en selle lorsqu'il va à la promenade ou qu'il se rend en expédition.

A partir du premier étage, l'escalier va en se rétrécissant de plus en plus et se bifurque au second, une partie se dirigeant vers les appartements des femmes, l'autre vers le quatrième et la terrasse.

Les parquets sont formés avec des chevrons bruts, qui supportent un treillage de branches de mimosas et de nabacks, et sur lequel on a répandu, à peu près comme on le pratique en France pour l'asphalte, une sorte de ciment (*tebby*) que l'on extrait du lit des torrents, et qui n'a besoin, pour être employé, que d'être exposé trois ou quatre jours au soleil.

Nulle part de draperies, nulle part de lambris dorés, nulle part de moelleux divans.

Pas de vaisselle en or, en vermeil ou en argent.

Rien que des tapis en laine (*dessade*), des paillassons de l'Inde et du pays (*hassir*) recouvrant le parquet et tapissant les murs à la hauteur d'un mètre; des bancs en forme de cadre (*sirir*), de simples coussins carrés et longs en laine (*mokkade*), recouverts de toiles de coton ou de brocart, et entourant chaque appartement; des sébiles de Constantinople, du cuivre étamé, des cuillères en bois.

Certes, à voir tout cela, on sentait que le contact de l'étranger n'avait pas encore passé par là.

C'était la demeure antique telle qu'on la dépeint dans la Bible.

Séïd-Abd'el-Rahman, quand je le vis, se trouvait entouré d'une vingtaine de ses notables.

C'étaient tous des hommes à la figure expressive, aux yeux vifs et perçants, les uns jeunes, les autres déjà âgés, ayant les cheveux noirs et grisonnants qui flottaient sur leurs épaules nues, secs et nerveux comme de vrais Arabes qu'ils étaient.

Ils étaient coiffés d'une sommadà et avaient pour tout costume une fouta blanche liée autour des reins, tombant jusqu'à mi-jambes, et ornée à ses deux ouvertures de deux larges bandes en soie rouge.

Ils étaient armés, les vieux, du fusil à mèche, qu'ils tenaient à la main, du sabre long et à deux tranchants suspendu à l'épaule; les jeunes, de la sagaie, du casse-tête et du bouclier.

Tous indistinctement avaient le djembie et les pistolets passés dans la ceinture, qui retenait aussi la fouta.

Seïd-Abd'el-Rahman, qui pouvait alors avoir de cinquante-cinq à soixante ans, était endimanché tout comme ses notables.

Seulement, sa fouta était en soie au lieu d'être en coton tout simple; au lieu d'une sommada il avait un turban, et ses armes étaient plus recherchées.

Manches et fourreaux de son djembie et de son sabre étaient en or et en vermeil, au lieu d'être en argent; crosses de son fusil et de ses pistolets étincelaient de pierres précieuses au lieu de nacre et de corail.

A mon entrée, qui fut annoncée par l'un des cinq ou six gardes se tenant dans l'antichambre, au premier, — je dis *au premier*, car on m'avait fait les honneurs des appartements de grande réception, — à mon entrée, tout ce monde, qui était accroupi, le nagib sur un sirir, en face de la porte d'entrée, ses notables autour de lui, mais tout simplement sur les hassir ou mokkade, se leva et me salua de vingt et un salam des mieux prononcés.

Puis, Seïd-Abd'el-Rahman vint à moi, me prit par la main, et m'amena au centre du groupe.

Un nègre apporta un mokkade, je m'accroupis, et chacun en refit autant.

Cela fait, le nagib prenant la parole :

—Hadji, me dit-il, nous savons qui tu es et d'où tu viens; nous connaissons ton séjour à la Mecque, chez le chérif Husseïn et chez l'imam de Sana; nos courriers nous ont appris tout ce qui s'est passé dans ton voyage de Sana jusqu'ici; tu vois donc que nous ne voulons pas te tromper ni tendre aucun piége à ta

bonne foi ; nous t'avertissons au contraire que tu ne peux rien nous cacher, afin que, dans ton intérêt, tu n'essayes pas de ruser avec nous ; nous haïssons les fourbes, ils ne trouvent pas grâce devant nous, et c'est la mort qui les attend quand nous sommes convaincus que le mensonge a touché leur bouche.

Nous t'invitons donc à répondre sans détour, et à nous dire, ce que nous ignorons, ce que tu es venu faire parmi nous.

—Sidi, répondis-je aussitôt, sans paraître le moins du monde effrayé, j'ài entendu dire que votre pays ne ressemblait ni à l'Europe, ni à l'Afrique, ni au restant de l'Asie que j'ai parcourus, que je verrais ici ce que je ne pourrais voir autre part ; voilà pourquoi j'y suis venu, je n'ai pas d'autre motif.

—Quel fruit en espères-tu?

—Aucun.

—Mais enfin, pourquoi désires-tu voir ces choses?

—Sidi, demande à Allah pourquoi il y a des hommes qui aiment le bruit, et d'autres le silence, pourquoi les uns cherchent la foule, les autres la solitude ; pourquoi ceux-ci s'ennuient et se fatiguent dans le repos, tandis que ceux-là en font leurs délices, et je te dirai pourquoi je voudrais sonder la profondeur des mers et connaître les monstres qui l'habitent, pourquoi je voudrais visiter les planètes et contempler les astres qui nous couvrent : Allah a mis en moi l'admiration de ses œuvres, voilà ce qui me pousse à venir visiter les sables mouvants et les tempêtes du désert.

—Tu n'as pas d'autre motif de ton voyage à nous faire connaître?

—Je n'en ai pas d'autre.

—Tu n'en caches aucun?

—Je ne cache rien.

Cet interrogatoire achevé, Séïd-Abd'el-Rahman me dit que tous les étrangers qui venaient à Mareb avaient des épreuves à subir, et qu'il fallait m'y soumettre.

J'avais été prévenu, comme on sait, par le reïs qu'il faudrait me conformer à cet usage singulier, et ne fis aucune objection; mon refus, d'ailleurs, m'aurait empêché de continuer ma route.

Le nagîb frappa dans ses mains.

Je vis entrer aussitôt quatre esclaves nègres qui s'emparèrent poliment de moi, me dépouillèrent de mes vêtements devant tout le monde, et se mirent à m'oindre de beurre de la tête aux pieds, puis à me masser, tout en ayant soin de s'assurer de temps à autre si j'étais réellement circoncis ou non.

Cet examen, il faut le dire, ne me contrariait en aucune façon.

Je n'avais nulle crainte d'être pris au dépourvu.

Quant au massage, je le connaissais déjà de longue date, et m'en étais toujours bien trouvé.

De plus, je savais aussi bien que tous ces bons Maréby que, dans le désert, il est indispensable, d'abord comme rafraîchissant, ensuite comme émollient de la peau et des muscles, qu'il rend ces derniers plus aptes à supporter la fatigue et la peau insensible aux piqûres des insectes.

Un messager arabe (*rakka*), lorsqu'il va se mettre en route, se fait masser tout le corps avec du beurre ou de la graisse de chameau, puis avale quelques dattes et la valeur d'un verre ou deux de ce beurre ou de cette graisse liquéfiés, endosse une petite besace qui contient sa nourriture, consistant dans les mêmes ingrédients qu'il vient de prendre, passe sa dépêche dans sa ceinture, suspend une clochette au-dessus de sa tête, clochette qui indique son caractère sacré (on ne tue jamais un messager), place un bâton en travers derrière son cou, s'y accroche des deux mains, comme les ours que l'on fait danser dans quelques-unes de nos foires, et le voilà parti, enjambant ainsi, et toujours au pas de gymnastique, plaines, monts et vallées, jusqu'à ce qu'il ait atteint le but de sa course.

On cite de ces messagers qui ont fait jusqu'à quarante lieues en vingt-quatre heures, ne s'arrêtant qu'une heure avant et après le lever et le coucher du soleil, pour prendre leur nourriture et savourer quelques instants de repos.

Au bout de dix minutes, les quatre nègres qui me frictionnaient ayant accompli leur tâche, d'autres entrèrent apportant une fouta en soie rouge et une sommada dont ils m'enveloppèrent et me couvrirent.

Cette toilette terminée, Séïd-Abd'el-Rahman vint de nouveau à moi, me reprit par la main et me fit asseoir, cette fois, à côté de lui, sur le même sirir.

—Maintenant que le premier examen t'a été favorable, me dit-il, avant de te faire subir d'autres épreuves, épreuves dont je suis persuadé à l'avance

que tu te tireras encore avec honneur, nous allons partager ensemble le Dief.

—Ce sera pour moi un grand honneur et une grande satisfaction, lui répondis-je.

Il frappa derechef dans ses mains, et de nouveaux esclaves apportèrent sur un paillasson et dans des sébiles en bois une petite collation composée de viandes, et particulièrement de dattes sèches, de miel et de lait de chamelle.

Tout cela était simple, mais propre au delà de toute expression.

Ce repas terminé, nous récitâmes ensemble le Fatha, et de nouvelles épreuves commencèrent.

On me fit monter sur la terrasse de la tour, et là on me dit que si j'étais réellement sans arrière-pensée, je ne devais pas hésiter à me précipiter en bas, bien convaincu que le Prophète ne manquerait pas d'opérer un miracle en ma faveur pour m'empêcher de me casser bras et jambes.

Il n'y avait pas à reculer.

Non-seulement il ne m'eût pas été permis de continuer ma route, mais la moindre tergiversation pouvait me coûter la vie.

On m'avait d'ailleurs assuré, dans l'imamat de Sana, ainsi que le réis lui-même l'avait fait à notre arrivée, que si j'avais assez de résolution, de présence d'esprit pour ne fléchir en aucune circonstance devant les *francs-maçons*, comme on les appelle, je sortirais sain et sauf de leurs mains, quelles que fussent leurs épreuves, quelque grand que me parût le danger.

Je ne balançai donc pas un instant et pris mon élan pour me jeter dans l'espace.

Mais à peine avais-je senti mes pieds perdre leur appui, que quatre bras vigoureux me saisissaient au vol et me ramenaient en arrière.

Je m'attendais, je l'avoue, à des félicitations sur la détermination dont je venais de me montrer capable, et je pensais que l'épreuve serait suffisante.

Je jetai les yeux autour de moi.

Tous les visages étaient calmes et impassibles.

—Ce que tu viens d'accomplir, me dit le nagib, en faisant contre mauvaise fortune bon cœur, tout autre l'eût fait comme toi ; nous ignorons, d'ailleurs, si le frémissement de la peur n'a pas fait trembler intérieurement tes membres et tressaillir tes entrailles. Nous allons descendre sous les voûtes de la tour, voûtes au fond desquelles tu trouveras des animaux féroces qu'il te faudra combattre, et nous verrons si dans le péril tu as la tranquillité, le sang-froid de l'homme irréprochable, et si ton bras, ferme comme ton âme, est capable de porter des coups assurés qu'aucune frayeur ne saurait paralyser.

A cette annonce, je me sentis chaud et froid tout à la fois au visage d'abord, sur toute l'étendue de l'épiderme ensuite.

Je regardai fixement le nagib.

Me regardant à son tour avec le calme le plus glacial :

—Est-ce que tu refuses? me demanda-t-il ; parle.

—Non, répondis-je.

Tout refus, en effet, c'était de nouveau peine perdue; mes jours étaient également menacés des deux côtés. Si on avait prémédité ma mort, elle était inévitable : mais, en attendant l'heure fatale, j'avais pour le moment à choisir entre la mort certaine qui m'attendait derrière moi, à la moindre indécision de ma part, ou la mort encore douteuse que je voyais en face, dans le combat que je devais livrer aux animaux féroces.

Nous descendîmes de la terrasse dans le plus profond silence et nous passâmes sous la tour.

Arrivés à l'entrée des souterrains, deux esclaves me passèrent une clef à la ceinture et me mirent dans la main gauche une petite lampe de cuivre, dans la droite un djembie.

—Va maintenant à travers ces voûtes, reprit le nagib, jusqu'aux loges où tu trouveras les animaux féroces; elles sont au nombre de cinq et contiennent chacune une panthère; la clef que tu portes à ta ceinture est celle de la loge du milieu. Marche en ligne droite, prenant toujours pour avancer la porte qui s'ouvrira devant toi, veillant sur la *lumière de ta lampe*, et ne *tournant* jamais la tête en arrière, quoi qu'il arrive; car les grands devoirs de l'homme probe et vaillant sont de tenir *toujours vivante la lumière du cœur* et de ne *jamais revenir sur ses pas*.

Après ces mots, le cercle de ceux qui m'entouraient s'ouvrit et laissa devant moi une route tracée, au fond de laquelle je m'engageai.

A peine avais-je fait quelques pas dans le défilé téné-

breux, que j'entendis la porte du souterrain se refermer derrière moi, et je frissonnai de me trouver ainsi seul dans les entrailles de la terre et privé de tout moyen de revenir en arrière.

Je marchais morne, triste et les yeux baissés sur le sillon blanc que la lampe projetait devant moi.

Après avoir traversé de longs et étroits passages qui formaient la première partie de mon affreux chemin, je me trouvai dans une caverne assez spacieuse.

Le roc en formait les parois; des stalactites et stalagmites brillantes dessinaient des figures bizarres sur leur teinte sombre; des ronces, traversant les anfractuosités des pierres, serpentaient, noires et tortueuses, sur un sol humide; quelquefois un lefâa montrait sa spirale grisâtre autour du bois moussu, et, plus loin, des milliers d'autres reptiles couraient pêle-mêle sur le sol.

Enjambant cette enceinte sans découvrir aucune issue, je commençais à espérer que ma course solitaire était finie et qu'on m'épargnerait au moins ma terrible tâche.

Mais, comme j'atteignais l'extrémité de la caverne, une énorme pierre se détacha de la muraille naturelle, sans bruit, sans effort, et m'ouvrit un nouveau passage.

Dès que j'y eus pénétré, j'entendis cette issue se refermer derrière moi comme avait fait la première porte.

Le couloir où je me trouvais en ce moment était fait, à mains d'homme, de grosses pierres de taille.

Arrivé là, je venais de pénétrer dans les bas-fonds de la tour.

Je traversai plusieurs autres couloirs, tantôt élevés, tantôt si bas, que je ne pouvais les franchir que courbé.

De chaque côté on apercevait l'entrée d'étroits cachots creusés dans l'épaisseur des murs.

Ces couloirs me conduisirent à une vaste pièce qui semblait le centre où venait aboutir leur affreux réseau, et qui était sans doute destinée à servir de tombeau aux malheureux étrangers soupçonnés et condamnés à périr de faim en ces lieux.

Des squelettes informes, des têtes de mort conservées, des crânes nus, des ossements réduits en poussière couvraient le sol et indiquaient les différentes générations de suppliciés.

Une odeur cadavéreuse était répandue dans l'espace; l'air qui glissait sous la voûte prenait le son d'un sourd gémissement.

En regardant ces misérables restes d'êtres humains, ma poitrine s'oppressait, j'éprouvais des serrements de cœur affreux....

Saint témoignage de la fraternité admirable qui unit les hommes! Nous ressentons réellement quelque chose des souffrances de ceux qui sont morts avant nous!

J'avais hâte de sortir de ce lieu d'horreur : je traversai rapidement son étendue.

Cependant, arrivé à l'autre extrémité, je ne vis encore aucune trace de porte, aucun mouvement ne se

fit dans la muraille, que je heurtais en vain du manche de mon djembie.

Il m'en coûtait de parcourir une seconde fois cet épouvantable ossuaire pour revenir sur mes pas.

Pourtant, je me décidai à regagner le couloir par lequel j'étais entré.

Mais cette issue était maintenant fermée par une porte bardée de fer et inébranlable comme le roc.

Une affreuse pensée se présenta à mon esprit.

Soit qu'ils n'eussent pas été satisfaits de mes réponses dans mon interrogatoire, soit pour tout autre motif, je crus que le nagib et ses notables avaient résolu de me laisser mourir oublié dans ce souterrain, où tant de malheureux avaient fini ainsi; je me vis déjà couché pour l'éternité près de ces squelettes informes.

Dans un mouvement de désespoir, je tombai à genoux et jetai vers Dieu un cri de détresse.

En ce moment, une porte, que je n'avais pas aperçue parce que sa couleur se confondait avec la teinte sombre de la muraille, s'ouvrit devant moi.

Je me précipitai dans cette issue.

Elle était ouverte à peu de distance de la porte d'entrée de l'oubliette, et donnait au pied d'un escalier vermoulu dont les marches rompues fléchissaient sous mes pas, de sorte que je fus souvent près d'aller me briser la tête contre la muraille.

J'arrivai dans des couloirs abaissés, tortueux, semblables à ceux que j'avais déjà parcourus.

Les mêmes traces de la barbarie féroce s'y retrouvaient.

On rencontrait à chaque pas des cachots formés dans la maçonnerie du mur, tombeaux surchargés de cent pieds de pierres que les cris les plus désespérés des êtres enterrés vivants ne pouvaient jamais percer.

Je me demandais quand finirait enfin cette course souterraine, qu'il me semblait ne pouvoir poursuivre plus longtemps sans tomber brisé de lassitude et d'effroi, lorsque, tout à coup, il me sembla entendre un grognement sourd à quelques pas devant moi.

Je me dirigeai incontinent du côté d'où il semblait venir, et, à ma grande joie, je me trouvai devant les loges aux panthères.

Mort pour mort, mieux valait encore celle-ci que d'être enterré vivant.

Je déposai donc ma lampe à terre et m'avançai résolûment vers la loge qui m'avait été indiquée, tenant de la main droite mon djembie, de l'autre ma clef.

Au moment où je mettais celle-ci dans la serrure, la panthère recula et s'accroupit sur ses quatre pattes comme pour se préparer à bondir sur moi, tout en me jetant son haleine infecte, me couvant de ses yeux flamboyants, me montrant ses crocs aigus et poussant un long mugissement.

J'élevai aussitôt mon djembie, pour être prêt à frapper, et tirai la porte avec force, afin de l'ouvrir vivement et de pouvoir tomber sur la bête féroce sans lui donner le temps de m'atteindre.

Mais la porte n'était pas ouverte qu'une énorme plaque de fer glissa dans une rainure pratiquée des deux côtés de la loge, et, tombant avec grand bruit devant moi, me sépara de l'animal.

En même temps, tout s'éclaira d'une vive lueur autour de moi, et je vis apparaître tous mes notables, nagib en tête.

—Tu ne devais pas encore mourir ainsi, Hadji, me dit-il, c'était écrit.

Et là-dessus, nous sortîmes du souterrain pour regagner la salle de réception, où chacun s'accroupit à la place qu'il occupait lorsque j'y entrai pour la première fois.

IX

Les épreuves (suite).



— Hadji, reprit alors le nagib, tu t'es heureusement tiré des épreuves que tu as déjà subies ; Allàh en soit loué !

Nous allons maintenant nous réunir en conseil, peser les réponses que tu as faites à nos questions, et décréter ce qui sera enfin fait de toi, suivant que la majorité sera satisfaite de tes paroles et de tes actions.

A l'instant, quatre esclaves, les mêmes qui m'avaient massé, me conduisirent dans l'antichambre des gardes.

L'homme est étrangement fait.

Je passai, plein d'humeur et d'impatience, dans cette salle.

Ce prétendu saut en bas de la tour, que j'avais accompli sans sourciller ; ce combat avec la panthère,

que je ne m'étais décidé à accepter qu'en faisant d'abord un effort sur moi-même, je les eusse recommencés et accueillis avec satisfaction en ce moment. « Tout serait fini à cette heure, » me disais-je, fatigué que j'étais de voir se prolonger une série d'épreuves par lesquelles on avait essayé de m'effrayer comme un enfant, et qui me semblaient autant de mystifications indignes de moi.

Pendant que ma vie était en délibération, au lieu d'éprouver l'angoisse que cause l'attente en pareil cas, je me sentis l'esprit libre, au contraire, et presque plein d'indifférence sur la décision qui allait être prise.

Au bout d'une demi-heure, trois coups frappés dans une main se firent entendre.

Les gardes ouvrirent la porte qui les séparait de la salle de réception, et je me trouvai de nouveau en face des arbitres de mon sort.

Mon indifférence était devenue complète, et, certes, s'ils aimaient le flegme chez un homme dans ma position, ils durent être contents de moi; il leur était impossible de rien lire sur ma physionomie, à moins que ce ne fût les marques de la lassitude et de l'ennui que j'éprouvais.

—Hadji, arme-toi de nouveau de courage, me dit Séïd-Abd'el-Rahman.

—J'en ai, répondis-je presque du ton d'un homme poussé à bout.

Je ne sais si cette manière de répondre en fut cause, mais le nagib ne m'adressa plus la parole.

Sur un signe qu'il fit, deux gardes entrèrent avec un mokkade, sur lequel brillait un énorme coutelas enfermé dans un fourreau de vermeil, et au manche duquel étincelaient plusieurs rubis, onyx et autres pierres précieuses.

Les deux gardes m'invitèrent à me mettre à genoux.

Pensant cette fois que tout était fini, je refusai net de le faire.

—Puisque vous en vouliez venir là, dis-je à mes juges, pourquoi m'avoir fait tant attendre? Tout cérémonial est inutile; je saurai bien recevoir le coup mortel de pied ferme et debout.

Personne ne me répondit, personne ne bougea.

Un instant je me figurai que tout allait en rester là.

Mais Séïd-Abd'el-Rahman fit un nouveau signe, et les quatre esclaves reparurent.

Ils me saisirent chacun par un bras et une jambe, et, bon gré mal gré, mes genoux touchèrent terre.

J'essayai de me relever.

Des poignets de fer me retinrent dans la position où ils m'avaient placé.

—Ne sois pas assez insensé pour tenter une résistance inutile, me dit le nagib rompant enfin son mutisme.

Quoi qu'il dût arriver, il était positif, en effet, que je n'avais qu'à attendre.

Je restai donc immobile.

Séïd-Abd'el-Rahman prit alors le coutelas de dessus le mokkade, le dégaîna et le remit à une espèce d'exécuteur de hautes œuvres.

Dès qu'il l'eut reçu, celui-ci le fit tournoyer cinq ou six fois au-dessus de ma tête en faisant jeter des étincelles à sa lame brillante.

Il posa ensuite sa main gauche sur mon chef, le fit incliner du même côté et appliqua le fer sur mon cou nu.

Je frissonnai à ce contact.

On a beau être prévenu et être brave, la sensation du fer sur la peau, tout innocente qu'elle puisse être, n'est jamais agréable.

L'exécuteur, après avoir en quelque sorte marqué la place où il devait frapper, releva le bras droit de toute sa hauteur...

A ce moment, un grand bruit se fit entendre dans l'antichambre des gardes.

Sur un geste du nagib, l'exécuteur s'arrêta et laissa retomber son bras le long de son corps, la pointe du coutelas dirigée vers la terre.

Un garde pénétra dans la salle de réception.

—Un homme demande à parler à la *djemâa* (conseil), dit-il.

—Qu'il entre, répondit Séïd-Abd'el-Rahman.

L'homme fut introduit.

—Je viens demander la mort de celui qui est en ce moment entre vos mains, Sidis, proféra-t-il d'une voix sombre.

Ce qu'ayant entendu :

—Relève-toi, Hadji, me dit Séïd-Abd'el-Rahman, et vois si tu connais celui qui demande ta mort.

—Je le reconnais, répondis-je en me relevant.

En effet, c'était l'individu qui, au moment de l'ouragan, m'avait menacé déjà de son djembie si je ne calmais la tempête: Hamza, autrement dit.

—Tu vas entendre ses griefs, reprit le nagib.

Puis, s'adressant à mon accusateur :

—Dépouille-toi de tes armes, et parle.

Hamza remit ses armes à un des quatre esclaves présents.

Cela fait, il parla en ces termes :

—Hadji est un suppôt de l'enfer, un magicien et un porte-malheur ; il a, dans le trajet de Sana à Mareb, visité Kassr-el-Cheïtan, et il est le seul qui en soit jamais redescendu; voilà pourquoi je l'accuse d'avoir pactisé avec le diable; je l'accuse aussi d'avoir causé la mort de plusieurs de ses semblables, en les faisant frapper par les serpents.

—Hadji vient d'être condamné à perdre la vie, répondit Séïd-Abd'el-Rahman ; il importe peu, par conséquent, que l'on examine jusqu'à quel point ton accusation peut être vraie ou fausse; sa mort, que tu demandais, est résolue; tu n'as plus rien à désirer.

—J'ai une faveur à implorer.

—Laquelle?

—J'ai fait vœu de tuer cet homme de ma main, à moins que cela ne me fût entièrement impossible; si je ne veux pas me parjurer, je dois chercher à l'accomplir par tous les moyens que je pourrai trouver : je demande donc qu'il me soit accordé d'être l'exécuteur de la sentence que vous avez prononcée contre lui.

—Nous devons aider quiconque a fait un vœu à l'accomplir ; nous consentons à ce que l'accusé reçoive le coup mortel de ta main.

Les quatre esclaves m'invitèrent de nouveau à me mettre à genoux, et je vis qu'ils étaient prêts, comme la première fois, à m'y contraindre si je refusais.

J'obéis.

Le coutelas passa des mains de mon premier exécuteur dans celles du second.

Celui-ci le saisit avec une joie féroce.

Il le leva à deux mains, et allait le laisser retomber de toute la force de ses muscles, lorsque le nagib lui dit :

—Consulte ta force et ton adresse ; nous ne devons te laisser prendre la place de notre exécuteur ordinaire qu'à la condition que tu abattras, comme il le ferait, la tête du patient du premier coup, sinon on effectuera la décollation sur toi-même.

Hamza demeura presque anéanti.

Mais, se ravisant aussitôt et laissant briller dans ses yeux ce contentement de l'Arabe, ou plutôt de tout homme qui vient de trouver un *mezzo-termine* infaillible :

—Et si je me fais fort de donner la mort du premier coup avec une autre arme que celle-ci, demanda-t-il en montrant le coutelas, me retirerez-vous la faveur qui vient de m'être accordée?

—Choisis telle arme qui te conviendra.

—Qu'on me rende mes pistolets, s'écria aussitôt le fanatique.

—La mort doit être donnée avec un instrument tranchant, dit le nagib.

—Tu n'as pas posé cette condition en m'accordant ma demande, lui répliqua Hamza ; j'accepte celles que tu as faites, il est trop tard pour m'en dicter aucune autre.

—Ton observation est sensée, reprit à son tour Seïd-Abd'el-Rahman; et il ordonna que les pistolets fussent rendus à Hamza.

Celui-ci les prit avec précipitation, passa la baguette dans le canon, et, après les avoir examinés avec attention, les trouvant chargés et prêts à faire feu comme quand il les avait donnés, les leva tous les deux en même temps des deux mains, en dirigea les canons presque à bout portant sur moi et lâcha les détentes.

Deux détonations qui indiquaient une charge peu ordinaire se firent entendre.

Je sentis à l'instant une douleur cuisante au flanc gauche.

Cependant, j'étais toujours droit sur mes genoux et mon corps n'avait nullement chancelé.

Seïd-Abd'el-Rahman fit un geste de la main.

En un clin d'œil les quatre esclaves m'eurent remis sur pied et enlevé complètement ma fouta, qui brûlait à l'endroit où j'avais été blessé.

Cette blessure fut examinée avec un soin plein de sollicitude.

Ce n'était qu'une forte excoriation produite par le feu de la poudre.

Nulle trace de balle n'apparaissait sur la peau ; évidemment, les pistolets n'en avaient point.

—Je vous avais bien dit que cet homme était un suppôt de l'enfer et un magicien, s'écria Hamza.

—Hadji n'est ni un suppôt de l'enfer ni un magicien, lui répliqua le nagîb, mais la volonté d'Allah est qu'il vive ; maintenant, souviens-toi que ta vie lui appartient.

—Je suis prêt, dit le pauvre diable, dont la fureur contre moi s'était changée en consternation.

Et, de lui-même, il se mit à genoux avec résignation en prononçant le Besm-Allah.

—Relève-toi, lui dis-je, et sache que je ne te veux point de mal.

Cette fois, enfin, arrivèrent les félicitations sur mon courage et mon sang-froid.

Quant à ma clémence, il n'en fut point question.

Elle est plutôt un défaut qu'une vertu chez les Arabes, qui, en ceci encore, ressemblent à la plupart des hommes, croyant qu'on n'ose pas les punir lorsqu'on leur pardonne, regardant la bonté comme de la faiblesse, prenant la cruauté pour de l'énergie, et n'ayant de respect et de vénération que pour le tyran qui sait se faire craindre.

Chacun des notables vint me serrer la main et me donner, à la mode du pays, menton d'abord sur l'épaule droite, ensuite sur l'épaule gauche, l'accolade fraternelle.

Pendant ce temps, plusieurs barbiers étaient déjà arrivés pour panser ma blessure.

Je les remerciai de leurs soins, me rhabillai et allais sortir, lorsque sentant que mon excoriation me causait une cuisson insupportable, je priai Séïd-Abd'el-Rahman de me permettre d'envoyer Sélim me chercher, au campement de la caravane, les choses nécessaires à mon pansement, pendant que je l'attendrais.

Je craignais, par la grande chaleur qu'il faisait, que ma blessure ne s'envenimât et ne fût plus longtemps à guérir, si je sortais et me fatiguais avant d'y avoir appliqué un appareil convenable.

Séïd-Abd'el-Rahman me répondit que la tour était à ma disposition.

Sélim partit et revint comme s'il eût eu des ailes.

Mon pansement opéré, me sentant plus à l'aise, l'esprit libre de toute préoccupation, je témoignai à mon hôte le désir de visiter la ville, accompagné de mon domestique.

Ce fut avec un véritable empressement qu'il me l'accorda.

De plus, il m'offrit un notable pour me conduire et me servir de cicerone, avec deux gardes pour me protéger.

Je voulus refuser.

Ce fut inutile.

Cependant, une fois dehors, quelque désir que j'eusse de visiter Mareb, c'était impossible par la chaleur qu'il faisait; le soleil allait atteindre le milieu de sa course et ruisselait déjà en cascades le long des murailles des maisons.

On marchait sous un ciel de feu, sur une terre de feu, entre deux murs de feu.

Nous nous réfugiâmes, en conséquence, au caravansérail.

Il était tout plein, tant de marchands que de désœuvrés de la ville, et, Dieu merci, nulle part plus qu'en Orient il n'y a de désœuvrés.

Je dirais bien qu'un caravansérail arabe est l'équivalent d'un café français, mais ce serait inexact.

Un caravansérail n'a point d'équivalent.

C'est un caravansérail, c'est-à-dire un endroit où l'on mange, où l'on fume, où l'on boit, où l'on achète, où l'on vend, où l'on joue, où l'on narre, où l'on se fait raser, où l'on dort.

Dormir était pour le moment la plus grande occupation de mes compagnons de route, que je retrouvai là en grande partie.

N'ayant rien de mieux à faire et me sentant accablé, je demandai à mon notable s'il voulait bien que nous fissions comme eux.

—C'est à peu près l'heure de ma sieste, me répondit-il; j'y aurais bien renoncé pour t'être agréable et parce que j'ai l'ordre de Séïd-Abd'el-Rahman de m'accommoder à toutes tes fantaisies, de marcher, de m'arrêter quand il te plaira; mais si ton désir est de dormir, il se trouve d'accord avec le mien.

Nous nous étendîmes, en conséquence, chacun sur un sirir, Sélim et les deux gardes par terre et enveloppés de leur abbaye.

Autour de nous grouillaient Arabes, Sabéens,

Juifs, Banians, notables, esclaves, courtisanes.

Malgré mon escorte, je m'endormis au milieu de cette étrange compagnie, une main sur mon djembie, l'autre sur ma bourse.

« Précaution est mère de sûreté, » a dit notre bon La Fontaine, et nulle part plus qu'au milieu des Arabes il s'agit d'être sur ses gardes.

X

Mareb et Saba la Blanche.



Je voulais avoir vu Mareb avant le coucher du soleil.

En conséquence, j'avais dit à Sélim de me réveiller à trois heures.

Il fut exact.

Je me levai donc de mon sirir, fis mes ablutions et ma prière, après quoi j'avalai une jatte de lait de chamelle.

Le notable, les deux gardes et Sélim en firent autant.

Au bout de dix minutes, tout était terminé et nous quittions le caravansérail; Sélim, se dirigeant vers le campement de la caravane, afin d'aller rassurer Abû-Bekr-el-Doâni et le restant de mes gens sur mon compte; moi commençant, sous la conduite de mon

notable et la protection de mes deux gardes, mes courses dans la ville et ses environs.

Mareh, l'ancienne Saba la Blanche, qui s'élevait, au temps de Salomon, orgueilleuse et riche comme Babylone, ne se compose plus aujourd'hui que d'environ quatre cents maisons en pierre, dont un quart seulement a encore une apparence passable.

Ces quatre cents maisons sont entourées d'une muraille quelque peu délabrée comme elles, mais qui suffit cependant pour mettre ce qu'on appelle la ville moderne à l'abri d'un coup de main de la part des tribus nomades et pillardes qui campent aux alentours.

Cette ville moderne est située un peu plus bas que l'ancienne, par 15° 5' de latitude nord, 43° 40' de longitude est, et construite dans une vaste plaine couverte d'orge, de froment, de dourâh ou millet, de trèfle (*bercim*) et de jardins.

Ses rues sont très-malpropres et son développement peut présenter en moyenne cinq mille pas de circonférence, juste neuf mille pas de moins, me dit mon notable, que Saba la Blanche.

Sa forme est celle d'un quadrilatère allongé, mais irrégulier.

Ses grands côtés se dirigent du nord-nord-ouest au sud-sud-est, et les petits, de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest.

On y pénètre par trois portes :

La première se trouve du côté sud-ouest.

On la nomme *Bab-Sana*.

La seconde, *Bab-Mekka*, est située au nord.

La troisième, qui donne vers l'est, est appelée *Bab-Aïnad.*

Outre les maisons en pierre, qui sont toutes voûtées et surmontées d'une terrasse ornée de charmilles, et dont la plupart n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, quelques-unes seulement, un ou deux étages, il y a les *eschés* ou habitations formées de branches d'arbres et recouvertes de haschiche.

Ces eschés sont ronds, carrés ou rectangulaires.

Voici comment s'y prennent les Maréby pour élever ces demeures.

Ils pratiquent dans le sol des trous distants d'un pied l'un de l'autre, et y enfoncent des troncs de noyer ou mossouack.

Dès que ce travail est terminé, ils entourent le tout d'une corde faite avec des feuilles de palmier qu'ils assujettissent au pied au moyen d'une corde plus petite.

Le haut est fixé, de la même manière, par des pièces de bois qu'on lie à une hauteur de sept ou huit pieds.

Dans l'intérieur, un tronc d'arbre énorme, terminé en fourche, soutient la poutre qui sert d'appui à la toiture, formée de branches de nabacks.

Toute cette charpente est recouverte avec des touffes de haschiche qu'on assujettit fortement avec des cordes également en feuilles de palmier.

La porte consiste en un cadre de bois formé par de petites branches parallèles que les riches ont soin de recouvrir d'une natte.

Les ouvertures laissées dans l'intervalle des troncs de mossouack sont extrêmement petites.

Elles suffisent toutefois pour livrer passage à l'air du dehors.

En dedans, on recouvre les parois d'un enduit de fiente de bœuf ou de chameau, jusqu'à la hauteur de cinq pieds.

Le parquet est composé de la même manière.

Seulement, on jette par-dessus une couche de sable, sur le sable on étend un lit de tebby, et l'on obtient ainsi un sol sec et dur comme du granit.

Ces habitations sont à l'abri de la pluie.

On les environne d'une haie de bois mort, et c'est dans cet espace que l'on enferme, le soir, les animaux domestiques.

Mareb renferme quelques mosquées.

Une seule est surmontée d'un minaret.

Elles sont, en général, d'une triste apparence et servent d'école aux petits enfants.

La majorité de ses habitants sont *Zeïdiyé* [1] comme à Sana.

Outre cela, la ville est habitée par des *Mouëllets* [2],

[1] Partisans de Zeïd-Ben-Zeïn-el-Abedin-Ben-Hoçaïn-Ben-Ali (c'est-à-dire Zeïd, fils de Zeïn-el-Abedin, petit-fils d'Husseïn, arrière petit-fils d'Ali), tué au commencement de l'année 122 de l'Hégire (de J.-C. 739), dans *Coufa*, ancienne capitale de l'*Irak-Araby*, par les troupes de Yusuf-Ben-Omar, gouverneur de la province pour Hescham, 10e calife Omeyyade de *Damas*.

[2] On appelle ainsi les enfants issus du mariage d'un Arabe avec une négresse.

des Sabéens, des Juifs et des Banians qui s'adonnent au commerce.

Les autres marchands sont originaires de l'Hadramont.

L'ensemble de cette population s'élève à sept ou huit mille âmes.

Dans le Hedjaz et dans l'Yémen, on est souvent embarrassé lorsqu'il faut décrire les costumes si riches et si variés des Turcs et des autres nations orientales.

Mais à Mareb, on est loin d'éprouver la même difficulté.

Les enfants vont absolument nus, et les hommes du peuple ne portent que la fouta et la sommada de coton.

Leur chevelure tressée, longue et épaisse, leur barbe et tout leur corps sont toujours oints d'une couche de graisse ou de beurre.

Les riches portent, hors de chez eux, une large djebba de mousseline ou de flanelle par-dessus la fouta, et leur tête est ornée d'une sommada de soie.

Les négociants de l'Hadramont, les chefs et quelques notables sont les seuls qui se permettent le luxe d'un vrai turban.

Le costume des femmes est encore et toujours le pagne, rien que le pagne qui les enveloppe des genoux au menton.

Quand elles sortent, elles le relèvent sur leur tête pour se garantir du soleil.

Ce n'est que très-rarement qu'elles cachent leur visage.

Leur corps et leur chevelure sont enduits de graisse ou de beurre comme ceux des hommes.

Les uns et les autres se teignent le bord des paupières avec le *koh'ol*[1] et les mains avec le *henné*[2].

Quelques matrones et vieillards se servent de cette dernière substance pour déguiser la couleur blanche ou grisonnante de leur chevelure ou de leur barbe.

Ainsi partout se retrouve chez l'homme cette faiblesse d'esprit de vouloir cacher son âge, comme s'il avait à rougir de l'expérience, de la sagesse qu'il peut avoir acquises.

Voilà pour la ville et ses habitants.

Voyons maintenant la campagne et les jardins.

Nous avons dit que la campagne était couverte d'orge, de froment, de millet et de trèfle.

Les Maréby sèment l'orge et le froment en octobre et font la moisson vers la fin de mai.

Le grain est plus petit que celui d'Europe; il a une couleur plus foncée et fournit une farine moins blanche que celle d'Egypte.

Néanmoins, elle a meilleur goût.

Le millet ou dourâh s'ensemence en mai, et on le moissonne trois mois et demi ou quatre mois plus tard, selon que le temps est plus ou moins favorable.

C'est vers la mi-juin que l'on confie à la terre la graine de trèfle ou bercim.

Chaque année, on fait quatre ou cinq coupes succes-

[1] Galène ou sulfure de plomb pulvérisé.
[2] *Lawsonia inermis* (L.).

sives de ce fourrage, et on a soin de le conserver jusqu'à ce que le nouveau ait grandi.

On recueille la graine vers la fin de juillet.

Pour faire fructifier leurs terres, les habitants les labourent comme chez nous.

Seulement leur charrue est encore celle des temps primitifs.

Elle se compose d'une branche d'arbre au bout de laquelle se trouve une partie du tronc; le soc est formé d'une bande de fer triangulaire fixée par des clous, et un trou pratiqué à l'angle reçoit une tige verticale, sur laquelle le laboureur appuie sa main pour tracer le sillon.

Les animaux employés le plus communément à ce travail sont des bœufs.

On se sert également des chameaux.

Les bœufs sont accouplés au moyen d'un joug formé par une barre de bois.

On fixe vers son extrémité deux branches qui prennent la forme du cou et s'attachent au-dessous à l'aide d'une corde.

Ce joug est lié à la charrue, et la bosse naturelle que les bœufs ont entre les épaules, —on se souvient que ce sont des bœufs à bosse, — sert à retenir ce joug dans une position convenable.

Quand on laboure avec des chameaux, un seul suffit, et encore obtient-on un résultat double de celui qu'on obtiendrait avec une paire de bœufs.

Les sillons creusés de cette manière sont peu profonds, mais c'est tout ce qu'il faut dans un pays où le

sol est tellement fertile, qu'en le grattant seulement, on pourrait le faire produire.

Quant aux jardins, ils sont surtout plantés sur le terrain compris entre la ville et les anciennes digues.

Quoique bien déchus de ce qu'ils étaient jadis, ils n'en sont pas moins riches d'arbres, d'arbustes et de fleurs, et offrent encore des retraites pleines d'agrément.

Le soir, ils sont le rendez-vous de toute la population des deux sexes.

On y reste jusque bien avant dans la nuit.

Le temps est ordinairement abrégé par des contes et des chansons. Chaque chef de maison a ses conteurs et ses chanteurs, et, parmi les femmes, il se trouve souvent plus d'une Schéeréazade dont les récits sont des plus attachants.

On se livre aussi dans ces jardins à une foule de divertissements dont les plus usités sont la musique et la danse.

Pendant que sous les arbres on conte, on chante, on se divertit, des essaims de tourterelles, qui y ont établi leur demeure, y roucoulent tendrement ou voltigent de branche en branche dans leurs ébats amoureux.

Quand ces jardins appartiennent à des gens riches, ils sont entourés de hautes murailles de pierre.

Les autres n'ont qu'une simple palissade de terre ou de plantes épineuses.

Outre les noyers, qui y sont en grande quantité, on

trouve dans ces jardins beaucoup d'arbres et de plantes que l'on est habitué à rencontrer dans l'Yémen et à *Tâyêf* ou *Taïffa*, dans le Hedjaz.

Ce sont :

Des abricotiers, des amandiers, des bananiers, des citronniers, des dattiers, des figuiers, des grenadiers, des mûriers, des nabacks, des pêchers, des poiriers, des pommiers, des pruniers, des sycomores, etc., etc.

Les citronniers sont de la même espèce que ceux d'Égypte : leur fruit est un peu plus gros qu'une noix.

Les dattiers sont extrêmement rares ; je n'en ai guère aperçu qu'une centaine.

Le figuier est l'arbre le plus commun.

Les Maréby le recherchent surtout à cause de son ombre.

Son fruit, comme celui du citronnier, est un peu plus gros qu'une noix.

Il commence à être mûr dans la première quinzaine de juin.

Les fruits du grenadier sont de la grosseur d'une pomme de reinette ordinaire ; la grenade est blanche à l'intérieur, très-douce, et peut être cueillie au commencement de mai.

Au reste, il y a plusieurs variétés de cet arbre.

Les mûriers, qui sont en très-grand nombre, produisent un fruit rouge et acide dont la saveur ressemble assez à celle de la framboise.

Le naback (*zizyphus lotus*) est un des arbres qui, dans ces contrées, s'élèvent le plus haut.

Il est en grande vénération parmi les Arabes, à cause d'un passage du Coran qui le place dans le Paradis.

A l'état sauvage, il produit un fruit de la grosseur d'une cerise et qui devient jaune.

Mais il est meilleur à manger quand il est couleur de feuille morte.

Son goût est acidulé, astringent et plaît assez généralement.

Le naback se trouve dans toute l'Arabie, où il est d'une grande ressource pendant les voyages.

Celui que l'on cultive dans les jardins donne des fruits plus gros et d'une saveur plus agréable.

En Arabie, Mareb doit être considéré avec *Zébid* et Tayêf comme la terre classique du raisin.

Il y en a de toutes les couleurs, de toutes les nuances, depuis le blanc doré jusqu'au noir de charbon, en passant par le gris de perle, le gris clair, le gris foncé, le jaune, le rose, le vermeil, le rouge, le violet, le marron et la couleur de café brûlé, et chaque qualité varie de goût et de parfum, mais surtout de grosseur.

On y remarque, de plus, une variété sans pepins.

Il est cultivé de diverses façons.

Les uns disposent la vigne en treilles élevées, les autres ne laissent parvenir les ceps qu'à trois ou quatre pieds de hauteur et les soutiennent au moyen d'échalas.

Parmi les plantes potagères, les plus communes sont les *bamyêh* (*hibiscus esculentus*, L.), les citrouilles,

les concombres, les melons, les *meloukïa* (*orchorus olitorius*, L.), les pastèques, les poivres longs, les pommes d'amour, etc., etc.; elles sont toutes de la plus belle, de la meilleure espèce et ont un goût délicieux.

Tous ces champs et jardins ne sont plus arrosés aujourd'hui que par le Dona, cet affluent du Schab, dont nous avons déjà parlé.

Les torrents qu'il y avait du temps de Saba la Blanche, et que nous avons cités plus haut, existent toujours, mais, comme le Schab, ils se perdent maintenant dans les sables ou vont fertiliser plus loin à l'est.

Le Dona est orné sur ses deux rives de nabacks et de lauriers-roses qui lui font en plusieurs endroits un voile impénétrable, derrière lequel, soir et matin, hommes et femmes vont se baigner et nouer des intrigues amoureuses.

Mais il arrive parfois aussi qu'au lieu de son amant, la femme trouve au rendez-vous un lion ou une panthère, et alors adieu les amours.

Ou bien elle est croquée, ou bien, si elle en réchappe saine et sauve, elle s'en revient tranquillement au logis pour recommencer ses infidélités le lendemain, infidélités qui, il va sans dire, si la malheureuse est surprise par un mari jaloux, sont toujours punies de mort.

Après avoir visité Mareb, je demandai à mon cicerone s'il ne pourrait pas me faire visiter Saba la Blanche, — c'est-à-dire qu'après avoir vu la ville

moderne, je voulais voir les ruines de la ville antique.

—J'étais sûr que tu me demanderais cela, me dit-il avec un sourire d'indulgente supériorité et du ton d'un homme de sens qui veut bien contenter un caprice d'enfant; puisque c'est ton désir, suis-moi.

Après m'avoir fait gravir une colline toute formée d'ossements et de crânes humains, débris des anciens Sabéens noyés lors de l'inondation des digues, ou plutôt des victimes immolées par les prêtres du Soleil dans le culte rendu à cet astre.

—Regarde à ta droite, reprit-il.

J'aperçus quelques pierres de granit profondément enfoncées dans le sable.

Seulement la partie qui en restait visible pouvait faire juger qu'elles étaient d'une assez grande dimension; leur nombre était minime, mais leur éloignement les unes des autres prouvait que l'édifice auquel elles avaient appartenu devait occuper une surface vraiment prodigieuse.

Or, si elles étaient des débris de colonnes, de cintres, d'entablements, de corniches, c'est ce que n'eût pu dire nul architecte, tant elles avaient été dégradées par le temps qui ne leur avait rien laissé de leur forme monumentale; tant elles avaient été dévorées par la dent persistante des siècles qui n'en avait épargné aucune et les avait échancrées de tant de façons qu'il était presque impossible de reconnaître leur forme première.

Pendant que j'examinais ces débris avec attention pour y découvrir toutefois quelque trace de ce qu'ils

avaient été, quelques restes d'inscriptions précieuses pour l'archéologie :

—Que cherches-tu ? me demanda Séïd-Ahmed.

C'était le nom de mon notable.

—Je cherche quelque vestige qui me parle du passé, qui me dise ce que furent ces pierres.

—Ces pierres sont les débris d'un temple du Soleil qui fut élevé par la reine Bilkis.

—Combien il est à regretter que vous n'ayez pris aucun soin de ces ruines !

Séïd-Ahmed se remit à sourire comme il avait fait précédemment.

—On en a pris, me dit-il, ce dont on a eu besoin pour la construction de la ville nouvelle après la destruction de Saba la Blanche, et nous avons trouvé tout naturel d'abandonner ce qui ne nous était point utile. A quoi te serviraient donc ces pierres mieux conservées ?

—A étudier le passé.

—Le passé ! regarde, le voilà écrit de la main du temps, plus éloquente que la main des hommes ; il te dit qu'aucune splendeur n'est durable sur cette terre, qu'il n'y a d'éternel qu'Allah, que toutes les tours de Babel qu'élève encore toujours l'orgueil des hommes sont périssables ; voilà pourquoi nous ne voulons ici ni ces temples, ni ces palais qui embellissent les cités des chrétiens ; c'est pour cela que nous empêchons tout Européen non musulman de s'immiscer parmi nous, de peur qu'il ne nous apporte, avec sa superbe, son luxe et la servitude de sa civilisation.

Sans doute, j'aurais eu beaucoup à répondre à ces paroles, tout empreintes qu'elles me parussent d'abord d'une philosophie simple et douce, mais je me rendais suspect en entamant la moindre discussion.

Je gardai le silence.

Dès ce moment, il sera donc bien entendu avec le lecteur que je n'émets aucune opinion personnelle; je ne fais, ainsi que je l'ai dit dans mon avant-propos, que raconter ce que j'ai vu, répéter ce que j'ai entendu.

—Est-ce là tout ce qui reste de la grandeur de Saba la Blanche? demandai-je.

—Viens, me dit Séïd-Ahmed, et puis tu auras tout vu.

Nous étions au sud et à l'est de Mareb; nous nous dirigeâmes vers le côté nord.

Après être arrivés de nouveau sur une colline :

—Voici l'emplacement d'*Haram-Bilkis*, palais des anciens Tobbas et restauré par la reine Bilkis, me dit Séïd-Ahmed; ici, comme là-bas, il est écrit qu'il n'y a que folie et néant dans tout ce qui vient de l'homme, dans tout ce qui n'émane pas d'Allah.

Pour qu'on ne soit pas étonné du langage de mon cicerone, je dois dire d'abord au lecteur ce que j'appris ensuite moi-même : c'est que Séïd-Ahmed était un taleb, c'est-à-dire un savant du pays, et que le nagib Séïd-Abd'el-Rahman en avait fait son conseiller intime et se l'était attaché à cause de la popularité que lui avaient acquise ses connaissances.

Les ruines d'Haram-Bilkis étaient à peu près semblables à celles que nous venions de visiter.

—N'y a-t-il plus rien que tu puisses me montrer? repris-je.

—Rien.

—Rien? pas même une trace de ces digues dont parle le Coran, et qui rendaient ce pays si riche et si productif?

—Des digues (*Sitté*), il ne reste que le sol sur lequel elles avaient été construites; mais si tu veux partager le repas du soir avec moi, je te dirai là-dessus, ainsi que sur l'ancienne ville, ce que je sais et ce que peut-être nul autre ne pourrait t'apprendre.

J'acceptai l'offre avec reconnaissance.

Après un repas frugal d'où tout luxe, toute recherche avaient été bannis, voici à peu près ce que me dit Seïd-Ahmed, qui avait plus d'érudition, on va le voir, qu'on ne peut s'y attendre et que je ne m'y attendais moi-même :

« Quelques chroniqueurs, entre autres Hamza, auteur d'une *Histoire des rois Himyâres*, ont attribué la construction des digues à Bilkis.

«—La reine Bilkis, dit-il, bâtit, dans le pays de Saba, la digue nommée *Sitte*.

« D'autres contestent ce fait et soutiennent que la Sitte fut construite par Lockman, second fils d'Ad, et que le temps lui ayant fait subir de nombreuses avaries, Bilkis, devenue reine, répara les dommages qu'elle avait soufferts.

« Quoi qu'il en soit de ces divergences d'origine et de fondateurs, ces digues étaient un immense barrage de quarante à cinquante pieds de haut et tout en

pierre, placé à l'entrée des deux montagnes élevées qui forment entre elles la gorge profonde, de cinq ou six lieues de long sur une de large, que tu as suivie depuis Kharibâh, et dans laquelle se réunissaient jadis à ciel ouvert plusieurs torrents coulant de l'ouest et du sud et venant en partie des États de l'imam de Sana.

« De vallée qu'elle était d'abord, cette gorge, qui est aujourd'hui un désert, devint donc un immense lac auquel on faisait, en temps utile et par trois écluses superposées l'une sur l'autre, des saignées pour l'irrigation de la ville et de son territoire.

« De ce moment, le pays, sujet jusqu'alors à des inondations fréquentes, changea complétement d'aspect et fut le plus riche de l'Arabie.

« Il se distinguait de tous les autres par l'abondance de ses produits et de ses eaux, la multitude de ses jardins, l'étendue de ses prairies.

« On y voyait des édifices dont les murs et les toits étaient ornés et incrustés d'ivoire, d'or, d'argent et de pierres précieuses, des arbres magnifiques, des canaux en grand nombre, des rivières qui le parcouraient en tout sens.

« Tel était l'état de ce pays qui avait en longueur et en largeur l'étendue que pourrait parcourir en un mois de temps un bon cavalier.

« Un voyageur, fût-il à pied ou à cheval, pouvait suivre toute cette route d'une extrémité à l'autre sans ressentir les ardeurs du soleil.

« Il s'y trouvait partout un ombrage touffu qui ne le quittait pas, car les arbres, dont la culture faisait

la richesse de la contrée, couvraient toute cette terre et lui faisaient un abri continuel.

« Les habitants jouissaient de toutes les aisances de la vie, ils avaient en abondance tous les moyens de subsistance.

« Une terre fertile, un air pur, un ciel serein, des sources d'eau nombreuses, une grande puissance, une domination bien affermie, un empire au plus haut point de prospérité, tout contribuait à faire de leur pays un séjour dont les avantages étaient passés en proverbe.

« Ils se distinguaient aussi par la noblesse de leur conduite et par l'empressement avec lequel ils accueillaient de tout leur pouvoir, et suivant leurs facultés, tous les étrangers qui venaient chez eux et tous les voyageurs.

« Aucun roi ne leur résista qui ne fût défait.

« Aucun tyran ne marcha contre eux avec ses armées qui ne fût mis en déroute.

« Toutes les régions leur étaient soumises, tous les hommes reconnaissaient leurs lois.

« Ils étaient comme le diadème sur le front de l'univers.

« Mais, peu à peu, ils se détournèrent de la voie du Seigneur.

« Allah envoya alors contre eux l'inondation des digues (*Seïl-el-Sitte*) et changea, comme dit le livre sacré, leur pays de paradis en un pays produisant des fruits amers.

« Sans que personne l'eût prévu, sous le règne de

Mélik, fils d'El-Yaman, de la tribu des *Béni-Azd* [1], les eaux rompant la Sitte avariée faute de réparations et dans les interstices de laquelle une foule de taupes, de rats et autres rongeurs avaient élu domicile, se répandirent sur Saba et la détruisirent de fond en comble, éparpillant au loin murs, monuments, édifices, et disséminant, comme les Juifs, par toute la terre ses habitants. »

—Je te remercie, dis-je à Séïd-Ahmed, de ce que tu viens de m'apprendre.

—Il y avait des raisons, me répondit-il, pour qu'il me fût permis de satisfaire ta curiosité.

—Lesquelles?

—Que t'importe.

—Ne me les feras-tu point connaître?

—Peut-être.

Et sur ce, je le quittai pour rejoindre la caravane, mais non sans que nous nous fussions donné un prochain rendez-vous.

[1] L'an 40 de l'ère chrétienne selon Reiskius, 140 selon Sylv. de Sacy.

XI

Campement de la caravane.



De retour au campement, je le trouvai animé comme une foire.

C'était en effet une foire avec tous ses accessoires de jeux, de spectacles, de danses, de musique, de chants, etc., etc., dont celles que nous voyons en Europe peuvent donner une idée, en changeant la physionomie et le costume des acteurs.

Chaque tente était illuminée.

Devant chaque tente se tenait un rassemblement d'hommes et de femmes.

Les premiers étaient presque tous occupés de négociations.

Les uns vendaient, les autres achetaient ou échangeaient, au milieu d'un brouhaha où l'on s'entendait parler avec peine.

Quant aux femmes, elles y faisaient ce que font les femmes partout, n'en déplaise à nos lectrices, si nous avons le bonheur d'en avoir, elles causaient, ou, pour mieux dire, caquetaient, bavardaient.

Au reste, les hommes ne font-ils pas comme elles lorsqu'ils ne sont pas détournés de cette distraction par l'importance de leurs affaires?

Les femmes donc babillaient à qui mieux mieux, tout en examinant avec convoitise chacune des marchandises étalées autour des tentes, sur des nattes ou des tapis, et faisant au milieu de tout cela les emplettes que leur permettaient l'état de leur fortune et leur condition.

Celles qui ne pouvaient acheter cherchaient à faire un échange.

Elles offraient leurs faveurs pour quelque objet, quelque bagatelle qu'elles avaient envie de posséder.

Puis il y avait les curieux, les oisifs que nul intérêt, mais seulement la curiosité y amenait.

Au milieu de cette foule circulaient les enfants, criant, se poursuivant, se heurtant aux passants, les renversant quelquefois, sans compter ces êtres insipides qu'en France on a baptisés du nom de *loustics* et qui s'amusent à *farcer* en public.

Et malgré tout ce monde qui allait, venait, vendait, échangeait, achetait, babillait, offrait ses faveurs, regardait, circulait, *farçait*, les acteurs en plein vent, les faiseurs de tours, les jongleurs et charmeurs de serpents, les danseurs, les musiciens, les chanteurs et les improvisateurs n'en étaient pas

moins entourés de façon qu'on ne pouvait s'en approcher.

Les fumeurs de chibouques, les mâcheurs de kâad et les dégustateurs de moka stationnaient ou étaient assis gravement, jambes croisées, devant et autour de cafés ambulants, occupés à deviser des affaires du jour ou à entendre des histoires.

Ces cafés ambulants étaient établis sous des tentes.

Vers le fond, sur un grand fourneau de terre, brûlait un feu sans cesse nourri avec du charbon de bois de laurier-rose.

Il servait à préparer le moka et à allumer les chibouques.

Des sirirs et des nattes étaient disposés dans l'intérieur, à l'entrée et au dehors, sur une assez grande circonférence.

Mais le principal centre de réunion, c'était la boutique des barbiers.

Les barbiers, c'est sans doute inhérent à la profession, les barbiers sont dans ces pays, comme partout, ceux qui répandent les nouvelles; lorsqu'ils n'en ont point à faire circuler, ils en fabriquent: au reste, une boutique de barbier où l'on ne trouverait pas toujours des nouvelles fraîches finirait par perdre sa clientèle.

Un plat à barbe en cuivre étamé, une longue bande de cuir attachée à leur ceinture et tombant jusqu'à terre, des rasoirs et un miroir composent tout l'attirail nécessaire à l'exercice de leur profession.

Ces barbiers se piquent en outre de connaître la chirurgie et la médecine.

Il va sans dire que ce sont des empiriques d'une ignorance crasse, bons tout au plus à pratiquer une saignée, ordonnant au hasard des drogues dont l'usage se conserve par tradition, et vous faisant appliquer à tout propos sur le corps des plaques de fer rougies au feu.

Au reste, quelque singulier que cela puisse paraître, je n'en ai pas été extrêmement surpris, me rappelant qu'en France, il fut un temps où les barbiers cumulaient aussi, et que, sous le nom de *fraters*, ils avaient eu également le droit de *saignare* et *purgare*, comme dit notre grand Molière. Si quelque chose m'étonna, ce fut de retrouver partout en Orient un usage qui avait déjà existé chez nous.

J'ai dit plus haut, je crois, que l'arrivée d'une caravane était un jour de fête pour ces contrées.

Aussi à peine avais-je quitté le campement pour me rendre à la tour, que toute la population de la ville et des alentours y était accourue, chargée d'outres de lait, de beurre et de miel, de poules, de viande fraîche de mouton ou de chameau, de farine, de raisins, de fèves, de fruits de toute sorte et d'*assida*.

L'assida est le régal favori de l'Arabe, son plat national.

Pour le préparer, on fait bouillir de la farine de froment avec de l'eau jusqu'à parfaite consistance.

La pâte est vidée dans un vase de terre ou de bois.

On pratique un trou dans le milieu, et on le remplit de beurre et de miel.

Pour le manger à la mode du pays, il faut replier

le pouce sur la paume de la main, serrer fortement les quatre doigts les uns contre les autres et les enfoncer dans le plat.

On porte l'assida à la bouche, on aspire fortement, et on l'entraîne par un mouvement brusque de la langue.

L'usage veut aussi que l'on se lèche les doigts avant de les remettre dans la gamelle.

Quelques-uns de nos compagnons de route étaient de Mareb même.

La poudre et les acclamations les accueillirent.

L'arrivée d'une caravane dans une ville ou dans un village, lorsqu'elle ramène des gens de l'endroit, offre un spectacle dont il est difficile de se faire une idée : les parents, les amis, les connaissances des voyageurs, c'est-à-dire la moitié de la ville ou du village, arrivent au-devant d'eux en poussant des cris d'allégresse, en dansant, en sautant, en gesticulant, en faisant sans cesse retentir l'air des explosions des armes à feu; et, dès qu'on se rencontre, c'est une confusion générale, un tumulte indicible où l'on s'embrasse au hasard, souvent sans se connaître, si bien que les étrangers eux-mêmes croient souvent que des parents et des amis leur sont tombés du ciel.

Au reste, s'il y en a qui veulent profiter de la circonstance pour se faire loger et héberger plus commodément que sous leur tente, il ne tient qu'à eux; ils sont emmenés par les habitants et aussi bien fêtés que ceux dont on attendait le retour.

Chez les montagnards écossais, l'hospitalité se donne et ne se vend jamais, a-t-on dit ou chanté.

Il en est de même chez l'Arabe.

« Soyez généreux envers votre hôte, lui dit le Coran[1], car il vient chez vous avec son bien.

« En entrant, il vous apporte une bénédiction.

« En sortant, il emporte vos péchés.

« La générosité est un arbre planté dans le ciel par Allah, le maître du monde.

« Ses branches atteignent la terre.

« On montera par elles au Paradis.

« Celui qui traite bien ses hôtes se réjouit d'eux et leur fait bon visage. »

Telle est la loi de l'hospitalité.

Un voyageur arrive-t-il fatigué dans une ville ou dans un douar, vers la maison ou la tente qui la première s'offre à lui, il porte sans hésiter sa lassitude, sa faim et sa soif.

A portée de la parole, il s'arrête et dit :

—Un invité d'Allah.

On lui répond :

—Sois le bienvenu.

A son arrivée, on s'empresse autour de lui.

S'il est à cheval ou à dromadaire, on l'aide à descendre pour lui faire honneur.

Il entre, il est chez lui.

Sans savoir ni son nom, ni sa qualité, on lui donne du miel, des fruits et du lait, en attendant la *diffa* du soir.

La diffa se sert sur une natte ou sur un tapis, dans

[1] Chap. II, et passim.

la maison, sous la tente ou à l'ombre d'un grand arbre.

Elle se compose d'énormes plats de pilaw, parsemés de quartiers de volaille, de morceaux de mouton ou de chameau, d'assida, de fruits secs de toute sorte et de lait.

Le café et les pipes complètent toujours cette copieuse collation.

Si c'est un personnage important que l'on traite, le maître de la maison ou de la tente choisit les convives qui lui feront compagnie.

Des serviteurs se tiennent sur le côté, portant, suspendus à des bâtons, les squelettes des quadrupèdes dont les morceaux figurent sur les plats.

Les personnes invitées à une diffa doivent manger, n'eussent-elles aucun appétit.

Autrement elles feraient injure à leur hôte.

Quoi qu'il en soit, les restes d'une diffa sont toujours abondants.

Mais, à peine les convives partis, ils disparaissent en quelques secondes sous la dent des serviteurs, des esclaves et des pauvres.

Le lendemain, au départ, la monture du voyageur, dont il n'a pas eu à s'inquiéter non plus, lui est amenée.

On le remet en route, et les souhaits l'accompagnent.

S'il veut rester plus longtemps, il continue d'être hébergé, lui, sa monture et ses serviteurs, s'il en a, encore deux jours sous le même toit.

Le quatrième jour, il devient l'hôte d'une autre maison ou d'une autre tente, en commençant d'abord par la plus élevée, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il lui plaise de se remettre en route.

N'oublions pas de dire que quelque basse que soit la condition du voyageur et quelqu'élevée que soit celle de son hôte, celui-ci se fait un devoir de prévenir ses besoins comme s'il était son serviteur.

J'étais, pour l'heure, l'hôte de Séïd-Abd'el-Rahman.

Il voulait nous héberger, moi, mes deux domestiques Sélim et Mohammed, ma négresse Saïda et mes cinq dromadaires, tant que nous resterions à Mareb, et il m'avait offert de venir loger en ville.

Vu le peu de temps que j'avais à y séjourner, j'avais refusé.

Je n'étais pas fâché, d'ailleurs, d'avoir mon chez moi, afin de jouir un peu de mes aises et de n'être pas tant espionné.

Malgré ce refus, à peine étais-je de retour au campement, après avoir quitté Séïd-Ahmed, que je n'en vis pas moins arriver mon repas du soir et celui de mes gens sur quatre grands plateaux en bois, l'un chargé de viande, l'autre de pilaw, le troisième d'assida, le quatrième de fruits.

Tous les matins à neuf heures, tous les soirs à six heures, il devait en être de même.

La viande était toute coupée par petits morceaux, afin que l'on n'eût qu'à la prendre avec les doigts.

Le pilaw, je ne sais si je l'ai déjà dit, est toujours la base d'un repas arabe.

Les quatre plateaux étaient accompagnés de *goulas* qui contenaient comme boisson du lait et du beurre.

Inutile de répéter que le beurre, en Arabie, est, vu la chaleur, complétement liquide et qu'on le boit comme de l'eau.

Toutes ces provisions nous étaient apportées par des nègres de magnifique structure et à la peau luisante comme si elle eût été vernie.

Ils s'informèrent en même temps près de moi pour savoir si je ne fumais pas le *chicha*.

Le chicha est le narghiléh de ces contrées.

Seulement, au lieu d'être en porcelaine ou en cristal, il est confectionné avec un œuf d'autruche ou une noix de coco.

Sélim et Mohammed, qui aimaient beaucoup le chicha, se hâtèrent de répondre à ma place que le chicha me ferait grand plaisir.

Bientôt après, deux ou trois chichas me furent envoyés, ainsi que du tomback.

Je laissai Sélim et Mohammed s'en arranger et m'en tins à ma chibouque, qui ne dénaturait pas le goût du tabac.

Pendant que mes gens faisaient honneur au repas qui m'avait été envoyé, j'allai nonchalamment, tout en fumant, me promener autour des tentes.

Tout en marchant, tout en observant ce qui se passait autour de moi, en réfléchissant tantôt sur ce que je voyais, tantôt sur ce qui m'était arrivé dans la journée, les heures s'étaient écoulées, le bruit avait diminué par gradations insensibles ; presque toute la

foule s'était retirée, et l'on sentait que le repos et le silence allaient remplacer bientôt l'agitation et le tumulte dont ces lieux avaient été pleins jusqu'à ce moment.

L'heure du sommeil approchant et sentant que je m'y livrerais avec satisfaction, je me retirais en jetant un regard dans les tentes encore éclairées devant lesquelles je passais.

J'en aperçus une qui, quoique brillant encore des feux d'une assez vive lumière, était silencieuse comme un tombeau.

Je m'en approchai.

C'était un café; il était plein de consommateurs, mais aucun jeu ni aucune conversation n'avaient lieu entre eux.

Tout en fumant leur chibouque ou leur chicha, ils avaient le cou tendu et les yeux fixés sur un seul point.

J'entrai.

Il y avait un conteur que l'on écoutait avec une attention tellement absorbante, que personne, pas même le maître de céans, ne s'aperçut qu'il y eût un nouveau venu.

C'est qu'une des plus grandes jouissances des Arabes est d'entendre des histoires.

Après le travail du jour, ils s'invitent tour à tour à passer une soirée en commun.

Très-souvent, celui chez qui l'on se réunit est pauvre et n'a pas même de café à offrir à ses invités.

Ceux-ci ne sont pas riches non plus, mais, au moins, ont chacun leur pipe.

Or, n'importe le dénûment de tous ces voisins.

S'il se trouve parmi eux quelqu'un dont la mémoire soit riche et fidèle, il fera bientôt les délices de toute la société.

Plus l'histoire sera fantastique, féerique, plus elle sera intéressante.

Les auditeurs, pourvu qu'on charme leur imagination, s'inquièteront fort peu que le conteur s'éloigne de la vérité et même du sens commun.

Cependant, à part ces contes merveilleux; il est aussi quelquefois question de l'histoire du pays.

Mais pour que les légendes passent à la postérité, il faut qu'elles frappent l'imagination et soient, de même que les féeries, empreintes de quelque chose de surnaturel.

J'arrivais malheureusement trop tard sous la tente où je venais d'entrer, pour entendre même une faible partie du récit qui en faisait les délices.

Tout ce que purent me faire comprendre les derniers mots, c'est qu'il s'était beaucoup agi de *Djinns*, génies, d'*Afrîts*, démons, et qu'on avait raconté l'histoire de quelque *Yâgog* et de quelque *Mâgog*.

Quand il sortit du café, j'abordai le conteur et lui demandai ce que c'était qu'un Yâgog et un Mâgog.

Il parut fort surpris de ma question; mais, s'apercevant que j'étais étranger :

—Je veux bien te faire connaître les Yâgogs et les Mâgogs, me dit-il.

Voici ce que j'appris :

Les Yâgogs et les Mâgogs sont, selon la croyance des musulmans, de petits êtres merveilleux et malfaisants qui doivent, vers la fin du monde[1], se répandre sur la terre, l'infester, mettre à l'épreuve la vertu de l'homme et le pousser au mal.

Jusque-là, ils sont relégués au delà d'une énorme digue bâtie à l'orient de l'univers.

La construction de cette digue est attribuée par le Coran et les légendes merveilleuses de l'Arabie à *Zoul-Karnaïn,* le prophète aux deux cornes, et rappelle la grande muraille élevée par les Chinois pour se mettre à l'abri des incursions des Tartares.

Seulement, il y a discordance entre l'époque de ce Zoul-Karnaïn et celle de cette construction.

Mais les Arabes n'y regardent pas de si près.

Ils semblent, au contraire, avoir pris à tâche de bouleverser l'histoire ancienne des peuples étrangers, de fausser, de transposer toutes les dates et d'attribuer les faits à ceux à qui ils n'appartiennent pas.

Zoul-Karnaïn, le prophète parmi les milliers de prophètes reçus par l'islam, être tout fabuleux, composé en partie d'un contemporain mystérieux d'Abraham, en partie d'Alexandre de Macédoine, est du nombre des quatre rois conquérants qui envahirent le monde.

Ces quatre rois sont :

Zoul-Karnaïn, Salomon, Nemrod et Nabuchodonosor.

[1] Voir Mouradjha d'Ohsson, *Code religieux*, t. I[er], p. 424.

Deux croyants et deux infidèles.

Il va sans dire que ce n'est pas le récit du conteur, tel qu'il nous le fit, que nous rapportons ici.

Nous reproduisons sa fable en y entremêlant nos réflexions.

Zoul-Karnaïn avait à ses ordres la lumière et les ténèbres pour le protéger et l'aider dans ses expéditions.

Il avait deux drapeaux, l'un blanc, l'autre noir.

Selon qu'il déployait l'un ou l'autre, il faisait à son gré paraître ou le jour ou la nuit dans le pays qu'il occupait.

Par là, il terrifiait ses ennemis et les anéantissait sans peine.

Deux générations d'hommes s'éteignirent pendant la longue durée de sa vie.

Dieu lui dit :

—Je t'envoie contre toutes les nations jusqu'aux quatre extrémités du monde.

Zoul-Karnaïn partit et parcourut l'univers, épargnant sur sa route ceux qui crurent à sa parole prophétique, égorgeant ceux qui refusèrent de le faire.

Des extrémités de la terre il passa aux régions centrales.

Là, on lui montra deux énormes montagnes parallèles, dans les gorges desquelles on lui dit qu'habitait une multitude innombrable d'êtres hideux et malfaisants, détruisant tout ce qu'ils pouvaient saisir d'hommes et de bêtes, mangeant épines sèches, serpents et scorpions, criant comme hurlent les chacals, et se multipliant à l'infini.

Zoul-Karnaïn marche vers les deux montagnes.

Arrivé auprès, il aperçoit comme une fourmilière de tout petits hommes, hauts d'environ une coudée, aux yeux rouges et injectés de sang, à prunelle ardente, à bouche large et profonde, à griffes et crocs de lion, aux fesses fourrées de poils qui se ramènent sur leur corps écailleux pour les préserver du froid de la nuit et les tenir frais pendant le jour.

Deux grandes oreilles pendantes leur flottent contre la tête et le long du corps.

L'une leur sert de sirir et l'autre de couverture.

L'une est pour se couvrir pendant l'été, l'autre pendant la saison des pluies.

Ils s'accouplent sans honte et sans pudeur partout où ils se trouvent.

Ces monstres, c'étaient les Yâgogs et les Mâgogs.

Zoul-Karnaïn mesura l'intervalle des deux montagnes et aussitôt fit élever la grande digue qui tient encore enfermés pour l'heure, et cela jusqu'au moment de la fin du monde, ces ennemis du genre humain.

Il construisit une haute muraille avec des pierres qu'il lia et consolida entre elles en faisant couler du cuivre fondu et bouillant dans les interstices, et en les enchaînant l'une à l'autre par de forts crampons en fer.

Zoul-Karnaïn régna cent quarante ans, et bâtit douze villes qu'il appela toutes *Alexandrie.*

Il mourut à *Schahrazour* (Babylone), dans l'Irak-Araby, et son corps, déposé dans un cercueil d'or, fut porté à Alexandrie d'Égypte, où il fut enseveli.

—Mais si les Yâgogs et les Mâgogs sont ainsi emprisonnés, dis-je à mon narrateur quand il eut fini, comment se fait-il qu'ils puissent venir tourmenter les hommes, comme il m'a semblé que tu le disais dans ce que tu as raconté sous la tente?

—C'est qu'il s'en est échappé quelques-uns, me répondit-il, au moment où l'on élevait la grande muraille.

—Dis-moi maintenant pourquoi celui qui se rendit de la sorte maître des monstres s'appelait Zoul-Karnaïn, *à deux cornes*, dis-je à mon historien.

—Son vrai nom est *Iskender-Bey*, le prince Alexandre, me répliqua-t-il; Zoul-Karnaïn n'est qu'un *takallus*, un surnom. On ne sait pas précisément pourquoi il lui fut donné : les uns disent que c'est parce qu'il avait deux éminences sur la tête, d'autres parce que deux cornettes surmontaient sa couronne, d'autres parce qu'il avait deux longues tresses de cheveux, d'autres enfin parce qu'il subjugua l'Orient et l'Occident[1].

Je remerciai le conteur de sa complaisance, et nous nous séparâmes.

En me dirigeant vers ma tente, je rencontrai Abû-Bekr-el-Doâni qui faisait sa ronde.

Un réis, nous l'avons dit, sauf les cas de force majeure ou d'imprudence de la part des voya-

[1] Voir encore pour plus amples détails à ce sujet : *Imperium Ioctanidarum ex Abulfeda*, p. 6 : *Historia imperii vetustissimi Ioctanidarum ex Nowaïri*, et *Imperium Ioctanidarum ex Hamza Ispahanensi*, p. 22, 52, 58 et 26.

geurs, est responsable de la caravane corps et biens.

Aussi fallait-il voir avec quelle sollicitude le nôtre veillait sur elle, combien ses soins étaient paternels, même pour le dernier des djemels.

A chaque halte, à chaque séjour, c'était une leçon d'hygiène qu'il nous donnait.

S'il en voyait un marcher pieds nus :

—Ne marche point ainsi, lui disait-il, le terrain pierreux meurtrit les pieds, puis le sable les brûle, et il se forme alors, entre peau et chair, des ampoules qui font beaucoup souffrir; de plus, marcher pieds nus affaiblit la vue, chasse les forces et diminue la respiration.

S'il vous voyait boire avant le repas du matin ou s'il y avait quelqu'un qui fût trop pressé de se rafraîchir lorsqu'on s'arrêtait :

—Ne buvez jamais le matin à jeun, nous recommandait-il, vous auriez soif toute la journée.

Ou bien :

—Ne buvez jamais avant de vous être un instant reposé, et surtout n'avalez jamais d'eau que la marche ait fouettée et que le soleil ait échauffée avant de l'avoir un instant exposée à l'air.

Quand nous nous remettions en marche, il allait d'un bout à l'autre de la caravane, nous criant plusieurs fois :

—Que personne ne reste en arrière de la caravane; mes enfants, ne vous exposez point imprudemment.

Je rencontrai donc le reïs faisant sa ronde et disant aux uns :

—Tournez le dos à la lune et couvrez-vous bien la figure pour éviter ses coups, qui sont aussi dangereux que les coups du soleil; ils causent des maux de tête, et des rhumes violents en sont la suite. Aux autres :

—Ne dormez jamais sur la terre nue; vous vous réveilleriez avec la fièvre.

—Écoutez-moi, ajoutait-il souvent, ou bien vous serez victimes de votre négligence : celui qui met sa tête dans le son sera picoté par les poules.

J'allais passer outre et le laisser à sa besogne, mais il vint à moi et me pria de ne point rentrer sans lui.

Nos tentes, comme on sait, étaient contiguës, et je l'accompagnai dans son affectueuse inspection.

— J'avais hâte de te voir, me dit-il chemin faisant.

—Merci, lui répondis-je; mais si tu craignais pour moi, sois sans inquiétude, j'ai tout lieu de me croire dans les bonnes grâces de Seïd-Abd'el-Rahman.

—Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

—De quoi donc?

—Il faut que tu guérisses nos malades ou bien il y va de ta vie.

—Je les visiterai demain, mais aie bien soin de dire que ce n'est point par crainte, mais seulement par devoir d'abord et ensuite par le désir que j'ai de t'être agréable autant que je le puis.

Il me quitta content.

Saïda était sous la tente, Mohammed s'était étendu à son entrée.

Je ne voyais pas Sélim.

J'allais demander à Mohammed où il était, lorsque je l'aperçus debout derrière moi.

— D'où viens-tu? lui demandai-je.

—Je te suivais, maître, me répondit-il, pour détourner les mauvais coups qui pouvaient t'atteindre.

Je lui serrai la main.

Il s'inclina et alla s'étendre sans mot dire à côté de Mohammed.

Je ne tardai pas à m'allonger à mon tour sur mon sirir.

A peine avais-je fermé les yeux que je fus réveillé par une voix forte qui criait :

« — O esclaves d'Allah, vous entendez :

« Celui qui tourne autour de nous, tourne autour de sa mort.

« Il n'y gagnera rien et ne reverra pas les siens.

« S'il a faim, qu'il vienne, et nous lui donnerons à manger.

« S'il a soif, qu'il vienne, nous lui donnerons à boire.

« S'il est nu, qu'il vienne, nous le vêtirons.

« S'il est fatigué, qu'il vienne, et il se reposera.

« Nous sommes des voyageurs pour nos affaires, et nous ne voulons de mal à personne. »

C'était Abû-Bekr-el-Doâni qui, de l'entrée de sa tente, prononçait ces paroles, autant pour avertir les chouafs de bien veiller que pour ôter aux maraudeurs l'envie de venir nous surprendre.

Une heure après, j'entendis la même voix qui criait avec toute l'étendue de sa force :

—Ho ! ho ! les chouafs ! dormez-vous?

—Nous veillons ! répondirent-ils les uns après les autres.

Le silence le plus profond se rétablit.

Une heure après la même voix m'éveillait encore.

Il en fut ainsi jusqu'au matin.

XII

Campement de la caravane (suite).



Le lendemain (jeudi 10 août 1844 – 8 châban 1261), aussitôt après le *Salat-el-Fedjer* ou prière du matin[1], je m'empressai d'expédier Sélim auprès du nagib avec une paire de pistolets turcs, une pièce de cotonnade, quelques miroirs et de la verroterie pour ses femmes et ses enfants.

En Orient, comme partout, les cadeaux sont un moyen certain de se faire bien venir.

Est-ce parce qu'en tous pays chacun aime à recevoir? est-ce parce que celui qui donne fait preuve de

[1] Les quatre autres prières sont :
Salat-el-Dohor, prière d'une heure après midi;
Salat-el-Asser, prière de trois heures;
Salat-el-Magh'reb, prière du coucher du soleil;
Salat-el-Encha, prière de huit heures du soir.

désintéressement, de générosité, et révèle ainsi d'heureuses qualités?

Quelle qu'en soit la cause, les présents sont bien reçus partout.

Si vous voulez donner de vous une haute idée en Orient, soyez prodigue, sans cela vous êtes mal vu.

Je n'oubliai pas non plus Séïd-Ahmed; je chargeai Sélim de passer chez lui avant de se rendre à la tour, et, en sa qualité de taleb, lui fis remettre un superbe Coran, véritable chef-d'œuvre de reliure que je voudrais bien ravoir aujourd'hui et qui m'avait été offert par le Grand Chérif de la Mecque, en souvenir de ma conversion à l'islam.

Sélim parti, j'allai trouver Abû-Bekr-el-Doâni.

—Je suis prêt à aller visiter nos blessés, lui dis-je.

—Si tu pouvais les guérir, que de bénédictions tu t'attirerais! me répondit-il.

Nous nous rendîmes sous les tentes de ceux qui souffraient.

Leur état, en général, n'avait plus rien de grave.

La section et la cautérisation avaient eu les résultats qu'on en pouvait attendre; les effets du venin avaient été arrêtés.

Seulement il y avait inflammation de la plaie produite par ces opérations.

Cette inflammation n'avait d'autre cause que la fatigue du voyage par la chaleur accablante qu'il faisait; je vis que je n'aurais point de peine à arrêter les progrès du mal, le repos que nous prenions en ce moment m'étant un puissant auxiliaire.

J'ordonnai seulement l'application de cataplasmes de farine de lin, et des lotions adoucissantes, bien convaincu que ce traitement suffirait.

Mais il nous restait à visiter la tente de Hamza.

—Allons voir maintenant, me dit le réis, la femme de ton plus dangereux ennemi.

—Allons-y, répondis-je, sans manifester la moindre répugnance, mais tout en me promettant de me bien tenir sur mes gardes.

Nous étions attendus avec une vive impatience.

—Sois le bienvenu, Hadji, me dit Hamza, et que la bénédiction d'Allah entre avec toi sous ma tente.

Je lui répondis par un signe de salut, mais sans proférer une seule parole.

Après nous avoir conduits près de sa femme :

—Regarde, me dit-il en me montrant le pied de la malade et sa jambe jusqu'à la hauteur du genou.

Cette jambe faisait mal à voir.

Si la forme du pied ne l'eût indiqué, il eût été impossible de savoir quel était le membre que j'avais sous les yeux; il était tellement tuméfié qu'il n'avait conservé aucune trace de son état naturel; ce n'était plus qu'un énorme rouleau de chair, d'un rouge ardent et violacé en quelques endroits; je crus y apercevoir les diagnostics de la gangrène.

Une impression pénible dut se laisser apercevoir sur mon visage, car Hamza me dit d'un air consterné :

—Tu ne la guériras donc pas?

—Allah est grand, lui répondis-je.

Je demandai à voir la face de la malade.

Je voulais juger, par l'altération des traits, à quel degré était arrivé le mal.

—Dût-elle en mourir, tu ne verras pas son visage, me dit Hamza.

Et il me regarda d'un air sombre et terrible.

Sans paraître m'en apercevoir, je fis quelques prescriptions; puis Abû-Bekr-el-Doâni et moi nous nous retirâmes sans avoir échangé aucune parole avec ce fanatique.

—Si tu ne la guéris pas, je crains un grand malheur, me dit mon compagnon quand nous fûmes sortis.

—Tu sais que notre destinée est écrite, lui répondis-je.

Ayant mis fin à toutes ses recommandations, à toutes les doléances de ses appréhensions par ce dogme de l'islam :

—Maintenant, ajoutai-je, je vais parcourir avec toi notre campement, que je n'ai vu hier que vers la fin du jour.

Nous parcourûmes toutes les allées, toutes les espèces de carrefours que formaient les tentes, et, chemin faisant, m'arrêtant devant les étalages, je me donnai le plaisir de faire, à bon marché, quelques heureuses parmi les jeunes filles, à qui posséder un lambeau d'étoffe, un morceau de verroterie, semblait un rêve qu'elles ne pourraient jamais voir se réaliser.

Nous avons dit quelles étaient entre autres les marchandises d'importation et d'exportation de la cara-

vane, nous ne fatiguerons pas le lecteur en en faisant une nouvelle énumération, une nouvelle nomenclature.

Quant à l'aspect général, nous l'avons dit aussi, qu'on se figure un champ de foire ou de fête aux alentours de Paris ou de toute autre grande ville.

Seulement, ce qui n'existe pas chez nous, devant chaque étalage de marchandises se trouvait un dellal, ou crieur public assermenté, vendant chaque objet à l'encan.

D'autres dellals se promenaient au milieu de la foule en agitant avec la main les objets qu'ils voulaient vendre, et les laissaient au dernier enchérisseur si le prix ou l'échange leur convenait.

Sur chaque vente, ils percevaient un droit de quatre pour cent, dont un quart qu'ils étaient obligés de payer au réis.

Dans les villes, ce droit est perçu par l'autorité.

Cependant, malgré cette taxe, le métier des dellals est excellent.

Souvent des personnes à leur aise, mais qui se trouvent dépourvues momentanément d'argent, ont recours à eux.

Grâce à la concurrence, ce dont ces personnes se défont se vend à un prix convenable ; et quelques jours après elles rachètent de nouveaux objets par le même moyen.

Ainsi à la Mecque, j'ai vu parfois des jeunes gens de famille vendre leurs armes et leurs chevaux pour acheter des esclaves dont ils s'étaient épris.

D'autres, au contraire, vendaient les leurs, quoiqu'ils les aimassent beaucoup, pour satisfaire aux exigences d'un créancier sans pitié.

Quand je fus fatigué d'étudier les finesses, les ruses des marchands, ruses et finesses qui sont à peu près les mêmes chez tous les marchands du monde, nous nous dirigeâmes du côté des danses, des jeux, des spectacles et des jongleurs.

L'on compte dans le Mareb et l'Hadramont, comme du reste dans toute l'Arabie, six sortes de danses :

La *dalloukâh*, la *gyl*, et la *lenguy*, en usage chez les gens libres.

Le *schekkendéry*, la *touzy* et le *tam-tam*, qui sont les danses des esclaves.

Parmi les danses des gens libres, la première est la plus distinguée, c'est celle de la jeunesse dans les familles aristocratiques. Celles de condition moyenne dansent la gyl, et les classes inférieures la lenguy.

Dans la dalloukâh, les filles se rangent en lignes sur différents points, et en face de chaque ligne se trouve une ligne de jeunes gens.

Viennent ensuite les musiciens placés à droite ou à gauche.

Soudain, au son des *karâaz* (flûtes) et des *darbouka* (tambours de basque à parois en terre), toutes les lignes des filles s'ébranlent.

Elles s'avancent d'un pas lent et cadencé, en exécutant des mouvements variés d'épaules et en se ramassant sur elles-mêmes par de bizarres contorsions et inflexions du corps.

Elles arrivent ainsi jusqu'au rang des jeunes gens, de manière à ce que chacune d'elles se trouve en face d'un jeune homme et pour ainsi dire nez à nez avec lui.

Alors toutes ensemble, balançant et tournoyant la tête, font voltiger, chacune sur la figure de son danseur, les boucles de leurs cheveux, qui, à l'avance, ont été soigneusement imprégnés de graisses odorantes et de parfums.

Les danseurs, animés par ces sortes d'agacements, brandissent en ce cas leurs lances en les élevant plusieurs fois presque horizontalement au-dessus des danseuses.

Celles-ci se retournent ensuite pour regagner, toujours en dansant, leur place première.

Aussitôt chaque jeune homme, s'avançant à son tour du même mouvement de danse, suit chaque jeune fille jusqu'à l'endroit d'où la ligne féminine est partie d'abord.

Ils s'y arrêtent.

Les jeunes filles passent entre eux, et vont, en reculant et sans interrompre leur danse, occuper la ligne où étaient primitivement les danseurs.

Tous ont ainsi mutuellement changé de place.

Une fois que les deux lignes se sont remplacées de la sorte, elles s'avancent face à face, toujours en dansant, chaque danseur étant vis-à-vis d'une danseuse.

Elles se rapprochent ainsi et se rencontrent au milieu de l'espace qui les séparait.

Chaque danseuse, par une sorte de balancement de

tête, fait de nouveau jouer sa chevelure sur la poitrine et sur le visage de celui qui se trouve devant elle.

A ce mouvement, le danseur, encore une fois, élève et brandit sa lance au-dessus de la tête de sa danseuse et se met à pousser de grands cris de joie.

Ces cris sont d'autant plus animés que tous, hommes et femmes, sont échauffés, et les danses se continuent dans la forme que nous venons de décrire jusqu'à entière lassitude de part et d'autre.

Dans la gyl, hommes et femmes dansent en place vis-à-vis les uns des autres, c'est-à-dire que, sans avancer ni reculer, ils exécutent, au son de la musique, des contorsions et des mouvements d'épaules, tout en frappant la terre du pied droit avec vigueur, à intervalles mesurés et cadencés.

Dans la lenguy, au contraire, hommes et femmes exécutent les mouvements d'épaules et les contorsions tout en frappant alternativement la terre avec les deux pieds, tous ensemble du pied droit et tous ensemble du pied gauche; de plus, les hommes font entendre, à des intervalles assez rapprochés, des sons de voix gutturaux et sourds, uniformes et sans cesse les mêmes, qui ressemblent quelque peu à cette espèce de gémissement que fait entendre en pétrissant la pâte l'ouvrier boulanger, et qu'on appelle le *geindre*, académiquement parlant.

Pour exécuter la schekkendéry, lorsque danseurs et danseuses sont réunis, chaque homme prend une femme par derrière et lui saisit la taille des deux mains.

Chaque femme, à son tour, prend un homme par derrière et lui place ses mains sur les hanches.

Tous alors, dos à face, se tenant mutuellement le corps fortement penché en avant, forment une chaine non interrompue disposée en cercle.

Ils marchent ainsi en rond, très-lentement et en marquant le pas, au son des instruments, d'une manière plus ou moins précipitée, suivant la mesure.

Les femmes frappent une jambe contre l'autre et font cliqueter de la sorte leurs chevillières, dont le bruit métallique et argentin se mêle assez agréablement au son des instruments.

Pour ceux qui ne le sauraient pas, quoiqu'il y en ait bien peu sans doute, nous dirons que les chevillières (*korrals*) sont, suivant le rang et la richesse de celles qui les portent, des anneaux de cuivre, d'argent, de vermeil ou d'or que l'on passe aux jambes des jeunes filles lorsqu'elles sont encore enfants, et qu'elles ne peuvent plus retirer quand elles ont grandi, le pied, en devenant plus fort, ayant rendu l'anneau trop petit.

La touzy se rapproche de la schekkendéry, seulement les danseurs restent le corps droit, au lieu de l'avoir incliné.

Enfin, le tam-tam est la danse nationale des nègres.

La troupe des danseurs se dispose en rond, un rang d'hommes devant un rang de femmes.

Ainsi placés en double cercle, tous font entendre des cris entrecoupés, demi-sourds, uniformes, et semblables à une plainte.

Bientôt deux hommes sortent du cercle, chacun d'un côté opposé, et viennent se rencontrer au centre.

Là, ils engagent un simulacre de combat, dans lequel ils déploient tous deux toute leur légèreté, leur adresse et leur vigueur, à la manière de nos lutteurs de carrefours, chacun cherchant de toutes façons, même par des crocs-en-jambe, à renverser son adversaire.

Durant cette lutte, la troupe qui fait face au centre du cercle, tout en accompagnant la musique de refrains, fait de légers mouvements, qui ne sont autre chose que des balancements de corps.

Le balancement, soit de la tête, soit du corps, est, comme on voit, le caractère principal de la danse, quelle qu'elle soit.

Quand je me fus assez récréé du plaisir, du bonheur enivrant des danseurs, Abû-Bekr-el-Doâni me conduisit d'un autre côté.

Nous rencontrâmes çà et là des enfants dont les jeux m'étonnèrent par leur similitude avec les jeux d'enfants européens.

Ainsi, j'en vis qui jouaient à la toupie (*zarbût*), aux osselets (*ak'ab*) et à saute-mouton (*asm-allah-kach*).

Ailleurs, des jeunes gens armés de bâtons frappaient et poussaient au loin une balle (*çourâ*), qu'ils poursuivaient en courant.

Plus loin, nous rencontrâmes des marionnettes et les représentations de *Karagous*, l'homme aux yeux noirs, le *Hanswurst*, le *Punch*, le *Polichinelle* arabe.

Seulement, le Hanswurst, le Punch, le Polichinelle

arabe, qui est maintenant à peu près généralement connu en France depuis notre conquête d'Alger, le Hanswurst, le Punch, le Polichinelle arabe, disons-nous, est un personnage qu'on ne souffrirait point en Europe à cause de sa lubricité et de son impudeur, qui sont on ne peut plus révoltantes et immondes.

Nous arrivâmes aux *zikreurs* et aux charmeurs de serpents.

Les zikreurs sont toujours au nombre de cinq ou six ensemble.

Ce sont des fous qui imitent les contorsions des derviches pour égayer ou émouvoir la foule.

Accompagnés de chants et de musique, ils exécutent des mouvements oscillatoires en avant ou en arrière, à droite ou à gauche, avec des balancements de tête concordant avec ces mouvements, et leur longue chevelure se rejette alternativement sur leur face, sur leur dos ou sur leurs épaules.

On dirait des bacchantes échevelées se balançant avec fureur.

Un de ces zikreurs, leur chef sans doute, se faisait remarquer entre tous par la rapidité et la longue durée de tournoiements qu'il exécutait sur lui-même les bras étendus horizontalement, en poussant des cris violents, brusques et bizarres.

Bientôt tous ces énergumènes ruissellent de sueur et finissent par avoir la face enluminée jusqu'au violet.

Tout leur corps se tord en contorsions frénétiques.

A un moment donné, les chants et la musique les excitent davantage en précipitant la mesure, et les spectateurs les animent par leurs cris jusqu'à ce qu'enfin ils se roulent par terre ou tombent à plat ventre, se tordant dans d'incroyables mouvements spasmodiques, en râlant des paroles inintelligibles.

Ces espèces de saltimbanques, par leurs exercices imités de ceux des derviches, — ces sectaires fanatiques qui tournent la foi en superstition, — ces espèces de saltimbanques exercent, eux aussi, un certain empire sur la croyance populaire; leur travail de baladins, à cause de son analogie avec les rites de certaines doctrines religieuses, les fait regarder par les crédules et les ignorants comme ayant le don de guérir certaines maladies au moment où la fatigue les force de s'affaisser sur eux-mêmes; aussi court-on vers eux et leur apporte-t-on quelques pièces de monnaie, comme certains idiots courent, chez nous, après nos charlatans et nos diseurs de bonne aventure, en leur apportant quelques gros sous.

Je m'éloignai avec dégoût des zikreurs et de ceux qui les regardaient, et nous passâmes à un groupe de *charmeurs de serpents*.

Ceux qui le composaient étaient sept Béni-Schiddad venus d'*Aïnad*, ville située cinquante-trois lieues plus à l'est.

Six d'entre eux amusaient la foule en jouant de la flûte.

Invités par Abû-Bekr-el-Doâni à nous montrer leurs serpents, ils y consentirent de bonne grâce.

Après avoir pris leurs dispositions, tous les sept commencèrent par élever leurs mains, comme s'ils soutenaient un livre, et se mirent à murmurer à l'unisson une prière adressée au patron des enchanteurs, *Sidna-Aïsser*.

A peine finissaient-ils leur invocation que les six musiciens reprirent leurs instruments et recommencèrent à en jouer.

Le principal enchanteur, dans une espèce de danse frénétique, se mit à tourbillonner avec vivacité autour d'un panier en feuilles de palmier contenant les reptiles, que recouvrait une peau de bouc.

Tout à coup le jongleur s'arrête, plonge un bras dans le panier et en retire un aspic ou buska.

L'enchanteur plie, replie, contourne comme un souple cordon de soie ce corps jaune et verdâtre.

Il l'enroule en turban autour de sa tête, continue de danser, et le serpent garde sa position, paraissant obéir à tous les mouvements, à tous les caprices du danseur.

Le buska fut ensuite posé à terre, et, se redressant sur la queue, — posture qu'il prend dans le désert pour attaquer quiconque vient le troubler dans sa retraite, — il commença à se balancer de droite à gauche, en se conformant à la mesure des karâaz.

Pirouettant alors en cercles de plus en plus rapides, de plus en plus rapprochés, le danseur plongea de nouveau sa main dans le panier pour en tirer successivement quatre vipères cérastes, lefâas.

Celles-ci, plus ardentes et moins dociles que le

buska, se tenaient à demi roulées, la tête penchée de biais, prêtes à l'assaut, et suivaient d'un œil étincelant les mouvements de l'enchanteur.

Dès qu'il se trouvait à portée, elles se jetaient sur lui, les mâchoires ouvertes, dardant leur corps en avant avec une incroyable vitesse, sans que leur queue parût bouger de place, et se rejetant aussitôt en arrière.

Le danseur, à l'aide de son abbâye, parait les attaques dirigées contre ses jambes nues, et les lefâas semblaient imprégner le vêtement de leur venin.

L'homme saisit ensuite par le derrière de la tête un des quatre serpents, qu'il tint toujours dansant en rond et invoquant tout haut son saint patron.

Puis il sépara les élastiques et puissantes mâchoires du reptile avec une baguette et nous fit voir les crochets, qui laissaient suinter une substance blanche et huileuse.

Il présenta aussitôt son bras au lefâa.

Celui-ci le frappa immédiatement, tandis que le danseur multipliait de hideuses contorsions, comme dans la douleur d'une agonie, en appelant Sidna-Aïsser.

Le reptile continua de frapper jusqu'au moment où l'enchanteur, l'arrachant de son bras, nous montra le sang qui en coulait.

Replaçant à terre le lefâa, il appliqua sa bouche sur la plaie, et, la serrant entre les dents, il dansa encore quelques instants, tandis que les musiciens pressaient de plus en plus la mesure.

Épuisé, enfin, il s'arrêta.

Persuadé que c'était un habile jongleur et que par avance on avait retiré au lefâa son vénin, je demandai à manier le reptile à mon tour.

— Es-tu enchanteur? me demanda le Béni-Schiddad, ou bien as-tu une foi inébranlable dans le pouvoir de Sidna-Aïsser?

—Ni l'un ni l'autre, lui répondis-je.

—Alors si le lefâa te frappe, ton heure est venue, reprit-il; qu'on m'apporte une poule ou tout autre animal vivant, et je t'en donnerai la preuve évidente.

Par malheur pour lui, un pauvre chat se trouva là, et on l'apporta.

L'enchanteur reprit son serpent et le laissa frapper un instant l'animal.

La pauvre bête, remise à terre, tourna sur elle-même convulsivement l'espace de quelques secondes, chancela, se roidit et cessa d'exister.

Presque aussitôt, son nez et le tour de ses yeux prirent une teinte bleuâtre.

Inutile d'ajouter que je fus complètement guéri de l'envie de jouer avec le lefâa.

Ce fait, nous l'avons vu et nous en avons cherché avec persévérance l'explication, sans pouvoir jusqu'à présent trouver personne qui nous en donnât une qui parût raisonnable.

Nous avons interrogé souvent les charmeurs eux-mêmes ou les personnes qui les approchaient; à prix d'argent nous avons cherché à leur arracher leur secret, nous n'avons jamais pu y réussir.

—Si nous ne mourons pas de la frappure des serpents, m'ont répondu tous les charmeurs avec l'apparence d'une foi inébranlable, nous ne le devons qu'à la protection de Sidna-Aïsser.

La superstition seule explique ce prodige à tous les Arabes.

Il faut avouer que voilà un secret gardé avec une fidélité prodigieuse.

Quant à nous, qui ne pouvons nous résoudre à croire aux choses surnaturelles, nous avons cherché une cause à ce fait merveilleux, et, quoiqu'elle soit bien simple, voire même bien naïve, nous nous y sommes arrêté faute de mieux.

Nous avons pensé que ces enchanteurs possédaient la connaissance de quelques plantes dont les sucs neutralisent les effets du venin, qu'ils la tenaient dans leur bouche au moment où ils sucent leur plaie fraîchement faite, et qu'ils obtenaient ainsi les résultats de la section et de la cautérisation.

Nous la donnons pour ce qu'elle vaut.

Le soleil était à son zénith; il était temps d'aller se mettre à l'abri de ses rayons.

Abû-Bekr-el-Doâni et moi nous reprîmes donc le chemin de nos tentes.

J'étais à peine rentré dans la mienne, que j'entendis une voix bien connue qui disait :

« Dieu très-grand! Dieu très-grand!

« Nous attestons qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu! Nous attestons qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu!

« Nous attestons que notre seigneur Mohammed

est le Prophète de Dieu! Nous attestons que notre seigneur Mohammed est le Prophète de Dieu!

« Faites la prière! faites la prière!

« Dieu très-grand! Dieu très-grand! »

C'était la voix de notre muezzin qui nous rappelait que nous avions à faire la deuxième prière du jour, Salat-el-Dohor.

Je n'ai pas besoin de dire que je fis mes ablutions.

J'avalai ensuite une bonne jatte d'*yohourte*, lait caillé, je fumai une délicieuse chibouque et m'étendis sur mon sirir, où je m'endormis d'un sommeil que je trouvai excellent.

XIII

La Chasse à l'homme.



Il était à peine trois heures, — c'est le moment où finit d'ordinaire la sieste, — qu'Abû-Bekr-el-Doâni entrait sous ma tente.

Ce pauvre réis ne me quittait plus; s'il eût pu m'attacher à sa personne ou me conduire en laisse, il l'eût certainement fait.

Il était bien plus préoccupé que moi du danger que je courais.

Je suis sûr qu'il n'en dormait pas et qu'au moindre bruit il se levait en sursaut comme une mère inquiète qui veille à la conservation de son enfant.

Il y avait dans sa position un côté comique qui me faisait sourire malgré moi lorsque j'y pensais : il me rappelait certain personnage de comédie ayant une rente viagère placée sur la tête d'un tiers, et s'alar-

mant du moindre rhume, du moindre mal de tête, de la moindre indisposition, même de la plus petite contrariété qu'éprouvait celui dont l'existence assurait son bien-être; l'empêchant de boire trop chaud ou trop froid, de se coucher et de se lever trop tôt ou trop tard, le réconciliant avec ses maîtresses, lui facilitant de nouvelles conquêtes et éloignant de lui tout ce qui pouvait lui être désagréable.

—A quoi emploies-tu le restant de ta journée? me demanda-t-il.

—Ma foi, à fumer et à me reposer jusqu'après la prière du soir, lui répondis-je.

—Et après la prière du soir, que feras-tu?

—Après la prière du soir, j'irai chez le nagib, qui m'a fait dire par Sélim qu'il m'attendait.

—Eh bien! puisqu'il en est ainsi, reprit Abû-Bekr-el-Doâni, si tu veux passer sous ma tente, nous y prendrons le café avec un *djellab* (marchand d'esclaves); j'ai quelques affaires commerciales à traiter avec lui; il va venir, tu seras des nôtres.

—Que veux-tu que je fasse avec ton djellab?

—Tu voyages pour voir et pour apprendre : c'est un homme qui a beaucoup voyagé et qui pourra te dire bien des choses que tu ne sais pas.

—Tu as raison, répondis-je; aussi bien, je n'ai qu'à m'ennuyer d'ici à ce soir, autant vaut, à tout prendre, risquer de m'ennuyer avec ton djellab que m'ennuyer tout seul; je te suis.

J'accompagnai le réis sous sa tente.

Quelques instants après, le djellab arriva.

Lorsque Abû-Bekr-el-Doâni et le trafiquant de chair humaine eurent cessé de parler de leurs affaires de négoce, voulant me dédommager de l'ennui que je venais d'éprouver et tâcher de faire mes frais de dérangement, je commençai à questionner celui-ci.

En effet, s'il me dit des choses que je savais déjà, il m'en dit aussi d'autres que j'ignorais et dont il avait été témoin oculaire, m'assura-t-il.

Plusieurs faits nous ont paru dignes d'être racontés.

Nous ne transcrirons pas ici notre dialogue, et, prenant la substance de notre conversation, nous nous ferons narrateur.

Le lecteur fera comme nous : tout ce qui ne sera pas nouveau pour lui, il l'acceptera en faveur de ce qu'il ne connaissait pas.

Outre ce que nous dit le djellab, nous dirons sur la race nègre tout ce que nous croyons intéressant et peu connu.

De même que toute autre marchandise, les esclaves sont vendus à la criée.

Ils sont rangés par catégories.

On les achète communément aux prix suivants :

Un nègre avec sa barbe, deux à trois cents francs;

Un nègre adolescent (*amrat*), quatre cents à quatre cent cinquante francs;

Un négrillon, deux cents à deux cent vingt francs;

Une Abyssine, quinze cents à deux mille cinq cents francs;

Une négresse de dix-huit à vingt-cinq ans, deux cents à deux cent vingt-cinq francs;

Une négresse de treize à dix-huit ans, trois cents à trois cent cinquante francs;

Une négresse de onze à treize ans, quatre cent cinquante à cinq cents francs;

Une négresse nourrice, cent à cent cinquante francs;

Une négrillonne, cent quarante à cent soixante francs.

Le vendeur donne à l'acheteur les plus grandes facilités pour examiner les esclaves, et l'on a trois jours pour constater les faits rédhibitoires.

On peut rendre avant ce temps expiré :

Celui qui a les yeux en mauvais état;

Celui qui a les dents aiguës, ce qui, comme chez les *Niam-Niams*, dénote l'anthropophagie;

Celui qui se coupe avec ses chevilles en marchant;

Celui qui se salit comme un enfant en dormant;

La négresse qui a le même défaut ou qui ronfle;

Celle ou celui qui a les cheveux teigneux;

Celle ou celui qui est atteint de l'*ark-el-ensil*.

L'ark-el-ensil est un bouton qui vient au cou, aux bras et aux jambes, et qui se termine par une espèce de cordon filamenteux (*ver macaque, ver de Guinée*) qu'il faut retirer avec précaution en le roulant sur un morceau de bois comme du fil sur une bobine.

S'il casse dans l'opération, le nègre ou la négresse meurt ou ne guérit jamais, et reste estropié.

Ces cordons ont quelquefois cinq ou six mètres de longueur.

Tous ces esclaves qu'on vend dans l'Yémen et pays circonvoisins proviennent, comme tous les autres, de l'intérieur et des côtes d'Afrique.

De là, ils sont expédiés en masses compactes en Égypte, en Syrie, en Arabie, en Turquie.

Néanmoins, bon nombre d'entre eux ne sortent pas de leur pays comme marchandise.

Sur toute la surface de l'Orient on rencontre des nègres parfaitement libres.

A Djedda et à la Mecque, les nègres forment encore une corporation qui a ses priviléges tout aussi bien que les diverses corporations de Turcs et d'Arabes.

Bien plus, les musulmans ne font aucune difficulté d'accepter pour chef, pour *cadi*, pour supérieur quelconque un homme au visage noir et aux cheveux crépus.

De ce droit de cité et de cette réhabilitation accordés aux nègres de l'Orient, il résulte que leur position y est toute différente de celle qu'ils ont dans les colonies américaines.

En Amérique, il y a une séparation profonde entre les blancs et les noirs.

Les noirs, jusqu'à présent, y ont toujours été esclaves et les blancs maîtres.

En Orient, au contraire, un nègre n'est pas nécessairement esclave ou d'origine esclave.

La qualité d'esclave ne se confond pas avec la qualité de nègre.

Le nègre, chez les musulmans, Arabes surtout, est traité comme l'enfant de la maison dans laquelle il entre, plutôt que comme un esclave.

Il lui arrive souvent de devenir le confident, l'ami de son maître; et, s'il est maltraité, il lui est permis de dire à celui à qui il appartient :

—Ramène-moi au marché!

Le maître alors est forcé de le revendre.

« Vêtissez vos esclaves de votre habillement et nourrissez-les de vos aliments, dit le Coran; si vous ne pouvez pas les entretenir, vendez-les. »

En souvenir de ces enseignements, les gouvernements se sont appliqués à régir par des lois équitables tout ce qui concerne les esclaves et à leur assurer une constante protection.

La méchanceté, l'avarice, la débauche et la pauvreté même de leurs maîtres ne peuvent rien contre eux.

Les formes d'achat et de vente sont généralement définies.

Un bien-être au moins suffisant leur est assuré.

Leurs mariages et leurs divorces sont réglementés.

Leurs modes d'affranchissement sont nombreux.

En France, on dit toujours et à tout propos : *Travailler comme un nègre; malheureux comme un nègre.*

On ne connaît que le nègre des colonies, que l'esclave du planteur, que l'homme que l'on dégrade par la servitude la plus dure, la plus triste, la plus avilissante; nous avons voulu faire savoir que la condition

des nègres est différente en Orient; que les maîtres turcs et arabes sont humains, mieux que cela, paternels; tandis que les maîtres américains, qui cependant font partie d'une nation qu'on appelle libre, démocratique et civilisée, sont pleins d'orgueil, de morgue aristocratique et d'inhumanité.

Depuis quelque temps, la traite des noirs a beaucoup diminué.

Qu'on nous permette de relater des faits qui feront juger si c'est un bien, si c'est un mal.

Un homme habite une maison délabrée, le vent y entre par les crevasses des murailles, l'eau y tombe par l'ouverture des toits, le logis est inhabitable; vous vous empressez de démolir entièrement cette masure, de la faire disparaître; mais vous ne donnez point d'autre asile à celui qui y demeurait.

Qu'arrive-t-il alors? Eh! mon Dieu! que le pauvre diable dont vous avez détruit l'habitation, qui avait un pan de mur pour s'abriter contre le vent, une parcelle de toiture pour se garantir de la pluie, reste exposé maintenant à toutes les injures du temps, et finit, quelque misérable qu'il fût auparavant, par regretter ce que vous lui avez ôté.

C'est justement ce qui est arrivé au malheureux nègre.

La traite a diminué. Qu'en est-il résulté?

Au *Sénégal*, lorsqu'ils avaient grande facilité de vendre leurs prisonniers, les rois les engraissaient et en prenaient soin.

Aujourd'hui, ne sachant plus qu'en faire la plupart

du temps, ils les égorgent ou les laissent mourir de faim.

Au *Bournou*, ils sont un peu mieux traités; on ne les égorge point, on ne les laisse pas mourir de faim.

Là, on leur fait la chasse uniquement par piété, pour les convertir au mahométisme, comme les Espagnols faisaient la guerre aux Mexicains pour les convertir au christianisme.

Ceux qui refusent de se laisser circoncire sont vendus comme esclaves.

C'est presque toujours de *Sackatou* que cette chasse a son point de départ.

Les goums du sultan, infanterie et cavalerie, se mettent en campagne pour surprendre les nègres.

Tout le monde marche en bon ordre comme un seul homme.

Des noirs du pays servent de conducteurs, tant il est vrai que l'on n'est trahi que par les siens!

Ces noirs sont des bergers ou trafiquants de peaux de bêtes.

Comme ils circulent librement, protégés par leur rôle pacifique, allant à la capitale et en revenant sans éveiller les soupçons, rien ne leur est plus facile que d'espionner le pays et de trahir ses pauvres habitants.

Ils savent donc se rendre compte de la population de chaque village, du nombre des hommes armés et de l'âge approximatif des individus.

Cela fait, ils apportent au sultan leur dénonciation, et, moyennant un salaire, ils s'engagent à conduire

ses goums et à servir d'otages pour la vérité de leurs assertions.

On est en marche.

Les conducteurs sont en tête.

Pendant les premières étapes on chemine le jour, on bivouaque la nuit.

A deux journées de distance de l'endroit qu'on est décidé à attaquer, on reste au bivouac jusqu'à la nuit, et alors on marche dans l'obscurité pour s'arrêter de nouveau au lever du soleil.

A la nuit tombante, les goums s'ébranlent, on se met en mouvement dans le plus grand silence, pas un homme ne dit un mot à un autre.

La distance est si bien calculée, qu'on arrive au but avant le jour et sans risquer de prendre le change.

La cavalerie, qui précède au galop, tourne le village, et, par un mouvement habilement combiné, est déjà formée en demi-cercle d'un côté lorsque l'infanterie, en se développant, le ferme de l'autre.

Le bois alors est complétement cerné; le cerf sera certainement pris.

La pauvre gent noire dort dans une si profonde sécurité, qu'il est rare qu'elle se réveille, plus rare encore qu'avertie d'avance, elle se soit mise en sûreté.

Aussi quel étonnement, quelle stupeur de se voir ainsi surprise!

Mais bientôt tout est en mouvement.

De tous côtés on s'enfuit, on se cache derrière les broussailles qui entourent le village.

Les femmes emportent les enfants sur leurs bras et sur leur dos.

Elles traînent après elles les vieillards aveugles ou impotents.

C'est un murmure sourd, une agitation inquiète.

A distance, c'est comme une fourmilière dans laquelle on a mis le pied.

L'attaque commence.

Il s'agit de s'emparer de toute une population, hommes, femmes et enfants, et d'en tuer le moins possible.

Le sultan est humain, il ne les veut que vivants.

On détache plusieurs pelotons à la fois.

Ils marchent à l'assaut du village, et toute la ligne soutient leur mouvement du bruit de ses coups de fusil à poudre et de ses pierriers tirés sans pierres.

Il s'agit d'augmenter l'effroi et de déconcerter la défense de ce timide troupeau.

Les soldats avancent toujours.

Tout fuit, car tout a peur.

Mais ces fuyards reprennent bientôt courage.

Savez-vous pourquoi?

C'est que le ravisseur approche de l'antre où le lion a caché ses petits.

Les nègres ont des huttes et des cabanes.

C'est là qu'ils vivent dans les temps tranquilles.

Mais, pour se mettre à l'abri de leurs ennemis, ils se creusent des trous, de véritables terriers, au fond desquels ils cachent tout ce qu'ils ont de précieux, femmes et enfants.

C'est pour défendre ce trésor qu'ils ont repris courage.

D'une main ils lancent leurs longs javelots empoisonnés ; de l'autre, ils se couvrent de leurs boucliers.

Mais, avant que leurs ennemis soient à portée de leurs faibles armes, des balles de fusil sont venues les atteindre.

Durs à la souffrance, ignorants du moyen nouveau qui leur envoie la mort, on les voit traversés de quatre ou cinq balles sans faiblir.

Ils prennent un peu de terre, en frottent l'orifice de leurs blessures, croyant s'être fait quelque écorchure, et continuent de combattre jusqu'à ce que, épuisés par la perte de leur sang, ils tombent morts.

Tant que le chef de la famille s'est défendu, sa femme et ses enfants ont été près de lui à l'encourager de leurs cris, à l'assister en attaquant l'ennemi à coups de pierres.

Est-il tué, ils se rendent sans murmurer.

C'est comme une soumission à la volonté du sort.

D'autres, moins courageux, fuient avec leur famille.

D'autres se réfugient dans leurs terriers; et quel furet assez hardi pénétrerait dans ces antres où le désespoir s'est retranché.

L'habileté du chasseur consiste alors à faire évacuer ce gîte.

On enfume le terrier.

Pour cela, les soldats bournous ont les mêmes

moyens qu'on emploie chez nous contre les renards et les blaireaux.

Mais il suffit souvent de charger un fusil avec du poivre rouge et de tirer dans le terrier.

La poudre, mêlée à cette forte odeur, remplit l'atmosphère et suffoque les nègres.

Ils sortent aveuglés.

On se saisit d'eux et on les enchaîne.

Si après la détonation personne ne paraît, les chasseurs vont à un autre terrier, car ils savent à quoi s'en tenir.

La mère a étouffé ses enfants, le père a tué la mère et s'est tué lui-même après.

Or, les soldats n'ont que faire de cadavres.

Quant à leur prise, ils l'entraînent avec eux.

Mais c'est encore ici que se manifeste, même dans son inertie, cet attachement au sol, à la famille, si vif et si violent chez les nègres.

L'un, serrant ses pieds dans ses mains, refuse de se redresser.

L'autre se cramponne à un arbre et résiste de toute sa force musculaire.

Celui-ci, embrassant ses enfants et sa femme, forme avec eux un nœud que le fer seul peut dénouer.

Il y a des manières d'en finir avec ces résistances. Les chasseurs ont prévu tout ce que l'amour du pays pouvait créer de ruses et d'opiniâtreté.

Pour les récalcitrants, c'est un cheval qu'on attelle à leurs jambes, et, à travers les ronces et les pierres, on les traîne hors du village.

S'ils ne meurent pas auparavant, ils y arrivent écorchés, sanglants, défigurés, des membres brisés souvent, mais cependant n'ayant pas lâché prise.

Alors, n'en pouvant rien faire, on les tue.

S'ils cèdent, on suspend leur supplice.

On les enchaîne cinq ou six à la même chaîne, le cou pris dans un fort anneau de fer, fermé par un cadenas, et les mains liées derrière le dos avec des cordes de palmier.

La *chasse à l'homme est finie.*

A partir de ce moment, un singulier changement s'opère.

Au carnage, au feu, aux blessures, aux traitements barbares, impitoyables, succèdent les soins les plus attentifs, la compassion la plus touchante.

Le vieillard est-il tellement courbé, affaibli par l'âge qu'il ne puisse avancer, on le place sur un brancard ou sur un chameau, on le réconforte de quelque cordial, de quelque boisson rafraîchissante.

Aux femmes, on leur laisse quelques instants pour allaiter leurs enfants, le temps nécessaire pour accoucher si elles sont à terme.

Aux blessés, on leur donne le loisir de panser leurs blessures.

A toute la troupe, on prodigue des provisions abondantes pour se nourrir.

Ne vous y trompez pas, cependant, c'est précaution de boucher, pitié de bourreau.

Il s'agit d'emmener la victime vivante à la capitale, parce qu'on en répond.

Mais l'humanité a ses limites, juste entre le village dépeuplé et Sackatou.

C'est quinze ou vingt jours de répit dans le malheur de toute une vie.

On part.

L'arrivée de tout ce monde est annoncée dans la capitale par des musiciens, les uns sonnant du *fanfany*, les autres jouant du *moulou*, du karâaz, du *gouguy*, d'autres encore battant du *gangâa* et du *taça-namouny*, ou darbouka.

Le fanfany est une corne de buffle qui donne un son grave et monotone.

Le moulou est un violon de bois à deux cordes en boyaux de bouc, que l'on pince avec le pouce et l'index, et dont le son rappelle le roucoulement du pigeon.

Le karâaz, dont il a déjà été fait mention plus haut, ainsi que du darbouka, n'est autre chose qu'une flûte en roseau avec six trous dessus et un dessous.

Le gouguy ressemble pour la forme au moulou, mais il n'a qu'une corde en crin, que l'on râcle avec un archet également en crin.

Le gangâa est un tambour que l'on bat avec la main, d'un côté, et de l'autre avec une baguette recourbée.

Le taça-namouny, ou darbouka, est un long tube en terre cuite évasé, et dont l'extremité la plus large est garnie d'une peau de chèvre sur laquelle on frappe en cadence avec les doigts.

Tous ces instruments sont les mêmes dans tout le Mareb et l'Hadramont.

Au premier bruit de la musique, le sultan sort de son palais.

Il est suivi de son *oukil* (vizir) et en grand cortége.

Il s'approche de ses goums, complimente les chefs et examine les prisonniers.

Puis, on les fait parquer.

Une fois parqués, on les circoncit et on les instruit dans la foi musulmane.

Une fois musulmans, ils sont libres.

Le contraire a lieu pour ceux qui refusent d'abandonner le fétichisme, ceux-là sont vendus comme esclaves.

Alors la mère est séparée du fils, le mari de la femme.

Il n'y a plus trace de la famille, qui avait grandi pleine de confiance en son Créateur.

La société est dissoute.

Mais qu'auraient-ils gagné à renoncer à leur foi, à leurs fétiches?

Voici ce que deviennent ceux qui ont embrassé l'islam.

Les noirs musulmans (*Tacrouris*) pullulent aux abords de Djedda et de la Mecque.

Pourquoi ces hommes ont-ils quitté leur pays?

Pourquoi sont-ils venus mourir de misère et de nostalgie sur la route de la ville sainte?

Demandez au premier djellab venu, et le marchand d'esclaves vous racontera cette triste légende que j'ai

déjà rapportée dans mon *Pèlerinage aux villes saintes de la Mecque et de Médine* :

« Les Tacrouris viennent d'au delà du *Dârfour*, du *Bagherny* ou du Bournou.

« Leur pays est pauvre en agriculture, et ses productions ne peuvent nourrir tous ses habitants.

« Si les Tacrouris s'obstinaient à rester au lieu de leur naissance, celui-ci se dépeuplerait bientôt dans une longue famine.

« Or, le gouvernement, pour se défaire du surcroît menaçant de population, renvoie tous les ans quelques milliers de nègres, sous prétexte de les diriger vers la Mecque pour l'accomplissement du pèlerinage que tout bon musulman doit faire au moins une fois en sa vie.

« Ces pauvres diables ont cinq ou six cents lieues à faire à travers le Dârfour et le Kordofan, cent lieues de déserts affreux, au moins, à traverser.

« Ils partent par troupes, voyageant à pied, vivant des provisions qu'ils portent suspendues aux deux bouts d'un bâton dont le milieu pose sur leur épaule.

« Ils portent aussi des outres pleines d'eau.

« Mais la plupart renoncent à cet approvisionnement, qui est un pesant fardeau et redouble leur embarras et leurs fatigues.

« Ils ont soin que leur départ corresponde avec les pluies périodiques, et ils s'en rapportent au ciel pour leur garder cette manne liquide dans le creux des rochers.

« Le tiers des pèlerins reste en route avant d'aborder en Arabie.

« Les survivants poursuivent leur chemin en vendant des amulettes, des philtres d'amour, des drogues de leur pays.

« Quelques-uns savent écrire et font des espèces de talismans avec des versets du Coran écrits sur parchemin.

« Voulez-vous voir la route que suit, pareille à une caravane de gigantesques fourmis, la noire migration?

« Elle va d'abord, comme nous l'avons dit, du Baghermy ou du Bournou au Dârfour et au Kordofan.

« Du Kordofan, elle se rend à *Dongolâh* ou à *Cartoum*.

« De Dongolâh ou de Cartoum, elle gagne, par l'Abyssinie, Arkiko, ou, à travers le désert des *Bécharris*, Souakem.

« Une fois arrivés à ces ports de mer, les malheureux pèlerins trouvent des transports gratis pour Djedda.

« Ils ne partent jamais tous ensemble, car ils épuiseraient d'eau le pays par lequel ils passeraient, et les trois quarts mourraient de soif avant que d'arriver.

« Ils marchent par petites troupes de cent cinquante à deux cents hommes.

« Lorsqu'il y a des femmes parmi eux, elles portent les calebasses.

« Malheur aux habitants des villages qu'ils ren-

contrent sur leur route, si ces habitants n'ont pas la précaution de fuir à leur approche!

« Ce sont des prisonniers que les Tacrouris emmènent avec eux, qu'ils chargent d'une partie de leurs bagages, et qu'ils font marcher courbés sous leurs fardeaux jusqu'à ce qu'ils tombent et meurent de fatigue.

« Après le pèlerinage, quelques-uns, mais c'est le petit nombre, ont le courage de reprendre le même chemin et de retourner chez eux.

« La plupart, toutefois, en se rappelant la fatigue de l'aller, ne veulent pas s'exposer à celle du retour.

« Ils demeurent donc dans le Hedjaz, les uns ici, les autres là, autour de Djedda, autour de la Mecque, se bâtissant des cabanes ou plutôt des chenils, dont ne voudraient pas les animaux les plus immondes de nos villes ou les sauvages de nos forêts. »

Mais tout cela, voire même l'esclavage en pays musulmans, est encore préférable à la misérable existence qu'ils mèneraient chez eux, tout en reconnaissant Mahomet pour Prophète.

XIV

La justice du Nagib.



Après la prière du soir, tout en me rendant à la tour, je passai chez Séïd-Ahmed, à qui, on l'a vu, j'avais promis de le revoir bientôt.

—Sidi, lui dis-je, je me préparais à profiter ce soir de la faveur que tu m'as accordée de te voir quand bon me semblerait, mais Séïd-Abd'el-Rahman m'ayant fait dire qu'il m'attendait ce soir après le Salat-el-Encha, je viens t'annoncer seulement que j'aurai ce plaisir une autre fois.

—Nous n'aurions pu rester longtemps ensemble, me répondit Séïd-Ahmed; moi aussi je suis obligé d'aller à la tour.

—Est-ce que Séïd-Abd'el-Rahman a voulu nous faire rencontrer chez lui?

—J'y vais parce qu'il y a jugement.

—Comment, jugement! m'écriai-je. Est-ce que je n'en ai pas fini comme cela?

—Ce n'est pas de toi qu'il s'agit : tous les deux jours, après la dernière prière, Séïd-Abd'el-Rahman rend la justice aux Maréby, et c'est aujourd'hui jour de séance du tribunal (*méchouar*).

J'avoue qu'un moment j'eus peur de voir se renouveler le jeu peu récréatif de l'avant-veille.

Tranquillisé par la réponse du taleb, nous partîmes ensemble pour nous rendre à la tour.

Arrivés là, je trouvai le nagîb assis sur un sirir, à l'entrée du vestibule.

C'est là qu'entouré de ses notables et en présence d'une foule d'assistants, il rendait en grand la justice tout en fumant son chicha.

L'auditoire était toujours très-nombreux.

Séïd-Abd'el-Rahman était fort aimé des habitants de sa capitale, et la cause de cette grande affection tenait à son accessibilité.

Un homme musulman, sabéen ou juif, pourvu qu'il fût du pays, pouvait à toute heure du jour, et presque sans retard, arriver jusqu'à lui et lui exposer sa plainte, à laquelle il faisait droit à l'instant même par un arrêt toujours dicté par le bon sens et l'équité.

Séïd-Ahmed alla prendre sa place marquée parmi les membres du tribunal.

Quant à moi, après les compliments d'usage, le nagîb fit apporter une chibouque, l'alluma lui-même et me la présenta.

Curieux d'avoir un échantillon de la justice du

pays, je me plaçai le plus commodément possible pour n'être point distrait de mon attention.

L'audience commença.

C'étaient des femmes qui se plaignaient des mauvais traitements de leurs maris; des hommes qui accusaient leurs femmes de légèreté, ou de stérilité et d'impuissance ; des partages de succession à équilibrer ; des vols, des tromperies à punir.

Parmi toutes ces affaires, deux surtout me causèrent un fort grand étonnement.

La première avait lieu entre un *katib* et un *fellâh*, entre un écrivain et un paysan.

Il s'agissait de la femme du katib, que le fellâh avait enlevée et qu'il soutenait être la sienne au katib, qui la réclamait.

La femme ne reconnaissait ni l'un ni l'autre pour son mari, ou plutôt les reconnaissait tous les deux.

Ceci rendait la chose on ne peut plus embarrassante.

Séïd-Abd'el-Rahman écouta les deux parties et réfléchit un instant.

Puis :

—Laissez-moi la femme, dit-il, et revenez dans une demi-heure.

Le katib et le fellâh saluèrent chacun de son côté et se retirèrent.

La seconde affaire avait lieu entre un *fekaï* et un *zibdaï*, entre un fruitier et un marchand de beurre.

Le marchand de beurre était couvert de beurre.

Le fruitier était intact.

Ce dernier disait :

—J'ai été acheter du beurre chez cet homme ; pour payer le beurre dont il avait rempli ma goulla, j'ai tiré de ma bourse ma main pleine de monnaie ; alors cette monnaie l'a tenté et il m'a saisi par le poignet ; j'ai crié : *Au voleur!* mais il ne m'a point voulu lâcher, et nous sommes venus ensemble devant toi, moi serrant ma monnaie dans ma main, lui serrant mon poignet dans la sienne.

Or, je jure sur Mohammed, notre grand Prophète, que cet homme ment lorsqu'il dit que je lui ai volé son argent, car cet argent est bien à moi.

Le marchand de beurre disait :

—Cet homme est venu acheter une goulla de beurre chez moi ; quand sa goulla a été pleine, il m'a dit : « As-tu la monnaie d'un *abû-mathfa* (piastre d'Espagne)? » J'ai fouillé alors dans ma poche et en ai tiré ma main pleine de monnaie, monnaie que j'ai posée sur le seuil de ma boutique ; lui, alors, s'en est emparé, et il allait s'en aller avec mon beurre et mon argent, quand je lui ai saisi le poignet en criant : *Au voleur!* Malgré mes cris, il a refusé de me rendre ce qu'il m'avait pris, et je l'ai amené ici pour que tu nous juges.

Or, je jure sur Mohammed, notre grand Prophète, que cet homme ment lorsqu'il dit que je lui ai volé son argent, car cet argent est bien à moi.

Séïd-Abd'el-Rahman fit répéter une seconde fois l'accusation à chacun des plaignants.

Ni l'un ni l'autre ne varia.

Alors Séïd-Abd'el-Rahman réfléchit de nouveau.

Puis :

—Laissez-moi l'argent, dit-il, et revenez dans une demi-heure.

Le fruitier déposa dans une sébile que lui tendait un des gardes du nagîb l'argent qu'il n'avait point lâché.

Après quoi, les deux plaignants saluèrent, et chacun tira de son côté.

Eux partis, Séïd-Abd'el-Rahman quitta l'entrée du vestibule et monta à son quatrième étage avec la femme et l'argent en litige.

A l'heure dite, il redescendit avec l'un et l'autre et alla tranquillement se remettre à sa place.

Les parties intéressées étaient présentes.

Le nagîb suivit le même ordre que d'abord.

On appela le katîb et le fellâh.

—Tiens, dit Séïd-Abd'el-Rahman au katîb, voici ta femme; emmène-la, elle est bien à toi.

Puis, se tournant vers ses gardes :

—Donnez cinquante coups de courbache sur la plante des pieds de cet homme, dit-il en désignant le fellâh.

Le katîb emmena sa femme, et les gardes donnèrent cinquante coups de courbache sur la plante des pieds du fellâh.

Le fruitier et le marchand de beurre arrivèrent à leur tour.

—Tiens, dit le nagîb au fruitier, voilà ton argent,

tu l'avais bien tiré de ta bourse, et il n'a jamais appartenu à celui qui t'accuse.

Puis, se retournant vers ses gardes :

—Donnez cinquante coups de courbache sur la plante des pieds de cet homme, dit-il en désignant le marchand de beurre.

Le fruitier emporta son argent, et les gardes redonnèrent cinquante coups de courbache sur la plante des pieds du marchand de beurre.

L'audience levée, je demandai à Séïd-Abd'el-Rahman comment il avait fait pour s'assurer que la femme était bien la femme du katib, que l'argent était bien celui du fruitier.

—C'est tout simple, me répondit-il; tu as vu, n'est-ce pas, que je suis monté à mon quatrième étage avec la femme et l'argent?

—Oui, j'ai vu cela.

—Eh bien, une fois monté, j'ai dit à la femme, sans qu'elle pût se douter de rien, de me renouveler mon encrier.

Alors, en femme qui a l'habitude de cette besogne, elle l'a pris, en a extrait le coton, l'a proprement lavé, l'a remis dans son étui et y a versé de l'encre nouvelle.

Aussitôt, je me suis dit à part moi : Si tu étais la femme du fellâh, tu ne saurais pas nettoyer un encrier; donc, tu es la femme du katib.

—Soit! dis-je en inclinant le corps en signe d'assentiment, voilà pour la femme. Mais pour l'argent?

—Pour l'argent, c'est autre chose, me répondit

Séïd-Abd'el-Rahman, en souriant avec une espèce de vanité et me regardant d'un œil plein de finesse et de ruse; as-tu remarqué combien le marchand était couvert de beurre, et surtout combien il avait les mains grasses?

—Oui, sans doute.

—Eh bien, j'ai pris l'argent et je l'ai mis dans un vase plein d'eau chaude.

Puis, j'ai regardé l'eau.

Aucune parcelle de graisse n'avait monté à sa surface.

Je me suis dit de nouveau à part moi : Cet argent est celui du fruitier et non celui du marchand de beurre; si c'était l'argent du marchand, il serait gras, et la graisse monterait à la surface de l'eau.

Pour le coup, je m'inclinai tout à fait.

—Par ma foi, lui dis-je, je doute que le grand roi Salomon lui-même eût jamais jugé avec plus de sagacité et de sagesse.

Jusque-là, j'avais toujours regardé les récits des *Mille et une Nuits* et des *Mille et un Jours* comme étant autant de contes.

Les deux jugements dont je venais d'être témoin me prouvèrent alors que, tout au contraire, quelques-uns d'entre eux pouvaient bien n'être que vérité pure.

Sans doute, l'imagination peut les avoir embellis, mais le fond doit être réel.

—Je te remercie de ta visite, me dit Séïd-Abd'el-Rahman quand la foule se fut retirée; je t'ai fait

venir à cette heure pour t'entretenir d'une chose que je ne puis te dire qu'en tête à tête.

Les notables, en entendant ces dernières paroles, se retirèrent à leur tour.

Les nègres apportèrent le café, rebourrèrent chicha et chibouque, et nous restâmes seuls.

Après que tout le monde se fût éloigné :

—Tu es savant dans l'art de guérir les maladies, de prolonger la vie, me dit-il.

—Qui peut t'avoir dit cela?

—Je sais qu'on est très-fort dans cette science, en Europe.

—Moi j'en ai quelques notions, voilà tout.

—Je sais que tu dis cela par modestie.

—Je te dis la vérité.

—N'importe! tu as avec toi, sans doute, des baumes, des plantes, des onguents, des liqueurs, des spécifiques qui peuvent rendre la santé, la force, la vigueur?

—J'ai dans mes bagages ce qu'on appelle une petite pharmacie (*atthar*); elle contient cependant un assez bon nombre de médicaments.

—Veux-tu me les faire voir?

—Volontiers.

—J'appelai Sélim, qui m'avait suivi.

—Va, lui dis-je, chercher ma boîte à médicaments.

Sélim partit.

—Est-ce là le domestique qui est venu m'apporter tes présents? me demanda Séid-Abd'el-Rahman.

—Oui, Sidi, c'est le même.

—Tu es sûr de lui?

—Comme de moi-même.

—Et de ton autre domestique?

—Pareillement.

—Alors, pourquoi te fais-tu toujours suivre par le même?

—Pourquoi?

—Oui, je te le demande.

—Mais tout simplement parce qu'étant entré à mon service avant l'autre, il est plus au fait de mes habitudes.

—Depuis quand l'as-tu?

—Depuis cinq ans.

—Et l'autre?

—Depuis deux ans seulement.

—Et comment s'appelle ce dernier?

—Mohammed.

—D'où est-il?

—De la Mecque.

—Et Sélim?

—Du Caire.

—Hadji, tu as beau dire, on n'est jamais sûr d'un autre homme comme de soi-même; j'aurais préféré que tu m'apportasses toi-même ta boîte à médicaments.

—Pourquoi cela?

—Parce que je veux qu'on ignore que je t'ai consulté, et que ton domestique peut le dire.

—En te faisant montrer ma boîte, cela ne veut

pas dire que tu me demandes une consultation?

—Il peut s'en douter.

En ce moment, Sélim arriva avec la boîte, me la remit et se retira.

Je l'ouvris.

Seïd-Abd'el-Rahman s'empressa d'y jeter un regard avide.

—Que désires-tu? lui demandai-je.

—Je ne sais, me répondit-il; seulement, laisse-moi voir si la boîte contient quelque chose qui puisse me convenir.

Puis il se mit à fouiller avec curiosité, passant en revue chaque fiole, chaque pot, chaque onguent, et me demandant à quoi ils pouvaient servir.

Je le satisfis de mon mieux.

—Allons, me dit-il avec une sorte de désappointement, après avoir fini son examen, je vois, par tes réponses à mes questions, que tu n'as pas ce que j'aurais voulu trouver.

—Peut-être, lui répondis-je, il y a des médicaments qui servent à plusieurs usages; je t'ai dit seulement ceux auxquels on les emploie le plus ordinairement.

—Voyons, me demanda-t-il, n'as-tu rien qui puisse réveiller les sens endormis, qui fasse pour ainsi dire revivre les sensations éteintes?

Je compris enfin ce qu'il me demandait.

Il me demandait ce que demandent et demanderont éternellement les Orientaux : il voulait une chose que je n'eusse pu lui donner que si, parmi mes fioles, j'en

eusse eu quelques-unes remplies à la fontaine de Jouvence.

Je lui donnai en retour quelque chose qui pût lui paraître un équivalent.

C'était de l'extrait de cantharides en poudre.

Je lui en remis la valeur de huit ou dix grammes, en lui recommandant de n'en prendre qu'à très-petites doses.

Je le laissai enchanté du résultat de ma visite.

J'allais regagner le campement de la caravane sans autre compagnie que celle de mon inséparable Sélim, lorsqu'à la porte de la tour je trouvai deux gardes qui avaient reçu ordre de m'escorter.

XV

Une pluie de sauterelles. — Attaque nocturne. — Funérailles des musulmans.



Pendant que nous cheminions tranquillement à travers les rues, les deux gardes qui nous escortaient se mirent à crier tout à coup :

—Allah ! Allah ! détourne le fléau qui nous menace et dirige-le vers les terres des infidèles !

Ignorant la cause de cette invocation :

—Pourquoi ces cris? demandai-je à ceux qui les poussaient.

—Lève les yeux du côté de l'orient, me dit l'un d'eux.

Je regardai dans cette direction et m'aperçus que l'horizon n'était pas aussi pur que de coutume ; quelques étoiles paraissaient voilées.

—Quel est ce point noir qui obscurcit la lumière du ciel? leur demandai-je.

—Ne reconnais-tu pas les sauterelles? Ne vois-tu pas qu'elles viennent? Allah nous protége!

J'avais déjà été témoin plusieurs fois de ce phénomène au Caire, à Suez, à Djedda, à la Mecque et à Abû-Arisch, et je fus persuadé que les gardes avaient raison.

Mes deux protecteurs continuèrent à pousser leurs cris de miséricorde et se mirent à frapper aux portes de toutes les habitations pour avertir leurs occupants du sinistre et les inviter à le conjurer.

Bientôt une rumeur sourde frappa mes oreilles; cette rumeur augmenta et devint un bruit assourdissant.

De tous côtés, les Maréby sortaient de leurs demeures armés de tous les ustensiles de fer et de cuivre qu'ils pouvaient trouver.

En les voyant avec leurs casseroles, leurs marmites, leurs chaudrons, on eût dit que tout ce monde allait cuisiner en plein vent.

Je ne sais si c'est l'esprit français qui veut cela, mais, malgré le désastre qui menaçait le pays, je me sentis près de céder à un mouvement d'hilarité que j'eus bien de la peine à comprimer.

Si l'on eût pu deviner le rire imperceptible qui passait malgré moi sur mes lèvres, sans nul doute j'eusse été lapidé sur l'heure.

Les hommes, les femmes, les enfants frappaient leurs instruments les uns contre les autres, en poussant des sons aigus, et criant par intervalles de toute la force de leurs poumons :

— *Haddid! Haddid!* (fer! fer!)

C'était un tintamarre à briser le tympan, un formidable charivari comme n'en reçut jamais chez nous aucun fonctionnaire peu aimé du public.

Il était évident que pour peu que les sauterelles fussent mélomanes, elles devaient rebrousser chemin et s'enfuir jusqu'aux antipodes, et au delà.

Mais, malgré le tonnerre de ces sons discordants, elles n'en avançaient pas moins.

Le point noir qui obscurcissait l'orient allait grossissant et s'étendant sur nos têtes.

L'atmosphère sembla devenir trouble et s'épaissir.

Le firmament disparut à nos yeux comme si l'on eût étendu une immense nappe au-dessus de nous.

Seulement, on eût dit que cette nappe avait çà et là quelques trous qui, de loin en loin, permettaient d'apercevoir encore quelques étoiles.

L'obscurité était profonde, et, sans la clarté de quelques torches, on se fût heurté les uns contre les autres.

En ce moment, je me sentis assailli d'une grêle élastique et rebondissante, et, en quelques secondes, la terre fut couverte d'une si grande quantité de sauterelles qu'elle disparaissait complétement sous cette couche épaisse d'insectes.

Heureusement, le vent d'est, qui les avait apportées, cessa presque tout à coup.

Celui du nord se mit à souffler avec violence et alla porter le fléau sur les tribus qui campent au sud.

Aussitôt à terre, les sauterelles avaient bien com-

mencé à dévorer tout ce qui pouvait leur servir d'aliment; mais la pluie n'ayant pas été de longue durée, le dégât ne fut pas fort grand.

Tout le monde s'en consola donc aisément.

—La bonté du Prophète et l'influence du mot haddid nous ont promptement délivrés cette fois, me dirent mes deux gardes, et au lieu d'être un mal c'est presque un bien.

—Comment cela?

—La sauterelle est aussi bonne après sa mort qu'elle est redoutable quand elle est en vie; si elle a mangé un peu de nos récoltes, eh bien! nous la mangerons à notre tour.

—Je ne pensais pas à cela, leur répondis-je.

—Certes, nous n'aurons pas d'autre nourriture tant que ce mets délicat pourra nous suffire.

—Oui, ce sera une compensation de la perte qu'elles auront causée.

Nous étions arrivés aux frontières du campement de la caravane; je donnai quelques pièces de monnaie à mes deux conducteurs, et nous nous séparâmes.

Plus nous avancions, plus j'étais frappé d'étonnement.

Chaque tente était éclairée d'une façon inusitée depuis notre arrivée, et tout le monde était en l'air.

Chacun de mes compagnons de route, armé d'un flambeau et un sac attaché autour des reins, faisait la chasse aux sauterelles.

C'était une joie, un empressement inouïs.

On eût dit que ces braves gens ramassaient de l'or.

C'est que les Arabes sont très-friands des sauterelles.

Ils les accommodent de différentes manières.

Après leur avoir enlevé les pattes, les ailes et la tête, les uns les font bouillir ou griller ; les autres les font sécher au soleil, puis les réduisent en poudre qu'ils mélangent avec du lait ou pétrissent avec de la farine, et font cuire ensuite cette pâte avec du beurre et du sel.

Toutefois, il n'y a pas que les Arabes qui apprécient cette étrange manne.

Les singes, les chameaux, les bœufs et les poules lui font aussi honneur.

Les chameaux, surtout, en sont très-gourmands.

On la leur donne desséchée ou cuite, empilée dans un grand trou entre deux couches de charbon.

C'est ainsi que les Maréby la mangent.

Aussi chaque tente, malgré l'heure avancée, fut-elle en un instant enfumée par des réchauds improvisés à la hâte.

La chair des sauterelles n'est permise aux musulmans que si l'insecte a été pris en vie.

Dans le cas contraire, elle leur est défendue.

En décrivant la sauterelle, les Maréby ont l'habitude de dire qu'elle a la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, le cou du taureau, les cornes de l'antilope, la poitrine du lion, les ailes de l'aigle, les cuisses du chameau, les pattes de l'autruche, le ventre du scorpion, le corps du serpent.

Ils en reconnaissent quatre espèces :

Les grandes, les petites, les grises et les jaunes.

Lorsque l'insecte sort de l'œuf, ils le nomment *debbâh*.

Quand ses ailes grandissent, *foghâh*.

Quand il vole, *goghât*.

Quand il change de couleur, *djerâd*.

Dans ce dernier cas, les mâles deviennent jaunes et les femelles d'un gris noir.

Les djerâds sont les véritables sauterelles voyageuses.

Pour les Arabes, elles sont un produit du golfe Persique.

Le *Lahsa* et le Nedjêd sont particulièrement exposés à leurs ravages.

Elles s'y montrent quelquefois en si prodigieuse quantité, qu'après avoir anéanti la récolte elles pénètrent par milliers dans les habitations et dévorent tout ce qu'elles peuvent trouver, jusqu'au cuir des outres.

Leurs grandes colonnes sont d'ordinaire conduites par un chef auquel on donne le nom de *sultan des sauterelles*.

Ce chef est une grosse sauterelle de couleur bleue, avec des raies vertes, blanches et rouges, les yeux semblables à deux perles, portant sur la tête une espèce de chignon (*goutaïa*), et il a au-dessous de ses ailes des franges d'or, des espèces d'épaulettes.

On le reconnaît tout de suite.

Il est entouré de chaousses, de chouafs, comme la reine des abeilles, et autour de sa personne se presse

un état-major moins brillant que lui, mais cependant bien différent de l'immense armée qui le suit.

Une avant-garde le précède d'un jour.

Lorsqu'on l'aperçoit, il n'y a pas à douter que les sauterelles vont arriver en masse.

Outre qu'ils la mangent, les Maréby emploient encore la chair des sauterelles comme médicament.

Ainsi, pour guérir l'hydropisie, ils prennent douze de ces insectes, leur enlèvent la tête et les jambes, les assaisonnent avec un peu de myrte commun (*gommam*), font bouillir le tout dans un litre d'eau et boivent cette décoction.

Employée aussi en frictions, cette même décoction guérit les rétentions d'urine.

Lorsqu'un individu est atteint du *homra* (bouton d'Alep), s'il porte sur lui une sauterelle de l'espèce de celles qui ont un long col, il peut, disent-ils, en être soulagé.

Si vous rêvez que vous en mangez, c'est d'un bon augure;

Que vous en entassez dans un vase, vous gagnerez beaucoup d'argent;

Qu'il en pleut et qu'elles sont d'or, Allah vous rendra ce que vous avez perdu;

Qu'elles dévorent les récoltes, à coup sûr le lendemain, ou même dans la nuit, vous rencontrerez de mauvaises gens, des voleurs surtout.

Pendant que les uns ramassaient les dernières sauterelles, que d'autres, plus impatients, en mangeaient déjà, moi, gourmet européen, j'allai me coucher, pré-

de l'Hadramont), et dont chacun jette un ennemi par terre.

Au cri du réis, chaousses et chouafs s'étaient élancés dans sa direction et eurent bientôt rejoint les deux fuyards.

C'étaient des bergers de *Harîb* qui faisaient paître les troupeaux de leurs maîtres à quelques lieues de là, et qui, étant venus remplir leurs outres dans le Dona, avaient vu notre camp silencieux et y étaient entrés pour nous voler.

Nous étions assez embarrassés de nos prisonniers.

On décida alors de leur administrer une bonne bastonnade et de les renvoyer après.

Cette sentence fût exécutée sans désemparer.

Quant au blessé, il fut transporté sous une tente, où il ne tarda pas à expirer.

Sa blessure était horrible à voir : les chairs, les muscles, les nerfs avaient été coupés comme du coup d'une hache lourde et excessivement tranchante.

On lava aussitôt le cadavre, on l'entoura d'un linceul, et, le jour venu, il fut transporté hors du campement et enterré à quelque distance, au pied d'un mimosa.

Pris en flagrant délit de maraudage, il n'était pas digne d'être enterré en terre sainte.

Sa dépouille était devenue la propriété du *mordichour* de Mareb.

Mordichour veut dire *laveur de corps morts*.

C'est un office, et il n'y a que le mordichour seul ou ses délégués qui puissent l'exercer.

En voyage, cependant, les amis du défunt peuvent remplir ces fonctions, ainsi que toute autre personne de bonne volonté qui veut bien s'en charger.

Il y a des mordichours dans toutes les villes de l'Orient.

En Perse, ils sont établis par l'autorité, afin que l'on sache le nombre des morts et que l'on connaisse les maladies dont ils meurent.

Lorsque quelqu'un meurt, on va dire au cadi :

—Un tel est mort.

Il répond :

—Que votre tête soit saine.

En même temps, il délivre un *adzen*, qui est une permission de laver le corps.

Cette permission se délivre gratis aux pauvres.

Les riches sont soumis à un droit proportionné autant que possible à leur fortune.

Avec cet adzen, on va trouver le mordichour, qui va ou envoie son monde laver le cadavre.

Des hommes lavent les hommes.

Des femmes lavent les femmes.

Le laveur prend le mort et l'emporte au lavoir.

Là, il le déshabille et s'empare de ses vêtements, qui lui appartiennent de droit, car du moment où une personne est morte, nul n'ose plus y toucher ainsi qu'à ses effets.

On se croirait souillé.

Les gens riches sont presque toujours lavés chez eux.

Pour ceux-ci, on emploie de l'eau tiède, savonneuse et aromatisée.

Pour les pauvres, c'est tout simplement de l'eau froide.

Quand le corps est suffisamment nettoyé, celui du riche s'entend, on lui met du camphre et du coton dans toutes les ouvertures naturelles, et on l'enveloppe dans un linceul blanc de flanelle, de coton ou de percale, parfumé de benjoin et d'autres aromates.

Sur ce linceul se trouvent parfois retracés des passages du Coran.

Mais c'est là un luxe de sépulture qui coûte fort cher.

A la Mecque, les femmes de la maison du Grand-Chérif sont ensevelies dans des cachemires verts.

Quand le corps est ainsi préparé, on le dépose dans un lieu retiré du logis.

S'il doit être embaumé, on le met dans un cercueil de bois non équarri en dedans et qu'on remplit de sel, de chaux et de divers parfums mélangés pour le conserver.

Ceci n'a lieu que pour les chefs, les hauts fonctionnaires et les *marabouts*.

L'on n'embaume point autrement chez les musulmans.

Le Coran, on le sait, défend de pratiquer l'autopsie sur les cadavres.

Personne n'oserait s'écarter de ses prescriptions à cet égard ; ce serait une impiété des plus grandes

On enterre promptement dans toute l'Arabie, parce que l'air y étant chaud, un corps mort s'y décompose en peu d'heures.

Les enterrements s'y font communément avec peu ou point de cérémonies.

On étend le mort sur une civière, on le couvre d'un simple drap si c'est quelqu'un de pauvre, d'un cachemire blanc si c'est un homme opulent, d'un cachemire vert si c'est un chérif, et on le porte ainsi au champ du repos, en répétant tout le long du chemin d'une façon lente et mesurée :

—Allah ! Allah ! Allah !

Il n'y a point de gens attitrés pour porter un mort à sa tombe.

Les parents ou les serviteurs du défunt remplissent ce devoir.

Il est généralement d'usage que tout passant rencontrant un convoi se dérange de sa route et prenne un coin de la civière, jusqu'à ce que quelque nouvel arrivant tende l'épaule à son tour.

La charité musulmane ordonne de faire ainsi, au moins pendant dix pas.

Dans ce cas, il m'est arrivé souvent de mettre pied à terre à l'approche d'un convoi funèbre, de rendre cet office au mort et de remonter ensuite à cheval ou à dromadaire.

Quand c'est un enterrement de personnes de haute condition ou très-riches, on porte devant le défunt les enseignes de la mosquée, qui sont de longues piques de toutes sortes, surmontées :

Les unes, du nom de Mahomet ;

Les autres, de ceux des douze grands imams ;

Celles-ci, de celui de Fatime ;

Celles-là, d'un croissant et d'une main de laiton ou de cuivre, la *main d'Ali.*

En Perse, il y a toujours quatorze de ces enseignes ensemble; elles ne marchent que réunies.

Ce sont les quatorze *purs* ou *saints* (*arbatâche massoum*).

Puis viennent des perches, au haut desquelles sont attachées des banderoles de taffetas qui pendent tout le long.

Ces perches sont immédiatement suivies de cinq ou six chevaux de main ou dromadaires portant les armes et le turban du défunt, de pleureuses et de vingt ou trente imans lisant à haute voix des passages du Coran.

Si c'est une femme qu'on enterre, on élève au-dessus du corps le *tcherchadour.*

Mot à mot :

Les quatre voiles.

Ce tcherchadour est un poêle porté sur quatre longs bâtons.

C'est là toute la pompe funèbre orientale.

On n'enterre jamais dans les mosquées.

Quoique les corps aient été purifiés, on les regarde toujours comme rendant impur tout ce qui y touche et les endroits où on les dépose.

Dans les petites villes et dans les villages, les lieux de sépulture se trouvent hors des portes, le long des grands chemins, comme dans l'ancienne Rome.

Mais les grandes villes sont pleines de cimetières, surtout là où l'air est sec.

Les fosses ont de deux à trois pieds de largeur sur six de longueur.

Elles sont à peu près les mêmes partout.

On les creuse plus larges du fond que du haut, de façon que les parois de la cavité forment une voûte, une espèce de trou souterrain dans toute sa longueur; on y introduit comme chez nous le corps horizontalement couché, enseveli dans son linceul, sans cercueil, le visage tourné du côté de la Mecque, pour les *Sonnites*, de *Meschêd-Ali*, lieu du martyre d'Ali, pour les *Schyytes*; puis, quand on est pour remplir ces fosses et les recouvrir de terre, on met deux tuiles en équerre sur la tête du cadavre pour que cette terre ne tombe point dessus.

S'il s'agit d'un homme de condition, d'un guerrier, par exemple, on dépose à son côté son turban et ses armes.

Puis on mure la voûte.

Pour ce qui regarde les chérifs ou descendants du Prophète, ils sont inhumés, eux aussi, dans leur linceul simplement; mais, comme il y a toujours une différence entre le pauvre et le riche jusque dans la tombe, on ne jette point de terre sur eux; c'est toujours une pierre ou du marbre qui recouvre leurs restes.

Outre le marbre et la pierre, on peut aussi employer des briques.

Deux colonnettes sont placées aux extrémités de chaque fosse.

Celle qui est à la tête marque la différence du sexe par un turban ou par un voile dont elle est ornée.

La fosse ne doit être élevée que de quatre pieds au plus.

Communément, elle ne l'est que de deux pieds ou deux pieds et demi.

La tombe qui la couvre porte toujours quelque inscription.

Ces inscriptions ne sont jamais tirées de la vie du défunt, mais du Coran.

D'ordinaire, les musulmans à leur aise se font enterrer auprès de quelque grand saint ou marabout célèbre.

Alors, il faut les transporter au loin, quelquefois même au delà de deux ou trois cents lieues.

Dans ce cas, un cercueil est nécessaire.

Si le convoi rencontre sur son chemin une ville ou un village, il les contourne.

Y entrer serait tenu de mauvais augure.

« Il faut que les morts sortent, mais il ne faut jamais qu'ils entrent, » dit-on communément en Arabie.

XVI

Visite aux malades. — Entretien avec Seïd-Ahmed.



Notre larron enterré, j'allai voir nos malades.

Comme je l'avais prévu, tous étaient sinon complétement guéris, du moins bien près de l'être; toute enflure avait disparu, les plaies étaient fermées, il n'en restait plus que la place, marquée par une forte rougeur; le repos avait fait son effet.

Mais il me restait la femme de Hamza à visiter.

Aeïscha était son nom.

Pour celle-ci, je la présumais dans un état désespéré.

Quand je m'approchai de la tente du fanatique, il vint au-devant de moi, se prosterna jusqu'à terre et baisa le bas de mon abbaye.

Je fus tellement étonné d'un changement si subit dans la façon d'agir de cet homme, que, malgré moi, je reculai.

Je craignais qu'il n'eût pris cette posture pour s'armer à la dérobée de son djembie, se relever prompt comme l'éclair et me frapper *vertueusement* à la moine Jacques Clément.

Mais, se relevant dans l'attitude la plus humble, et les mains croisées sur sa poitrine :

—Je ne suis pas digne, me dit-il, de poser mes lèvres sur tes vêtements.

—Quand leur cœur est pur, tous les serviteurs d'Allah sont égaux devant lui, répondis-je.

Qu'on ne s'étonne pas de nous entendre ainsi parler assez souvent par sentences; quand on les place à propos, elles produisent un grand effet sur l'esprit des Arabes, qui, les plus ignorants mêmes, les emploient à tout bout de champ dans leurs récits et leurs conversations.

Nous allâmes près de la malade.

A mon grand étonnement, quand Hamza eut développé la jambe de sa femme, je la trouvai dans un état plus satisfaisant qu'il ne m'avait paru possible de s'y attendre, même les circonstances les plus favorables réunies.

L'action des cataplasmes et des lotions avait fait disparaître toute inflammation, et la tuméfaction avait tellement diminué, que l'on voyait parfaitement toutes les formes du membre qui, la veille, était méconnaissable.

Et voilà comme la Providence sert les médecins quelquefois !

Néanmoins, je ne laissai point éclater ma surprise.

pas que tu n'aies détruit le tabân qui habitait Kassr-el-Cheïtan, et je suis sûr qu'après en avoir guéri plusieurs de la frappure des serpents, ta présence nous préservera bien des fois encore des effets du mauvais œil et des embûches des esprits infernaux.

—Tu es superstitieux, Hamza; hier tu me regardais comme un suppôt de l'enfer, tu me regardes aujourd'hui comme un saint; ton erreur est toujours égale; je suis composé de chair et d'os comme toi; pour ton bonheur, vois les choses avec les yeux de la raison.

—Il ne m'est pas permis d'écarter le voile dont tu te caches; mais, qui que tu sois, je te jure que tu n'as qu'à parler, et je t'obéirai; comme preuve de mon engagement, prends, dit-il.

Et ce disant, il coupa une mèche de sa barbe et me la remit après l'avoir serrée dans un sachet de cuir.

Quand un musulman jure sur sa barbe, on peut croire à son serment; si un Arabe en donne un seul poil, il est censé vous avoir livré sa personne tout entière.

Nous échangeâmes une poignée de main, et je sortis.

Quelle qu'en fût la cause, je n'étais pas fâché de ce changement dans l'opinion que Hamza avait de moi.

Son djembie était pour moi comme une épée de Damoclès, et il m'arrivait parfois d'en être préoccupé sans que je le voulusse.

Tous nos malades visités, je me rendis chez Séïd-Ahmed.

Les compliments d'usage échangés, le café servi, le chicha et la chibouque allumés :

—Eh bien, me dit-il, persistes-tu toujours à pousser en avant?

—Plus que jamais, lui répondis-je, les portes du Mareb ne me sont-elles pas ouvertes, maintenant que j'ai subi mes épreuves?

Le taleb hocha la tête.

—Est-ce que j'aurais encore quelque chose à craindre, lui demandai-je.

—Tu n'auras rien à craindre tant qu'on aura besoin de toi.

—Je peux alors me tenir constamment sur mes gardes, car je ne vois point quels services on peut attendre de ma part.

—N'importe, pourvu qu'on te croie capable d'en rendre, tu seras sauvé comme tu l'as été jusqu'ici.

—Que veux-tu dire?

—Écoute, Hadji, ce ne sont pas seulement les éléments, les tempêtes du désert et ses mers de sable que tu as à redouter; dans cette partie de l'Arabie, les hommes sont plus dangereux que tout cela.

—Je tâcherai de me garantir des hommes comme des éléments.

—Fais attention à ce que je vais te dire, Hadji.

—Parle, je suis tout oreilles.

—Comme toi, je suis étranger au pays de Dsjof; avant d'y venir, j'habitais Mascate, où je suis né, et, comme taleb, j'y jouissais de la faveur de l'imam; on fut jaloux de cette faveur, et des intrigues de cour me perdirent dans son esprit; je fus alors forcé de m'éloigner. Je ne te dirai pas combien de

temps je fus à chercher un asile, une retraite où je pusse tranquillement passer mes jours; presque partout je ressentis les effets de ma disgrâce : à peine installé dans un lieu, je m'apercevais que je n'avais plus qu'à le quitter.

Enfin, un concours de circonstances, qu'il est inutile de te rapporter, m'amena jusqu'ici.

Si le bruit de ma défaveur me suivait, ou même me précédait, je te dirai cependant que, par compensation, il en était de même de la réputation de savant qu'on avait bien voulu me faire.

A mon arrivée à Mareb, Séïd-Abd'el-Rahman me fit demander.

Il jugeait ce jour-là.

J'assistai à la séance comme tu y as assisté hier.

Une cause dans laquelle le nagib était embarrassé, se présenta.

Voici ce dont il s'agissait :

Un réis était mort laissant une grande fortune.

Ce réis n'avait qu'un fils: mais depuis longtemps cet unique héritier était disparu, et l'on supposait qu'il n'existait plus.

Il avait abandonné son père à cause d'un mariage avec une fille pauvre d'une tribu nomade, auquel celui-ci ne voulait pas consentir.

A la mort du réis, au lieu d'un fils pour recueillir sa succession, il s'en présenta trois.

Tous les trois appuyaient leurs prétentions de récits, d'assertions également vraisemblables.

Séïd-Abd'el-Rahman voulait bien prononcer entre

eux, mais il était dans une perplexité très-grande.

—Mon discernement, me dit-il, ne doit jamais se trouver en défaut quand il s'agit d'une contestation entre mes sujets, sans quoi l'on douterait de l'infaillibilité de mes jugements, et ils perdraient de leur autorité.

Comment déciderais-tu à ma place? me demanda t-il.

—Renvoie les parties à un mois, lui dis-je.

—Et le mois écoulé?

—J'ai une idée en tête, lui répondis-je, et, si elle ne te convient pas, nous aviserons d'ici là.

Les parties furent renvoyées à un mois.

—Maintenant, dis-je à Séïd-Abd'el-Rahman, fais répandre le bruit que le réis, pour préserver son fils de l'influence du mauvais œil, qu'il soupçonnait avoir présidé à sa naissance, lui avait tracé l'image d'un croissant sur la poitrine avec la pointe d'un djembie; surtout il faut ajouter que la chose est prouvée.

—Que s'ensuivra-t-il?

—Pensant que l'entaille sera cicatrisée au jour où tu dois rendre ton jugement, si les trois prétendants sont des fripons, sois certain qu'ils auront chacun la marque d'un croissant à te montrer, ou bien, dans le cas contraire, il n'y en aura que deux qui la porteront.

Il fut fait comme j'avais dit, il arriva comme aussi je l'avais prévu.

Deux des plaideurs se montrèrent avec une cicatrice formant un croissant.

Le troisième dit :

—Je suis bien le fils de celui dont je réclame l'héritage, et pourtant je n'ai pas de cicatrice comme mes adversaires ; c'est donc un mensonge qu'on a inventé pour me mettre hors de cause, pour me dépouiller de mon bien ; dans tous les cas, un de ces deux hommes serait un imposteur.

Dès ce moment, Séïd-Abd'el-Rahman m'attacha à sa personne.

Je suis l'oracle qui lui dicte ses sentences ; c'est par mon conseil qu'il a rendu les deux jugements dont tu as été témoin.

—Eh bien ! je t'assure, dis-je à Séïd-Ahmed, qu'il ne m'en a pas soufflé mot, et qu'il en a reçu mes compliments comme s'il les eût mérités.

—J'ai été renvoyé de partout, continua le taleb, d'imam en chérif, de chérif en nagib, jusqu'à ce que j'aie trouvé Séïd-Abd'el-Rahman, à qui j'ai été utile, et sans la circonstance du jugement qui m'a valu sa bienveillance, j'aurais été, ici comme ailleurs, forcé de m'éloigner.

Les puissants n'aiment pas ceux qui ont des lumières ; ils les craignent et les haïssent au contraire, et, à cause de cela, ils les éloignent ou les persécutent, à moins que ceux-ci ne consentent à être leur jouet : voilà pourquoi je me suis résigné à être celui de Séïd-Abd'el-Rahman.

—Mais tu occupes une position élevée, brillante et qui paraît assurée près de lui ?

—Assurée ! tant qu'un caprice ou un soupçon ne

viendront pas m'en faire descendre, et tant qu'un autre ne pourra pas me remplacer.

—Je ne suis point flatteur, et je t'assure qu'il lui serait difficile de trouver un conseiller tel que toi.

—Je suis fatigué, poursuivit Séïd-Ahmed, de répéter ce que je souffre aux murs de ma demeure; il y avait longtemps que j'avais besoin de le dire à un homme; je t'ai choisi, toi, Hadji, parce que tu es étranger comme moi et que tu ne dois pas rester parmi nous; ta franchise et ton courage m'ont intéressé, je voudrais te préserver des dangers auxquels tu vas t'exposer.

—Quels sont-ils?

—Les Maréby et les Hadrâmy sont pleins de méfiance et de haine contre les étrangers; tu vas être surveillé, épié dans toutes tes actions, dans tes paroles, même dans tes mouvements; cet espionnage te suivra partout, au dehors, sous ta tente, dans ton intérieur; je suis sûr que les gardes que t'avait donnés Séïd-Abd'el-Rahman t'épiaient, bien qu'ils n'en eussent peut-être pas reçu l'ordre.

—Quel soupçon pourrais-je inspirer?

—Il y a dans ce pays, tu dois le savoir sans doute, une ligue occulte, mais implacable, et qui s'étend bien au delà du golfe Persique, contre tout ce qui vient des pays civilisés; je t'ai parlé avant-hier, quand nous avons visité ensemble les ruines, par sentences, parce que je voulais, sans en venir à ces confidences, te détourner de ton entreprise; chaque

Arabe de ces contrées, sur lequel son prince a cependant droit de vie et de mort, aussi bien que le sultan de *Stamboul* sur ses sujets, chaque Arabe de ces contrées se croit libre et craint qu'on ne lui apporte la servitude du dehors; malheur à celui qui voudrait éclairer son ignorance, détruire ses superstitions et son fanatisme soigneusement entretenus par les nagibs et les notables; ceux-ci ont formé entre eux une immense confédération pour conserver leur pouvoir : cette simplicité qu'ils affectent n'est qu'un moyen de tromper le peuple; afin qu'on les croie différents des princes étrangers, ils renoncent aux dehors de la puissance, mais c'est pour mieux la garder en réalité; ils ont leurs agents secrets (regabs) répandus partout, et quiconque voudrait tenter d'opérer une réforme dans les lois ou les mœurs, quelque favorable au peuple qu'elle pût être, serait mis à mort par un homme du peuple même; tu dois tout louer, tout admirer sans restriction, et encore ne faut-il pas qu'on puisse douter de ta bonne foi!

—Je me conduirai comme j'ai fait jusqu'ici.

—Tu crois donc t'être bien adroitement tiré de tes épreuves?

—Quant aux épreuves, je crois que j'ai eu du bonheur, voilà tout, du moins en ce qui regarde la dernière, dont j'ai été quitte pour une excoriation.

—Pour ton interrogatoire, on a bien voulu se contenter de tes réponses; sans cela, on t'eût répliqué qu'on ne venait pas si loin poussé par la curiosité, que si un intérêt de commerce ne t'amenait pas, tu arrivais

évidemment avec de mauvaises intentions parmi nous; les seuls trafiquants et marchands peuvent espérer de trouver le passage libre; mais les curieux, les savants, les philosophes sont chassés au loin, et le plus souvent on envoie leurs âmes *tenir compagnie à Satan, laissant leurs corps pourrir et se décomposer dans les oubliettes.* J'ai vu, depuis que je suis à Mareb, trois étrangers qui ont voulu franchir ses frontières; un seul a été chassé tout récemment (Arnaud), les deux autres ont laissé leurs os sous les voûtes de la Tour.

—A quoi puis-je devoir la bienveillance que m'a témoignée Séïd-Abd'el-Rahman?

—A son *impuissance.*

Ta réputation t'avait devancé, on avait rapporté que tu avais opéré des prodiges à Abû-Arisch et dans l'imamat de Sana; que tu pouvais, à ton gré, ôter ou rendre la sensibilité, et le nagîb t'attendait pour opérer un prodige sur sa personne: sans cela ta perte était résolue du moment où tu étais descendu de Kassr-el-Cheïtan.

J'avais guéri le chérif Husseïn d'une rétention d'urine et fait quelques essais de magnétisme dans les montagnes de *Damar.*

—Il était plus simple alors de ne pas me laisser revenir de la montagne, comme il est arrivé à ceux qui y sont allés avant moi, dis-je à Séïd-Ahmed.

—Tu ne dois ton salut qu'au hasard, répliqua-t-il. On te savait homme d'entreprise, et on a cru que tu avais déterminé la caravane à pénétrer le mystère de ce séjour; trop peu nombreux pour hasarder un com-

bat contre tant de monde, ceux que tu y a rencontrés ont préféré pour l'heure te laisser partir, sauf à te faire payer plus tard ta témérité.

—Quels sont les hommes que j'y ai vus?

—Des affidés de la grande confédération des souverains et des notables, c'est un pacte de la ligue dont je t'ai parlé; de là ils épient ce qui se passe, et leurs émissaires en apportent la nouvelle à tous les membres de la vaste association.

—Et mon audace me sera-t-elle pardonnée?

—Je ne sais, mais garde-toi de dissuader Abû-Bekr-el-Doâni ou tout autre de sa croyance, comme tu l'as déjà fait : il faut que ce lieu conserve la redoutable renommée qu'on lui a faite; si tu parles trop, un djembie coupera ta parole ou le poison glacera ta langue.

—Je ferai mon profit de tes avis; mais, demandai-je, me diras-tu maintenant comment j'ai échappé au péril de mes épreuves? Quant au saut de la Tour et à mon combat avec la panthère, je sais à quoi m'en tenir; mais comment ai-je échappé à la rage de mon compagnon de voyage?

—Cet homme, dès son arrivée, était venu t'accuser de sorcellerie, de magie, de malfaisance, et demander ta mort; on la lui promit; de plus, il obtint de te la donner de sa main; au moment où l'on brandissait le coutelas sur ta tête, on le fit entrer; tu sais ce qui s'est passé ensuite.

—Je ne sais pas tout du moins, et c'est ce que je voudrais apprendre.

—Comment, tu ne devines pas que le nagib, ne voulant pas te faire mourir, ordonna de retirer les balles des pistolets de cet homme, de les remplacer par une quantité de poudre suffisante pour que la supercherie ne fût pas découverte en mettant la baguette dans les canons? Voilà comment tu n'as été que blessé; c'est chose bien simple, comme tu vois.

—Quoique je n'aie pas ta sagacité, je me doutais de quelque chose comme cela; seulement, si j'étais sûr de l'intention homicide de mon compagnon de voyage, j'ignorais que son arrivée au moment de mon exécution eût été concertée d'avance.

—Tu sais bien, toi mieux que tout autre, qu'il n'y a rien de surnaturel; eh bien! sois convaincu aussi que presque rien de ce qui t'arrivera ne sera l'effet du hasard.

—Je te remercie, Séïd-Ahmed, je me souviendrai de notre entretien.

Et sortant de chez lui, je m'en éloignai presque comme on s'éloigne de la maison d'un ami.

Je souffrais en quittant cet homme intelligent, au cœur droit et bon, de penser que j'allais le laisser au milieu de gens auxquels il était forcé de cacher ses pensées et ses souffrances morales.

XVII

La dïa. — Deux panthères. — Une exécution.



Le lendemain de la scène tragique entre Abû-Bekr-el-Doâni et les voleurs, de l'enterrement de notre larron, du changement si subit de Hamza à mon égard, et de mon entretien avec Séïd-Ahmed, c'est-à-dire le samedi 12 août 1844 (10 *châban* 1261), pendant que chacun était à ses ablutions et à son Salat-el-Fedjer, nous vîmes arriver à nous une députation de Harîb, composée de ses principaux notables et suivie de nombreux curieux.

Les salutations et les compliments d'usage échangés :

—Comment se fait-il, demanda l'un d'eux à notre réis, que vous ayez tué l'un des nôtres, l'avant-dernière nuit, ainsi que nous l'ont appris hier deux de ses camarades qui gardaient avec lui nos troupeaux dans ces environs?

Sèlon la loi, vous nous devez sa dïa, et nous venons vous la réclamer.

— O *Harîby* ! répondit Abû-Bekr-el-Doâni, celui que nous avons tué était un voleur, nous l'affirmons par notre saint Prophète, au nom duquel on ne jure jamais en vain; et nous l'affirmerons au jour du jugement, quand Allah sera cadi et les anges témoins.

Cet homme a été surpris dans la nuit, rampant sur le sable vers ma tente, et je l'ai tué.

Nous ne refusons pas, cependant, de vous rendre justice, et si la loi nous condamne à payer le prix du sang, nous obéirons.

L'affaire fut, en conséquence, portée devant Séïd-Abd'el Rahman, qui, après avoir entendu les parties, nous donna gain de cause et prononça ainsi son jugement :

« Cet homme est venu pendant la nuit pour voler la caravane ;

« Il a été tué ;

« La dïa n'est point due, car, d'après la loi du Prophète, le voleur de nuit doit mourir. »

Nos adversaires se rendirent sans murmurer à cette décision.

Voyant qu'ils avaient été trompés par les deux prisonniers que nous avions relâchés, ils s'en revinrent avec nous au campement, et nous leur fîmes honneur comme à des hôtes amis.

Ils s'en retournèrent ensuite à Harîb, en nous souhaitant toutes sortes de prospérités.

Quand ils furent partis, j'allai trouver Abû-Bekr-el-Doâni dans sa tente.

Il était en train de grignoter un plat de sauterelles grillées au feu.

Il me demanda si j'en voulais faire autant.

Je le remerciai de tout mon cœur.

—Alors prends une chibouque, me dit-il, en attendant le café.

Puis, après un moment, tout en savourant avec délices ses sauterelles grillées :

—As-tu vu, me dit-il, ces deux vauriens de bergers que nous avons eu la bêtise de relâcher, qui ont eu l'audace de nous faire réclamer la dïa!

—Oui, mais ils ne l'ont point obtenue.

—C'est bien heureux! Où aurais-je pris les cent chameaux que j'eusse été obligé de donner si j'avais été condamné?

—Les cent chameaux?

—Oui.

—Impossible!

—Cela est, cependant.

—Jusqu'ici je la croyais partout de mille *dinars* [1] ou dix mille *dirhems*.

—Tu te trompes.

—J'en suis sûr, il me semble.

—Pour les villes, oui; mais pour le désert, il en est autrement.

—Pourquoi cela?

[1] Appelés aussi *tomans;* la valeur du dinar est d'environ 12 fr. 50 c. de notre monnaie.

—Parce que les villes n'observent pas la loi.

—Mais je n'ai jamais entendu parler d'une dïa de cent chameaux, cependant.

—Comme musulman, tu devrais la connaître.

—Si elle existe, c'est vrai.

—Comment si elle existe! Je vais t'en dire l'origine.

—Voyons.

—Voici le fait :

Il remonte au temps de l'aïeul du Prophète.

—D'Abd'el-Moutaleb?

—Oui.

—Abd'el-Moutaleb n'avait qu'un enfant.

Dans sa douleur, il adressa au ciel cette prière :

« Seigneur! si tu m'accordes encore neuf fils, je jure de t'en immoler un en actions de grâces. »

Allah exauça sa prière.

Abd'el-Moutaleb, fidèle à son vœu, remit alors au sort à décider quelle serait la victime.

Le sort choisit Abd'Allah.

Mais les *Koreïchites*[1] s'élevant contre le sacrifice, il fut décidé qu'Abd'Allah serait mis d'un côté et dix chameaux de l'autre; que le sort serait de nouveau consulté jusqu'à ce qu'il se prononçât en faveur de l'enfant, et qu'autant de fois il lui serait contraire, dix autres chameaux seraient ajoutés aux premiers.

Abd'Allah ne fut racheté qu'à la onzième épreuve, et cent chameaux furent immolés à sa place.

[1] Tribu descendante de Koreïch, le plus illustre des douze fils d'Ismaïl, et alors en possession de la Mecque et du territoire sacré.

Quelque temps après, Allah manifesta qu'il avait accueilli favorablement cet échange, car il fit naître d'Abd'Allah notre seigneur Mohammed.

Depuis ce temps, le prix du sang, la dîa d'un Arabe nomade, est fixée dans tout le désert à cent chameaux.

—Je t'avoue qu'on ne m'avait jamais dit cela.

—Tu apprendras bien d'autres choses, si, comme je le pense, tu persistes à poursuivre ton voyage.

—Tu ne te trompes pas, j'y persiste.

—Tu n'es donc pas fâché d'être venu à Mareb?

—Pourquoi le serais-je?

—Le sais-je, moi?

—Comment le supposes-tu, alors?

—Tu aurais pu ne pas être satisfait du nagîb; qu'en penses-tu?

—Je pense qu'il est ce qu'il veut paraître.

—Quoi?

—Un brave homme.

—Tu as raison; il est brave homme, au fond.

Je ne puis garantir que le réis me dit ce qu'il pensait; peut-être mentions-nous tous les deux.

—Ne t'a-t-il rien donné? continua Abû-Bekr-el-Doâni.

—Si fait; il m'a donné beaucoup, au contraire.

—Quoi donc?

—Son amitié, m'a-t-il assuré.

—On ne peut guère compter sur l'amitié des hommes, en général, encore moins sur celle des princes.

—Dans tous les cas, il me laisse toujours continuer ma route.

—Oui ; mais prends garde, cependant.

—Crois-tu qu'il me tende un piége?

—Non ; mais si tu pousses jusque dans l'Hadramont, sa protection pourrait devenir inutile.

—Sois tranquille, je serai prudent.

—Puisque tu es décidé à ne point rétrograder, je t'avertis que nous partons demain, à minuit.

—Pourquoi pas entre sept et huit heures, comme toujours?

—Parce qu'il me faut jusque-là pour terminer mes affaires en ce lieu.

—Nous partirons quand tu voudras; après tout, tu es le maître.

Comme j'allais le quitter :

—Si tu veux, me dit-il, pour nous bien préparer à nous mettre en route, nous irons nous baigner ce soir dans le Dona.

—J'accepte, lui répondis-je.

—Eh bien ! j'irai te prendre après le Salat-el-Encha.

—A l'heure dite, je t'attends.

Rentré sous ma tente, je tirai mon journal de voyage de son étui et j'inscrivis tant bien que mal ce qui s'était passé à Mareb depuis mon arrivée; je dis *tant bien que mal*, car, craignant d'être observé, j'étais obligé de discontinuer mon travail au moindre bruit qui se faisait au dehors.

J'étais probablement perdu si l'on m'eût surpris livré à cette besogne.

A six heures, les nègres du nagib, comme toujours, apportèrent le souper.

Abû-Bekr-el-Doâni, fidèle à sa parole, vint me prendre après la prière du soir.

L'astre-roi, dépouillé de ses rayons, flamboyait encore comme une fournaise, teignant de pourpre tout un côté de l'horizon.

Peu à peu, l'ardente lumière pâlit, et, par d'insensibles gradations, tourna au ton orange, au vert sombre, au jaune vif, au bleu de saphir.

De larges bandes éclairées et pâles sillonnaient le couchant.

Les brillantes étoiles de la Grande-Ourse semblaient planer dans la sérénité de l'espace, et la voie lactée ruisselait sur nos têtes comme une rivière de diamants.

Bientôt une lune brillante se détacha d'un rideau de nuages, fit pâlir les lumières de notre campement, et confondit la caravane et le paysage en une même teinte argentée.

Douce clarté, qui vous poussait comme malgré vous à la rêverie!

Ces nuits de l'Arabie ont un charme indéfinissable.

C'est le laisser-aller de l'âme dans toute sa mollesse.

Comme le tableau n'a qu'un aspect, il ne fait naître en vous qu'une pensée, pensée qui tombe sur votre cœur comme goutte de rosée, pour y rester longtemps fraîche et assoupie.

Cette goutte de rosée, que vous aspirez avec délices, c'est l'amour vaporisé qui vous pénètre par tous les pores.

On dirait que la nature partage votre abandon.

Cette harmonie vient enivrer votre être comme une mélodie céleste, comme une douce voix de femme au milieu du bocage, comme le chant de la fauvette au bord du ruisseau ombragé et paisible.

Peu à peu l'âme sent le besoin d'épancher au dehors les émotions dont elle est pleine, et il est bien rare alors qu'elle ne trouve pas de sympathies.

C'est en humant avec délices l'air rafraîchi d'une de ces nuits splendides, que nous arrivâmes sur les bords du Dona.

Nous le trouvâmes encombré de baigneuses.

Les hommes et les femmes alternent pour se livrer au plaisir du bain.

C'était, sans nous en douter le moins du monde, la soirée des femmes que nous avions choisie.

Ce qui, en Europe, eut été le moindre des désagréments, en était, au contraire, un fort grand à Mareb.

Nous n'avions qu'à nous éloigner au plus vite.

Malgré l'innocence de nos intentions, notre méprise eût pu nous coûter cher.

Nous nous éloignions donc, et nous étions déjà à une assez grande distance, lorsqu'un cri aigu, déchirant, qui partait de la réunion des femmes, nous fit frissonner malgré nous.

Nous nous dirigeâmes en toute hâte vers le point d'où était parti ce cri alarmant.

Arrivés près des baigneuses, nous les trouvâmes tout effarées et tremblantes.

Au milieu d'elles, une dizaine de jeunes filles se lamentaient, et, suivant la coutume arabe, s'arrachaient

les cheveux et se déchiraient le visage et la poitrine en signe de désespoir.

Nous apprîmes de celles-ci qu'au moment où elles allaient se mettre à l'eau, était survenue une énorme panthère qui avait saisi l'une d'elles par le milieu du corps, l'avait jetée sur son dos et s'était enfuie avec sa proie vers la montagne.

Déjà plus de trois cents Arabes étaient arrivés, les uns armés de piques, de casse-têtes, les autres de sabres, de pistolets et de fusils à mèche.

C'est que le cri de frayeur de la jeune fille enlevée avait été si perçant qu'il était arrivé jusqu'au campement de la caravane, avait retenti dans les jardins et les habitations de Mareb.

Chacun avait compris instinctivement ce dont il s'agissait, s'était armé à la hâte et était accouru.

A ce moment, un miaulement affreux vint indiquer clairement la direction qu'il fallait prendre.

A l'instant, chaque homme lança une imprécation, les abbayes se relevèrent, les armes s'apprêtèrent, et l'on s'élança à la poursuite de la bête féroce.

D'un bond, pour ainsi dire, tout le monde a franchi la vallée des Digues et se trouve au pied d'une des deux montagnes qui la flanquent.

A la clarté de la lune, on aperçoit distinctement deux panthères qui s'enfuient.

L'une d'elles, celle qui est en avant, semble faire des efforts inouïs pour s'éloigner; ses bonds n'ont aucune puissance, ils sont appesantis par le fardeau qu'elle porte.

Ce fardeau, c'est l'enfant qu'elle a ravie, jeune fille de huit à neuf ans environ, qui, par un hasard providentiel, s'est trouvée jetée, jambes pendantes, sur le dos de la bête cruelle, a embrassé son cou de toute la force de ses bras et s'y est cramponnée en crispant ses doigts et enfonçant ses ongles dans la fourrure.

L'animal qui suit le premier pourrait aisément le devancer, il est libre et n'a rien qui retarde sa course, mais il semble ne rester en arrière que pour protéger la retraite.

Dès que les deux panthères sont en vue, leurs assaillants, qui étaient éparpillés, se resserrent en courant sur elles; ils ne font bientôt plus qu'un groupe compacte; on se presse, on se heurte, on lutte de vitesse pour arriver le premier.

On n'a pas fait vingt pas que cent détonations se font entendre à la fois.

Au même instant, la panthère libre s'affaisse et roule convulsivement sur le sol en poussant un extrême miaulement.

L'autre, se sentant poursuivie et près d'être atteinte, effrayée par la centuple explosion, veut redoubler de vitesse et répond au miaulement de sa compagne par des miaulements multipliés.

Mais l'espace qui la sépare des chasseurs se raccourcit à vue d'œil.

Néanmoins, elle avance toujours sans lâcher prise.

Depuis longtemps elle serait, elle aussi, étendue sans vie; mais la jeune fille qu'on veut lui arracher, la protége; on craint que les balles n'atteignent

celle qu'on veut sauver et ne lui donnent la mort.

Il n'y a d'autre moyen pour lui arracher sa victime que d'arriver jusqu'à l'animal et de le terrasser à l'arme blanche.

Une vingtaine de poursuivants, plus agiles, plus lestes que les autres, vont l'atteindre; tout le monde pousse en avant et les suit.

Mais la panthère s'engouffre dans un trou creusé sous un énorme roc et disparaît à tous les yeux.

C'est dans cet antre qu'il faut pénétrer.

On s'entre-regarde avec effroi.

Pendant ce temps, un homme jeune s'est dépouillé de sa sommada, de son abbaye et de sa fouta en un tour de main; il tient un djembie entre ses dents, une torche et une hachette d'une main, un pistolet de l'autre.

Il entre en rampant dans la caverne.

La panthère, épouvantée par la lumière de la torche, est immobile sur ses pattes, et la jeune fille gît à côté d'elle.

Celle-ci n'est qu'évanouie, car les soubresauts de son corps attestent qu'elle respire encore.

L'homme et la bête se regardent, s'observent.

Celle-ci, ramassée sur elle-même, fait entendre un grognement sourd qui fait résonner le roc dont est formée la grotte; son œil est en feu, son poil hérissé, sa queue bat ses flancs et sa gueule menaçante montre ses terribles crocs.

Quoique fatiguée, haletante d'une longue course, elle se prépare au combat; c'est une mère qui va non

plus disputer sa proie, mais défendre sa progéniture, car elle a des petits.

Mais, pendant qu'elle semble attendre l'attaque, l'homme a tranquillement et d'une main sûre dirigé son pistolet vers elle, et sa balle est venue lui fracasser l'épaule.

Elle bondit aussitôt en poussant un effroyable miaulement, et un combat corps à corps s'engage entre eux.

Tout le monde était rassemblé à l'entrée de la caverne.

Au bruit de la détonation du pistolet, au miaulement de l'animal avait succédé un silence funèbre.

Que s'était-il passé?

Honteux de leur inaction, quelques hommes pénétrèrent alors avec résolution dans ce gîte de bêtes féroces.

Ils en ressortirent presque aussitôt, traînant après eux le cadavre de la panthère, portant le corps de la jeune fille et soutenant son libérateur blessé.

A cette vue, Abû-Bekr-el-Doâni s'écria en élevant fortement la voix :

—Allah protége évidemment cette jeune fille, car après lui avoir envoyé un homme d'une intrépidité rare pour la sauver, il lui en envoie un autre d'une science prodigieuse pour fermer ses blessures.

Et se tournant vers moi :

—Approche, Hadji, me dit-il, et rends complétement à la vie celle qui a été et qui est peut-être encore bien prés de la mort.

Chacun s'écarta pour me laisser un libre passage.

N'ayant rien pour leur donner même les premiers soins, je demandai qu'on transportât les deux blessés dans notre campement.

On sait qu'il n'était pas fort éloigné des rives du Dona.

Au bout d'un quart d'heure, ils furent sous ma tente.

A leur arrivée, la jeune fille avait repris ses sens.

Elle avait une assez grave blessure au flanc où s'étaient enfoncés les crocs de la panthère, en la saisissant pour la jeter sur son dos; mais, malgré sa gravité, cette blessure n'avait rien d'alarmant.

Quant au jeune homme, il avait les chairs profondément déchirées à la poitrine, aux bras et aux cuisses, mais point de membre fracturé, point d'articulation endommagée.

Il était sur ses pieds, et, comme tous les Arabes, pendant que je pansais la blessure de la jeune fille, il s'était mis sur les siennes, pour en arrêter le sang, de la boue qu'il avait faite avec de la terre délayée dans de l'eau.

Pendant que je me livrais à mes opérations chirurgicales, voici ce qui était arrivé.

Plusieurs des témoins de l'événement qui venait d'avoir lieu étaient allés chercher le corps des deux panthères, prendre leurs petits dans leur gîte, et, descendus en ville, avec ceux-ci comme prisonniers et ceux-là comme trophée, ils avaient raconté ce qu'ils avaient vu.

En Arabie, plus que partout ailleurs, le bruit d'une nouvelle se répand avec rapidité.

Celle-ci fut bientôt arrivée à la Tour.

Au moment où les blessés allaient quitter le campement, un brouhaha nourri de plusieurs milliers de voix arriva jusqu'à nous, et en même temps, malgré la clarté de la lune, l'air brilla d'une lumière rougeâtre, pareille à la lueur d'un violent incendie.

C'étaient les cris d'allégresse des habitants de la ville et la lumière de l'innombrable quantité de torches qu'ils portaient, qui venaient jusqu'à nous.

Ils arrivèrent dans notre campement, nagib et notables en tête.

—Hadji, me dit Séïd-Abd'el-Rahman s'avançant vers moi, je te remercie pour les soins que tu as donnés à cette enfant, car elle est de mes parentes et la famille la chérit bien tendrement.

Puis, après avoir appelé auprès de lui le jeune Arabe :

—Qui es-tu? lui demanda-t-il.

—Je ne suis qu'un pauvre rakka (messager), répondit-il.

—Eh bien ! continua le nagib, tu t'es acquis des droits éternels à ma reconnaissance; je te proclame l'égal de mes notables et te promets d'améliorer ta position de manière à ce que tu puisses figurer honorablement parmi eux.

De plus, tu es dès ce moment le fiancé de celle que tu viens d'arracher à la mort, et si Allah lui prête vie jusqu'à ce qu'elle soit en âge de devenir la compagne d'un homme, tu seras son époux.

—Allah soit loué et nous conserve notre nagib! s'écria le jeune homme.

—Allah soit loué et nous conserve notre nagib! répéta la foule.

Aussitôt un corps de musique, composé de tous les virtuoses de la ville, fit retentir l'air du bruit de ses instruments.

Quatre ou cinq brancards furent à l'instant improvisés.

Sur l'un on plaça la jeune fille, sur l'autre son sauveur, et je fus, malgré moi, forcé de me placer sur le troisième; sur les deux autres et derrière nous on mit les corps des deux panthères et leur famille, qui mêlait ses vagissements aux cris de joie qui se faisaient entendre.

On organisa un cortége triomphal.

La musique était en tête.

Seïd-Abd'el-Rahman marchait ensuite avec ses notables derrière lui.

Puis venaient les civières portées sur les épaules de quelques hommes qui avaient disputé cet honneur.

La foule suivait poussant des cris de réjouissance, d'actions de grâces à la Providence, d'admiration pour le courage du jeune homme, et de louanges pour le nagib qui l'avait si bien récompensé.

Nous descendîmes ainsi du campement vers la ville, éclairés par un nombre de torches presque double de celui des habitants.

En effet, chaque Marébу en portait plutôt deux qu'une.

On parcourut toutes les rues de Mareb, et il était

une heure très-avancée dans la nuit quand cette fête imprévue fut terminée.

Notre campement avait été déserté par la plus grande partie de ses membres, qui étaient allés prendre part aux réjouissances ou jouir du spectacle qu'elles offraient.

Nos chouafs, à cause du tumulte qui avait eu lieu, avaient négligé leur surveillance ordinaire.

Les voleurs, qui profitent de toutes les circonstances, n'avaient pas laissé échapper celle-ci.

Un bon nombre s'étaient glissés parmi les tentes, et ils faisaient main basse sur tout ce qui se trouvait à leur portée.

Ils allaient se retirer chargés d'une bonne prise, lorsque, découverts à temps par une vieille femme qui jeta aussitôt l'alarme dans toute la caravane, ils s'empressèrent, pour mieux fuir, de jeter leur butin.

Mais les chaousses et ce qui restait d'hommes dans le campement se mirent à les poursuivre et à les rechercher de tous côtés; nous nous joignîmes à eux, et, soit dans les ravins, soit derrière des quartiers de roche, soit dans les herbes et les broussailles, nous en prîmes quarante.

On les garrotta et ils furent mis en lieu sûr où on les garda à vue.

Je rentrai sous ma tente vers trois heures.

Le restant de la nuit fut paisible pour tout le monde, excepté, probablement, pour les quarante voleurs qui savaient d'avance ce qui les attendait :

La décollation !

Le lendemain, en effet, dimanche 13 août 1844 (11 *châban* 1261), ils furent tous décapités, au petit jour, devant la Tour.

Comme on se préparait à l'exécution, un homme bienveillant, une âme charitable, un philanthrope, un philosophe partisan de l'abolition de la peine de mort sans doute, s'approcha de Séïd-Abd'el-Rahman pour intercéder en leur faveur, afin qu'on leur laissât la vie.

Le nagîb l'écouta.

Puis, le remettant aux mains de l'exécuteur :

—Décolle-moi celui-ci avec les autres, lui dit-il ; un homme qui s'intéresse à de pareils gueux ne peut être que leur complice.

La chose fut faite comme elle venait d'être ordonnée, et, si en réalité le nombre impair est agréable aux dieux,.... *numero Deus impare gaudet*, les dieux durent être satisfaits, car ils eurent quarante et une têtes au lieu de quarante.

XVIII

Départ de Mareb.



Cette exécution terminée, nous retournâmes à notre campement où chacun commença aussitôt à mettre ordre à ses affaires afin d'être prêt à partir à minuit.

C'était l'heure, on se le rappelle, qu'avait choisie la veille, le réis.

Sur les midi, nous vîmes arriver les principaux négociants de la ville.

Ils venaient demander à Abû-Bekr-el-Doâni s'il voulait bien recevoir une cinquantaine d'entre eux dans sa caravane et les conduire eux, leurs bêtes et leurs marchandises jusqu'à Doân.

Ils lui apportaient en même temps les cadeaux d'usage en vêtements et en argent.

J'étais avec Abû-Bekr-el-Doâni quand lui arriva cette députation.

— O mes enfants, dit-il, je consens volontiers à vous conduire où vous désirez, et, s'il plaît à Allah, je vous mènerai en bonne route, où ni vous ni vos chameaux n'aurez ni faim ni soif.

—C'est parce que nous avons confiance en toi que nous venons te trouver, répondit celui des négociants qui s'était chargé de porter la parole.

—Cette confiance ne sera pas trompée, répliqua Abû-Bekr-el-Doâni.

Je me charge de vous faire traverser avec la paix les tribus et les peuplades nomades que nous rencontrerons.

Mais vous le savez, la plupart d'entre elles sont orgueilleuses et fortes.

N'oubliez pas le proverbe :

Si celui dont tu as besoin est monté sur un âne, dis-lui. Quel beau cheval tu as-là, Sidi !

D'autres sont avides et méchantes, il vous faudra les acheter et vous tenir en garde contre elles.

Dans ce cas, quand je vous ferai signe de l'œil, donnez, ne marchandez pas vos présents.

Quand je vous dirai : Prenez garde à vous ! soyez attentifs à toutes choses; que vos yeux observent tout, que vos oreilles ne laissent pas échapper une parole.

Si vous suivez mes instructions, tout ira bien.

Retournez donc chez vous, achevez vos préparatifs, revenez à onze heures, nous nous mettrons en route à minuit.

Abû-Bekr-el-Doâni, après ce speech débité avec

toute l'importance de sa position, daigna recevoir les présents qui lui étaient offerts, et les négociants maréby prirent ensuite congé de nous.

J'ai dit que j'étais l'hôte de Séïd-Abd'el-Rahman.

En conséquence, il nous avait nourris, moi et mon monde, durant notre séjour, et avait fait prendre mes dromadaires pour les faire conduire au pâturage avec les siens.

J'envoyai Mohammed les chercher.

A quatre heures, il fut de retour.

Pendant son absence, Sélim et Saïda avaient tout ramassé, — sauf la tente, quelques ustensiles de cuisine et les paillassons que nous ne chargeâmes qu'au dernier moment.

J'avais promis à l'imam de Sana de lui écrire aussitôt arrivé à Mareb.

Je ne le fis qu'à ce moment.

Ainsi du moins il était plus sûr de me savoir encore en vie après mon séjour dans cette ville.

Au dernier souper qu'il m'envoya, Séïd-Abd'el-Rahman fit ajouter toutes les provisions de bouche qu'il pensa m'être nécessaires et agréables, plus quelques cadeaux et cinquante bourses, — c'est-à-dire environ douze cents francs.

Il n'y a, personne ne l'ignore, presque point de présents en Orient qui ne soient accompagnés de bourses; celles-ci étaient, comme à Sana, de petits sacs de toile cachetés et scellés du cachet du trésor.

Au nombre des cadeaux se trouvait ce fameux coutelas à fourreau de vermeil orné de pierreries qu'on

avait fait voltiger sur ma tête le jour de mon arrivée à Mareb.

Notre repas achevé, je me rendis à la Tour pendant que Sélim et Mohâmmed serraient enfin la tente, rassemblaient les ustensiles de cuisine et lespaillassons, les chargeaient et allaient avec Saïda et mes cinq dromadaires prendre rang dans la caravane.

J'allais prendre congé de Séïd-Abd'el-Rahman et le remercier de toutes les *bontés* qu'il avait eues pour moi durant les cinq jours que nous venions de passer à Mareb.

Il me retint sur sa terrasse jusqu'au moment du départ.

A mon arrivée, il était entouré de cinq ou six notables qui nous laissèrent seuls, ainsi que cela avait eu lieu déjà trois jours auparavant.

Alors, tout en humant le moka et en fumant, nous nous mîmes à discourir, moi lui parlant de la Mecque, de Husseïn d'Abû-Arisch et de l'imam de Sâna ; lui me dictant la conduite que j'aurais à suivre durant ma course à travers le Mareb et l'Hadramont, et me demandant des conseils sur le régime qu'il avait à observer pour recouvrer ses facultés viriles.

Il me donnait ses avis d'une façon assez plaisante.

Il ne les lâchait, en quelque sorte, qu'argent comptant et payés d'avance, qu'un à un, en échange de ceux qu'il attendait de moi.

Voici un spécimen de notre dialogue :

—Puisque je cours de si grands dangers dans mon

voyage, fais-les-moi tous connaître, et enseigne-moi comment j'y puis échapper.

—Tu as à craindre toutes sortes d'embûches.

—Quelles sont les principales?

—Je vais te le dire ; mais dis-moi auparavant quels sont les aliments les plus fortifiants.

—Nourris-toi surtout de viandes pour te rendre ta vigueur.

—Bien! N'engage aucune conversation sur la législation de notre pays et ne vante jamais celles des étrangers.

—Que dois-je éviter encore?

—Quels autres moyens dois-je employer?

—Les bains froids donnent aussi de l'ardeur par la réaction qui en résulte.

—Fort bien! Garde-toi de combattre les superstitions du peuple, feins de les partager, au contraire.

—Quel autre conseil important as-tu à ajouter?

—Est-ce là tout ce que tu as à me prescrire?

—Jusqu'à ce que tu sois certain de la renaissance complète de tes forces, ne va pas avec tes femmes au delà du devoir prescrit par la loi du Prophète; autrement dit, contente-toi des légitimes et laisse tes concubines.

—Très-bien! Lors même que tu serais sûr qu'un nagib fût généralement détesté, si l'on te dit du mal de lui, aie soin d'en dire beaucoup de bien.

Notre conversation dura sur ce ton jusqu'à onze heures et demie.

A cette heure, Séid-Abd'el-Rahman frappa dans ses

mains, et des esclaves apportèrent une petite collation composée de fruits secs, de lait de chamelle et d'assida.

—Avant de nous quitter, nous devons partager encore une fois ensemble le pain et le sel, me dit-il.

Cette collation terminée, nous nous embrassâmes à la mode arabe, puis, après avoir récité ensemble le Fatha, nous nous quittâmes.

Un quart d'heure après, j'étais de retour à notre campement, ou plutôt à ce qui avait été notre campement.

Hommes et bêtes, tout était en mouvement.

A notre arrivée à Mâreb, la caravane s'était diminuée d'une cinquantaine d'hommes et d'une centaine de dromadaires, qui s'étaient dirigés vers Aïnad, située, nous l'avons déjà dit, je crois, à cinquante-trois lieues plus à l'est, à une journée sud de *Kubr-el-Houd*, tombeau du patriarche Houd, le même dont parle le Coran, chap. VII, XI et XLVI, et que l'on identifie ordinairement avec le Jectan de la Bible.

Là se pratique chaque année, dans le mois de châban, un pèlerinage qui y attire sans cesse une grande affluence de Maréby et d'Hadrâmy.

En quittant Mareb, nous remplacions les hommes par un nombre équivalent, mais nous le doublions en fait de dromadaires.

Au moment de donner le signal du départ, Abû-Bekr-el-Doâni rassembla encore tous les voyageurs autour de lui.

Après avoir jeté un long regard de protection sur nous tous :

—Écoutez, écoutez, mes enfants, écoutez, dit-il à haute voix, vous êtes presque tous étrangers les uns aux autres, et nous allons entreprendre un long voyage.

Celui qui a de la haine dans le cœur, qu'il la dépose; élargissez votre intérieur; aimez-vous et vivez en frères, ne vous disputez jamais.

La dispute est comme l'incendie.

Allah maudit celui qui l'allume et bénit celui qui l'éteint.

Ne vous laissez point tenter par le bien de votre voisin, mais aidez-vous et secourez-vous.

Vous êtes à moi, et je serai sévère.

Je frapperai des amendes, je donnerai la bastonnade, je commanderai seul et en maître.

Rappelez-vous le proverbe :

« Deux capitaines (*nacoda*) à bord d'un vaisseau (boutre) le font sombrer. »

Quand Abû-Bekr-el-Doâni eut fini de prononcer son allocution, tout le monde jura sur le Coran d'obéir aveuglément à ses volontés.

Chacun lui ayant ensuite affirmé que tous ses préparatifs étaient terminés, il donna le signal du départ.

Aussitôt nous nous mîmes en marche, accompagnés par les habitants de Mareb et par ceux des villages et douars environnants.

Ils ne nous firent les derniers adieux qu'à une demi-lieue de la ville.

Ceux qui avaient des amis et des parents dans la

caravane nous suivirent jusqu'à *Bir-el-Naga*, le Puits de la Chamelle, où nous arrivâmes à deux heures.

Jamais une caravane un peu nombreuse ne quitte Mareb sans que la foule ne l'accompagne ainsi.

On croit que c'est une action méritoire aux yeux de Dieu que de donner ces marques de sympathie à des gens qui quittent leurs amis et leurs familles peut-être pour toujours.

Presque tous à pied et marchant pêle-mêle avec ceux qui nous accompagnaient, nous fîmes nos deux premières lieues sans nous en apercevoir.

Ce fut comme une promenade à travers un pays de sable, il est vrai, mais cultivé et boisé, arrosé qu'il est toujours par le Dona, qui vient du nord-ouest et a sa source près de *Kousen*, petite ville de trois mille âmes, située dans les montagnes de ce nom et distante de Mareb d'environ seize lieues.

Arrivés à Bir-el-Naga, Abû-Bekr-el-Doâni qui, sentant grandir l'importance de son emploi à mesure que nous avancions, ne voulait cette fois avoir à se reprocher aucun manque de précautions, fit rassembler de nouveau tous les voyageurs.

—Ne vous impatientez pas de mes recommandations, nous dit-il, je ne saurais trop vous les répéter.

Nous voici en face du danger.

Faites bonne garde.

Notre caravane est aussi forte qu'une ville, ne la laissez pas perdre.

Elle se compose de trois cents hommes environ,

sans compter les esclaves, et de quatre cent cinquante chameaux.

A chaque halte, attachez bien vos animaux par les deux pieds, qu'on ne vous les vole point et qu'ils ne puissent s'échapper.

Le jour, je veillerai sur vous.

Mais la nuit, faites feu sur quiconque rôderait autour de vous.

Dormez sur vos armes chargées et ne quittez jamais votre ceinture.

Au moindre cri, levez-vous tous comme un seul homme, et souvenez-vous, gens de la caravane, qu'à dater d'aujourd'hui, *vous n'avez pas de meilleurs amis que vos fusils.*

Après avoir fait nos adieux à ceux qui nous accompagnaient, nous quittâmes Bir-el-Naga vers les trois heures du matin, suivant la direction du Kousen.

A partir de ce moment, nous nous étions mis en marche dans un ordre nouveau.

Quand une caravane est faible, elle augmente sa force en se resserrant, en avançant en masse autant que possible.

Mais, quand elle est nombreuse, elle se fractionne par groupes à la file, à cent cinquante ou deux cents pas d'intervalle, pour éviter le choc des chameaux entre eux, afin que si l'un d'eux s'abat, il ne soit point foulé par ses voisins et ne fasse point tomber les autres ; afin également qu'on puisse le relever et le recharger facilement; pour éviter enfin d'être suffoqués, bêtes et voyageurs, par la poussière et par le sable.

Cet ordre ne nuit en rien, d'ailleurs, à la nécessité de protection commune.

A la moindre alerte, les diverses fractions sont promptement réunies.

Mais la force matérielle de la caravane ne lui faisait pas négliger de prendre toutes les garanties morales, grâce auxquelles elle pourrait négocier avec les tribus dont elle traverserait le territoire.

Il est vrai que toujours elle a, pendant ces négociations, la main sur la garde de son épée ; à l'exemple des sociétés sédentaires, même les plus civilisées, elle a aussi pour devise : *Si vis pacem, para bellum.*

De son point de départ jusqu'à son point d'arrivée, comme il l'avait fait entendre dans son langage adressé aux négociants maréby, Abù-Bekr-el-Doâni, avait des traités de paix ou de trêve avec les tribus que nous devions rencontrer, ou bien il transigeait en payant un tribut lorsqu'il n'en avait pas.

Ces traités et ces transactions s'appuient sur quelque point de droit établi de temps immémorial et qu'un respect traditionnel rend sacré.

Les usages des diverses tribus nomades avec les caravanes sont si bien établis, que souvent on négocie sans pourparlers, mais au moyen de signaux seulement.

La caravane voit aussitôt si elle a affaire à des ennemis, à des neutres ou à des alliés, et se gouverne en conséquence.

Nous nous divisâmes donc par petites bandes de cinquante chameaux échelonnées à distance égale.

Derrière chacune d'elles suivaient à pied les chaousses et les conducteurs, qui veillaient au bon ordre et piquaient les chameaux trop lents.

Nous gardâmes cet ordre de marche à compter de ce jour,— lundi 14 août 1844 (12 *châban* 1261),— jusqu'à Doân, si ce n'est pourtant dans les montagnes au milieu desquelles nous ne pûmes souvent passer qu'un à un.

XIX

La légende de Séïd-Nassib. — Un étrange philosophe. — Kousen. —



Rien de nouveau dans la nuit.

Sur les sept heures, nous fîmes halte à *Bir-el-Nassib.*

Ce lieu est renommé chez toutes les tribus du désert pour la pureté et l'abondance de ses eaux; quelques fanatiques leur attribuent des effets surnaturels.

Nous nous trouvions là à moitié chemin de Kousen, et, pour y arriver, à partir de Bir-el-Naga, nous avions marché à travers des sables mouvants, des dunes et des montagnes où nos bêtes fatiguaient beaucoup.

—Pourquoi ce nom de *Nassib* donné à ce puits? demandai-je à Abû-Bekr-el-Doâni, une fois que nous fûmes installés et restaurés.

—Ce nom, me répondit-il, est celui d'un saint ana-

chorète qui est enterré à Kousen et dont toute la vie s'est passé en bonnes œuvres.

Il était le bon ange de ces montagnes, où il allait et venait en servant de guide aux voyageurs.

De plus, il craignait Allah et tenait en mépris tous les biens de ce monde.

Le démon ne pouvait rien sur son cœur.

Là-dessus, le réis se mit à me raconter la légende suivante :

« Un jour, l'ange des ténèbres, Eblis, alla trouver le Seigneur et lui dit :

« —Seigneur, Séïd-Nassib est un hypocrite; il affecte de mépriser les richesses, mais ce n'est que par orgueil, parce qu'il n'en possède point; s'il était opulent, il aimerait plus que d'autres à avoir de belles esclaves, des cavales superbes, des armes brillantes et des habits de luxe; il se plairait aux chasses, aux fêtes, aux fantasias, et se ferait mon serviteur.

« —Méchant, répondit le Seigneur, tu calomnies mon plus sincère adorateur; Séïd-Nassib est un saint homme, et c'est là la cause pour laquelle tu lui en veux.

« —Laisse-moi le tenter, reprit Eblis.

« —Tu ne saurais le faire succomber.

« —Laisse-moi toujours essayer; je suis sûr que Séïd-Nassib ne vaut pas mieux que tout autre.

« —Je veux bien le livrer à tes tentations, répliqua Allah, depuis le coucher du soleil d'aujourd'hui jusqu'au coucher du soleil de demain.

« —C'est plus de temps qu'il ne m'en faut.

« —Mais j'y mets une condition.

« —Laquelle ?

« —C'est que si Séïd-Nassib triomphe de tes maléfices, non-seulement tu n'auras plus aucun pouvoir sur son âme ni sur sa personne, mais, pendant tout le temps qu'il vivra, je te rendrai son esclave et tu seras forcé de lui obéir en toutes choses.

« Le marché fut ainsi conclu.

« Le soir, au Magh'reb, Séïd-Nassib étant venu au puits, selon sa coutume, pour y faire ses ablutions avant la prière, il en retira son outre pleine d'argent jusqu'au bord.

« —O Allah! s'écria-t-il, ce n'est pas de l'argent que je te demande, mais seulement de l'eau pour faire mes ablutions.

« —Après avoir vidé son outre sur le sable, il la redescendit dans le puits.

« Cette fois, il la retira pleine d'or.

« —O Allah! s'écria-t-il une seconde fois, je ne veux aucune des impuretés de ce monde ; pourquoi m'envoies-tu de l'or, ce métal qui corrompt les hommes, les fait s'éloigner de l'équité et les pousse souvent à trahir, à vendre leurs frères! Seigneur, ne retire pas ton regard de ton serviteur, qui te conjure de lui donner de l'eau pour se purifier selon la loi.

« Et l'or alla s'entasser à terre par-dessus l'argent.

« A la troisième épreuve, l'outre revint pleine de pierreries.

« —O Allah! s'écria de nouveau le saint homme en les jetant sur l'argent et sur l'or amoncelés à ses pieds,

me faudra-t-il donc faire mes ablutions avec le sable du désert comme l'Arabe en voyage !

« Une quatrième fois il fit descendre l'outre dans le puits.

« En la retirant à lui, il sentit qu'elle était d'une pesanteur telle qu'il aurait de la peine à la faire arriver à l'orifice du puits.

« Après des efforts inouïs, il l'attira néanmoins jusqu'à lui.

« Cette fois elle contenait un coffret de fer avec des flammes dessinées sur son couvercle.

« Séid-Nassib prit ce coffret ; il était brûlant.

« —O Allah ! s'écria-t-il une quatrième fois, ce petit coffret ne doit point contenir de l'eau fraîche de la source, puisqu'il m'a brûlé les mains.

« Et il plongea une cinquième fois l'outre dans le puits.

« En la remontant, il sentit qu'elle était vide.

« Elle revint, en effet, seulement avec quelques grains de sable qui s'étaient attachés à son extérieur et qui disaient clairement que le puits était à sec.

« —Puis qu'il paraît que telle est ta volonté, Seigneur, dit Séid-Nassib, j'ouvrirai ce coffret pour voir ce qu'il contient.

« Il ouvrit le coffret.

« Tout changea aussitôt autour de lui.

« Il se trouva, sans pouvoir s'en rendre compte, assis sur un trône d'or massif, vêtu d'habits couverts de broderies et de pierres précieuses.

« A côté de lui étaient des hommes parés d'étoffes

et d'armes somptueuses et qui semblaient ses ministres attendant ses ordres.

« Plus loin étaient les chefs de ses goums et contingents.

« Puis on voyait les notables et les riches.

« Après ceux-ci venaient la foule des marchands et des industriels, et, derrière ces derniers, le peuple, les laboureurs et les ouvriers qui étaient prosternés le front dans la poussière.

« Cette multitude était si nombreuse que l'œil ne pouvait mesurer l'espace qu'elle occupait.

« On eût dit que tous les habitants de l'Arabie étaient venus se prosterner devant ce trône.

« Sidi, dit à Séïd-Nassib celui qui était le plus proche de lui, tu es notre souverain et nous sommes prêts à exécuter tes volontés; veuille donc nous transmettre les ordres que tu as à nous donner.

« — O Allah ! s'écria le saint anachorète, j'ai toujours pensé que les hommes ne devaient point avoir de maître; ils doivent seulement obéir à ta loi qui, seule, peut régler équitablement leurs rapports entre eux; ôte-moi donc cette puissance qui me rendrait infailliblement orgueilleux, injuste et cruel.

« Il avait fait cette invocation, la tête élevée vers le ciel, et quand il reporta ses regards vers la terre, il vit que le monceau d'argent, d'or et de pierreries s'était fondu en une eau claire et limpide, que le trône et la foule de ceux qui l'entouraient avaient disparu et que le coffret s'était enfoncé dans un trou profond qui se trouvait à ses pieds.

« —*Allah akhbar !* Dieu est grand ! s'écria-t-il, et, se prosternant, il fit ses ablutions.

« Le lendemain soir, comme il regagnait sa hutte, il aperçut de loin une grande réunion de femmes.

« Quand il fut arrivé près d'elles, il en fut entouré aussitôt.

« Alors chacune allant à lui à tour de rôle, lui découvrait son visage qui était d'une merveilleuse beauté !

« Depuis le teint blanc comme le lait et le noir comme l'ébène, il y en avait de tous les teints intermédiaires.

« Leurs regards reflétaient l'éclat de leurs âmes.

« Les unes étaient langoureuses, aimantes, douces et naïves.

« Les autres étaient vives, emportées, lascives et fières.

« Elles lui disaient l'une après l'autre :

« —Je suis belle par-dessus toutes, je t'aime et je viens t'offrir les trésors de mes charmes ; mais j'aime le luxe et les plaisirs parce que j'ai des richesses, et, si mes attraits ont la moindre puissance sur toi, tu quitteras ta retraite et nous irons jouir de toutes les voluptés de la terre.

« Après les avoir entendues :

« —Si vous m'aimiez, répondit Séïd-Nassib, vous ne m'auriez point proposé d'abandonner ma retraite, mais vous auriez toutes voulu la partager avec moi ; je ne vous suivrai pas au milieu du monde, car je ne veux pas me souiller de ses vices.

« A ce moment, le soleil se couchait.

« Un grand cri se fit entendre et les femmes disparurent tout à coup sans laisser de traces.

« Seulement Eblis était prosterné devant le saint homme, et lui disait :

« —Jusqu'à la fin de tes jours, je suis ton esclave; ordonne, j'obéirai,—c'est la volonté d'Allâh.

» —Retire-toi, lui répondit Séïd-Nassib, quand j'aurai besoin de toi, je t'appellerai.

« Eblis s'enfonça dans le trou où avait disparu le coffret.

« Depuis ce jour, le puits a toujours donné en abondance une eau délicieuse.

« Séïd-Nassib fut jusqu'à sa mort la Providence de ces contrées.

« Dès que le simoun soufflait et qu'une caravane allait périr, quand un meurtre allait être commis, quand une bête féroce allait dévorer une créature humaine, il appelait Eblis et lui ordonnait d'aller empêcher que le malheur ne fût accompli.

« Pendant tout le temps que le saint homme vécut, personne ne périt ni de soif, ni de faim, ni d'aucune espèce de mort violente dans le désert. »

Quand il eut fini son récit, Abû-Bekr-el-Doâni me montrant une pierre qui gisait près du puits :

—C'est ici, me dit-il, qu'était le trou par où ont passé le coffret et Eblis, et c'est par là que celui-ci accourait quand Séïd-Nassib avait besoin de lui.

—En levant cette pierre, voit-on toujours cette ouverture de l'enfer? lui demandai-je.

—Cette ouverture se referma d'elle-même, me répondit Abû-Bekr-el-Doâni, dès que le saint homme eût exhalé son dernier souffle.

Ainsi chaque peuple a ses croyances.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est la ressemblance des fables depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, depuis une extrémité du globe jusqu'à l'autre.

Ce qui prouverait que l'imagination de l'homme, qui, dit-on, embrasse l'infini, a pourtant ses limites; car, nous le demandons, le conte de la Tentation de saint Antoine est-il autre chose que le plagiat de la Tentation de Séïd-Nassib?

Depuis le jour où un mieux s'était déclaré dans l'état de la femme de Hamza, je n'avais cessé de lui donner mes soins, et celui-ci était devenu mon ami dévoué d'ennemi mortel qu'il était auparavant.

Avant de faire ma sieste, j'allai donc voir ma malade.

Déjà il m'avait semblé que ma vue faisait du bien à cette houri, comme l'appelait son mari.

Ce jour-là, je m'aperçus qu'elle me regardait avec une expression indéfinissable.

Néanmoins, en attendant de deviner l'expression de ce regard, je jugeai à propos de ne point trop prolonger ma visite, et je me retirai pour ne point perdre les heures de mon repos.

A sept heures, nous fîmes nos adieux au fameux puits de Bir-el-Nassib.

Ces adieux consistaient en actions de grâces adres-

sées au saint qui en avait rendu l'eau si pure et si abondante.

Un puits, pour un habitant du désert, est presque un lieu d'adoration comme le serait une chapelle pour un chrétien; on y prie avec plus de ferveur, on craint, tant qu'on en est près, d'avoir une mauvaise pensée, de prononcer une imprécation, un blasphème, qui pourrait tarir ses eaux; c'est un endroit sacré, et il y a comme une convention tacite entre tous les voyageurs, non-seulement de ne point en gaspiller l'eau, mais encore de réparer, quand il en est besoin, la petite maçonnerie en pierres sèches ou en branchanges qui s'élève au-dessus du sol autour de son orifice, et contre laquelle vient s'amonceler le sable chassé par le vent.

Au départ, on le couvre soigneusement avec des herbes, des peaux ou d'épaisses broussailles.

Sans cette précaution, il serait bientôt comblé.

A partir de Bir-el-Nassib, le chemin devient de plus en plus montueux.

Il serpente toujours à travers des dunes et des montagnes.

Cependant, au contraire de celui sur lequel nous cheminions de Sana à Mareb, il est uni et semble avoir été construit tout exprès pour ménager le pied délicat des chameaux, ce qui explique notre plus grande promptitude à marcher cette fois.

A droite et à gauche, ce sont continuellement des masses de granit rayées de lignes noires qui descendent de leur sommet jusqu'à leur base.

Les blocs sont couchés les uns sur les autres et forment avec l'horizon un angle de 45°.

A la halte de minuit, comme j'examinais le site où nous nous trouvions, je remarquai à travers une ouverture de rocher quelque chose qui se mouvait, sans pouvoir distinguer précisément ce que c'était.

—Ne vois-tu pas, dis-je à Hamza qui se tenait à mes côtés, une forme étrange et mobile au fond de ce trou obscur ?

—Il me semble en effet voir quelque chose d'assez drôle; mais je ne pourrais pas dire au juste ce que c'est.

—Ce doit être un hibou, dit Sélim, qui avait entendu ma demande.

—Je croirais plutôt que c'est un chacal, répliqua Hamza.

—C'est un renard, reprit un chaousse.

—Je gage que c'est une hyène, ajouta un voisin ; il y en a beaucoup ici.

—Hibou, chacal, renard, hyène, je ne sais pour lequel me décider, dit un des naïbs; mais il est un moyen bien simple de s'en assurer : l'animal ne bouge pas, et un coup de fusil bien ajusté éclaircira l'affaire.

Il allait prendre son arme, lorsque le réis, qui avait été attiré vers nous par la curiosité, devina son intention.

—Arrête, imprudent! lui cria-t-il : tu vas tuer un homme.

Nos regards se portèrent en même temps sur Abû-Bekr-el-Doâni.

Quelques-uns doutaient encore.

Mais ceux qui tenaient pour vrai ce qu'ils venaient d'entendre s'estimaient fort heureux que le réis fût survenu si à propos.

Celui qui allait servir de cible, ayant aperçu le mouvement du naïb, avait jugé prudent de battre en retraite, et, en effet, il s'était évanoui comme une ombre.

Un instant après, il se hasarda à reparaître, et, voyant que le danger était passé, il sortit de sa tanière, tenant d'une main une sébille pleine de lait, et traînant une chèvre de l'autre.

Cet homme était un petit vieux tout cassé, avec une barbe de bouc d'un blanc de neige et à l'œil perçant comme celui d'un lynx.

—Ami, lui dit Abû-Bekr-el-Doâni, tu as failli devenir la victime d'une fatale méprise, et nous te devons un dédommagement pour la frayeur que nous t'avons causée.

—Le dernier jour du vieil Abd'Allah n'était pas encore arrivé; vous aviez beau faire, ma mort n'était pas inscrite pour ce jour sur le grand livre du destin.

—Voilà une bourse que nous te prions de recevoir comme souvenir.

—Un pauvre diable comme moi avec une bourse dans sa ceinture est comme un homme qui aurait une écuelle à la main devant une source desséchée.

—Alors, que pouvons-nous faire pour toi?

—Donnez-moi quelques vieilles hardes et un peu d'assida, et qu'Allah vous accompagne.

—Nous t'accorderons volontiers ce que tu demandes; mais, d'abord, explique-nous pourquoi tu habites un lieu qui serait tout au plus bon pour un renard ou pour un chacal?

—Pourquoi se donner la peine de construire ce qu'Allah nous offre tout achevé? Il y a là une grotte qui contient toute ma famille, mon troupeau et mes richesses, qui ne sont pas grandes, il est vrai; cette grotte m'abrite contre la pluie et me préserve de la chaleur; que peut-on désirer de plus en ce monde? Pour moi, c'est tout ce que je souhaite.

En terminant sa phrase, le vieil Arabe poussa un cri perçant, et nous vîmes aussitôt sortir de la caverne une femme maigre, sèche, noire et enfumée.

Elle tenait à la main deux petits nains parfaitement en harmonie avec sa personne quant à leur beauté physique; un troisième, plus âgé, les suivait.

Nous entrâmes, Abû-Bekr-el-Doâni et moi, dans la grotte.

L'intérieur n'en était pas assez haut pour qu'on pût s'y tenir debout.

Des peaux de moutons et de chèvres étendues sur le sol, et quelques ustensiles de bois en composaient l'ameublement.

On voyait accrochés aux parois du roc un fusil à mèche et un djembie.

Trois pierres formaient le foyer, et il n'y avait d'autre issue pour la fumée que l'ouverture qui servait de porte d'entrée.

Une trentaine de moutons et de chèvres étaient épars sur le sol, et un enfant encore à la mamelle, couché dans un hamac en cuir, dormait profondément dans une atmosphère de fumée capable de rendre aveugle toute personne qui n'y aurait point été habituée.

Sortis de là, et cela presque aussitôt qu'entrés, nous donnâmes au Diogène arabe ce qu'il nous avait demandé, qu'il nous paya par toutes sortes de souhaits de prospérité.

Cet homme, cette espèce de philosophe qui prend ce qu'il trouve tout fait et se contente d'un abri contre la pluie et la chaleur, était-il bien un sage?

N'était-ce pas un de ces êtres à l'existence problématique qui se trouvent dans le désert aussi bien que dans les capitales des nations civilisées?

Ce vieillard, sous son apparence de bonhomie, ne cachait-il pas un homme dangereux, rejeté par la société, flétri par les lois de son pays?

Il y a tout lieu de le penser.

Nous avons parlé des affidés, des agents de la grande alliance des puissants du Mareb et de l'Hadramont; eh bien! de même que chez nous on s'est quelquefois servi d'hommes perdus, dont on est cependant sûr de la fidélité par la crainte qu'ils ont d'un châtiment mérité, de même on se sert en Arabie, pour certains emplois que les plus malheureux refuse-

raient, d'hommes forcés d'accepter la vie qu'on leur impose, quelque misérable qu'elle soit.

On rencontre souvent une espèce de caverne, d'antre où vit un homme, une famille, loin de leurs semblables, au milieu des bêtes; c'est que cet homme, le chef de cette famille, a été grâcié de la peine de mort, et qu'on lui a dit :

—Tu habiteras là, et si tu quittes ce lieu, en quelque endroit que tu ailles, tu subiras ta peine.

Et pourvu qu'on lui laisse la vie, il accepte l'isolement, la séparation de ce qui vit et de ce qui pense, et il reste où il a été relégué parce qu'il a peur de mourir; ceux qui l'y ont envoyé pourvoient à peine à ce qu'il ne meure pas de besoin, et, du poste qu'on lui a assigné, il épie ceux qui passent, rend compte de ce qu'il sait aux émissaires de la confédération, lesquels connaissent sa retraite et y trouvent un abri, un lieu de repos et quelque nourriture quand ils traversent le désert; ce banni garde une grotte pour que les bêtes féroces ne s'en emparent pas, comme un chien enchaîné, nourri d'une maigre pitance, garderait une borne de grand chemin pour servir de siége aux valets de son maître.

Nous continuâmes notre route, encore quelque temps, à travers des gorges obscures.

Sur les trois heures, la caravane s'arrêta.

Les djemêls placèrent leurs charges plus avant sur leurs chameaux, et je vis qu'on se préparait à monter une côte voisine.

Celle-ci étant encombrée de pierres, chacun de son

côté descendit de sa monture et s'apprêta à faire la route à pied.

Au bout de deux heures, nous touchâmes au sommet.

Nous commençâmes alors à descendre.

La pente, d'abord très-rapide, le devint moins au bout d'une heure, et elle se continua jusqu'à Kousen, où nous arrivâmes à six heures du matin, mardi 15 août 1844 (13 *châban* 1261).

La population avait été prévenue de notre approche même avant notre départ de Mareb, et nous attendait au bas de la montagne, où nous établîmes notre campement.

A peine installés, les achats et les échanges commencèrent.

Les montagnes entourant Kousen sont formées d'une succession de mamelons sablonneux ou pierreux, coupés de ravins et de petites plaines toutes arrosées par le Dona.

Des jardins bien boisés et de nombreux figuiers et dattiers font de cette petite ville, située par 16°8' de lat. nord et 43°46' de long. est, un endroit qui ne manque pas d'agrément.

Les champs de blé, que l'on cultive à la pioche, et dans lesquels on dirige les eaux par des rigoles, suffisent aux besoins des habitants, qui se nourrissent d'ailleurs presque exclusivement de figues et de dattes.

Les jardins produisent aussi en abondance des raisins, des melons et des pastèques.

Les environs pullulent de mouflons à manchettes,

(lerouïs), de gazelles, d'antilopes, de chacals, de lynx, de renards, d'hyènes, d'autruches, de porcs-épics, de hérissons, de lièvres, de lapins, de lézards, de cérastes, de lions et de panthères.

Des aigles, des vautours, des corbeaux, des pigeons, des cailles, des merles, des serins, des moineaux, peuplent également les vallées et les plateaux des montagnes.

L'on compte à Kousen environ deux cents maisons, les unes en pierre, les autres seulement en bois, toutes protégées par un mur d'enceinte de deux hauteurs d'homme et percé de deux portes.

Comme à Mareb et presque dans toutes les villes de cette contrée, l'on y voit une tour carrée où réside le chef du lieu.

Celui-ci était malade, et nous ne pûmes le voir.

Pour moi, j'avoue que, quoique feignant d'en être contrarié, j'en étais on ne peut plus aise.

Kousen n'a qu'une petite mosquée surmontée d'un minaret.

Tout près d'elle se trouve le tombeau de Séid-Nassib, dont nous venons de parler plus haut.

Comme tous les tombeaux de saints mahométans, celui-ci est surmonté d'un petit dôme, *kobba.*

Une vénération particulière y est attachée.

Aux époques de sécheresse, on y fait des processions auxquelles on se rend de tous côtés, pour demander la pluie.

Ces cérémonies ont une analogie frappante avec les fêtes des Rogations du catholicisme.

Les malades viennent aussi à ce tombeau prier pour obtenir leur guérison, et, ce qu'il y a de curieux, c'est que l'on trouve des gens qui prétendent et croient avoir ainsi recouvré la santé et mis fin à des maladies, à des infirmités qu'ils regardaient comme incurables.

Ce que c'est que la foi!

La femme stérile s'y fait conduire par son père ou son mari pour obtenir la grâce d'une postérité nombreuse.

Toute la journée, sauf l'heure de la sieste, qui a lieu entre midi et trois heures, fut consacrée aux achats et aux échanges.

Le soir, nous partîmes à l'heure habituelle, c'est-à-dire entre sept et huit heures.

XX

Légende des Béni-Schiddad. — Nous payons notre premier tribut. — Entretien avec Hamza. — Ce que me demandaient les regards d'Aeïscha.



Mardi 15 août 1844, — 13 *châban* 1261 : troisième étape.

A une lieue de Kousen commence une vallée étroite dans laquelle nous nous engageons.

Cette vallée est couverte çà et là d'arbustes épineux que nos dromadaires broutent en passant.

Les montagnes qui l'enferment sont très-élevées.

Celles du nord sont en granit.

Au sud, elles paraissent d'une forme plus récente et sont composées de pierres calcaires calcinées.

Quelques-uns de leurs flancs semblent avoir été travaillés par la vague.

En effet, le sol ressemble parfaitement au lit d'un fleuve desséché.

Il est couvert de sable, de coquillages et de cailloux roulés que les courants y ont amenés.

De plus, cette vallée est excessivement longue.

Nous employâmes près de cinq heures à la parcourir.

A son extrémité, les deux chaînes se rapprochent et l'on passe dans un chemin creux.

Bientôt ce chemin devient sablonneux, et un peu plus loin on marche sur une couche unie de granit.

Nous nous trouvâmes alors sur une plaine à l'entrée de laquelle nous fîmes halte jusqu'à trois heures.

Cette plaine reçoit les eaux de pluie de toutes les vallées voisines.

Ces eaux s'élancent avec impétuosité vers Kousen, par la vallée que je viens de décrire, et là elles s'évaporent ou se perdent dans les sables.

Malheur à la caravane qui se trouverait dans ce défilé au moment de la crue des torrents.

Elle serait infailliblement détruite; aussi les Arabes ont-ils bien garde alors de s'y exposer.

Quatre heures après avoir quitté la plaine, nous allâmes camper près d'un torrent desséché, borné à l'est par un arc de petites montagnes sur l'une desquelles est juchée une hutte de pâtre.

Un peu plus loin, à droite, on aperçoit tout un village planté, comme la hutte, au sommet d'une élévation.

J'ai dit que la caravane était divisée par sections.

Hamza avait eu soin de se placer dans celle dont je faisais partie.

Depuis que j'avais amélioré l'état de sa femme, ou, pour mieux dire, depuis que le repos, la jeunesse et la bonne constitution d'Aeïscha l'avaient fait marcher à la guérison, au lieu d'être le mauvais génie de la caravane comme auparavant, j'étais devenu son ange tutélaire, et il se croyait à l'abri de tout danger sous ma sauvegarde.

Cet homme était le type de l'Arabe aux passions ardentes, sans bornes dans ses haines comme dans ses affections, superstitieux, crédule, soupçonneux et confiant à l'excès.

Depuis notre départ de Mareb, à chaque campement, il avait pris l'habitude de venir me chercher dans ma tente, pour aller prendre le café et fumer la chibouque sous la sienne.

Afin de lui éviter cette peine, ce jour-là, je m'y rendis de moi-même.

Je n'étais pas fâché, d'ailleurs, d'avoir l'explication des regards que m'adressait toujours, à la dérobée, la belle Aeïscha; j'espérais qu'un mot, un geste finiraient par m'apprendre, d'un moment à l'autre, ce que je désirais savoir.

Lorsque j'arrivai :

—Hadji, me dit Hamza, je te laisse avec Aeïscha; il y a un marchand de ceux que nous avons pris à Mareb, qui m'a fait promettre d'aller prendre le café avec lui.

—Ne s'appelle-t-il pas Ibn-Ali?

—Oui; comment le sais-tu?

—J'ai pensé que c'était celui-là.

—Pourquoi cela ?

—Parce qu'il parle et fait des politesses à tout le monde ; c'est un homme fort insinuant, fort curieux et trop empressé à offrir ses services ; si je l'eusse connu plus tôt, je ne me fusse pas entretenu avec lui aussi longtemps que je l'ai fait.

—Mais il est causeur et obligeant ; ne m'as-tu pas dit que tu te défiais des hommes taciturnes et que tu n'aimais pas les égoïstes ?

—Qu'un homme soit plein de cordialité tout d'abord, qu'il vous fasse connaître ses propres affaires, cela peut dénoter de la franchise et de le loyauté. Mais celui qui vous questionne sans cesse et veut vous rendre service malgré vous, cherche certainement à faire des dupes.

—Je te dirai ce que m'aura dit le marchand.

Hamza me laissa seul avec Aeïscha.

Un moment la jeune femme resta silencieuse, me lançant un regard qui semblait me dire :

—Je souffre !

J'avoue que j'étais un peu embarrassé de ma position et ne savais trop quelle tournure je devais donner à la conversation.

Aeïscha parla la première.

—Il faut que tu sois placé bien avant dans l'amitié de Hamza, Hadji, me dit-elle, pour qu'il te laisse ainsi seul avec moi.

—Oui, car je me rappelle qu'il n'a pas voulu consentir à écarter ton voile et me laisser voir ton visage lorsqu'il s'agissait de te guérir.

—Il a une grande confiance en toi, et tu as un grand empire sur son esprit; je voudrais que tu les fisses servir à mon bonheur.

—J'ai été touché de la reconnaissance que tu m'as témoignée, Aeïscha, et je suis prêt à te servir en quoique ce soit.

— Eh bien! je souffre avec Hamza, je souffre de sa jalousie qui est outrée; je ne puis mettre un pied hors de la tente, je ne puis dire une parole à un esclave sans éveiller des soupçons qui m'attirent les plus durs et les plus outrageants reproches.

—C'est preuve qu'il t'aime et qu'il est jaloux de ta prodigieuse beauté.

On voit que j'étais galant.

—Oui, me répondit Aeïscha, et c'est à cause de cela que je lui pardonne; mais ma souffrance est trop grande cependant, je ne puis y résister et il faut que tu l'adoucisses.

—De quelle manière? lui demandai-je, on ne peut plus intrigué.

—En lui disant qu'il me rende la félicité des premiers jours de notre union, lorsqu'il était confiant en moi et que rien ne lui portait ombrage; si tu le fais, je te promets une reconnaissance et un dévouement pareils au dévouement et à la reconnaissance qu'il a pour toi.

Je conviens que je me trouvai un tant soit peu désappointé, non pas que j'eusse eu le moindre désir de nouer une intrigue amoureuse avec cette femme, non pas que je me fusse un instant arrêté à l'idée de

tromper celui qui se livrait à ma loyauté ; non, j'eusse certainement évité de tomber dans le péché, mais mon amour-propre eût été satisfait de jouer le rôle de *Joseph*.

L'homme est ainsi fait.

Il désire se voir offrir même ce qu'il lui répugne d'accepter.

Ma chasteté n'eut point à rougir et ma vanité fût un tant soit peu matée ; et, ce qu'il y a de pis, c'est qu'au lieu de la place d'amant, la belle éplorée me donnait celle de confident.

Or, à mon avis, il n'y a pas de position si fausse que celle du confident des peines d'amour d'une femme.

Il court souvent les mêmes dangers que l'amant sans avoir les bénéfices de ce dernier.

Je ne pus refuser de me prêter à l'office qu'on attendait de moi, mais je me promis cependant de ne pas trop me mêler de ces affaires d'intérieur.

Je me retirai avant le retour de Hamza.

Le village près duquel nous campions était habité par des membres de la puissante tribu des Béni-Schiddad, en guerre continuelle avec les Béni-Nauf, qui, nous l'avons dit, campaient plus à l'est.

Les Béni-Schiddad sont, avec les Béni-Nauf, les plus riches tribus qui se trouvent dans le pays de Dsjof, ou Mareb ; les autres sont les *Béni-Markha*, les *Béni-Nosâb*, les *Béni-Obbara*, etc., etc.

Ces deux tribus principales possèdent une grande quantité de chameaux et de dromadaires.

Leurs troupeaux de chèvres et de moutons sont encore plus nombreux.

Les Béni-Schiddad entre autres prétendent tenir leur origine de Scheddad-ben-Ad, un des premiers Tobbas ou rois de l'Yémen.

« Ad, le père et le chef des *Adites*, s'était établi, peu de temps après la confusion des langues, vous disent-ils, dans le *Désert d'Akhâf*[1].

« Là, il avait fondé *Irem*[2], ville qui était déjà devenue grande et puissante quand il mourut.

« Son fils Scheddad lui succéda dans le gouvernement de sa tribu et étendit beaucoup ses domaines.

« Parmi les merveilles qu'il avoit créées, se trouvaient un somptueux palais, tout bâti de briques d'or, et des jardins suspendus qu'il avait eu la prétention de rendre égaux à ceux du Paradis terrestre.

« Les fruits, les fleurs étaient des rubis et des émeraudes.

« Sur les branches des arbres, des oiseaux imités avec art se balançaient au vent, et leurs corps, remplis de doux parfums, livraient à la brise les plus délicieuses odeurs.

« Scheddad, fier de cette création, se crut un dieu et voulut être adoré.

« Mais le ciel ne permit pas que son orgueil et son impiété restassent impunis.

« Il fut frappé de la foudre au moment où il allait

[1] Voyez le Coran, chap. XLVI.
[2] *Idem*, chap. LXXXIX.

prendre possession du palais qu'il venait d'achever. »

Il serait difficile d'évaluer exactement le nombre de soldats dont peuvent disposer les deux tribus en question.

Les rapports des Arabes à ce sujet sont très-contradictoires.

Mais tous assurent, nous l'avons déjà dit aussi, qu'elles peuvent mettre chacune dix à douze mille hommes sur le pied de guerre.

Si à Mareb on trouve peu de chevaux, les Béni-Schiddad et les Béni-Nauf, au contraire, en élèvent un assez grand nombre, qui sont tous originaires du Nedjêd.

Ils sont très-dociles et se laissent gouverner avec un simple licou.

Leurs maîtres ne les ferrent jamais.

C'est du reste la coutume, sauf dans les endroits par trop pierreux, de toute l'Arabie et même de l'Afrique.

Dès que nous fûmes installés, nos conducteurs, avant de les conduire au pâturage, menèrent nos bêtes sur les bords du torrent pour les faire boire.

Je les vis faire à cet effet une excavation de deux pieds dans le sable, et sur-le-champ elle fut remplie d'eau.

Dans tout le pays, sauf aux environs des mers de sable, c'est par le même moyen qu'on se procure de l'eau, ce qui fait croire aux Arabes qu'il y a un courant souterrain au-dessous du sol.

Le costume des petites filles et des garçons dans ces montagnes est toujours très-simple.

Les uns et les autres vont tout nus.

Les femmes sont mises plus élégamment.

Le pagne, le sempiternel pagne, les recouvre.

Elles portent des bracelets et des chevillières en métal aux poignets et aux jambes.

Leur cou est orné de deux colliers.

L'un est un cercle de fer, et l'autre une petite chaîne où l'on suspend une amulette qui retombe jusque sur la ceinture.

Cette ceinture n'est autre chose qu'une bande de cuir ou d'étoffe fortement serrée autour de la taille.

Elle est couverte de petits anneaux qui se superposent comme les écailles d'un poisson, et il s'en échappe quelques chaînettes qui descendent sur les hanches.

Inutile d'ajouter que le costume des hommes est le même partout.

Sur les six heures, les djemêls ramenèrent les chameaux du pâturage.

Nos bêtes rechargées, nous partîmes.

La route que nous prenons en quittant cette halte est tracée aussi dans des gorges, dans des montagnes que nous sommes obligés de gravir.

La montée est recouverte en larges dalles formant un escalier très-doux, qui ne ralentit en rien la marche de nos bêtes.

Les caravanes ont un peu chacune, et à force de temps, pavé ce chemin.

Durant la saison des pluies, il est ravagé par des

torrents qui le rendraient impraticable sans cette précaution.

Nous rencontrons successivement plusieurs montagnes et gorges de ce genre.

Plus nous avançons, plus nous nous élevons.

Sur les neuf heures et demie, le tonnerre commence à se faire entendre, et ses roulements nous accompagnent jusqu'à onze heures.

La pluie leur succède et ne cesse que vers minuit.

Bientôt les hurlements de nombreux chiens nous annoncent l'approche d'un douar, et quelques feux nous indiquent la place où il se trouve momentanément.

Nous nous dirigeons vers ces feux en ayant bien soin de contourner les tentes de manière à ne pas avoir l'indiscrétion de nous trouver devant leur entrée.

Nous avions affaire à de riches nomades.

Tout autour du campement s'étendaient de nombreux troupeaux de moutons, de chèvres, d'ânes et de chameaux.

Éveillée par notre approche, toute la tribu s'était mise sur la défensive.

Un de ses membres s'avança vers nous pour savoir qui nous étions.

De son côté, un de nos éclaireurs alla à sa rencontre.

Après avoir échangé quelques paroles et nous être reconnus, comme des corps d'armée en temps de guerre, on nous dit d'avancer.

Les chiens seuls ne nous donnèrent cette permission qu'en faisant entendre des grognements.

Nous trouvâmes tout le monde sur pied, hommes, femmes et enfants.

Les femmes firent accroupir nos chameaux, et les notables nous reçurent à la descente de nos selles.

La pluie nous avait gelés.

On fit halte, on alluma des feux, et nous nous réchauffâmes.

Chacun semblait rivaliser de prévenances pour nous; les enfants s'empressaient d'allumer nos chibouques, les femmes étendaient des nattes ou des peaux de moutons sous nos pieds et nous portaient de l'assida préparé depuis quelques instants; les hommes aidaient nos conducteurs à remettre les charges dérangées en bon état sur les chameaux.

Une fois réchauffés et restaurés, nous nous disposions à continuer notre route.

Quelques notables vinrent alors nous prier de vouloir bien rester encore parmi eux.

—La caravane, disaient-ils au réis, peut faire des ventes et des achats avantageux avec la tribu, qui a besoin de plusieurs choses, et ce sera en même temps, ajoutaient-ils, nous payer de l'hospitalité que nous nous sommes empressés de vous donner.

Pendant qu'Abû-Bekr-el-Doâni réfléchissait, un naïb vint lui dire tout bas que plusieurs hommes en armes de la tribu s'étaient portés en avant dans la direction que nous allions prendre.

—Pourquoi, demanda-t-il alors aux notables, nous tendez-vous des piéges?

—Tu sais qu'aucune tribu ne tend des piéges aux voyageurs; tu n'as pas de traité avec nous, mais en aurais-tu que tu ne pourrais te plaindre.

—Vous avez envoyé des hommes pour nous barrer le passage sur notre route.

—Si vous ne voulez point consentir à nous vendre ce dont nous avons besoin, c'est vous qui nous traitez en ennemis, et, dans ce cas, nous voulons le tribut que ta conduite nous donne le droit d'exiger.

Le réis, pensant bien que la caravane ne pourrait faire de brillantes affaires avec de pareils acheteurs, nous engagea à nous laisser gracieusement rançonner, persuadé que nous y gagnerions encore, et après avoir donné chacun notre quote-part pour remercier nos hôtes de leur obligeance, nous pûmes repartir en toute sécurité.

Au petit jour, laissant à notre gauche les montagnes et les gorges à travers lesquelles nous cheminions jusqu'alors, nous abordons de nouveau une immense plaine inculte et toute couverte de sable, qui s'étend devant nous et à notre droite à perte de vue.

Cette plaine est d'une étendue désespérante.

A sept heures et demie, nous campons vers son milieu, à l'entour de trois puits cachés sous le sable, et connus seulement des caravanes qui parcourent ces contrées.

Nous étions alors à trente lieues et demie de Mareb, ce qui faisait, à quinze lieues près, le tiers de la dis-

tance de cette ville à Doân, si, pour nous y rendre, nous eussions pu marcher en ligne droite.

Mais ce n'est point ainsi que nous pouvions avancer.

La route suivie habituellement est de trente et une lieues plus longue, obligé qu'on est, pour ne pas être englouti dans les mers de sable, de les contourner.

Ici se termine notre étape du mercredi 16 août 1844 (14 *châban* 1261), la quatrième depuis Mareb et douzième depuis Sana.

Pendant notre halte près de l'avenante tribu que nous venions de quitter, je n'avais pu voir Hamza tant nous avions été entourés, obsédés de soins.

Je me hâtai d'aller le trouver.

Je voulais savoir ce que lui avait dit Ibn-Ali.

De son côté, il était empressé de me le dire; il n'avait pas perdu un instant pour venir me trouver, et nous nous rencontrâmes à moitié chemin de nos tentes.

—Rétrograde, me dit-il en me voyant, et allons chez toi.

—Comme il te plaira, lui répondis-je.

Quoique étonné qu'il laissât seule Aeïscha, je me gardai bien de le laisser paraître, ne voulant pas devenir l'objet de ses soupçons.

Une fois sous ma tente, quand nous nous fûmes accroupis, que nos chibouques furent allumées et que le moka fumant eut été servi par Sélim :

—J'avais à te parler en tête-à-tête, me dit-il.

—Qu'as-tu à me dire?

—Ce qui s'est passé chez Ibn-Ali.

—Parle, je t'écoute.

—Il m'a demandé si j'étais satisfait de ma femme.

—Cela ne m'étonne pas.

—Pourquoi cela?

—Je te le dirai, continue.

—Comme je lui ai répondu que je n'avais qu'à m'en louer et que j'étais étonné de cette question : « On n'est pas complétement heureux quelquefois, a-t-il ajouté, et l'on craint de n'être pas payé d'une affection égale à la sienne. »

—Après?

—Comme j'étais toujours de plus en plus surpris qu'il me parlât de la sorte : « Ne t'étonne pas de ce que je te demande, a-t-il continué; c'est que si tu avais au fond du cœur une de ces inquiétudes qui le rongent, qui, fondées ou non, empoisonnent notre existence, si tu craignais que la pensée, les désirs de ta femme ne fussent pas à toi et pour toi, je pourrais te rendre le plus heureux des hommes. »

—Que lui as-tu répondu?

—Je lui ai demandé comment il pourrait faire.

—Tu as eu tort.

—Pourquoi cela donc?

—Parce que c'était lui laisser croire que sa supposition était vraie; mais voyons, achève, quel moyen t'a-t-il dit avoir à cet effet?

—« J'ai un rubis, m'a-t-il dit, qui a une vertu merveilleuse; il a été longtemps entre les mains de plusieurs sultanes favorites; mais la dernière qui le possédait l'a donné à une esclave avant de mourir.

afin que cette esclave le jetât dans la mer ou l'enfouît dans la terre, ne voulant pas qu'une autre fût aimée jamais comme elle l'avait été; c'est que la vertu de cette pierre est d'assurer à quiconque la possède une domination entière, absolue sur la personne dont on désire l'amour; ce rubis est un trésor, un talisman dont je n'ai encore osé confier l'existence à qui que ce soit; j'ai craint qu'on n'attentât à mes jours pour me l'arracher; ce n'est que pour trouver à m'en défaire que j'ai entrepris ce voyage, et comme je te sais riche et que tu peux m'en donner un bon prix, je te l'offrais, pensant t'être agréable dans le cas où le moindre de tes désirs ne se fût pas trouvé accompli.»

—Cet homme est un fripon, dis-je à Hamza.

—Non, répondit celui-ci, il m'a fait voir le rubis avec des caractères magiques tracés sur ses facettes.

—Je t'avais dit, Hamza, de voir toutes choses avec les yeux de ta raison avant de les croire, et c'est ce que tu n'as pas fait en cette occasion; et as-tu donné à espérer à cet homme que tu lui achèterais ce qu'il t'offrait?

—Je lui ai dit que je te consulterais auparavant.

—Je ne t'ai point caché, lorsque nous avons parlé de ce marchand, que j'avais mauvaise opinion de lui; je ne suis donc pas étonné de ses propositions, et je vais te dire pourquoi.

—Parle et préserve-moi de tout maléfice si j'en suis menacé.

—Il ne s'agit point ici de maléfice, mais tout simplement d'un piége tendu à ta bonne foi, à ta crédu-

lité ; ce n'est pas un sortilège que tu as à craindre, mais un vol ; cet homme en veut à ta bourse et non à ta personne.

Voici ce qui s'est passé entre ce marchand et moi :

Lorsqu'il rôde, qu'il va et vient sur les flancs de la caravane, cherchant à lier conversation avec tout le monde, il s'est aperçu, m'a-t-il dit, que tu te plaçais promptement entre lui et ta femme dès qu'il s'approchait du dromadaire sur lequel elle est montée ; il m'a demandé alors si tu étais jaloux ; je lui ai répondu que tu comptais assez sur ton mérite personnel et sur les vertus d'Aeïscha pour ne pas avoir cette indigne faiblesse.

—Mais une femme peut tromper un homme cependant, me dit vivement Hamza, et les précautions ne sont jamais inutiles.

—Elles le sont toujours au contraire : si la femme est fidèle, parce qu'elles n'ont rien à empêcher ; dans le cas contraire, parce qu'elles sont toujours déjouées.

—Tu as peut-être raison.

—Ibn-Ali me dit alors, continuai-je, qu'il avait mieux su lire que moi au fond de ton cœur, et, pour l'aider à faire ta connaissance, il m'offrit un riche présent ; je refusai, et, n'ayant pas d'autre moyen, c'est à toi-même qu'il s'est adressé pour te faire sa dupe.

—Tu ne me conseilles donc pas d'acheter son rubis ?

—Non ; seulement, comme il est bon d'avoir le moins possible des ennemis, tu n'as pas besoin de lui faire savoir que c'est moi qui t'en ai détourné. Tu lui

diras que tu n'as que faire de son précieux talisman.

Hamza me quitta tout pensif; il semblait regretter que je ne lui eusse pas conseillé de faire cette acquisition.

—Au reste, lui dis-je au moment où il s'éloignait, je prendrai des informations sur cet homme et je saurai pour de bon ce qu'il est.

XXI

On nous vole un chameau. — Une tribu de Bohémiens.



Jeudi 17 août 1844, — 15 *châban* 1261 : cinquième étape.

Le soleil allait se coucher.

En un clin d'œil, les tentes sont abattues et les chameaux chargés de leurs fardeaux.

Vers les huit heures, je vis s'avancer dans le lointain deux formes incertaines que mes compagnons de route eurent bien vite reconnues pour deux Bédouins montés sur des dromadaires.

Les Arabes, nous l'avons dit, ont une finesse de sens extraordinaire.

Leur œil perce l'horizon à des distances incroyables.

Leur oreille recueille les bruits les plus lointains.

Il leur suffit de flairer le sable pour reconnaître, sans jamais se tromper, et quelle que soit l'obscurité de la nuit, l'endroit où ils se trouvent.

La teinte plus ou moins foncée du terrain, un simple chiffon suspendu à une branche d'arbre, une pierre placée de telle ou telle façon, leur indiquent où gît un filet d'eau et à quelle profondeur.

Le général Daumas, dans son bel ouvrage du *Sahara algérien*, raconte la conversation d'un Arabe à cet égard.

Elle est sans doute pleine d'exagération, mais elle donne néanmoins une idée de l'aptitude des gens de sa race, qui n'ont certes rien à envier à ces fameux *Mohicans* du nouveau monde si bien dépeints dans les romans de Cooper :

« Je passe, disait cet Arabe, pour ne pas avoir une très-bonne vue.

« Mais je distingue une chèvre d'un mouton à un jour de marche.

« J'en connais qui, à trente lieues, dans le désert, éventent la fumée d'une pipe ou de la viande grillée.

« Nous nous reconnaissons tous à la trace de nos pieds sur le sable, et, quand un étranger traverse notre territoire, nous le suivons à la piste, car, pas une tribu ne marche comme une autre.

« Une femme ne laisse pas la même empreinte qu'une vierge.

« Quand un lièvre nous part, nous savons à son pas si c'est un mâle ou une femelle, et, dans ce dernier cas, si elle est pleine ou non.

« En voyant un noyau de datte, nous reconnaissons le dattier qui l'a produit. »

A l'approche de nos deux Bédouins, montés chacun

sur un dromadaire, Abû-Bekr-el-Doâni, suivi de deux chaousses, alla pousser une reconnaissance en avant.

Au bout de cinq minutes, il revint en nous recommandant de marcher en bon ordre jusqu'à l'arrivée des étrangers.

—Comment sais-tu, lui demandai-je, que ces deux hommes ne sont pas du pays?

—L'allure de leurs dromadaires est bien différente de celle des nôtres, me répondit-il; d'ailleurs, leur démarche m'annonce qu'ils sont fatigués de longue date et qu'ils doivent avoir parcouru une bien grande route.

—Ce sont des Bédouins du Hedjaz, dit un jeune chamelier.

—Tais-toi, présomptueux, lui commanda le réis; crois-tu que mes yeux soient moins bons que les tiens, parce que j'ai la barbe grisonnante?

—Père, je n'ai pas eu l'intention d'exprimer un doute sur ta vieille expérience.

—Apprends donc à distinguer une chèvre d'un chameau; tu aurais dû voir que ces gens-là viennent du Nedjêd et qu'ils sont montés sur des dromadaires du Soudan.

Les étrangers nous abordèrent enfin, et leur présence mit fin à la discussion.

—Qu'Allah vous conserve dans le bon chemin! dirent-ils en arrivant.

—Que le Tout-Puissant daigne vous accorder la même grâce, frères, répondit le réis; vos dromadaires paraissent bien fatigués.

—Ce sont deux jeunes produits venus du Soudan; ils ne sont pas encore habitués aux courses soutenues.

Abû-Bekr-el-Doâni lança un coup d'œil de supériorité sur le jeune chamelier.

Celui-ci baissa la tête en signe d'humilité et garda le silence.

—Savez-vous si l'imam est à Sana ou à la poursuite du *Mâhdy* (Messie)[1]? demanda un des étrangers.

—Je crois que vous le trouverez à Sana, répondit le réis.

—Tant mieux! nous venons de Derreyêh, et nous avons pour lui des dépêches de la plus haute importance.

—Voilà des courriers bien bavards, grommela un vieux chamelier.

—Vous n'êtes guère soigneux de garder vos secrets, dit un des naïbs; il n'est pas naturel que des hommes divulguent ainsi la mission qui leur est confiée.

—Que pouvons-nous avoir à craindre de gens tels que vous? répliqua l'un des étrangers.

—Les Bédouins ne disent jamais que ce qu'ils veulent que l'on sache, et cette indiscrétion m'est suspecte, ajouta le naïb.

—Oui, je gagerais que vous êtes des espions envoyés par le Mâhdy pour s'informer de ce qui se passe

[1] Ainsi nommé de ce qu'il se disait le dernier imam disparu et qui doit, dit la légende, un jour reparaître ponr soumettre tous les peuples à la foi musulmane. Voir à ce sujet notre *Arabie Heureuse*, dont les *Mystères du désert* sont le corollaire.

dans le Nedjêd, reprit à son tour le vieux chamelier.

—Taisez-vous, mes enfants, commanda Abû-Bekr-el-Doâni ; Allah nous garde de suspecter l'homme qui n'aurait pas de mauvaises intentions : mais mieux vaut être dupe d'un fripon que de maltraiter un honnête homme.

Puis se retournant vers les étrangers :

—Depuis combien de temps avez-vous quitté Derreyêh? leur demanda-t-il.

—Depuis trente-cinq jours.

—Hum! c'est bien marcher ; néanmoins, vous pouvez avoir besoin d'eau ou de vivres, demandez ce qui vous manque.

—Fais-nous remplir cette zem-zemïe; elle nous suffira jusqu'à Kousen. Allah veuille qu'on vous rende le même service dans la même occasion! L'Arabe hospitalier est comme les puits que la Providence a creusés dans le désert.

Leur demande fut satisfaite, et l'on se sépara en échangeant cordialement les souhaits de bon voyage.

Abû-Bekr-el-Doâni avait bien reconnu les dromadaires du Soudan, il avait vu qu'ils étaient jeunes et fatigués, mais son discernement et son expérience ne lui avaient pas fait juger aussi bien les hommes que les bêtes.

Sept à huit minutes après que les deux étrangers nous eurent quittés, un chaousse vint lui dire qu'il manquait un chameau chargé de vivres dans la caravane.

Il commanda à toute la colonne de s'arrêter aussitôt.

Un chameau manquait en effet dans le groupe qui marchait le troisième.

Qu'était-il devenu ?

On regarda s'il ne s'était pas glissé dans une autre section que la sienne.

Mais toutes avaient leur compte.

Il fallait savoir, cependant, comment l'animal avait disparu. .

Après examen passé dans le groupe dont il faisait partie, on reconnut que la corde de palmier qui l'attachait à son voisin avait été coupée avec un instrument on ne peut plus tranchant.

Nul doute ; le chameau avait été volé, quoique les deux Bédouins ne fussent pas descendus de leurs montures et qu'on les eût vus s'éloigner comme ils étaient venus.

Le reïs envoya incontinent des chaousses dans toutes les directions.

Au bout d'un instant, ils revinrent.

Ils avaient aperçu, mais déjà à une grande distance, trois hommes qui s'enfuyaient, et ils avaient reconnu ceux à qui nous avions parlé.

Les naïbs demandèrent s'il fallait courir à leur poursuite.

—Nous les atteindrions bien certainement, dit Abû-Bekr-el-Doâni, car leurs montures, qui ne peuvent être que celles de quelques courriers de Derreyêh qu'ils ont assassinés, paraissent extrêmement fati-

guées ; mais ces hommes ne sont pas seuls, et probablement ils ont des compagnons qui, couchés à plat ventre sur la terre, les attendent non loin d'ici.

—Nous irons en force, dit un naïb.

—Ce serait un combat à livrer, du temps à perdre, et peut-être la mort de quelques hommes à déplorer; la perte d'un animal est moins regrettable que la vie de quelqu'un d'entre nous : qu'on les laisse donc, et soyons plus prudents à l'avenir.

Comme on voit, le réis faisait ce qu'on appelle la part du feu ; il abandonnait une bête pour ne pas s'exposer à perdre davantage.

Quand nous nous fûmes remis en marche :

—Comment se fait-il, demandai-je à Abû-Bekr-el-Doâni, que nous n'ayons vu que deux hommes et que les chaousses en aient aperçu trois qui s'éloignaient?

—J'ai déjà été volé de cette façon, et je vais te dire comment s'y prennent ces larrons.

—Je les trouve d'une adresse bien surprenante.

—Rien n'est plus simple, au contraire :

Lorsque les maraudeurs voient une caravane de la force de la nôtre, ils sont rarement en assez grand nombre pour l'attaquer ouvertement.

Il faut cependant qu'ils saisissent quelque chose de tout ce qui passe à leur portée.

Dans ce cas, les plus adroits, les plus hardis et les plus ingénieux improvisent un stratagème ou en trouvent un déjà connu et se chargent de le mettre à exécution.

Si ceux qui font de telles prouesses s'exposent

beaucoup, il est bon de dire qu'en compensation ils passent pour des héros parmi leurs compagnons, et qu'à ce titre ils jouissent de leur admiration et de leur respect.

Lorsqu'ils emploient la ruse dont nous avons été dupes tout à l'heure, ils partent trois ensemble à la rencontre de la caravane.

Deux sont à dromadaire, comme tu les as vus, et le troisième les suit à pied.

Celui-ci est couvert d'un vêtement de couleur sombre qu'on ne peut distinguer dans la nuit.

Quand ceux qui sont montés s'approchent de la caravane, il s'arrête et se couche par terre; puis, quand ses deux camarades ont engagé la conversation avec les voyageurs, il marche sur ses genoux et sur ses mains, avance furtivement vers le groupe le moins surveillé et coupe l'attache d'un chameau avec un couteau excessivement tranchant dont il s'est muni à cet effet.

L'animal est alors en sa possession; il n'a plus qu'à le couvrir d'une espèce de grand drap de cotonnade, de couleur pareille à son vêtement, et à s'éloigner.

—Il me semble que la chose est bien difficile à exécuter et qu'il faut être bien audacieux pour la tenter.

—Ils risquent de laisser la vie à ce jeu, et quelquefois ils perdent la partie; mais le plus souvent ils réussissent, comme tu vois, car voilà deux fois que je suis pris de la même manière.

—Et le vol des chevaux?

—Le vol des chevaux s'exécute de la même manière que celui des chameaux.

—Mais si c'est dans un douar?

—Alors le vol se pratique d'ordinaire vers la fin du mois, lorsque la lune paraît à peine.

Les maraudeurs se mettent en route en plein jour. Lorsqu'ils approchent de la tribu où ils ont l'intention de voler, ils ne s'avancent plus que la nuit et s'embusquent à une ou deux lieues des tentes, dans le lit d'un torrent, les hautes herbes ou la montagne.

Aussitôt la nuit devenue très-sombre, ils sortent de leur embuscade, flairent tous les douars les uns après les autres, et s'arrêtent à celui où la garde semble moins active, où les chiens paraissent le moins éveillés.

Si les maraudeurs sont au nombre de dix, huit restent à une quarantaine de pas du douar, immobiles et silencieux; les deux autres, les plus hardis et les plus adroits, pénètrent dans l'intérieur.

En se séparant, on se donne un mot d'ordre.

Les deux larrons se mettent à la besogne.

S'ils trouvent les chiens sur le qui-vive, ils retournent s'adjoindre un troisième compagnon qu'ils placent un peu loin, devant la tente dont les cerbères sont si vigilants, cela, à l'effet de les amuser.

Puis, ils pénètrent dans le douar par un autre côté.

Ils se désignent la tente qu'ils veulent voler.

L'un d'eux, appelé *khrafir,* reste en faction près d'elle; l'autre, l'enleveur (*sarecker*), pousse jusqu'aux chevaux ou dromadaires.

Ce dernier les trouve-t-il entravés avec des cordes ou des courroies seulement, il les dénoue ou les coupe, saisit l'animal par la corde à talismans placée sur l'encolure, et l'emmène du côté opposé à celui où sont les chiens, occupés du reste par l'amuseur (*zahher*).

Le khrafir est resté en arrière, prêt à tuer d'un coup de djembie ou à assommer avec un bâton le premier qui sortirait de la tente, sauf à dérouter les autres en suivant une direction différente de celle qu'a prise le sarecker.

Il rejoint ensuite celui-ci et le zahher, et tous trois se réunissent bien vite aux sept compagnons qui les attendent au dehors.

—Mais si, au lieu d'être en corde ou en cuir, les entraves sont en fer?

—Dans ce cas, l'opération se complique; les préliminaires sont les mêmes; mais, une fois à l'œuvre, le sarecker relève doucement les entraves jusqu'aux genoux, les maintient à cette place avec une corde qu'il a emportée à cet effet, et fait sortir l'animal à petits pas.

Dès qu'il a rejoint ses camarades et qu'il est assez loin du douar victime du vol, il songe à donner à sa prise la liberté qui lui manque.

Il enlève alors les entraves à l'aide d'une petite scie, ou bien ouvre fort adroitement le cadenas avec un crin de cheval.

Au pis aller, il présente la serrure en dehors des membres de l'animal et la brise d'un coup de pistolet,

ou bien encore l'emplit de poudre et la fait sauter.

Mais la détonation éveille les maîtres du cheval ou du dromadaire ; ils se mettent à sa recherche, presque toujours vainement ; la nuit est sombre, les maraudeurs se disséminent ; à toute extrémité, cependant, ceux-ci se tirent d'affaire en abandonnant la prise pour sauver leur tête.

—Et le vol des moutons?

—C'est un mince butin que les moutons, attendu qu'il faut désespérer de les entraîner tout de suite à une grande distance.

Parfois, cependant, l'occasion est tentante.

On voit le troupeau paître loin des tentes, le berger est endormi ou distrait d'une manière quelconque ; il est grand matin ; on a le temps de faire du chemin avant qu'au Magh'reb, l'heure venue de la rentrée des troupeaux, le douar ne s'aperçoive du vol qui a été commis ; on tente l'aventure.

On surprend le berger, on le bâillonne, on le garrotte, puis les maraudeurs se partagent la conduite des moutons, divisés par petites troupes.

Chacun suit un chemin séparé, lentement d'abord, plus vite ensuite.

Le lendemain, après n'avoir traversé que des lieux déserts, l'on se rejoint à un endroit désigné lors du départ.

Le berger a été emmené aussi, et on ne le renvoie qu'au milieu de la nuit, quand il n'est plus à craindre qu'en jasant il ne fasse découvrir la piste.

—Les Européens ne se figurent guère, repris-je,

qu'on fasse de pareilles rencontres dans le désert.

—Que s'imaginent-ils donc? me demanda le réis.

—Ils se représentent le désert comme une immense étendue de pays couverte de sables brûlants, stérile, aride, sans habitants, où l'on ne rencontre ni hommes, ni bêtes féroces, ni oiseaux, ni reptiles, ni végétation d'aucune espèce, car rien n'y peut vivre.

—Il y a des contrées qui sont ainsi; tu n'y arriveras que trop avant la fin de ton voyage.

—Sans doute, mais ils pensent qu'il en est partout de même; ils croient qu'une caravane, depuis son point de départ jusqu'à son point d'arrivée, traverse tranquillement et d'une façon monotone l'espace qu'elle a à parcourir; qu'elle n'a à redouter que la soif et les tempêtes; que si, parfois, dans des lieux plus rapprochés de montagnes, voisins de quelques rares oasis, moins éloignés d'un endroit habité, on risque de trouver des lions, des panthères et des serpents, on est du moins assuré de n'avoir point affaire à des hommes d'une existence mystérieuse et coupable, comme les fripons, les voleurs et les coupe-jarrets de leurs villes.

—Jusqu'ici, ma vie s'est passée à voyager, me dit Abû-Bekr-el-Doâni; j'ai vu que partout où peut aller un homme, il est certain de rencontrer un autre homme.

Tout le reste de la nuit fut employé à traverser un terrain fort tourmenté par le labour des torrents, qui renaissent et se déplacent à chaque saison de pluie, se précipitant des montagnes qui se trouvent à l'ouest

et roulant avec eux d'énormes blocs de pierres.

Vers son milieu, nous donnâmes dans une tribu de Bohémiens.

Tout cela, sans tentes, sans huttes, sans abri, avec quelques maigres animaux porteurs de leurs bagages, était couché autour de grands feux.

L'industrie de ces misérables, comme lorsqu'ils traversent nos pays du nord et de l'est, est de dire la bonne aventure, de faire de la musique et des tours de force, de vendre des philtres, de tresser des nattes et de sculpter de petits ouvrages en bois.

Quand l'occasion s'en présente, ils volent avec empressement.

C'est sans doute d'eux que vient le proverbe :

« L'occasion fait le larron. »

Les femmes étaient magnifiques, mais couvertes de haillons et de vermine.

Ils furent très-effrayés en nous voyant.

Nous, de notre côté, en apercevant des feux de loin, nous avions cru avoir à faire à des Arabes nomades.

Mais, une fois reconnaissance faite, nous fûmes tout désappointés d'une telle rencontre.

Les Bohémiens, que nous nommons *Zigeiner* en Allemagne, *Gypsies* en Angleterre, *Gitanos* en Espagne, pullulent aussi en Arabie, en Perse, en Abyssinie et dans les deux Turquies, où ils sont appelés *Tchengalis*, *Luris* ou *Zaths* (prononcez *Djaths*), *Nawas* et *Tziganes*.

En Valachie, entre autres, leurs femmes sont, dit-on, d'une beauté extraordinaire.

Peu scrupuleux sur la fidélité conjugale, ils les

emploient souvent à obtenir des boyards des privilèges ou de l'argent, et déploient toujours dans ces manœuvres une grande habileté.

Les boyards traitent indistinctement les femmes de cette race avec dureté et mépris.

Il n'est pas rare de les entendre promettre une aumône à celle qui voudra leur montrer sa nudité.

Un fait semblerait cependant dénoter que quelques-unes de ces femmes ont, sinon l'usage, du moins le sentiment, l'instinct de la pudeur.

La maison d'un boyard avait été incendiée par des Tziganes.

On arrêta quelques femmes.

Elles avouèrent le crime, et dirent l'avoir commis en représailles des outrages qu'elles avaient reçus.

Presque tous les écrits où l'on traite de l'origine de ces vagabonds donnent à entendre qu'ils viennent de l'Inde.

Je suis d'autant plus porté à le croire qu'ils ont dans leur langue une infinité de mots sanscrits.

Mais de quelle peuplade indienne sont-ils directement issus?

A quelles époques et dans quelles circonstances ont eu lieu leurs émigrations?

Ces questions sont toujours restées enveloppées d'épaisses ténèbres.

Quoi qu'il en soit, je crois devoir rapporter quelques mots des légendes et traditions qui ont cours en Perse et en Arabie à leur sujet.

Nous doutons qu'elles puissent jeter une vive lu-

mière sur ces questions et sur l'histoire orientale de ces vagabonds que l'on trouve partout sans foi ni loi, n'ayant dans le *ghiftas*, qui est leur idiome particulier, aucun terme propre pour exprimer le nom de Dieu, que la reconnaissance a trouvé écrit dans tous les objets de la création, et qui sont encore, malgré tous les efforts que l'on a faits pour les civiliser, ce qu'on peut appeler des barbares.

Pire que cela : des misérables, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Les Bohémiens ont conservé leur ton, leurs manières, leur adresse, leur ruse d'origine.

Partout où on les trouve, ils sont vêtus d'une façon qui leur est propre.

Partout les peuples les fuient et leur témoignent du mépris et de la méfiance.

Que cela éclaircisse ou non leur histoire, voici ce que l'on raconte sur cette race :

« Sur la demande de Bahram-Gur, roi de Perse, qui régna de 420 à 440, Chankal, roi de *Khanodje*, envoya à ce prince dix mille Luris, Bohémiens, joueurs d'instruments. »

Pourquoi cette demande?

Voilà :

« Bahram avait adressé des lettres aux mages de chaque province de ses États pour s'informer de celles qui étaient misérables et où les pauvres étaient affligés.

« Il demandait toutes les informations relatives à la situation de son empire, pour qu'elles fussent communiquées à son cœur royal.

« Chacun, noble, riche et commerçant répondit que le pays était populeux et que de tous côtés on n'entendait que des actions de grâces pour le souverain.

« Mais les manants, les ouvriers et les indigents se plaignirent à Sa Majesté de la dureté des temps; ils dirent que les riches, les nobles, les gros commerçants faisaient de somptueux repas, buvaient du vin et ornaient leur tête de guirlandes; bien plus, qu'ils savouraient les mets et dégustaient les liqueurs au son de la musique, sans songer aux créatures pauvres qui souffraient.

« Bahram fut touché de ces plaintes.

« Il commença par améliorer la position de chacun.

« Puis, pour que les gens du peuple n'eussent à souffrir d'aucune espèce de privation, il dépêcha un envoyé à Chankal, roi de Khanodje, avec le message suivant :

« —O prince attentif à la justice!

« Ici, les classes indigentes font leurs repas sans musique, circonstance que je ne saurais approuver.

« Ainsi donc, de vos Luris choisissez-en dix mille, hommes et femmes, qui jouent du luth, et envoyez-les-moi.

« Les Luris furent envoyés à Bahram, qui leur assigna une résidence particulière en divers endroits de son empire, et donna à chaque individu une vâche et un âne.

« Il leur dit de nommer un chef de village, et accorda aussi mille charges de blé à ceux qui le méri-

taient le plus, afin que, labourant avec leurs vaches et leurs ânes, ils pussent récolter en temps convenable la semence de leur blé, ce qui ferait que ses sujets pauvres pourraient avoir de la musique gratuitement.

« Les Luris parurent d'abord très-satisfaits des dons qu'on leur fit, mais ils dissipèrent négligemment tout leur blé ; ils laissèrent aussi dépérir leurs vaches et leurs ânes, qui, vers la fin de l'année, se virent honteusement abandonnés.

« Bahram les réprimanda de la prodigalité avec laquelle ils avaient dissipé le blé, sans songer à en récolter un seul épi.

« Puis il les congédia, leur ordonnant de prendre leurs ânes, de les charger de leurs effets et de tout leur mobilier, et de vivre désormais du produit de leurs chants et de leurs instruments, de manière à ce que chaque année ils pussent voyager d'un bout à l'autre du pays et chanter pour l'amusement des grands et des petits.

« Les Luris, conformément à cet ordre, vagabondent à présent à travers le monde, cherchant de l'emploi, en compagnie de chiens et de loups, et volant sur les chemins le jour et la nuit. »

D'autres font à ce conte ou à cette histoire la variante suivante :

« Bahram, voulant que tout le monde vécût en joie sous son règne, ordonna que les hommes ne travaillassent que la première moitié du jour, et qu'ensuite ils se livrassent paisiblement aux festins, buvant

et se délectant, avec des musiciens, des danseurs et des bouffons.

« Par suite, les musiciens, les danseurs et les bouffons devinrent si chers, que le prix convenu d'une bande de bateleurs était monté jusqu'à cent *drachmes.* (80 fr.)

« Ayant trouvé un jour des hommes qui buvaient sans musiciens :

« —Ne vous ai-je pas défendu, leur dit-il, de négliger la musique et les divertissements de toutes sortes?

« Ceux-ci, après s'être levés et ensuite prosternés à terre, répondirent :

« —Nous avons cherché de la musique et nous voulions la payer plus de cent drachmes, et cependant nous n'avons pu en obtenir.

« Bahram, alors, ayant fait apporter de l'encre et du papier satiné, demanda par lettre des musiciens au roi des Indes.

« Celui-ci en ayant envoyé douze mille, Bahram les dissémina dans toutes les villes de son empire, où ils se propagèrent.

« Leurs descendants y demeurent encore, mais peu nombreux aujourd'hui, plusieurs s'étant répandus, à chaque génération, de royaume en royaume, jusqu'aux pays les plus éloignés.

« On les appelle Zaths. »

Nous ne nous arrêtâmes près de cette tribu de Bohémiens que le temps de laisser souffler nos bêtes, les yeux sur nos bagages, la main sur nos djembies.

XXII

Bir-el-R'zel. — Intervention. — Ce qu'était le marchand Ibn-Ali. — Chasse à la gazelle.

Après avoir quitté nos Bohémiens sans malencontre, au petit jour, nous fîmes lever des gazelles.

Celles-ci, épouvantées à notre approche, s'enfuient de toute leur vitesse.

Nous les forçons au trot de nos dromadaires.

On entend de toutes parts les explosions de cette arme redoutable surpassant en rapidité les quadrupèdes qui luttent de vitesse, et plusieurs victimes sont immolées.

Le lieu où nous devons camper se trouve éloigné de vingt heures de chameau de Kousen.

Ici, la plaine s'arrondit en forme de cercle, et tout l'horizon est fermé par un réseau de montagnes nouvelles.

Un seul puits est bâti à cette station.

On le nomme *Bir-el-R'zel* (puits de la Gazelle), à

cause du grand nombre de ces animaux qui sillonnent cette plaine en tous sens.

Ce puits, comme tous ceux que nous avions rencontrés jusqu'alors, est à fleur de terre.

Il est creusé d'une manière grossière, à vingt pieds de profondeur dans le sol.

L'eau en est assez bonne.

Toutefois, elle ne dissout pas le savon et ne cuit pas les aliments.

Sa source est abondante, ce qui explique la prodigieuse quantité de gazelles qu'on y rencontre.

Un Bédouin connaît si bien en cela l'instinct de ces animaux, que, lorsqu'il parcourt un pays qui lui est peu familier, il suit, quand il est pressé par la soif, les traces de l'un d'eux, et finit ordinairement par rencontrer l'élément sauveur.

Aux environs de Bir-el-R'zel, je remarquai trois lauriers-cerises d'une espèce particulière.

Leur fruit, plus gros que celui d'Europe, est aplati vers la face supérieure.

Le goût de la feuille est d'une amertume très-intense, et celui des branches l'est encore davantage.

La *clematis erecta* de Linnœus se marie avec les mimosas.

Le terrain est recouvert, en certains endroits, d'une légère couche de sable.

Il est friable et inodore.

Sa couleur porterait à croire qu'il contient des sulfates d'ocre ; mais son goût insipide prouve le contraire.

Comme d'habitude, ce fut vers les huit heures que nous fîmes halte.

En un clin d'œil, les tentes furent dressées.

Nous n'avons pas encore dit comment sont construits ces abris.

On les appelle *kemâa*.

Ce sont généralement d'immenses nappes en poil de chameau (*tousluc*), soutenues à l'intérieur par une colonne de dix à douze pieds de haut.

Ces tentes se divisent en deux, et on les charge sur les chameaux sans difficulté.

Douze cordes attachées au tousluc sont fixées à des pieux enfoncés tout autour dans le sol, comme les haubans des navires.

Elles protègent la tente contre la fureur des vents, qui presque toujours sont terribles dans cette partie de l'Arabie.

Cette opération terminée, on alluma des feux et l'on prépara le déjeuner.

Dans les contrées où l'on ne trouve pas de bois ni de broussailles, on les remplace par du crottin de chameau.

A cet effet, on recueille tout celui qu'on rencontre le long de la route, et on l'enferme dans des *couffes* ou paniers en feuilles de palmier, pour s'en servir toutes les fois qu'il y a lieu.

Mais comme cette récolte serait loin d'être suffisante, la plupart ne se donnent pas la peine de la ramasser; généralement, on attache des musettes (*mâchla*) sous la queue des chameaux, et c'est

ainsi que l'on fait provision de ce combustible.

A chaque station, on vide ces musettes dans les couffes.

Cependant neuf heures allaient sonner, comme on dirait dans une ville européenne, et je n'avais rien pris depuis la veille.

Je me sentais d'excellentes dispositions pour le repas, et je m'impatientais contre Mohammed, que je trouvais trop lent à le servir.

C'est lui qui remplissait les fonctions de cuisinier en route, et soir et matin il apportait la subsistance dans une *sanie* en cuir.

C'est un meuble si commode, que tous les voyageurs devraient en avoir un dans leurs bagages.

Il se compose d'un rond de peau d'environ deux pieds de diamètre.

Tout autour sont fixés des anneaux en fer, dans lesquels on fait passer un cordon.

En l'étendant, c'est une table.

En serrant la coulisse, c'est un sac.

On y renferme les aliments légers, et on peut le suspendre à l'arçon de la selle, à côté de la zemzemie.

« De toutes les circonstances de la vie où le manger est compté pour quelque chose, dit Brillat-Savarin, une des plus agréables est sans doute la halte de la chasse ; et de tous les entr'actes connus, c'est encore la halte de chasse qui peut le plus se prolonger sans ennui. »

Il en est de même de toute espèce de halte précé-

dée d'une longue course, et c'est surtout en Arabie que l'on peut vérifier l'exactitude de cette assertion.

Quant à moi, la station sous la tente pendant le voyage m'a toujours procuré les plus doux moments de bien-être.

Mon repas achevé, je m'endormis profondément.

Quand j'eus fini ma sieste, Sélim vint me dire qu'un des naïbs et quelques chaousses attendaient mon réveil pour me parler.

—Ils sont là autour de la tente, me dit-il.

—Qu'ils entrent, lui répondis-je.

Ils étaient cinq : un naïb et quatre chaousses.

Quand ils furent introduits :

—C'est moi, me dit le naïb, qui étais chargé de la garde du troisième groupe, dans lequel le chameau nous a été volé, et, selon les règlements, c'est moi qui dois en payer le prix ; ces hommes qui sont avec moi sont ceux que j'avais le plus spécialement chargés de veiller sur les bagages de ce groupe ; j'ai le droit d'exiger d'eux la valeur du chameau enlevé, comme le réis l'exige de moi ; et s'ils ne peuvent la payer, je peux leur infliger une peine corporelle ; le prix du chameau avec sa charge est trop élevé pour que ces braves gens puissent l'acquitter ; d'un autre côté, l'infliction d'un châtiment ne saurait réparer la perte ; dans ce cas, les voyageurs ont offert de se cotiser, chacun suivant sa fortune, pour venir en aide à ces hommes. Mais le réis a dit que si les voyageurs voulaient bien agir ainsi pour s'indemniser entre eux des pertes qu'ils pouvaient éprouver, ils en avaient le droit.

et qu'il ne pouvait les en empêcher, mais qu'il n'en était pas ainsi dans cette occasion : qu'il y avait eu faute commise. « Ceux qui en sont les auteurs, a-t-il ajouté, doivent la réparer ; je suis responsable de la bête volée ; je la payerais moi-même s'il n'y avait pas eu négligence, et je ne souffrirai pas que les voyageurs s'imposent pour en donner le prix. Le naïb ou les chaousses coupables la payeront ; c'est une amende dont je les frappe et non pas une indemnité que je leur demande. »

—Que puis-je faire pour vous en cette occurrence ? leur demandai-je.

—Tu es celui qui as la tente la plus voisine de celle du réis ; il a plus de déférence pour toi que pour tout autre, nous venons te prier de lui faire accepter ce qu'ont offert les voyageurs.

—J'y emploierai tous mes efforts, leur répondis-je.

En ce moment, Abû-Bekr-el-Doâni entra dans ma tente.

—Que faites-vous ici? demanda-t-il d'un ton brusque au naïb et aux quatre chaousses.

—Nous étions venus demander à l'obligeance de Hadji de te parler en notre faveur, répondit le naïb.

—Sortez ! répliqua Abû-Bekr-el-Doâni d'une façon qui indiquait clairement qu'il n'y avait aucune observation à faire, et souvenez-vous, ajouta-t-il, que je vous interdis toute autre démarche de cette nature.

Après s'être inclinés, le naïb et les chaousses sortirent.

Quand ils furent partis :

—Tu es bien sévère, dis-je à Abû-Bekr-el-Doâni.

—Pour bien commander, pour être bien obéi, il faut être juste, mais inflexible, me répondit-il.

—Ainsi donc, il est inutile que j'intercède pour eux?

—Je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit.

—Eh bien! qu'as-tu dit?

—J'ai dit que le naïb payerait le chameau volé s'il ne le faisait payer par les chaousses.

—Mais tu n'as pas dit d'abord que tu défendais aux voyageurs de payer pour le naïb ou les chaousses?

—Non.

—Eh bien! ce qui est dit est dit; nous te payerons la valeur du chameau, et tu ne peux t'y opposer.

Abû-Bekr-el-Doâni réfléchit un instant.

Puis :

—Celui qui cède à propos augmente sa considération et sa force, au lieu de les affaiblir, dit-il comme se parlant à lui-même.

Et se tournant vers moi :

—Tu as raison, continua-t-il; je n'ai pas dit d'abord que je n'accepterais pas la cotisation de la caravane, mais une autre fois j'infligerai vingt-cinq coups de courbache à mes chaousses, et nous verrons bien si quelqu'un se présentera pour payer à leur place.

Comme je venais de gagner le procès de ces pauvres diables, Hamza arriva.

Voyant que je n'allais pas chez lui, comme d'habitude, il venait chez moi.

Abû-Bekr-el-Doâni allait se retirer.

—Reste, lui dis-je, je serais bien aise que tu prisses le café avec nous.

En effet, je voulais le questionner sur le compte du marchand Ibn-Ali, et je n'étais pas fâché de le faire en présence de Hamza.

Quand la fumée du moka s'éleva de nos tasses, quand celle de nos chibouques s'échappa en spirales de nos bouches :

—Connais-tu, demandai-je au réis, assez particulièrement le marchand Ibn-Ali, que tu as pris à Mareb, pour pouvoir nous donner des renseignements sur son compte?

—Je parie qu'il t'est suspect, me dit-il.

—Oui.

—Tu as raison de te défier de lui; il a une mauvaise réputation dans Mareb.

—Sous quel rapport? Sous celui de la délicatesse dans les affaires, sans doute?

—Pire que cela.

—De quoi le croit-on donc capable?

—De tout.

—Mais enfin?

—On va jusqu'à le soupçonner d'avoir des accointances avec les maraudeurs, les pillards, les Bohémiens du désert; d'être le recéleur de leurs larcins, de leur acheter à bas prix les marchandises qu'ils ont dérobées, et c'est à ce trafic qu'on attribue la source de sa grande fortune.

—Tu vois? dis-je à Hamza.

—Je vois que tu es un sage, me répondit-il.

—De plus, c'est un homme de débauche, de mauvaises mœurs, ajouta le réis ; il s'est fait plus d'une mauvaise affaire à cause de ses intrigues avec les femmes, et, dans ce moment, je crois bien que son voyage n'a d'autre but que de s'éloigner pendant quelque temps, pour faire oublier une échappée de ce genre.

Il paraît que cet Ibn-Ali était un Cartouche et un Lovelace tout à la fois.

—Je me doutais que cet homme-là ne valait pas grand'chose, dis-je à Abû-Bekr-el-Doâni.

—Que t'a-t-il déjà fait? me demanda celui-ci.

—A moi, rien; mais il a voulu vendre un talisman à mon ami Hamza.

—A lui ou à sa femme?

—A lui.

—Comment cela?

Hamza raconta ce qui s'était passé entre lui et Ibn-Ali.

—C'est ordinairement aux femmes qu'il fait offrir des talismans pour les séduire, reprit le réis quand il eut entendu le récit de Hamza; mais ici, quand il a vu l'impossibilité d'approcher la femme, il s'est adressé au mari.

—D'autant plus qu'on lui aura rapporté que tu crois facilement, dis-je à Hamza; ce dont il faut te corriger.

—Je ne croirai plus que par toi, à l'avenir, me répondit-il.

—Mais nous ne serons pas toujours ensemble, Hamza; d'ailleurs, en agir ainsi ne serait pas te corriger, mais, au contraire, persévérer dans ton défaut.

Nous en étions là de notre entretien, quand nous entendîmes un grand bruit de voix dans le lointain.

J'appelai Sélim pour qu'il nous en expliquât la cause.

Il nous dit que c'étaient quelques-uns de nos compagnons de route qui revenaient de la chasse aux gazelles, et dont on fêtait bruyamment le retour, attendu qu'ils rapportaient de riches dépouilles.

Nous allâmes, comme tous, au-devant d'eux.

Dès qu'on fut rentré au campement, les gazelles furent dépecées et leur chair répartie entre tous les gens de la caravane.

On en fit autant de celles qui avaient été prises pendant la nuit.

Les Arabes reconnaissent trois espèces de gazelles :

Le *sin*, le *ledmi* et le *rim*.

Le sin est la gazelle de petite taille.

Le ledmi est la grande gazelle.

Le rim est l'espèce intermédiaire.

Toutes les trois voyagent par troupeaux (*djelliba*) de quatre, huit, vingt, quarante et cent têtes.

On les trouve parfois réunies aussi jusqu'à deux ou trois cents.

De loin, on croirait voir le troupeau d'une tribu en émigration.

Quand une caravane s'est arrêtée, ceux qui veulent leur faire la chasse partent en grand nombre, en ayant bien soin de marcher contre le vent.

La gazelle a le flair très-délicat.

Les émanations de l'homme, que l'air lui apporte, la mettent immédiatement en fuite.

Outre la chasse à courre avec des chevaux ou des dromadaires, et qui se réduit à forcer la bête, les Arabes en ont une autre qui consiste à la prendre à la piste et par embuscade.

Dans ce cas, le chasseur s'avance en se cachant d'arbuste en arbuste, et en imitant de temps à autre le cri de la gazelle.

Celle-ci s'arrête, regardant de tous côtés et cherchant sa compagne égarée.

Le chasseur arrive ainsi tout près d'elle et la tue à bout portant.

Au coup de fusil, tout le troupeau s'enfuit.

A un quart de lieue ou à une lieue au plus, sa frayeur est dissipée, le souvenir de ce qui a causé son alerte est perdu.

Il s'arrête pour recommencer à brouter.

Le chasseur s'avance, s'embusque encore et recommence son stratagème, jusqu'à ce qu'il ait abattu assez de gibier ou que le temps lui manque pour en abattre davantage.

Il existe encore deux autres genres de chasse de ces animaux.

L'une se fait avec des faucons (*thaïr-el-hoor*); l'autre avec des lévriers (*slouguis*).

Mais elles ne sont guère en usage, la première surtout, que parmi les grands.

Le faucon qui tue le sin vaut un hedjin.

Le lévrier qui prend facilement le sin et le rim vaut une belle chamelle.

Celui qui atteint le ledmi est estimé comme un cheval de prix.

Aussi les dresse-t-on de bonne heure à cette chasse.

Le faucon et le lévrier qui à deux ans ne savent pas chasser ne le sauront jamais.

On dit à ce sujet :

« Le thaïr-el-hoor et le slougui, après deux ans, et l'homme, après deux jeûnes[1], s'ils ne valent rien, ne donnent aucun espoir. » Phrase qui, chez les Arabes, trouve tous les jours son application, et a, en quelque sorte, chez nous, servi de texte à ces mots célèbres de Beaumarchais :

« A vingt ans, on veut; à trente ans, on peut; à quarante ans, on a.

« Qui ne veut pas à vingt ans, qui ne peut à trente ans, n'aura jamais à quarante. »

Les Arabes veulent toujours, mais ne peuvent et n'ont jamais.

Ils ont continuellement vingt ans.

La gazelle fait deux portées par an.

La première mise bas a lieu vers le commencement de février.

En rut, la femelle se fait désirer.

Elle se fait suivre longtemps, quelquefois trois ou quatre jours, avant de céder.

[1] Le musulman, comme les catholiques romains, ne commence à jeûner qu'à sa majorité, avec cette différence seulement que celle-ci commence pour lui à seize ans.

Andick aïnin-el-r'zel ïa bella, « Vous avez, madame, des yeux de gazelle, » est le plus beau compliment qu'un Arabe puisse faire à une femme.

Dans certaines parties de l'Arabie, cette beauté des yeux a donné lieu à une pratique assez singulière.

Les femmes enceintes font venir une gazelle devant elles pour lui lécher les yeux.

Elles sont persuadées alors que les yeux de leur enfant ressembleront à ceux de la gazelle.

Les cornes de la gazelle, amincies et montées en cuivre, en argent ou en or, leur servent en outre d'épingles pour appliquer le koh'ol aux yeux; et la peau, soigneusement tannée, est convertie en sachets (*mahhfdha*), dans lesquels elles renferment leurs objets les plus précieux.

Je soupai avec un copieux plat de gazelle, ce qui n'est certes pas un mets à dédaigner.

Le soir, nous repartîmes à l'heure habituelle.

XXIII

Nous tuons un lion. — Les effets du kiêf.



Vendredi 18 août 1844 (16 *châban* 1261) : sixième étape. — A partir de Bir-el-R'zel, la plaine va en montant.

Notre chemin est tracé tantôt sur de gros cailloux, tantôt sur un sable fin et léger.

Les carcasses des chameaux abandonnés et aussitôt déchiquetés par les bêtes féroces dont ces régions abondent indiquent clairement que c'est la route ordinairement suivie.

Je m'amuse de temps à autre à cueillir quelques morceaux de la gomme distillée par les mimosas, et mes mains se blessent parfois aux épines qui semblent vouloir les défendre contre ma gourmandise.

Les autres produits de la terre que j'aperçois chemin faisant, sont :

Des pins-cyprès ;

Des asclépias aux feuilles grasses et aux fruits verts de la grosseur d'une orange ;

Des stramoniums ;

Des cactus à fleurs jaunes ;

De la menthe très-parfumée ;

De la jusquiame.

Bientôt une montagne rude et escarpée se présente devant nous.

Il faut l'escalader.

Les djemêls encouragent les chameaux de la voix, et l'on voit que l'animal docile y met toute sa bonne volonté.

Quand elle est couverte de la longue file de nos animaux, avec leurs fardeaux et leurs cavaliers, cette montagne, qui n'offrait qu'un triste aspect auparavant, semble s'animer, et c'est avec plaisir qu'on la contemple.

Parvenu à son sommet, on aperçoit devant soi un vaste bassin entouré d'autres montagnes.

Un brouillard épais en couvre toute la surface et lui donne l'aspect d'un magnifique lac comme en offre la Suisse.

Mais l'illusion dure peu.

En jetant les yeux autour de soi, on voit que la nature qui s'y déploie a quelque chose de sombre, de triste et même d'effrayant.

Ce sont des montagnes d'un seul bloc de roche, où quelques plantes maigres et épineuses ont peine à se cramponner.

Leurs flancs décharnés présentent des teintes noirâtres mêlées d'un rouge lugubre, dont la désolation rappelle les sites les plus affreux de la Judée.

Néanmoins, la caravane continue tranquillement sa route.

Nous retrouvons bientôt un terrain uni, sillonné çà et là seulement par des ravins et des torrents peu profonds.

Cela étant, nous nous remîmes à marcher aussi aisément que si nous eussions été en promenade.

Les chouafs faisaient caracoler leurs baudets au-devant de nous comme de véritables sportmen montés sur des chevaux de race.

Il faut dire aussi que ces baudets ont l'œil vif, l'oreille dressée, la tête haute, et qu'ils sont doués d'une vigueur et d'une agilité que n'ont pas ceux de France.

Les chaousses marchent sur nos flancs d'un pas dégagé et uniforme.

Les djemêls, toujours infatigables, font entendre leur chant monotone comme une psalmodie funèbre.

Quant au reïs et à ses deux lieutenants, on dirait les principaux personnages d'une cérémonie.

Ils sont gravement assis sur leurs beaux dromadaires avec toute l'importance de moines espagnols.

Le khrodja, l'iman, le muezzin et le dellal les suivent humblement, montés sur des bêtes d'un ordre inférieur; et les longues colonnes de chameaux, qui s'avancent philosophiquement au son des clochettes suspendues au cou des chefs de file, ressemblent à

une immense flottille dont les pirogues auraient des têtes de ces animaux à leur poulaine.

Bientôt nous traversâmes ce que les Anglais appellent dans l'Inde des *jungles*.

Là se trouvaient toutes les variétés de mimosas et plusieurs espèces de térébinthes.

Au bout d'une demi-heure, nous en sortions pour entrer dans un fourré si épais et dont les branches s'entre-croisaient tellement que nos montures avaient grand'peine à passer.

Nous marchâmes ainsi pendant un quart d'heure, et il pouvait être environ minuit et demi quand nous atteignîmes un vaste plateau limité à droite et à gauche par d'autres jungles.

Dans ceux-ci, des familles de lions avaient établi leur demeure.

Nous fîmes néanmoins halte en cet endroit.

Seulement, nous allumâmes de grands feux pour tenir éloignés nos terribles voisins.

Nous fîmes ensuite placer les dromadaires, accroupis, au milieu de nous, et chacun se tint prêt à faire face aux formidables animaux, dans le cas où il leur prendrait envie de nous visiter.

Après ces précautions, chacun se prépara à faire une petite collation, et cela le plus promptement possible, dans la crainte d'être importuné.

Nous n'avions pas avalé trois bouchées, que nous aperçûmes des chacals rôdant autour de nous.

—Cela était inévitable, dit Abû-Bekr-el-Doâni. Allons! mes enfants! Les lions ne doivent pas être

loin, car voilà leurs avant-coureurs; que tout le monde se tienne sur ses gardes !

Le réis n'avait pas fini de parler, qu'un rugissement se fit entendre à notre droite, comme si l'on eût voulu répondre à ce qu'il venait de dire.

Aussitôt chacun saisit son fusil, et, pour mieux recevoir le lion, fit face au côté par où il s'était annoncé.

Quelques minutes se passèrent ainsi dans l'attente.

Enfin nous vîmes, à la clarté du feu que nous avions allumé, s'avancer lentement, majestueusement, l'animal. Il était énorme.

Quand il fut à portée de fusil, il s'arrêta et fixa sur nous ses yeux, qui ressemblaient à deux charbons ardents.

Il sembla mesurer le front des ennemis qu'il avait à combattre.

Quand il eut apprécié nos forces, nous trouvant sans doute trop nombreux, il poussa un rugissement sourd, et il se disposait à se retirer avec le plus grand calme et la plus grande dignité.

Depuis quelques secondes, j'avais épaulé mon fusil.

—Il est dommage de le laisser nous échapper, dit Abû-Bekr-el-Doâni.

Sans lui répondre, j'envoyai aussitôt une balle à l'animal.

Je le vis frémir et chanceler.

Mais ce fut l'affaire d'un instant presque insaisissable.

Il se retourna sur-le-champ, en nous lançant cette

fois un rugissement horrible, qui fit frissonner toute la caravane.

Je ne sais, en vérité, rien de plus propre à inspirer la terreur que cet épouvantable cri ; on le sent vous faire trembler les parois de la poitrine.

Les animaux ont un instinct admirable pour deviner celui qui les a attaqués.

En effet, mon lion ne se trompa point.

Il était à une cinquantaine de pas de nous, et je vis la lumière de son regard fauve se diriger sur moi.

Ses yeux lançaient dans les miens des éclairs dont j'avais peine à soutenir la vue.

Il n'y avait pas à en douter ; il m'avait choisi pour victime.

Il fallait rassembler tout mon sang-froid et toute ma résolution.

Je rejetai mon fusil loin de moi, et saisis le sabre d'un de mes voisins.

L'arme à feu devenait inutile ; il fallait m'apprêter à combattre à l'arabe.

Mais pendant que le lion me lançait son froudroyant regard, et que je me préparais au terrible combat, un de nos compagnons, un Arabe, déjà accoutumé à affronter ce danger, s'était porté vers lui de toute l'impétuosité de sa monture, et se trouvait à ses côtés sans lui avoir laissé le temps de faire un bond.

Par un mouvement simultané, le dromadaire se cabra, et le lion, se levant sur ses pattes de derrière, lui enfonça ses griffes de devant dans le poitrail.

Les deux bêtes s'affaissèrent.

Mais l'Arabe avait déjà asséné un vigoureux coup de sabre sur la tête de son ennemi, qui se trouvait aveuglé par le sang sortant de sa blessure.

Comme sa monture s'abattait, le cavalier avait sauté à terre.

Le lion avait enfoncé ses griffes plus cruellement encore dans les chairs du malheureux dromadaire.

Mais en ce moment un second coup de sabre lui coupa un jarret de derrière, et il roula en poussant un affreux cri de douleur.

Alors une lance, habilement dirigée par un autre Arabe et profondément enfoncée dans la poitrine de l'animal, lui trancha définitivement la vie.

Le dromadaire, le poitrail ouvert, gisait expirant à côté de lui.

Tout cela s'était passé en moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter.

L'Arabe n'avait pas la moindre blessure.

Le lion et le dromadaire furent dépouillés sur-le-champ et leur chair répartie entre toute la caravane.

La peau du premier devint le partage d'Abû-Bekr-el-Doâni.

Mais il y renonça en ma faveur, parce que c'était moi qui avais frappé le premier la bête.

—Tiens, me dit-il en me la donnant, conserve-la bien, car, outre que c'est toi qui as atteint le lion le premier, sa dépouille te protégera pendant la route contre toute influence malfaisante. J'ai promis à l'imam de Sana de veiller sur toi, et c'est surtout à ce titre que je te l'offre.

Loin de faire revenir, cette fois, le réis de sa superstition, je feignis, au contraire, de la partager et acceptai son présent avec reconnaissance.

Les Arabes croient qu'il est bon de dormir sur une peau de lion.

On éloigne ainsi le démon, disent-ils, on conjure le malheur et l'on se préserve de certaines maladies.

Les griffes du lion, montées en cuivre ou en argent, deviennent des ornements pour les femmes, et la peau de son front est un talisman que certains guerriers placent sur leur tête pour maintenir dans leurs cervelles l'audace et l'énergie.

A trois heures, nous nous remîmes en route.

Bientôt nous croisâmes une forte caravane venant d'Olû-Yahseb.

On se hèle dans le désert comme sur l'Océan.

Nous prîmes langue et nous sûmes qu'elle se rendait à Mareb, d'où nous venions.

Reconnaissance faite, on se joignit.

Nous fûmes on ne peut plus surpris de la manière dont était composée et organisée cette caravane que nous venions d'aborder.

Le nombre de ses chameaux et dromadaires était dans une disproportion inexplicable avec celui de ses gens; ses bêtes étaient aussi nombreuses que les nôtres, et son personnel ne dépassait guère une cinquantaine d'individus.

Le réis paraissait n'avoir ni naïbs, ni chaousses, ni chouafs.

Nous lui en demandâmes la raison.

Voici ce qu'il nous raconta :

Parmi ses voyageurs était un marchand qui avait une grande quantité de *kiéf*[1].

Il est défendu aux gens d'une caravane dans le désert, et surtout à ceux qui sont attachés à son service sous les ordres du réis, d'user de cet ingrédient, dont les effets sont mille fois plus dangereux et plus déplorables que ceux de nos boissons les plus enivrantes.

Au reste, ce ne sont pas seulement les règlements des caravanes qui en défendent l'usage; il est aussi défendu par le Coran, qui ordonne de s'abstenir de toute substance causant l'ivresse.

Pris en infiniment petite quantité, le kiéf procure les plus douces sensations du corps et de l'esprit; ce sont d'ineffables extases qui s'emparent de tout votre être; on se sent transporté dans des mondes inconnus, dans des lieux de délices bien au-dessus de tous les paradis de toutes les religions, bien supérieures à ce que l'imagination de l'homme

1 Appelé aussi *k'nab*, *haschiche* (d'où le nom d'*Haschichin* porté par les sbires du Vieux de la Montagne et qui a donné naissance à notre mot *assassin*), *herbe des Fakirs*. C'est un produit du chanvre indien, *cannabis indica*. Les uns pétrissent avec les mains les feuilles de cette plante après les avoir fait bouillir dans de l'eau aromatisée et sucrée, et en forment une espèce de pâte dont ils font des pastilles; les autres prennent les extrémités de la tige, les pilent et les mêlent ensuite avec du beurre fondu ou du miel chauffé. Il existe une infinité d'autres manières de préparer le kiéf; mais ce sont là les deux plus usitées.

peut enfanter dans ses rêves lorsqu'elle est dans son état normal.

Si peu que l'on dépasse la dose qui procure ce ravissement, les images qui frappent l'esprit changent de nature; au lieu de fées et de houris, ce sont des démons et des monstres que l'on croit voir; au lieu de palais et de jardins enchantés, ce sont des cavernes qui se dressent devant vous et des ossements humains qui couvrent le sol; et les sens, au lieu de rester dans une douce quiétude, sont surexcités : des hallucinations sans fin se succèdent et n'offrent que dangers à éviter, qu'ennemis à combattre; dans cet état d'exaltation, on frappe autour de soi, détruisant toutes choses que l'on trouve à sa portée, blessant ou tuant ceux qui vous font obstacle, jusqu'à ce que l'épuisement ou la mort vienne mettre fin à cet accès de furie.

Néanmoins, certains Arabes sont peut-être encore plus passionnés pour le kiêf que les ivrognes ne le sont pour les liqueurs fortes; que l'on joigne à cette passion l'attrait qu'ont les choses prohibées, et l'on aura une idée de l'ardeur avec laquelle le marchand était importuné pour vendre le *fruit défendu.*

Il va sans dire qu'il se laissa gagner par les prières; car, en trafiquant habile qu'il était, il profitait de l'occasion pour réaliser de bons bénéfices, en ne livrant sa marchandise qu'au poids de l'or.

Donc, il était arrivé qu'un jour les consommateurs de kiêf en avaient usé plus qu'à l'ordinaire.

Le hasard, la fatalité voulut que la caravane ren-

contrât en ce moment une tribu nomade et guerrière.

S'il suffit d'un homme qui a perdu sa raison pour compromettre l'existence de tous ses compagnons, à plus forte raison un malheur peut-il arriver lorsque plusieurs se trouvent en cet état.

C'est ce qui eut lieu.

Pendant qu'on était en pourparlers avec les notables de la tribu, sept à huit hommes de la caravane, qui crurent les voir brandir des lances sanglantes, fondirent sur eux en poussant des cris de mort, et en étendirent deux ou trois à leurs pieds.

Aussitôt tous les membres de la tribu, hommes, femmes et enfants poussèrent simultanément des imprécations qui n'en firent qu'une, et en un clin d'œil la caravane se trouva enveloppée de toutes parts.

Le réis, les naïbs, les chaousses et les chouafs firent leur devoir.

Sans se défendre, ils cherchèrent à apaiser la fureur de la tribu attaquée et à garantir de la mort ceux qu'ils devaient protéger.

Aussi les deux naïbs furent-ils tués, et ne resta-t-il que trois ou quatre chaousses et chouafs.

Toute la caravane, cernée à l'improviste, eût infailliblement été égorgée, si des femmes ayant trouvé quelques branches d'arbres ne les eussent élevées au-dessus de leur tête en signe de paix ou de trêve.

La tribu, comme c'est l'usage en pareil cas dans ces contrées, suspendit le carnage.

Mais, hélas! les trois quarts des voyageurs avaient déjà mordu la poussière.

La tribu, elle, n'avait guère perdu des siens que les premiers qui avaient été frappés.

Le réis s'avança alors vers un des combattants de celle-ci que l'on avait désigné pour conférer avec lui.

—Frère, dit le réis, c'est Eblis qui nous a armés les uns contre les autres, sans qu'il existât aucune animadversion entre nous; pour désarmer Allah, qui a en horreur le massacre de ses enfants, que celui qui a obéi le premier aux sujétions de l'esprit des ténèbres en demande pardon à son frère, et que celui-ci lui accorde ce pardon.

—Nous avons été attaqués et nous n'avons fait que nous défendre, répondit l'Arabe de la tribu, vous mourrez tous jusqu'au dernier, si vous ne nous dites la cause d'une si horrible trahison, et ne nous livrez les coupables.

—Je te demande une heure, répliqua le réis, et si cela m'est possible, il sera fait selon ton désir, qui est la justice.

Le réis rassembla ceux qui restaient de sa caravane.

On sut que le marchand vendait clandestinement du kief à tous ceux qui étaient assez riches pour lui en acheter à un prix excessif.

En conséquence, le réis dit au marchand qui était encore debout:

—C'est toi qui es cause, par ton amour du lucre, de la ruine et de la désolation de ma caravane; il

faut que tu me suives pour voir ce qu'il sera fait de ta personne.

Quant à ceux qui lui avaient acheté de la pâte maudite, il n'en restait que trois qui en avaient fait un usage moins immodéré que les autres.

—Vous allez, vous autres, venir aussi avec moi pour subir telle peine qui vous sera infligée par la tribu que nous avons attaquée, leur dit-il, car vous avez de même contribué au désastre dont nous sommes frappés.

Ceux qui étaient encore valides dans la caravane suivirent le réis et les quatre inculpés, et allèrent vers la tribu qui avait nommé un conseil pour les recevoir.

Le réis raconta ce qu'il venait d'apprendre.

—Voici, dit-il ensuite en désignant le marchand et les trois acheteurs, voici quatre victimes expiatoires que nous vous amenons pour racheter le sang répandu; pour nous, nous nous prosternons le front dans la poussière pour implorer la miséricorde d'Allah et votre pardon.

Les trois consommateurs de kiéf furent condamnés à la décollation et à la confiscation de tous les biens qu'ils avaient dans la caravane, au profit des victimes de la tribu.

Quant au vendeur de la drogue fatale, la tribu demanda qu'il lui fût livré. Il fut donc remis entre ses mains avec tous ses chameaux, dromadaires et marchandises.

Cela fait, il eut d'abord les oreilles et le nez coupés,

puis les yeux crevés, et enfin sa tête alla rejoindre celles de ses trois acheteurs.

Avant de pouvoir quitter la tribu, la caravane décimée dut livrer, en outre, le tiers de ce qu'elle possédait, comme réparation du dommage qu'elle avait causé.

Après avoir passé une heure et demie avec ces malheureux voyageurs, dont quelques-uns avaient des blessures qui n'étaient pas encore guéries, nous nous séparâmes, et chacun continua son chemin de son côté.

XXIV

Belêd-el-Wadi. — Le nagib Séid-Abd'el-Rahim. — Parcours de l'oasis. — Mœurs des Wadites. — Costume des femmes; faune, coutumes, etc., etc.



Au lever du soleil, nous abordions une vallée qui s'offre au voyageur, à la sortie des montagnes, sous un aspect des plus réjouissants.

Comme l'Égypte, cette vallée est couverte d'une immense file d'arbres fruitiers, de jardins et de champs cultivés.

Son Nil, à elle, est un torrent qui sert de rendez-vous général aux eaux de pluie, et s'étend dans la direction du nord-ouest au sud-ouest, sur une longueur de vingt-quatre lieues environ.

Elle est bornée à l'ouest par des montagnes.

Celles qui s'étendent vers le nord sont basses et peu accidentées.

Celles qui se prolongent vers l'est, au contraire, sont coupées en pain de sucre, isolées, dentelées, et

leurs cimes ardues s'élèvent sur toute la largeur de la vallée, laissant entre elles un passage par lequel on arrive à *Kond*, autre oasis située à quinze lieues plus au nord.

Devant nous, à notre droite, à notre gauche, sont disséminés une trentaine de petits villages qui, vus de loin, présentent l'aspect le plus pittoresque.

Nous campâmes auprès du premier (*Belêd-el-Wadi*) qui s'offrit à nous, comme une sentinelle avancée préposée à la garde de l'entrée de la vallée.

Ce village tire son nom du torrent qui en baigne le côté ouest, et est situé par 17° 4′ de latitude nord, 44° 4′ de longitude est.

Nous étions alors à quarante-deux lieues de Mareb, quarante de Bir-el-Naga, trente-trois et demie de Bir-el-Nassib, vingt-sept de Kousen et sept de Bir-el-R'zel.

Aussitôt notre arrivée, pour nous conformer à l'usage du pays, nous nous rendîmes, Abû-Bekr-el-Doâni et moi, auprès du nagîb de l'oasis.

Le réis allait lui solder le droit d'aubaine.

Moi, j'allais lui rendre une visite qu'il m'eût d'ailleurs, sans doute, bien forcé de lui faire sans cela.

Séid-Abd'el-Rahim était son nom.

Il habitait une espèce de petit fort adossé au torrent, et protégé par quelques mauvais canons de fer presque hors de service.

Les murs de ce petit fort, appelé *Dâr-el-Nagîb*, sont bâtis, partie en pierre, partie en briques cuites au soleil.

Il n'a que deux étages surmontés d'une terrasse.

Le rez-de-chaussée est occupé par les gardes.

Le second par les femmes.

Le nagib habite le premier, où il a établi son arsenal.

Le soir, il couche sur la terrasse, qui est surmontée d'une charmille comme celle de son confrère de Mareb.

A notre arrivée, nous trouvâmes Séid-Abd'el-Rahim assis à l'entrée de son vestibule et fumant nonchalamment son chicha, entouré d'une dizaine de notables qui en faisaient autant, tout en discourant les uns les autres de la pluie et du beau temps.

A notre approche, tout le monde se retira.

Les notables partis, le nagib se leva, vint à notre rencontre, et nous invita l'un et l'autre à nous asseoir à ses côtés.

C'était déjà un homme d'un certain âge, mais paraissant encore assez robuste.

Ses yeux noirs et brillants étaient entourés d'une teinte de koh'ol.

Il avait le nez aquilin, le menton un peu pointu, la bouche bien faite, la barbe grisonnante et des mieux fournies.

Quant à son costume, c'était le même que celui de Séid-Abd'el-Rahman de Mareb.

Les notables n'affichaient pas non plus un grand luxe.

Les nègres apportèrent le café et les chibouques allumées ; je subis la kyrielle de questions d'usage.

—Tu parleras au nagib comme tu voudras, m'avait

dit Abû-Bekr-el-Doâni, à notre entrée dans Belêd-el-Wadi; c'est un ami, sans fanatisme aucun, et qui, contrairement à ses compatriotes, désirant beaucoup s'instruire, aime assez les étrangers à cause de cela; parle donc sans crainte quand il t'interrogera. Seulement, je te dirai qu'il n'est pas plus parfait que les autres hommes, et qu'il a son défaut comme nous tous; ainsi donc, garde-toi de blesser sa vanité. Séid-Abd'el-Rahim veut que ses villages n'aient pas leurs pareils, il s'imagine que son oasis est le paradis de la terre.

Je remerciai le réis de son avis et lui promis de me comporter en conséquence.

Aussi, dès qu'Abû-Bekr-el-Doâni nous eut quittés, je commençai par dire au nagîb que je trouvais son pays le plus beau du monde.

Je vis bien qu'en effet, c'était là sa faiblesse, car il parut enchanté de cet éloge donné à ses possessions.

Du reste, je ne trahissais pas précisément ma façon de penser, je trouvais son village et ceux qui l'environnaient on ne peut plus agréables.

Mais, pour ne pas me faire meilleur que je ne suis, j'avouerai que, n'en eût-il pas été ainsi, je n'aurais peut-être pas parlé différemment.

Je n'aime certes pas les flatteurs et les hypocrites, je hais qu'on se fasse le complaisant des petitesses d'un homme; je ne puis répondre cependant que je n'eusse pas caressé la main de Séid-Abd'el-Rahim, que je n'eusse pas acheté ses bonnes grâces par ce

moyen; tout ce que j'avais appris à Mareh et ma visite à Séid-Abd'el-Rahman m'avaient fait redouter de déplaire à messieurs les nagîbs.

Le succès de mon début surpassa mon attente; nos premières paroles me mirent immédiatement en faveur auprès de Séid-Abd'el-Rahim.

Au bout d'un quart d'heure, nous étions au mieux ensemble, il me traitait comme une connaissance, presque comme un ami.

Il me fit visiter sa demeure depuis le bas jusqu'au faîte, il me montra avec orgueil ses canons détériorés, ses fortifications délabrées, et tout cela était si beau à ses yeux, il me le vantait de si bonne foi, que je ne me fusse pas senti le courage de le contredire et que j'eusse feint l'admiration lors même qu'Abû-Bekr-el-Doâni ne me l'eût pas conseillé.

Au bout d'une heure d'entretien sur les hommes et les choses d'Europe, qu'il désirait beaucoup connaître et sur lesquels il me faisait entrer dans les plus petits détails, nous arrivâmes à la question des femmes.

—Comment se fait-il que tu voyages seul? me demanda Séid-Abd'el-Rahim.

—Je ne suis pas seul; j'emmène avec moi deux domestiques et une esclave.

—Ah! une esclave.

—Oui.

—Belle?

—C'est une négresse; je l'ai prise seulement pour me servir.

—Ainsi donc, je ne me trompais pas, tu voyages seul, c'est-à-dire sans femme?

—Si c'est ainsi que tu l'entends, je voyage seul.

—Tu n'as donc pas de compagne?

—Au contraire, je me suis marié très-jeune.

—Quel âge avais-tu?

—Vingt et un ans.

—Moi, je me suis marié à douze; nous n'appelons pas cela jeune pour le mariage, vingt et un ans.

—Oui, mais vous êtes impuissants souvent à quarante, tandis qu'en Europe on ne se marie guère que de vingt-cinq à trente ans, mais on conserve sa vigueur jusqu'à un âge très-avancé.

—Comment sais-tu que nous sommes impuissants?

—Parce que quelques-uns de ceux qui l'étaient me l'ont dit.

Séid-Abd'el-Rahim fit une légère grimace.

—Combien de femmes as-tu? me demanda-t-il ensuite.

—Une seule.

—Tu en as eu une seule d'abord, mais ensuite?

—Dans mon pays, un homme ne peut avoir légalement qu'une femme.

—En vérité?

—En vérité.

—Ce qui est écrit là est donc bien vrai! se dit à lui-même Séid-Abd'el-Rahim, en feuilletant un manuscrit arabe qu'il avait depuis un instant pris entre les mains.

Puis, après avoir jeté un coup d'œil sur quelques pages :

—Que faites-vous, me demanda-t-il, lorsque votre femme est enceinte, lorsqu'elle est en couches, lorsqu'elle est malade?

Je répondis de mon mieux et de façon à donner de notre société la meilleure opinion possible.

—Tout ce que tu me dis là ne peut pas être, me répliqua-t-il.

—Cela est cependant.

Un éclair d'impatience brilla dans l'œil vif du nagib.

—Prends garde! me dit-il, car je n'aime pas à être trompé.

Je vis que si j'avais bien débuté je pouvais très-mal finir.

Aussi, revenant presque sur ce que j'avais dit :

—Il est vrai, ajoutai-je, que si la loi est restreinte à l'endroit des femmes, nous avons trouvé dans nos mœurs les moyens de lui donner une plus grande extension.

—Comment cela?

—Tu sais bien qu'il y a partout des femmes de mauvaises mœurs.

—Oui.

—Vous autres, vous achetez une esclave quand elle vous convient; vous augmentez ainsi le nombre de vos femmes, mais c'est en introduisant des courtisanes dans votre intérieur; chez nous, le foyer de la famille est sacré, l'homme riche peut entretenir

quelque fille perdue, mais l'intérieur de la maison est interdit à celle-ci, elle ne peut en franchir le seuil.

Le nagîb, avec qui j'avais été très-bien jusque-là, me regarda de façon à me faire apercevoir que j'oubliais les recommandations que m'avait faites le taleb Séid-Ahmed, de Mareb.

—Ainsi donc, il y a moins de moralité ici que chez vous? me demanda-t-il.

—Les usages sont différents, voilà tout.

—Oui, les usages sont différents, répliqua aussitôt Séid-Abd'el-Rahim; ici nous secourons nos parents, nos amis, les malheureux, et nous achetons ensuite une esclave si notre fortune nous le permet, sans que la famille, qui est sacrée, comme tu dis, en souffre; mais chez vous, tel qui ne donnerait pas un thalari à un pauvre diable tombé dans le malheur, qui ne le prêterait pas à un ami dans l'embarras, prodigue son or à ce que tu appelles fort bien une fille perdue, qu'il ne possède pas seul, pour laquelle il oublie tous ses devoirs d'homme, d'ami et quelquefois ceux de père et d'époux, en réduisant à la misère sa femme et ses enfants.

Je fus vraiment surpris de cette sortie contre nos mœurs, et surtout de ce qu'il y avait d'à peu près vrai.

—Oui, les usages sont différents, continua Séid-Abd'el-Rahim avec une sorte d'animation; vous n'avez qu'une femme, mais vous vous la prêtez les uns aux autres.

—Il y a chez nous, comme ici, des femmes qui trompent leurs maris.

—Oui, et il y a de plus qu'ici des hommes qui trompent d'autres hommes, qui trahissent celui dont ils serrent la main, qui les reçoit à sa table, avec qui ils partagent le pain et le sel. Ici, lorsqu'une femme manque à sa foi, quand une esclave trompe son maître, c'est toujours avec un étranger ou un inconnu : chez nous, il n'y a qu'un traître ; chez vous, il y en a deux.

—La plupart du temps, ceux à qui cela arrive l'ont mérité.

—On peut mériter quelquefois d'être trompé par sa femme ; on ne mérite jamais de l'être par son ami.

—Mais les amis sont bien rares ; par conséquent la trahison l'est aussi.

—Soit! mais il y a chez vous, m'a-t-on dit aussi, des hommes qui vivent du déshonneur de leur femme; d'autres qui s'en font un moyen pour parvenir dans le monde, pour se faire une position élevée, pour gagner les faveurs d'un souverain ou de quelque puissant : est-il vrai?

—Qui te l'a dit?

—Peu t'importe ; je te demande si c'est vrai.

—Cela est arrivé quelquefois.

—Est-il vrai que l'homme et la femme qui font ce commerce honteux ne sont pas méprisés?

—Ils sont au contraire couverts de dédain.

—On m'a dit cependant qu'on avait vu en Europe de pareils gens trouver des flatteurs, non pas seule-

ment parmi le peuple, parmi les pauvres, que leur misère force à s'avilir souvent, mais aussi parmi les personnes de toute condition ; on brigue leur faveur, leur protection, surtout si la femme est la maîtresse d'un roi ou de quelque ministre.

—Sidi, répondis-je, il ne vaut pas la peine que tu m'interroges, puisque tu sais tant de choses.

—On me les avait racontées, et je ne les croyais pas; voici un livre où elles sont écrites,—et il me montrait son manuscrit, qui était richement relié;—mais je les prenais pour des contes, des fables, comme en inventent les voyageurs. Je suis bien aise d'avoir enfin pu voir un Européen qui ait été forcé de me les confirmer; au moins, je n'ai plus de doute maintenant.

—D'où te vient ce livre? demandai-je

—Lors de mon pèlerinage à la Mecque, j'y rencontrai un taleb de Stamboul; il avait été longtemps en relation avec des gens de ton pays; de plus, il était allé le visiter : c'est lui qui m'a raconté tout ce qui se passe d'incroyable chez les nations infidèles, et qui m'a donné ce livre où il l'a écrit.

Je jetai un coup d'œil sur le manuscrit, et si le temps ne m'eût manqué, je l'eusse lu d'un bout à l'autre, non pas par esprit national, certainement, car c'était une satire sanglante de nos usages et de nos mœurs, mais à cause des aperçus nouveaux pour moi, que j'y découvrais à chaque ligne.

Après cette conversation, je quittai le nagîb, dont je me conciliai tout à fait l'esprit avant mon départ,

en lui lançant quelques éloges pleins d'enthousiasme sur la beauté de son Éden.

J'étais à peine de retour sous ma tente que je vis arriver deux nègres de Séid-Abd'el-Rahim avec mon déjeuner.

Mon repas fini, je les renvoyai avec un bon *batchich* (pour boire) pour eux et un cadeau pour leur maître.

Entre autres choses, ils m'avaient apporté un plat de *nana* (menthe).

Le nana est un mets fort goûté dans ces contrées.

Pour le préparer, lorsqu'ils ont cueilli la plante, les habitants la pilent dans un mortier, et après y avoir ajouté du poivre en quantité, ils en forment une espèce de bouillie qu'ils font cuire à petit feu.

J'essayai de faire honneur à ce ragoût jusque-là inconnu pour moi.

Mais cela me fut impossible.

A peine en avais-je avalé la première cuillerée, que je me sentis aussitôt le palais en feu, et pourtant ni le poivre ni le piment ne me font peur.

Je fus forcé de céder cette friandise à Sélim, Mohammed et Saïda.

Ils engloutirent le tout en un instant, et au lieu d'un plat, ils en auraient avalé un seau plein jusqu'aux bords.

Les deux nègres partis, je me disposai à parcourir l'oasis.

Il pouvait être alors dix heures.

Je m'éloignai donc de nouveau de notre campement, accompagné cette fois de Sélim.

Nous avons déjà donné au lecteur une idée de l'aspect de la vallée aperçue de loin.

Nous allons maintenant la visiter.

Comme le fort qu'occupe le nagib, ces villages sont construits, partie en pierres, partie en briques cuites au soleil.

Les murs des maisons se touchent tous en dehors, et forment ainsi un rempart percé de meurtrières.

Les terrasses sont disposées de manière à ce que les habitants puissent supporter les conséquences d'un siége de la part des populations nomades et féroces qui rôdent sans cesse dans les environs, et cela sans se mettre à découvert.

Les maisons n'ont toutes qu'un seul étage.

Le village de Beléd-el-Wadi, qui est en quelque sorte la capitale de l'oasis, puisqu'il sert de résidence au nagib, possède un caravansérail et une mosquée dans laquelle l'iman tient une école pour les petits enfants.

Tous les jeudis a lieu dans ce village un marché où l'on vend des fruits, des ânes, des bœufs, des chevaux et des dromadaires.

La population de la vallée s'élève à environ douze mille âmes, parmi lesquelles on peut compter au moins mille mulâtres (mouëllets).

Comme les nègres libres, ceux-ci vendent parfois leurs enfants aux caravanes.

—On m'a appris, dis-je à l'un d'eux, que vous vendiez vos propres enfants ; est-ce vérité ou calomnie ?

—C'est vérité.

—Veux-tu me vendre ce garçon? demandai-je, sans avoir l'intention de l'acheter.

—Non, celui-là m'aide maintenant à travailler; mais si tu désires celui-ci, qui est plus jeune, je te le donne pour quatre thalaris.

Au même instant, je fus entouré d'une troupe de moricauds qui me cornaient aux oreilles :

—Veux-tu celui-ci? donne cinq thalaris.

—Veux-tu celui-là? donne trois thalaris.

Puis les uns disaient :

—Toi tu demandes trop, cet homme n'achètera pas.

Les autres répondaient :

—Toi tu ne demandes pas assez et nous empêcheras d'avoir un bon prix.

Et l'on se querella, et l'on finit par se battre.

Les mères étaient là, et cette scène ne paraissait pas faire sur elles la moindre impression.

La vallée, partout où elle est cultivée, est exhaussée au-dessus du torrent qui coule à l'époque des pluies, et que l'on a contenu par des digues de pierre.

Les cultures sont pareilles en tout à celles de Mareb.

A l'est de Belêd-el-Wadi, on a creusé une *saquie* (citerne); son eau est abondante et de bonne qualité.

Elle a seulement le défaut d'être un peu trop lourde.

Avant de la boire, les habitants la laissent reposer quelques instants.

—Pourquoi, demandai-je à l'un d'eux, agissez-vous ainsi?

—Parce que nous avons l'expérience du désert.

—Explique-toi.

—Eh bien! tu dois savoir que l'eau renferme des vers, et que ces vers, lorsqu'on les boit, restent dans le corps et y font les plus grands ravages.

—Est-ce de l'ark-el-ensil ou *Fertit* que tu veux parler?

—Précisément.

C'est l'opinion de tous les Arabes sur l'origine du dragonneau ou ver de Guinée, dont il a été parlé plus haut.

Cependant, lorsque leurs animaux boivent, ils négligent la précaution dont je parle.

Apparemment ont-ils remarqué que ce ver ne les attaquait pas.

Quelques nabacks d'une hauteur peu ordinaire s'élèvent le long du torrent.

Son lit nourrit plusieurs asclépias aux feuilles grasses, remplies d'un suc laiteux, et des figuiers au feuillage compacte qui servent d'abri naturel au voyageur fatigué.

Les autres productions les plus communes sont :

Les mimosas, les pins-cyprès, les lauriers-cerises et roses, les saules, les joncs, les abricotiers, les grenadiers, les mûriers, les pruniers, les poiriers, les manguiers, les papayers, les dattiers, les aubergines, les raves, les althées, les guimauves, la coloquinte, les cotonniers, les cactus à fleurs jaunes, la menthe, le séné, le trèfle velouté, le *zacoum*.

Cette dernière plante ressemble à notre absinthe; seulement, elle est d'un vert plus foncé.

Les *Wadites* s'en servent pour épicer leurs ragoûts.

Ils en font aussi de l'amadou qui s'enflamme facilement moyennant quelques grains de poudre.

Ces gens sont essentiellement pasteurs et ne s'écartent jamais de leur vallée pour conduire leurs troupeaux dans des pâturages lointains.

Les autres Bédouins, les voyant demeurer constamment chez eux, les accusent d'avoir contracté des habitudes de fellâhs; et ne veulent pas faire d'alliances avec eux, parce qu'ils sont, disent-ils, des hommes dégénérés qui ont altéré la pureté de leur race.

Toutefois cela n'empêche pas les Wadites de nager dans l'aisance.

Les femmes portent au cartilage du nez deux petites étoiles en argent, de la grandeur d'une pièce de cinquante centimes.

Au centre brillent des perles de différentes grosseurs.

Elles ont en outre chacune un collier formé de petits coquillages de la mer des Indes, et deux chaînettes de fer qu'elles adaptent à l'endroit du pagne qui couvre la tête et tiennent toujours bien brillantes.

Enfin leur ceinture s'attache au moyen de deux agrafes ornées de plaques en nacre.

On trouve encore dans l'oasis une grande quantité de volailles et de pintades sauvages.

Les habitants vont dérober les œufs de ces dernières et les font couver par leurs poules.

Ils possèdent des bœufs à bosse, des chameaux, des dromadaires et des chevaux très-estimés.

Cependant, comme le pays n'est pas très-favorable à ceux ci, leur nombre n'est pas considérable.

En revanche, les troupeaux de chèvres et de moutons y sont nombreux.

Les chèvres sont de belle taille et ont l'oreille presque imperceptible.

Les gazelles sont aussi très-nombreuses et à peu près familières.

Quelques-unes viennent se mêler aux troupeaux de chèvres, et les Wadites les laissent brouter l'herbe paisiblement.

Les lièvres, les hérissons et les porcs-épics sont considérés comme des animaux immondes dans tout le Mareb et dans certaines parties de l'Hadramont; aussi, grâce à ce préjugé des habitants, qui les empêche de s'en nourrir comme en Afrique, leur race y pullule.

Les chats sont à demi sauvages et ne font la chasse qu'aux poules et aux oiseaux.

Les rats y jouissent donc des délices de la paix, et il y en a une si grande quantité, qu'on peut les considérer comme un des fléaux du pays.

Ces animaux, d'une grosseur extraordinaire, ont le museau allongé et les moustaches très-longues.

Le dessous de leur ventre est blanc, et leur dos d'un brun noirâtre.

Ils poussent des cris aigus qui empêchent de dormir, et jouent aux hôtes chez lesquels ils se sont établis toutes sortes de mauvais tours, tels, entre autres, que de les laisser sans provisions au moment du repas.

On rencontre, en outre, dans l'oasis des fourmis dont la piqûre est très-douloureuse.

Ces fourmis s'attaquent aussi aux arbres sur lesquels leur piqûre développe des excroissances vertes, qui deviennent blanches plus tard, et prennent la consistance d'un champignon.

Quant aux scorpions, comme les lièvres, les hérissons, les porcs-épics et les rats, ils pullulent.

J'en ai observé de deux espèces :

Les uns petits et de couleur roussâtre, les autres plus gros et longs, on l'a déjà vu, de cinq à six pouces.

Les douleurs occasionnées par leurs atteintes sont d'une violence extrême, aiguës et spasmodiques.

Les Esculapes du pays pratiquent des scarifications sur la blessure, et appliquent des ventouses tout autour, ou bien la recouvrent des entrailles fumantes d'un agneau.

Cela fait, ils lient le membre blessé, afin d'empêcher le venin de se répandre dans les artères.

Pour les autres plaies, qui sont très-communes, et dont quelques-unes souvent sont terribles, ils emploient ordinairement le fer chaud, dans l'intention de borner les ravages du mal; puis ils appliquent au milieu des feuilles du baumier de la Mecque, qu'ils assujettissent par un bandage, et, parfois, ils obtiennent ainsi la guérison de leurs malades.

Enfin, parmi les carnassiers sauvages, outre le lion et la panthère, que l'on rencontre en quelque sorte à tout bout de champ, on remarque, entre autres, l'hyène et le chacal.

L'hyène, *dubbâh,* passe chez les Arabes pour un animal très-stupide et lâche.

Cependant, dans le Mareb et l'Hadramont, on la voit quelquefois attaquer, la nuit, les bestiaux dans les pâturages.

Elle les saisit au museau, et ne lâche prise que quand sa victime, incapable de crier et étouffée, a succombé.

Les Arabes en font peu de cas.

Ils s'amusent à la chasser à cheval ou à dromadaire, et la font prendre par leurs lévriers, sans lui faire les honneurs du coup de fusil.

Quand ils ont bien reconnu la tanière où elle se tient, il n'est pas rare d'en trouver parmi eux qui la méprisent assez pour y entrer hardiment, après en avoir toutefois très-soigneusement bouché l'ouverture avec leurs abbayes, de manière à empêcher le moindre jour d'y pénétrer.

Arrivés là, ils s'en approchent à tâtons, en parlant de toute la puissance et la rudesse de leur voix, s'en emparent avec énergie, la bâillonnent, sans qu'elle oppose la moindre résistance, tant elle est devenue craintive, et la font sortir ensuite à grands coups de bâton.

La peau d'un animal aussi lâche est peu estimée.

Dans beaucoup de maisons et de tentes, on ne la laisserait pas entrer.

—Elle ne peut que porter malheur, dit-on.

Les Arabes mangent la chair de l'hyène, comme celle du lion. Mais ils se garderaient bien de toucher à la tête, et surtout à la cervelle.

Ils sont persuadés que cela suffirait pour les rendre idiots et lâches.

Pour désigner une personne sans intelligence et sans courage, ils disent, comme en proverbe :

—*Kullu raz dubbâh*, elle a mangé de la tête d'hyène.

Quant au chacal, ils l'appellent *Katîb-Yusuf*, le scribe Joseph ; ce nom doit se rattacher à quelque antique croyance religieuse.

Le chacal figure dans l'*Amenthès*, ou Jugement des morts, chez les anciens Égyptiens.

Il y tient ordinairement l'un des plateaux de la balance où l'âme est pesée devant le tribunal d'Osiris.

Quelquefois il y remplit les fonctions de scribe.

Je livre ce sujet aux méditations de messieurs les savants, sans m'en occuper davantage ; c'est leur affaire.

Comme les habitants de Mareb, les Wadites sont tous Zeidiyé; ils sont, de même que leurs voisins, très-hospitaliers, même à l'égard des étrangers.

Lorsque la saison pluvieuse n'arrive pas à l'époque accoutumée, ils se mettent en prières et ont recours à certaines cérémonies superstitieuses pour obtenir de Dieu cette pluie désirée, à laquelle ils doivent leur existence.

Parmi ces cérémonies, en voici une dont l'origine paraît remonter au paganisme.

Les femmes façonnent une grande poupée, l'habillent le plus somptueusement qu'elles peuvent, et l'affublent d'un haut bonnet pointu.

Elles la promènent en procession tout autour des champs, criant et chantant sans relâche.

La femme qui marche en tête porte cette poupée, elle doit la céder à celle de ses compagnes assez agile pour la dépasser; ce qui devient l'occasion de beaucoup de courses et de luttes.

Les hommes exécutent la même cérémonie, mais à cheval ou à dromadaire.

Ce mannequin est appelé *Mata*.

A six heures, les mêmes nègres qui nous avaient apporté notre déjeuner se présentèrent de nouveau sous ma tente avec notre dîner.

Ils étaient chargés, avec mes provisions de route, de quelques bourses et d'un magnifique djembie au fourreau d'argent, présents de Séid-Abd'el-Rahim.

Notre repas terminé, pendant que Sélim et Mohammed rechargeaient et sellaient mes dromadaires, je me rendis auprès du nagib afin de prendre congé de lui.

Nous restâmes encore un assez long temps à causer ensemble, et toujours sur nos coutumes sociales, qu'il trouvait de plus en plus détestables à mesure que je m'efforçais de les lui faire comprendre et de les justifier.

Je lui fis un dernier compliment sur son oasis, ce qui fut cause que nous nous donnâmes l'accolade avant de nous séparer.

A huit heures, nous nous remettions en route, accompagnés des vœux de toute la population, et, à la tombée de la nuit, nous étions de nouveau engagés dans les montagnes.

XXV

La Vendetta arabe.



Samedi 19 août 1844 (17 *châban* 1261) : septième étape. — Au bout d'une heure et quelque chose de marche on ne peut plus pénible, nous arrivions en face d'un grand torrent desséché qui serpente à travers une belle vallée couverte en tout sens d'arbres verts et touffus qui me rappellent la luxuriante végétation du Nil.

Quelques-uns d'entre eux ressemblent aux genévriers, et j'en distingue deux variétés que les Arabes nomment *etel* et *arin*.

Lorsqu'on en approche, l'oreille est frappée du bruit causé par le souffle du vent qui se joue dans les masses de verdure, et que l'on serait tenté d'attribuer à la chute d'une cascade.

De temps en temps, on entend aussi le sifflement

du merle, le dernier des oiseaux de jour qui se couche, et le cri du chat-huant, le premier des oiseaux de nuit qui se lève.

Une fois engagés dans la vallée, nous éprouvons un sentiment délicieux à voir couler sur le sable un petit ruisseau d'une eau excellente et limpide.

Pour ma part, je m'y suis désaltéré avec joie.

Chemin faisant, je remarque des rats à la fourrure grise et blanche sous le ventre, tachetée de petits points bruns sur le dos.

Ils ont le corps plus allongé que ceux de Belêd-el-Wadi.

Leur queue, longue de huit pouces, se termine par un petit panache.

Ils sont extrêmement légers à la course, et il serait impossible à un homme de les atteindre.

Ils habitent dans de petits trous qu'ils se construisent sous terre.

Le côté est de la vallée est plus bas et entièrement sablonneux. Celui de l'ouest s'élève de dix pieds.

Le lit du torrent est parsemé de gros cailloux gris et bleus.

Ses bords sont couverts de trèfle d'eau et de plantin, dominés par des touffes de joncs et de roseaux.

La menthe sauvage y croît en longues tiges ornées de fleurs d'azur.

Tout autour, le sable est imprégné du goût de cette plante.

En sortant de là, nous escaladons une montagne en forme de pyramide quadrangulaire et au passage

presque impraticable, d'où nos bêtes ne sortent qu'à grand' peine.

Cette montagne est immédiatement suivie de cinq ou six collines semblables à ces amas de pierre (*nça*) qu'on jette, comme en Corse, sur les tombeaux des personnes assassinées; mais ici ce sont des blocs énormes et qui semblent l'ouvrage de géants qui les auraient laissés tomber lors de leur passage.

Plus loin s'élèvent deux véritables *Mucchios* (tumulus), et chaque membre de la caravane s'empresse d'y déposer son offrande.

Bientôt nous entrons dans une nouvelle vallée.

Celle-ci est encore couverte d'arbres dont la vue nous dédommage un peu de nos fatigues.

On y trouve une grande quantité de pigeons qui, au contraire des nôtres, ont les plumes jaunes sous le ventre, vertes sur le dos et azurées sur le haut des ailes.

Vers son milieu s'élève une autre montagne taillée en pain de sucre, et de cet endroit la vallée se divise en deux branches.

L'une, couverte d'une fraîche végétation, est on ne peut plus ardue.

L'autre ne renferme que du sable et des roches stériles, mais elle est unie.

La caravane choisit cette dernière.

Sortis de là, nous trouvons un défilé.

L'immense colonne s'engage entre les flancs de roche de cette gorge, et bientôt bêtes et gens s'y resserrent et se trouvent pressés comme les eaux d'un fleuve qui coule dans un lit trop étroit.

Plusieurs sentiers sont tracés sur le sol, et quelques chutes de chameaux annoncent la présence d'un nouveau torrent desséché que l'obscurité ne permet pas de distinguer.

Une dizaine de collines qui bordent son lit au milieu duquel nous cheminons, sont recouvertes d'une assez forte couche de terre argileuse propre à la culture.

Le pic de la plus élevée d'entre elles ressemble à une mosaïque, tant il abonde en échantillons de minéralogie.

Des tombeaux cachés par des amas de pierres sont perchés sur leurs sommets.

Je demandai aux gens qui m'entouraient ce que c'étaient que ces tombeaux.

—Ce sont, me répondirent-ils, nos morts que nous enterrons sur les cimes des montagnes ou la crête des collines, afin de les mettre à l'abri du ravage des inondations.

Après quelques détours à travers un terrain boisé, nous découvrons une plaine couverte de pins-cyprès.

Les asclépias y croissent aussi en grande quantité.

Quelques-uns sont desséchés, mais à leurs pieds poussent de vigoureux rejetons.

Je remarquai aussi quelques plantes de gentiane et la petite centaurée.

Il était minuit et demi; nous fîmes halte en ce lieu.

Non loin de nous campait un douar autour duquel s'étendaient de nombreux troupeaux.

Instruits de notre approche par l'aboiement des chiens, le cheik et trois de ses notables étaient venus à nous afin de nous reconnaître.

Cette reconnaissance faite, on nous apporta du lait, de l'assida et des fruits, et nous partageâmes ensemble le pain et le sel.

L'un des trois notables qui accompagnaient le cheik était un beau vieillard à barbe blanche.

La physionomie de cet homme était empreinte d'une profonde tristesse, et il était d'une taciturnité en parfait accord avec cette tristesse.

Par cette raison, que plus un homme se tait, plus on désire le faire parler, Abû-Bekr-el-Doâni et moi fîmes tout notre possible pour entrer en conversation avec ce vieillard.

Fatigué de lui faire des questions inutiles, auxquelles il ne répondait que par monosyllabes, nous priâmes le cheik de nous éclairer à l'endroit de cet homme, qui nous paraissait assez extraordinaire.

—Son histoire est bien triste et bien terrible, nous dit-il. C'est une histoire de vengeance comme on n'en voit que trop dans nos contrées ; et cependant Haçan est un brave et honnête Maréby, incapable de faire tort ni mal à qui ne lui en a point fait.

—Que lui est-il donc arrivé?

—Il a perdu une femme et un enfant qu'il aimait passionnément et tendrement, qui étaient tout son

bonheur; et quoiqu'il ait la barbe et les cheveux blancs, il pense toujours à ces deux pertes de sa jeunesse : s'il ouvre la bouche, ce n'est guère que pour en parler.

—Veux-tu lui dire qu'il nous la raconte ?

—Il ne demandera pas mieux.

Puis se tournant vers le vieillard :

—Haçan, lui dit le cheik, on désirerait connaître ton histoire; j'ai répondu que tu ne refuserais pas de la dire.

A ces paroles, les yeux du vieillard jetèrent des flammes.

Il s'avança au milieu de nous et s'accroupit.

Nous en fîmes autant, en formant un groupe compacte autour de lui, et il commença :

« Un soir, trois Arabes et une jeune fille étaient réunis sous la même tente, dressée à l'écart d'un douar, sur le versant d'une petite colline, au pied de laquelle coulait un ruisseau.

« L'un d'eux commençait à devenir vieux.

« Il s'appelait Ibrahim.

« C'était le père de la jeune Newar.

« Des deux jeunes Arabes réunis autour de lui, le premier était un des plus riches d'un douar voisin.

« Il se nommait Khaled.

« Le second, Haçan ; c'était moi.

« Tous les deux nous aspirions à obtenir la main de Newar, qui, assise sur une peau de lion, laissait, en rêvant, échapper de ses lèvres la fumée bleuâtre de son chicha.

« La jeune fille n'ignorait pas la demande que Khaled et moi avions faite de sa main.

« La nuit approchait.

« Accroupis en cercle autour d'un réchaud, à l'entrée de la tente, nous gardions le silence, laissant à Newar le soin d'activer, avec un éventail en feuilles de palmier, le feu sur lequel reposait un vase plein d'eau.

« Le vieil Ibrahim nous contemplait tous trois.

« Nous regardant tour à tour, il cherchait à lire dans le cœur de sa fille le secret qu'elle ne faisait pas connaître, mais qu'elle espérait bien cependant laisser deviner.

« Newar, ce soir-là, s'était rendue plus séduisante que jamais.

« Rien ne manquait à sa parure.

« Un collier de coquillages ornait son cou.

« De gros anneaux d'argent entouraient ses pieds et ses bras.

« Un long pagne de laine bleue, ouvert sur la poitrine et serré autour de la taille par une ceinture de soie, descendait jusqu'à terre, tandis qu'une légère sommada blanche enveloppait sa tête, en laissant tomber ses cheveux noirs sur ses épaules.

« Ses sourcils, ses ongles, avaient été teints de koh'ol et de henné, et les deux petites étoiles en argent qu'elle portait au cartilage du nez avaient été nouvellement polies.

« Ibrahim prit le vase où il avait jeté quelques pincées d'un café pilé extrêmement menu, en remplit

les *finjals*[1], et nous offrit du tabac pour nos chibouques.

« —Ma fille, dit-il ensuite, chante-nous donc cet air d'amour que tu as composé ces jours-ci et qui me plait tant.

« —Oui, père, répondit Newar.

« Aussitôt elle prit son darbouka, préluda quelques instants, en frappant à coups inégaux sur la peau retentissante, et commença ainsi son chant :

« Bien-aimé, mon cœur t'aime
« Et mes yeux te cherchent;
« Quand le vent vient du côté
« De ton douar,
« Mon sommeil s'embellit,
« Et je me lève plus heureuse.

« Toujours j'aime à t'apercevoir!
« Suis-je assise sous la tente,
« Me trouvé-je au dehors,
« Quand tu passes sur ta chamelle blanche,
« Ta chamelle blanche plus rapide que le vent,
« Qui porte une selle en fils d'argent,

« Alors de mes yeux coulent deux perles légères,
« Tout chagrin a fui loin de moi;
« Une joie abondante a rempli mon âme,
« J'ai respiré ce souffle embaumé qui double la vie,
« Et lorsque tu agites ta main pour ton adieu,
« Mon regard te dit : A quand le retour ?....

[1] Petites tasses sans anse et s'emboîtant l'une dans l'autre; la seconde contient la première pour qu'on ne se brûle pas, et dans celle-ci on verse le liquide.

« Pendant que je m'abandonnais à la douceur de ce chant, un bruit étranger, lointain, presque insaisissable, vint frapper mon oreille, et je me sentis tressaillir.

« D'un geste, j'imposai silence à Newar.

« J'appuyai aussitôt mon oreille contre terre pour reconnaître ces bruissements éloignés que l'Arabe seul comprend.

« Ibrahim et Khaled, qui avaient deviné ce dont il s'agissait, se mirent à interroger chaque souffle du désert.

« En ce moment, les hedjins, accroupis autour de la tente, commencèrent à pousser de faibles cris.

« On les voyait, le cou tendu, l'oreille couchée en arrière, l'œil fixé dans l'obscurité vers un point qu'ils voulaient distinguer.

« Tout leur corps frissonnait.

« A leur cri rauque se joignit bientôt le bêlement craintif de la chèvre et du mouton, qui venaient chercher asile près de la tente.

« A ces signes, nous avions reconnu la vérité.

« Le lion s'avançait.

« Cette nuit allait être une nuit de ravages ; il l'a choisie pour exercer ses dévastations.

« Émus d'abord, Khaled et moi avions repris tout notre sang-froid.

« Il en était de même d'Ibrahim.

« Khaled saisit ses pistolets incrustés d'argent et sa sagaïe, et piqua celle-ci dans la terre, pour être plus tôt prêt à la reprendre.

« Moi, je détachai le long fusil du vieillard, suspendu au poteau qui soutient le tissu de poil de chameau dont les tentes sont recouvertes.

« Ibrahim, lui-même, rappela ses forces et brandit son sabre.

« —Enfants, s'écria-t-il, gloire à Allah! il est le meilleur juge; il me donne le moyen de connaître sa volonté.

« Tous les deux vous aimez Newar.

« Celui qui m'apportera le lion mort, celui-là aura ma fille.

« C'est à Allah maintenant à décider entre vous.

« Newar leva les yeux au ciel.

« Sans doute elle lui adressa une prière.

« Elle laissa ensuite tomber un doux regard sur moi.

« Khaled le vit.

« Il tressaillit, et sa main se porta promptement à la poignée de l'un de ses pistolets.

« Sur un signe de son père, Newar se retira dans le grand compartiment de la tente.

« —Gardons-la bien, dit le vieillard, le danger, mes enfants, est plus près que vous ne pensez.

« A peine a-t-il fini de parler, que le rauquement sinistre du lion se fait entendre.

« Khaled dirige sur l'entrée de la tente les deux canons de ses pistolets.

« Moi, je lève mon fusil.

« Ibrahim, un peu en arrière, défend l'asile de sa fille bien-aimée.

« Tout à coup, un rugissement affreux, dont toute

la campagne retentit, se fait entendre non loin de nous.

« Quelques secondes après la tente craque, elle s'affaisse sur nos têtes et nous renverse, pendant que nous poussons tous quatre un long cri d'effroi et de désespoir.

« Le lion, trompé par la couleur du tissu, avait cru trouver une résistance dans cette butte sur laquelle il avait bondi.

« Mais son poids avait brisé les cordes ainsi que la colonne qui supportaient la couverture de poil de chameau.

« Le lion, effrayé un instant d'avoir senti le sol se dérober sous lui, s'arrêta.

« Mais son odorat lui a bientôt révélé les émanations de la chair vivante de l'homme, et, de même que le cheval hennit à l'approche de la musette qui contient son avoine, il pousse un rugissement de joie en sentant les victimes qui vont satisfaire son appétit.

« Bientôt il cherche à déchirer de ses griffes puissantes l'obstacle qui le sépare de nous.

« Il saisit dans ses dents l'épais tissu qui nous recouvre, et dont la solidité est notre sauvegarde.

« Toutefois, j'avais conservé mon calme et mon courage.

« Je parviens à dégaîner mon djembie.

« A travers la toile, je dirige des coups incertains contre la bête féroce.

« Parfois, la résistance qu'éprouve mon arme, le

sourd grognement qui suit le coup, m'apprennent que j'ai frappé au but.

« Mais plus le combat se prolonge, plus la fureur du terrible animal devient acharnée.

« Les craquements du tissu annoncent que toute défense va bientôt devenir inutile.

« Un second malheur vient encore ajouter à nos angoisses.

« Les charbons du réchaud destiné à chauffer notre café, répandus sur le sable, ont communiqué le feu à la couverture.

« Asphyxié par la fumée, d'un coup de djembie je m'ouvre un passage à travers la toile.

« C'est un combat corps à corps que je vais tenter avec le lion.

« Mais déjà celui-ci, effrayé par le feu, s'était retiré de quelques pas en arrière.

« Couché sur le sable, il semblait attendre les victimes, qui ne pouvaient pas lui échapper.

« Je me précipite vers l'endroit où Newar est ensevelie ; je déchire la tente, j'enlève la jeune fille évanouie et la dépose à l'air, le plus près que je peux du feu qui doit la protéger.

« Comme Newar, Ibrahim est bientôt sauvé.

« Restait Khaled.

« Je pouvais laisser périr, dévoré par l'incendie, celui qui, quelques instants avant, avait, par jalousie contre moi, porté la main à ses pistolets.

« Je ne m'arrête pas un moment à cette pensée, ou, pour mieux dire, elle ne me vient pas seulement à

l'esprit; je ne pense qu'à sauver un homme dont le bras, d'ailleurs, me sera nécessaire pour défendre Newar.

« J'ai oublié que Khaled est mon rival, et je le rends à la vie.

« Cependant, à la lueur des flammes, on aperçoit à quelques pas le lion accroupi et léchant son flanc blessé.

« Comment le combattre?

« Nous avions laissé nos armes à feu sous les débris de notre asile.

« Faut-il les aller reprendre?

« A ce moment, trois explosions nous apprennent qu'elles sont déchargées.

« Déjà l'incendie diminue.

« Durera-t-il encore assez pour tenir la bête cruelle éloignée jusqu'à ce que l'on vienne nous porter secours?

« Nous faudra-t-il combattre avec le seul djembie?

« Des voix confuses se font entendre.

« Ce sont les Arabes du douar qui approchent.

« Le lion tourne la tête à ce bruit.

« Il se redresse, pousse un horrible rugissement et s'éloigne par des bonds prodigieux.

« Le douar se réunit autour de nous.

« Par ses soins, l'incendie est éteint sous des flots de sable.

« En un instant, une nouvelle tente est provisoirement dressée pour le vieillard et sa fille.

« Les troupeaux dispersés sont rassemblés, ainsi que tout ce que le feu a épargné.

« Au milieu de tout ce mouvement, Newar s'approcha de moi.

« — Avant le jour, me dit-elle, je t'attendrai près de la source du ruisseau.

« — J'y serai, répondis-je.

« Et enivré de bonheur, je serrai la main de la jeune fille.

« Bientôt le calme fut entièrement rétabli.

« Khaled reprit le chemin de son douar pour se préparer à la chasse du lendemain.

« Quant à moi, je me dirigeai immédiatement vers le lieu du rendez-vous.

« J'attendis longtemps.

« Epuisé par les émotions et les fatigues de la nuit, souvent je sentais que mon œil était près de se fermer.

« Mais le miaulement du chacal qui se faisait entendre par intervalles me tenait éveillé.....

« Je commençais à concevoir les plus vives inquiétudes sur le compte de Newar, lorsque je sentis une main s'appuyer en tremblant sur mon épaule.

« Je tressaillis et levai la tête.

« C'était elle !

« A la clarté des étoiles qui scintillaient magnifiquement sous notre si beau ciel d'Arabie, je vis la jeune fille toute vêtue de blanc.

« Elle tenait à la main une hachette.

« —Enfin, te voilà, source du désert, volupté de ma vie ! m'écriai-je.

« —Oui, me voilà, répondit-elle, et puisse mon amour ne t'être pas fatal !

« —Ainsi, tu m'aimes donc?

« Elle jeta sur moi un long regard de reproche.

« —Oui, ta présence ici me le prouve assez, continuai-je.

« —Je voulais dire cette nuit même à mon père que c'était toi que je préférais; mais il était écrit dans le livre du destin qu'il n'en serait point ainsi, et maintenant, Allah a parlé par la bouche d'Ibrahim.

« —Et ton amour ne me sera pas funeste, m'écriai-je, car je sens qu'il me donne plus de force et de courage qu'il ne m'est nécessaire pour sortir vainqueur du péril.

« Puis me donnant la hachette :

« —Prends cette arme, me dit-elle, je l'ai sauvée de l'incendie de notre tente, elle a été jadis portée par Séid-Nassib, dont le tombeau est à Kousen; avec elle, tu dois vaincre : va maintenant, et qu'Allah te protége !

« A ces mots, la jeune fille disparut en glissant comme une ombre à travers les lauriers-roses.

« Plein de joie et d'espérance, je regagnai ma tente pour prendre un repos nécessaire.

« L'aube du jour me trouva sur pied.

« En un instant, ma chamelle blanche est sellée.

« Ayant jugé le long fusil à mèche et la sagaie inutiles, après avoir jeté mon sabre sur mon épaule, je

plaçai dans ma ceinture mon djembie, mes pistolets et la hachette de Newar, et me dirigai vers la montagne.

« Je passai près de la tente d'Ibrahim pour y prendre la trace du lion.

« Je vis Newar et son père qui contemplaient les désastres de la nuit.

« Je m'avançai vers eux, mis pied à terre et allai baiser respectueusement la main du vieillard.

« En me relevant, je découvris une larme dans l'œil de la jeune fille.

« Ibrahim l'aperçut aussi, et, d'une voix émue :

« —Va, mon fils, dit-il, je te bénis.

« Je m'éloignai.

« Marchant à pas lents, je me mets à suivre sur le sable la trace sanglante de l'animal, certain que cette trace me conduira à son antre.

« Après une longue course, j'entre dans une gorge escarpée et pleine d'épaisses broussailles.

« Aux traces plus fréquentes du lion, il était visible qu'il avait commencé en cet endroit à ralentir sa course.

« Mais il s'en fallait encore de beaucoup que j'eusse atteint mon but.

« Après plusieurs heures d'une marche des plus pénibles, j'abordai enfin une vallée au-dessus de laquelle une montagne élevait son sommet brûlé par le soleil, et qui était jonchée d'énormes roches arrachées au front de cette montagne par la main du temps et les pluies de l'hiver.

« D'autres rochers minés en dessous semblaient suspendus dans les airs et ne demander qu'un faible effort pour tomber à leur tour.

« Un petit ruisseau, suivant les obstacles qu'il rencontrait, tantôt coulait paisiblement dans son lit de cailloux, tantôt franchissait, en formant une cascade, le rocher qui s'opposait à son cours.

« En cet endroit, la nature était magnifique.

« Des figuiers superbes ombrageaient les rives dû ruisseau et semblaient inviter au repos.

« Je descendis de ma monture, désormais inutile pour l'espace qui me restait à parcourir ; après avoir pris un peu d'eau dans le creux de ma main, j'en mouillai les narines de la chamelle avant de la laisser boire au ruisseau, et lui retirai sa selle.

« La noble bête, voyant les apprêts de la halte, leva sa jambe de devant pour être entravée.

« Je souris tristement à cette vue.

« —Amie docile et fidèle, lui dis-je, non je ne t'entraverai pas, car j'ignore si ma main viendrait te délivrer ; si tu me revois, réjouis-toi, car je placerai sur ta croupe le corps du lion ; si tu ne me revois pas, tu reprendras le chemin de notre douar, la fille d'Ibrahim et son père apprendront ainsi ce que je suis devenu.

« Je retirai mon abbaye, dont les longs plis auraient pu embarrasser ma marche, et serrai fortement ma ceinture.

« Prenant à la main la hachette de Newar, je jetai un coup d'œil sur la montagne, et recommençai à

la gravir, de rocher en rocher, le long de ses flancs.

« Les pieds nus, pour ne point donner l'éveil au lion, je m'avançai en glissant comme un Katib-Yusuf à travers les cactus.

« J'écoute.

« Mais rien ne vient troubler le silence absolu de ce lieu, je n'entends que les battements de mon cœur.

« Je continue ma pénible ascension.

« Après une heure environ de fatigue, j'aperçois une voûte formée par plusieurs rochers amoncelés.

« Près de l'ouverture, le puissant animal était majestueusement couché.

« A mon approche, il lève sa formidable tête et promène un regard fier sur tout ce qui l'entoure.

« Sans doute quelque léger bruit lui avait dénoncé la présence d'un être animé.

« Je m'arrête, caché derrière les larges feuilles d'un cactus.

« Je retiens mon souffle, j'évite même de faire un mouvement de paupières, dans la crainte qu'il ne l'aperçoive.

« Au bout d'un instant, je le vis se recoucher, la tête appuyée entre ses deux larges griffes de devant.

« J'attendis.

« Dix mortelles minutes s'écoulèrent, au bout desquelles un fort ronflement m'apprit qu'il s'était endormi.

« C'était le moment d'agir.

« D'ailleurs, à tout instant Khaled pouvait venir et me disputer la victoire.

« Je me lève.

« Malgré toute ma résolution, je sens une sueur froide couler de mon front.

« A cet instant, j'entends du bruit, et, en détournant la tête, j'aperçois mon rival qui gravit la montagne.

« A cette vue, je n'hésite plus.

« J'assure ma hachette dans ma main droite.

« De la main gauche, je saisis un de mes pistolets.

« Marchant comme un chat, j'avance.

« Le lion dort toujours.

« J'approche.

« Il est à portée de ma main.

« Je lève deux fois ma hachette, et deux fois elle retombe.

« A chaque coup, j'ai sinon coupé, du moins brisé une des pattes du lion, en même temps que d'un bond, où j'avais rassemblé toute ma vigueur, je me suis jeté en arrière.

« L'animal, ainsi mutilé, rugit d'une façon épouvantable; il se roule avec fureur, en broyant des pierres entre ses dents.

« Il essaye de se redresser.

« Il retombe.

« Monté sur un rocher qui domine son antre, je décharge sur lui mes deux pistolets, dont les balles vont lui déchirer les flancs.

« Exaspérée par cette nouvelle douleur, la bête, furieuse, rassemble toutes ses forces.

« En quelques élans désespérés, elle bondit sur la plate-forme où je m'étais retranché.

« Ma hachette levée, j'allais me précipiter sur elle, lorsqu'un coup de feu l'atteignit au milieu du front et lui donna la mort.

« C'était Khaled qui, averti par les rugissements du lion, avait hâté le pas, et, parvenu sur le lieu du combat, avait saisi le moment favorable pour le frapper d'une balle assurée.

« Cela fait, il s'approcha de moi.

« —J'avais, me dit-il, le malheur de te devoir la vie, car tu m'as sauvé de l'incendie qui dévorait la tente d'Ibrahim ; je ne te dois plus rien, je viens de sauver la tienne.

« Gloire à Allah ! ce lion est à moi.

« —Tu m'as sauvé la vie ! lui répondis-je en frémissant de rage. Dis-donc que tu es venu, comme l'oiseau de proie, fondre sur le gibier qu'a abattu le chasseur.

« —C'est moi qui ai tué le lion ; il est à moi, te dis-je.

« —Malheur à toi, si tu y touches ! m'écriai-je. Puis j'ajoutai avec calme : Nous avons parmi nous des hommes sages qui décideront : tu amèneras le chef de ton douar ; moi, celui du mien : Ibrahim tranchera le nœud, si les avis sont opposés.

« —Qu'il en soit ainsi !

« Cette convention arrêtée, chacun de nous alla chercher sa monture.

« Revenus près du ruisseau, nous plaçâmes nos bêtes

côte à côte, et posâmes le corps de la bête en travers, une de ses extrémités supportée par chacune d'elles.

« Nous reprîmes ainsi le chemin de la tente d'Ibrahim.

« Arrivés au but de notre course, nous déposâmes le lion sanglant aux pieds de la jeune fille, et racontâmes fidèlement au vieillard tout ce qui s'était passé.

« Le soir, le cheik du douar auquel appartenait mon rival, celui du mien et d'Ibrahim, se réunirent sous la tente de ce dernier.

« Le lion fut placé devant eux.

« Personne, autre que Khaled et moi, ne fut admis à cette djemâa.

« Le sort me désigna pour raconter tout ce qui était arrivé.

« Je fis un récit fidèle de ce qui avait eu lieu.

« Khaled voulut me démentir sur quelques points.

« Le peu de clarté de ses assertions trahissait sa mauvaise foi.

« Les trois juges se recueillirent.

« Puis, opinant à haute voix, en commençant par le moins âgé ;

« —Le lion, dans l'état où l'avait réduit Haçan, dit le premier, ne pouvait plus opposer qu'une vaine résistance, quand est survenu Khaled.

« La victoire appartient donc à Haçan.

« —Le lion avait été vaincu par Haçan, avant l'arrivée de Khaled, dit le second.

« Le lion est donc la propriété de Haçan.

« —Un enfant eût pu faire ce qu'a fait Khaled, dit

le troisième. L'homme qui s'était rendu maître du lion c'est Haçan.

« Donc le lion appartient à Haçan.

« Ce jugement rendu, Khaled s'éloigna après m'avoir lancé un regard où se peignait toute la haine qui peut entrer dans le cœur d'un homme.

« Quand il fut parti, on dépouilla l'animal, et j'allai, transporté de joie, déposer mon trophée aux pieds de Newar, qui le reçut avec bonheur.

« L'état de nos cœurs ne nous permettait pas de différer l'accomplissement de notre union.

« La dot étant agréée par Ibrahim, notre cheik se leva, et, séance tenante, prononça la sanction de notre mariage.

« Le lendemain, chacun vint nous féliciter et nous offrir les cadeaux d'usage en pareil cas.

« Newar, devant la tente, distribuait à tous une poignée de fruits secs dont elle tenait une couffe devant elle.

« Parmi ceux qui assistaient à cette cérémonie était un Arabe de la tribu à laquelle appartenait Khaled.

« Il me fit signe qu'il avait à me parler.

« Arrivé près de lui :

« —Voici, me dit-il en me tendant une pièce de monnaie de cuivre, le cadeau nuptial que Khaled m'a chargé de te remettre ; le feu est allumé près de la source du ruisseau, et Khaled t'y attend.

« Je savais ce que cela voulait dire.

« C'était le témoignage d'une haine mortelle qui m'était jurée par mon ancien rival.

« Je pris la pièce qui m'était offerte.

« —Puisque Khaled le veut, il sera fait selon son désir, répondis-je à l'envoyé de Khaled en lui remettant une pièce de monnaie toute semblable à celle qui m'était envoyée.

« Cela dit et fait, l'Arabe s'éloigna.

« Je ne tardai pas à le suivre.

« J'arrivai bientôt à la source où Khaled, impatient, avait depuis longtemps préparé le feu.

« Trois pierres, placées l'une contre l'autre, en formaient le foyer.

« Dès qu'il me vit, Khaled ramassa quelques herbes sèches, les jeta sur la flamme, et me lançant un regard farouche :

« —Où est la pièce de monnaie que je t'ai envoyée ? me demanda-t-il.

« —La voici, dis-je en la lui tendant.

« —Tu devais t'attendre à toute ma haine, continua Khaled en plaçant sur le feu les deux pièces échangées.

« —Je te connaissais assez pour m'y attendre.

« Les deux pièces devenues rouges, Khaled prit la sienne et la plaça toute brûlante sur le revers de ma main, que je lui avais présentée à l'avance.

« En même temps, j'avais aussi retiré ma pièce du feu, et l'avais placée sur la main de Khaled.

« Cela fait, nous nous assîmes et restâmes, silencieux, à regarder la fumée de notre chair rôtie par le feu.

« Pas un mouvement, pas un trait de notre visage

ne trahit la violente douleur que nous ressentîmes.

« Les pièces se refroidirent où nous les avions posées.

« Nous les retirâmes alors et répandîmes quelques grains de poudre sur la blessure saignante.

« Nous relevant ensuite, nous prononçâmes l'un après l'autre, d'une voix solennelle, ces sinistres paroles :

« —Tant que durera cette marque, nous serons ennemis; tout ce qui peut satisfaire notre inimitié nous est permis : femmes, enfants, père, mère, tout est enveloppé dans notre haine.

« Après quoi, nous nous séparâmes.

« Une fois avertis, nous ne négligeâmes rien pour nous garer, nous et nos familles, contre notre haine mutuelle.

« Tous les deux nous ne sortions jamais qu'armés, et toujours en sortant je laissais une négresse pour veiller près de Newar.

« Neuf mois s'écoulèrent ainsi.

« Un jour Newar, toujours accompagnée de la négresse, qui ne la quittait point, sortit pour aller cueillir quelques fruits.

« Peu de temps après qu'elle se fût absentée de la tente, une femme vint dire à Ibrahim de courir au secours de sa fille, que celle-ci avait été prise par les douleurs de l'enfantement, et courait danger de mort.

« Le vieillard, troublé, courut au secours de son enfant.

« Il avait à peine fait quelques pas qu'une balle le frappant par derrière, lui brisait la tête.

« De retour de la chasse, je n'étais qu'à peu de distance de notre tente, j'entendis le bruit de l'explosion et une affreuse pensée ayant traversé mon esprit, je courus en toute hâte.

« Comme j'arrivais, je vis Khaled qui s'éloignait de toute la vitesse de son dromadaire, et dans la tente déserte, je vis un papier à mes pieds.

« Il contenait ces mots :

« —Khaled a voulu, par la mort d'Ibrahim, mêler un deuil à la joie que leur premier-né va donner à Haçan et à Newar; sa haine vient de frapper son premier coup, ce n'est que le prélude de sa vengeance ; frémissez en songeant ce que sera la suite.

« Comme j'achevais la lecture de ce billet, Newar rentra dans la tente.

« L'annonce faite à Ibrahim du danger de sa fille était un stratagème.

« Quelques jours après les funérailles de son père, Newar me donna un fils.

« Dès cet instant, elle ne quitta plus la tente, et je ne m'en éloignai que dans les cas d'absolue nécessité.

« L'enfant adoré grandissait, et ses forces se développaient si rapidement qu'on eût dit qu'Allah le destinait à être, par sa vigueur, un des premiers parmi les hommes.

« Une après-midi, en regagnant ma tente, je lus ces mots tracés sur le sable :

« —J'ai attendu qu'elle fût mère.

« A cette vue, j'eus froid par tout le corps.

« J'entre.

« Newar était étendue sur une natte et éprouvait de violentes douleurs d'entrailles.

« Je m'informe et j'apprends qu'un Arabe s'est présenté avec des figues.

« Newar en a mangé, le poison est dans son sein !

« A cette nouvelle, je fis retentir la tente de mes cris.

« Après une heure d'atroces souffrances, Newar expira dans mes bras.

« Je restai toute la nuit à la pleurer.

« Le lendemain eurent lieu ses funérailles.

« En revenant désespéré sous ma tente, je trouvai les caractères de la veille effacés.

« A leur place étaient tracés ces mots :

« —Ai-je bien frappé ?

« Puis un peu plus loin :

« —Voilà mon second coup; prends garde au troisième maintenant.

« Je demeurai anéanti.

« Je comprenais que ce troisième coup ne devait pas m'atteindre.

« —Tu ne le frapperas pas ! m'écriai-je, et plus tard je te ferai payer toutes mes douleurs.

« Dès lors un esclave que j'adjoignis à la négresse que j'avais déjà, fut chargé de pourvoir à tous nos besoins; je ne sortis plus de ma tente ; toujours armé, je veillais sur mon enfant; j'attendais le jour où il pourrait me suivre, ne voulant point le perdre de vue avant

d'avoir donné la mort à celui qui poursuivait la sienne.

« Khaled était riche, je l'ai dit, un des plus riches de sa tribu ; il pouvait acheter la fidélité, non pas d'un, mais de dix esclaves.

« Un matin, en m'éveillant, je me trouvai seul dans ma tente.

« Je me lève, je sors, j'appelle.

« Personne ne répond.

« —Trahi ! trahi ! par mes esclaves, m'écriai-je.

« Puis je lus ces mots tracés plusieurs fois autour de la tente.

« —Tu pleureras ton fils jusqu'à ton dernier jour sans savoir ce qu'il est devenu ; tu te fusses peut-être consolé de sa mort, tu te consoleras moins bien de sa perte.

« —Oh ! tu me le rendras, m'écriai-je ; j'ai mon projet. Allah, protége-moi !

« En disant ces mots, j'endossai mon sabre et mon fusil ; je passai ma hachette, mon djembie et mes pistolets dans ma ceinture ; je remplis ma besace de munitions et me mis en quête de mon ennemi.

« Je savais que d'habitude il rôdait dans les montagnes pour chasser la gazelle ; enveloppé dans mon abbaye, j'y passais les nuits.

« Le jour, je me tenais caché dans quelque endroit d'où je découvrais un espace immense.

« Là, immobile comme le rocher sur lequel je m'appuyais, j'attendais l'assassin, l'empoisonneur, le ravisseur, avec cette patience que donne l'espoir de la vengeance.

« Près de six mois s'écoulèrent sans que mes yeux eussent pu l'apercevoir.

« Un matin, à l'aube naissante, je vis un cavalier cheminer dans la vallée qui s'étendait au-dessous de moi.

« Arrivé au bas de la montagne où je me tenais, il se mit en mesure de la franchir.

« Un sourire vint errer sur mes lèvres.

« Depuis six mois c'était le premier; mon œil venait de reconnaître Khaled.

« A cette vue, tout mon être frémit d'aise.

« Le chemin que suivait mon ennemi était bien choisi, car la route était découverte et laissait la vue libre des deux côtés.

« En un seul endroit s'élevaient quelques buissons qui pouvaient me cacher.

« Je me dirige vers eux, je m'y glisse en rampant, et prépare mon fusil dont j'appuye le canon sur une branche.

« En apercevant les broussailles épaisses qui me cachent, Khaled s'arrête, regarde, interroge chaque branche, chaque feuille!

« Rien ne vient éveiller en lui le soupçon d'un danger, et il continue sa route.

« Le fusil dressé et appuyé sur son genou, il n'avance qu'avec précaution.

« Mon arme cependant cherche déjà l'endroit où elle va frapper.

« Le coup part.

« Khaled tombe de son dromadaire le bras brisé à

l'articulation de l'épaule; le fusil s'échappe de sa main.

« Mais il se relève, et de sa main valide, je le vois chercher un pistolet à sa ceinture.

« Sans lui laisser le temps de l'armer, j'ai bondi devant lui, je l'enlace, je le renverse, et, détachant la courroie qui entoure son corps, j'en étreins ses membres.

« —Et moi ! lui dis-je en lui posant un pied sur la poitrine, ai-je bien frappé; voilà le premier coup de ma haine, juge ce que seront les autres ! Cette balle que j'ai dirigée vers ton épaule, j'aurais pu te l'envoyer dans la tête ou dans le cœur; mais je veux savoir ce que tu as fait de mon enfant, et pour cela il faut que je te torture. C'est toi qui as tué Ibrahim, c'est toi qui as empoisonné ma femme, c'est toi qui m'as ravi mon fils, c'est toi qui as fait le malheur de ma vie; juge que de colères, que de maux tu as accumulés sur ta tête ! Mais Allah soit loué ! il est juste enfin, il t'a livré à moi tel que je le voulais.

« Khaled ne répondit point, et commença à réciter ses prières.

« —Écoute, Khaled, lui dis-je les larmes aux yeux, depuis longtemps j'ai le dessein de te faire endurer d'horribles supplices; eh bien ! mon amour de père l'emporte sur mon désir de vengeance, si tu veux me dire où est mon fils, je puis te faire mourir sans souffrance; qui sait ! je puis aller jusqu'à te laisser la vie; mais, au nom d'Allah, qu'as-tu fait de mon enfant ?

« —Tu es un lâche, me répondit Khaled.

« —Ah ! je suis un lâche ! Eh bien ! reconnais-tu

cette pièce ? lui demandai-je en tirant de ma bourse une pièce de monnaie, et en la lui mettant sous les yeux.

« Il garda le silence.

« —C'est cette même pièce, continuai-je, qui à imprimé sur ma chair la trace de ta haine ; vois comme le moule s'adapte à la blessure ! Cependant, moi, que t'avais-je fait, que t'avait fait Ibrahim, que t'avait fait Newar, que t'avait fait mon enfant ! mon enfant que je te conjure de me rendre...

« Ma voix était émue en prononçant ces derniers mots.

« Khaled me regarda avec une joie féroce.

« —Je te tiens donc ! m'écriai-je avec rage.

« Et je rassemblai quelques branches, et j'y mis le feu, en y déposant la pièce de monnaie.

« Puis m'étant rapproché de Khaled :

« —Tu vas endurer d'atroces souffrances, lui dis-je, si tu ne me dis où je pourrai trouver mon fils.

« —Tu peux me tuer tout de suite, me répondit-il, car tu ne le sauras point.

« —Te tuer tout de suite ! Oh ! que ne puis-je faire durer tes tortures autant que mes douleurs !

« Puis, saisissant la hachette qui me fut donnée par Newar, je pris les jambes de Khaled dans mes mains.

« —Qu'as-tu fait de mon fils ? Qu'as-tu fait de mon fils ? lui criai-je.

« Il ne répondit point, et de deux coups de mon arme je coupai les pieds du patient.

« La douleur fit contracter ses traits.

« Mais pas un mot ne sortit de ses lèvres; il ne voulut point me donner la consolation de retrouver mon fils.

« Tu ne sais pas encore ce qui t'attend, lui dis-je; parle, il en est temps, ou bien je serai sans pitié comme toi.

« Pour toute réponse, je vis, malgré le mal qu'il endurait, un sourire cruel sur ses lèvres.

« Je pris alors la pièce de monnaie rougie au feu, et je l'appliquai brûlante sur l'un de ses yeux.

« Malgré toute sa résolution, mon ennemi ne put retenir un cri horrible en sentant le feu dévorer sa paupière, et du tronçon de ses jambes il battait la terre en tournant sur lui-même.

« —Eh bien! parleras-tu? Je t'attends, lui dis-je, ou bien j'ai d'autres maux à te faire souffrir.

« Et je m'assis à côté de Khaled, écoutant chaque souffle qui sortait de sa bouche, dans l'espoir de lui entendre prononcer un mot qui pût me faire retrouver mon fils.

« Mon espoir fut vain.

« Mon ennemi avait une haine au-dessus de toutes les souffrances et plus forte que mon impitoyable cruauté.

« Il expira sans avoir dit un seul mot; il avait résisté également à mes tortures et à mes larmes.

« Je m'éloignai alors du cadavre, en l'abandonnant aux hyènes et aux chacals.

« Telle est, ajouta le vieillard en s'adressant à Abu-

Bekr-el-Doâni et à moi, mon histoire, ô Sidis! Ma vengeance est bien loin, aujourd'hui, il est vrai; les ans ont passé sur ma tête, mais je pense toujours à elle, à Newar, à mon enfant, et voilà ce qui me rend sombre et taciturne. Ne m'en veuillez donc pas de ne vous avoir répondu que par monosyllabes et par signes de tête lorsque vous m'avez adressé la parole. »

Cela dit, il se leva.

Nous en fîmes autant; et, après avoir pris congé les uns des autres, la caravane se remit en marche.

Il pouvait être alors trois heures du matin.

Les brillantes étoiles, après avoir pâli aux premières lueurs de l'aube, venaient de s'effacer complétement devant les rayons dorés d'un beau soleil levant.

XXVI

Un Fondouck. — Le Cheval arabe. — Les Mouches.



Le chemin, à partir du douar, ne tarde pas à être encombré de mimosas desséchés.

En voyant nos djemêls guider leurs bêtes à travers ce labyrinthe, je ne pus m'empêcher de les comparer aux nautonniers des mers arabes louvoyant au milieu des écueils dont leur route est parsemée.

Plus loin, les montagnes sont formées de granit; des blocs énormes gisent sur le sol.

On dirait, en observant ce site, un parc d'artillerie dont les bombes et les boulets, d'une dimension colossale, seraient jetés pêle-mêle en attendant la main qui doit les disposer d'une manière convenable.

Ces roches sont en granit secondaire.

La route, tracée à travers une succession de petits bassins séparés par des montagnes, présente partout

l'aspect de la plus affreuse désolation, et jette dans l'âme une impression de tristesse et presque de terreur.

C'est à peine si l'on aperçoit quelques rares arbustes rabougris au fond des vallées, où l'eau manque totalement ; elle est retenue sous le sol par une couche de roche qui lui ferme tout passage au dehors.

Aux trois quarts de l'étape s'élèvent quelques asclépias solitaires, et des plantes aromatiques croissent là où reste un peu de terre végétale.

Cependant, après avoir franchi une montagne dont la charpente ressemble à la carcasse d'un animal décharné, nous finissons par apercevoir à nos pieds une vallée où se reposent de frais mimosas; et, un peu plus loin, nous découvrons un groupe de jeunes palmiers, dont la vue est toujours pour le voyageur un indice certain de la présence de l'eau.

Bientôt, en effet, une potence, à laquelle l'on a fixé une poulie, indique une saquie.

Une petite oasis, arrosée par cinq ou six puits, a été créée en ce lieu par la patience et le travail des habitants.

Arrivés là, nous mettons pied à terre près d'un énorme *fondouck* (caravansérail) construit en joncs et en mossouacks, et qui forme un dôme immense, grand comme la coupole de Sainte-Sophie, à Stamboul.

Tout autour de ses parois extérieures sont ménagées des niches en nombre infini pour les marchands de passage.

L'intérieur est soutenu par des troncs de palmiers, le tout d'une élégance et d'une délicatesse excessives.

A la porte du fondouck se trouve un café; en face du café, les officines de deux ou trois barbiers.

Une cour commune reçoit, quand faire se peut, toutes les bêtes de somme, chameaux, mules, ânes, chevaux.

Les cases destinées aux marchands étant vides pour lors, chacun s'y installa jusqu'à l'heure du repas.

Après quoi, quelques-uns se dirigèrent vers les officines des barbiers pour se faire raser ou apprendre des nouvelles.

N'ayant rien de mieux à faire, je les suivis.

Les perruquiers français avaient et ont toujours, du reste, une réputation de cancaniers que le xviiie siècle, qui les vit fleurir, prétendait déjà bien méritée.

Ce sont des muets ou des bègues, en comparaison des barbiers arabes.

Ce que celui qui me tenait par les oreilles me raconta d'histoires, pour savoir la mienne, est incroyable.

Malheureusement pour lui, je connaissais et mettais en pratique la maxime orientale :

« La parole est d'argent, mais le silence est d'or. »

Je ne desserrai les dents que pour lui dire de temps en temps :

—Mon ami, tu m'arraches les cheveux au lieu de me les couper;

—Mon ami, tu m'entames la peau du crâne;

—Mon ami, je te conseille d'acheter d'autres rasoirs ou de faire repasser ceux-ci.

Je lui donnai un demi-thalari.

C'était un argent inouï pour une tête rasée.

Eh bien! je suis sûr qu'il me l'eût rendu avec joie si j'avais bien voulu lui dire où j'allais, d'où je venais, qui j'étais.

Ma toilette faite, je remis mon turban et pénétrai dans la cour du fondouck, où je trouvai Abû-Bekr-el-Doâni en pourparlers avec le cheik du lieu, qui était venu l'inviter, ainsi que les deux naïbs, l'iman, le muezzin, le khrodja et le dellal, à venir déjeuner avec lui.

Il va sans dire que je fus de la partie.

Notre collation se composa de pilaw, de mouton bouilli, de dattes et de lait.

Celle-ci prise, vinrent le café, les chichas et les chibouques.

Avec le café, les chichas et les chibouques, commença la conversation.

Celle-ci roula, entre autres, sur les chevaux que la contrée fournit en assez grand nombre.

Si j'appris là-dessus des choses que je savais déjà, j'en appris aussi d'autres que j'ignorais complètement, et qui par suite m'ont paru dignes d'être racontées.

Nous ne transcrirons pas ici notre dialogue, et, prenant la substance de notre conversation, comme nous l'avons fait à l'endroit des esclaves, cette fois encore nous nous ferons narrateur.

Le lecteur suivra de nouveau notre exemple : tout ce qui ne sera pas neuf pour lui, il l'acceptera en faveur de ce qu'il ne connaissait pas.

Les chevaux du Mareb et de l'Hadramont, de même

que ceux de toute l'Arabie et de l'Asie Mineure, demeurent dehors nuit et jour.

Ils sont retenus au moyen d'un licou fixé à un pieu enfoncé dans la terre.

On nettoie le cercle où ils se trouvent, et avec du sable bien épuré on leur fait une litière de huit ou dix pouces d'épaisseur, qu'on renouvelle lorsque les chevaux l'ont mise hors de service.

Pendant l'hiver, cette litière se compose de crottin en poudre, qui les préserve mieux contre le froid.

On les couvre rarement, et, quoiqu'ils soient exposés continuellement à l'ardeur du soleil et à la fraîcheur des nuits, ils ne contractent aucune maladie et ne perdent rien de leur force et de leur agilité.

Lorsqu'on ne les attache pas avec un licou, on les entrave avec une chaîne qui se bifurque à une de ses extrémités pour s'attacher aux jambes de devant.

Quelquefois cette chaîne lie une des jambes antérieures à la postérieure.

Les Maréby et les Hadrâmy ne font boire leurs chevaux qu'une fois par jour, vers onze heures ou midi.

On leur donne à manger, pendant toute l'année, une bonne ration d'orge ou de viande crue, des feuilles de haschiche[1] et un peu de foin tressé en forme de corde, qu'on délie au moment de le leur donner.

A l'époque du bercim, ou trèfle, ceux qui en

[1] Ce mot, en arabe, signifie tout à la fois *herbe* et *feuillage des arbres*, et c'est par extension que le chanvre indien a été ainsi désigné.

possèdent des plantations les envoient au vert pendant un mois ou deux.

Le cheval est alors attaché au milieu du champ même, et on le change de place au fur et à mesure qu'il a épuisé celle qu'il occupait d'abord.

Un *saïss* (palefrenier), armé et abrité sous une tente, lui apporte à boire et veille à ce qu'il ne soit point enlevé par les maraudeurs.

Pendant ce temps on ne leur offre jamais d'orge ni de viande; ce serait du reste inutile, car ils ne les mangeraient pas.

Un de nos chevaux qu'on laisserait pendant une demi-heure dans un champ de trèfle en mourrait, s'il n'était secouru à temps.

Ceux de l'Arabie éprouvent la diarrhée, les premiers jours; mais cette indisposition n'a rien de bien dangereux.

Ils sont à tout crin; jamais le ciseau ne se promène sur aucune partie de leur corps.

On les ferre, avons-nous déjà dit, je crois, dans les localités où le sol est par trop pierreux; les fers sont elliptiques, et on ne laisse au milieu qu'une ouverture d'un pouce environ de diamètre.

On les étrille et on les bouchonne comme les nôtres.

Les Maréby et les Hadrâmy se servent de selles à la mameluk, mais les Arabes de la partie occidentale de la péninsule ont adopté la mode du Caire.

Les unes et les autres sont sans croupières.

Le cheval arabe a été célébré de tout temps par les poëtes orientaux, et c'est justice.

Sa tête sèche et menue, sa prunelle ardente, ses naseaux bien ouverts, son garrot relevé, ses flancs pleins et courts, sa croupe allongée, sa queue se projetant en arrière, ses jambes fines et nerveuses, lui donnent sur tous ses rivaux la palme de la beauté; comme sa docilité, son courage, sa frugalité, sa vitesse lui assurent l'avantage sur nos races d'Europe les plus estimées.

—A quels signes reconnaissez-vous un bon cheval, et, dans ce cas, qu'exigez-vous de lui? demandai-je à notre cheik.

—Il doit avoir, me répondit-il, le front, le poitrail, la croupe et les membres larges; l'encolure, les rayons[1] supérieurs, le ventre et les hanches longs; les reins, les paturons, les oreilles et la queue courts; troubler l'eau avant de la boire, et, si des obstacles de terrain s'opposent à ce qu'il le fasse avec les pieds, s'agenouiller pour le faire avec la bouche; porter un homme fait, ses armes, ses vêtements de rechange, des vivres pour tous deux; un étendard déployé, même un jour de vent; traîner au besoin un cadavre; enfin, courir toute la journée sans penser à boire ni manger.

Les Marèby et les Hadrâmy, comme du reste tous les Arabes, comptent cinq races nobles de chevaux descendus, d'après leurs traditions, de *Tanayfé*, *Manèkyé*, *Koheil*, *Saklouyé* et *Djulfé*, les cinq juments favorites montées par le Prophète.

[1] Os des jambes de devant situés à côté et le long de ceux des genoux, et ainsi nommés de leur ressemblance avec les *rayons* d'une roue.

A la naissance d'un poulain de noble race, on réunit un certain nombre de témoins qui rédigent par écrit le signalement du nouveau rejeton, ainsi que le nom et la descendance de son père, s'il est mâle; ceux de sa mère, si c'est une jument.

Cet arbre généalogique, dûment confirmé par l'apposition des cachets et signatures, est renfermé dans un petit sac de cuir et suspendu au cou du cheval.

Dès lors, il prend rang parmi ces coursiers fameux dont la possession enviée a, plus d'une fois, fait couler le sang entre deux tribus, témoin, entre autres, la célèbre *guerre de Dahis*, que nous raconterons plus loin, et qui pendant quarante ans arma les uns contre les autres les *Absides* et les *Béni-Dhobyan*, ces contemporains de Kosaï, le quatrisaïeul de Mahomet.

C'est que, dans le désert, la vitesse du cheval sauve souvent la vie du guerrier.

Burckhardt, notre devancier à la Mecque, raconte qu'en 1815 une troupe de *Druzes*, bien montés, attaqua une bande de Bédouins dans le *Hauran*, et les repoussa jusque dans leur douar.

Là, entourés de toutes parts, assaillis par des forces supérieures, ils furent tous tués, à l'exception d'un seul, qui, rassemblant sa jument et passant à travers les lignes ennemies, prit la fuite, poursuivi par les cavaliers les mieux montés de la troupe victorieuse.

Rochers, plaines, collines, tout était franchi avec la rapidité de l'éclair, et la poursuite continuait toujours; car les Druzes étaient implacables et avaient juré la mort du dernier de leurs ennemis.

Enfin, après plusieurs heures d'une course furibonde, vaincus dans leur colère par leur admiration pour la jument qui entraînait son maître loin d'eux, ils lui promirent la vie et le conjurèrent de s'arrêter afin qu'ils pussent seulement baiser le front de cet excellent coursier.

L'Arabe y consentit, et les Druzes, en le quittant, lui dirent cette phrase, proverbiale chez eux :

—Va laver les pieds de ta monture, et bois l'eau ensuite.

Ils veulent exprimer par là leur extrême affection pour ces courageux compagnons de leurs périls.

Tous les Orientaux ne reconnaissent pas uniquement que les cinq races de chevaux nobles citées plus haut.

Le *mirlakhour*, ou maître d'écurie de Kelaon, soudan d'Égypte, entre autres, dans son ouvrage intitulé *Kamel-el-Sanateïn* (*l'Art de dresser et de guérir les chevaux*), en cite dix, à chacune desquelles il donne l'épithète qui lui convient.

D'après lui, celle du Hedjaz est la plus noble ; celle du Nedjêd, la plus sûre ; et celle de l'Yémen, la plus dure au travail et la plus patiente.

Il passe ensuite à la Syrie, et prétend que les chevaux de Damas ont le plus beau poil, et ceux de Mésopotamie la plus belle taille et la meilleure tournure.

En Afrique, ceux d'Égypte sont les plus légers; ceux du *Désert de Barcâh*, les plus rudes et les plus difficiles à dompter; ceux des Provinces-Barbaresques, les plus propres à faire race.

« Cette assertion, comprenant le cheval barbe dans cette grande famille répandue sur deux continents, suffirait, dit M. Ferdinand de Challemaison, dans sa savante *Étude sur les chevaux du Sahara*[1], pour réfuter une erreur que M. le général Daumas a pu partager en écrivant son livre, à savoir :

« Que la race barbe n'était pas d'origine arabe.

« Cette croyance, qui a longtemps retardé en France et même en Algérie l'emploi des étalons barbes[2], l'a conduit à consulter l'émir Abd'el-Kader.

« Il avait été à même d'apprécier ses connaissances profondes sur tout ce qui touche à l'histoire aussi bien qu'aux questions chevalines de son pays.

« Il reçut cette réponse :

« —Vous me dites que l'on soutient que les chevaux de l'Algérie ne sont point des chevaux arabes, mais des chevaux berbères (barbes).

« C'est une opinion qui retourne contre ses auteurs.

« Les Berbères sont Arabes d'origine.

« Ben-Kouteïba, dans son livre intitulé *El-Marif*, a dit :

« *Les Berbères habitent le Magh'reb*[3]; *ils sont tous fils de Cahlan.*

[1] Voyez *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies*, numéros d'avril et de mai 1853.

[2] Un étalon barbe a aussi été ramené par nous de notre dernier voyage en Afrique (1852) et donné au ministère de l'agriculture et du commerce, qui l'a adressé au haras d'Arles, où, au contraire du hedjin mort au Jardin des Plantes, il est encore aujourd'hui.

[3] Autrement dit les régences de *Tripoli* et de *Tunis*, l'Algérie et le Maroc, qui sont le *couchant* des Asiatiques. (Hadji-Abd'el-Hamid-Bey).

« *On assure qu'ils sortent des deux grandes tribus himyârites, les Senadjâ et les Kettama, venues dans le pays lors de l'invasion d'Afrikis-ben-Seïf*[1].

« D'après ces deux opinions, les Berbères sont bien des Arabes. »

La race barbe victorieusement réhabilitée, nous ne pouvons mieux terminer cette courte description du cheval arabe que par le passage suivant d'un des poëmes les plus anciens conservés dans le pays.

Il s'agit de l'hymne de l'Arabe Omaja à son cheval, ce chant qui rappelle si bien le *Cantique des cantiques :*

« Te voilà, noble coursier, préparé pour la course, éclatant de blancheur comme un rayon de soleil.

« Les mèches qui flottent sur ton front ressemblent à la chevelure soyeuse de la jeune fille agitée par le vent d'ouest.

« Ta crinière est le nuage ondulé du midi qui vole dans les airs.

« Ton dos est un rocher que polit un ruisseau qui coule doucement.

[1] On pense que l'Afrique doit son nom à cet Afrikis-ben-Seïf, fils de Saba-ben-Iaschob-ben-Iarob-ben-Kachtan ; d'autres disent à Afrikis-ben-Abraha, petit-fils de Harith-el-Raïsch, premier tobba de l'Yémen. « Ce chef, dit la tradition, ayant porté la guerre dans le Magh'reb, parvint à une vaste contrée où il trouva de l'eau en abondance. Là, il donna l'ordre d'élever une ville ; et, lorsqu'elle fut construite, il lui imposa le nom d'*Afrikiéh* et la peupla de nombreux habitants; plus tard, le pays tout entier prit le nom de cette ville. Afrikis s'en revint ensuite dans l'Yémen. » (*Mer-el-Ilt*, manuscrit de la Bibl. Impér., fol. 49.)

« Ta queue est belle comme la robe flottante de la fiancée d'un prince.

« Tes flancs brillent comme les flancs de la panthère qui se glisse pour saisir sa proie.

« Ton cou est un palmier élevé sous lequel se repose le voyageur fatigué.

« Ton front est un bouclier qu'un habile artiste a poli et arrondi.

« Tes naseaux ressemblent aux antres des hyènes.

« Tes yeux, aux astres des deux Jumeaux.

« Ton pas est rapide comme celui de la gazelle, qui se rît des ruses du chasseur.

« Ton galop est un nuage qui porte la tempête et qui passe sur les vallées avec un roulement prolongé de tonnerre.

« Ton port ressemble à la verte sauterelle qui s'élève du marécage.

« Viens, cher coursier, les délices d'Omaja! Bois le lait de chamelle.

« Pais les herbes odoriférantes.

« Et si je meurs, meurs avec moi.

« Ton âme ne descendra pas dans la terre; elle s'élèvera aussi en haut, et alors je parcourrai avec toi les espaces du ciel. »

Notre conversation terminée, tout le monde se retira pour faire la sieste et fuir un peu les mouches.

J'ai déjà parlé de la chaleur et dit ce que nous avions à en souffrir.

Je n'ai point parlé des mouches; c'est de l'ingratitude.

Nous avions à endurer d'elles un supplice plus cruel encore que celui causé par la chaleur, supplice que Dante a eu tort de ne pas mentionner dans sa description des tourments de l'enfer; car c'est le plus harrassant peut-être que Dieu ait infligé à l'humanité.

Leurs innombrables essaims nous poursuivaient partout et toujours.

Outre leurs piqûres, elles nous causaient des chatouillements, des démangeaisons insupportables.

Ces mouches sont un des fléaux du pays.

Il y a des enfants qui en sont littéralement noirs et qui ne viennent jamais à bout de les chasser.

Ces enfants, comme on sait, vont nus; les mouches s'attachent à eux comme chez nous les taons aux bœufs et aux chevaux.

S'ils se roulent et les écrasent, un nuage de mouches nouvelles tourne autour de leur tête et attend, pour s'abattre, que les vieilles mouches soient tombées.

A trois heures, je m'éveillai.

Laissant mes compagnons à leur trafic, j'allai explorer les environs en compagnie de Sélim, et jusqu'au dîner.

A six heures, j'étais de retour au fondouck.

On prit le dernier repas, les djemêls rechargèrent leurs bêtes, et un instant après nous voguions dans la direction de Kond, autre oasis placée dix lieues plus loin et à dix-sept de Belêd-el-Wadi.

XXVII

Du Fondouck à Kond. — Respect des Arabes pour le chameau ; sa longévité, sa naissance, sa jeunesse, son éducation.



Dimanche 20 août 1844 (18 *châban* 1261) : huitième étape. — Au delà du fondouck, nous passons sur des champs de dourâh récolté depuis peu, et la caravane s'engage dans un étroit passage formé par des blocs de granit accumulés.

Sortis de là, nous voyons se dérouler devant nous une vaste plaine sablonneuse toujours bornée à droite et à gauche par des montagnes.

Le site est cependant moins aride que celui du pays où nous avions cheminé vers la fin de notre septième étape.

Une ondulation de terrain traverse cette plaine dans sa largeur, et produit en quantité de petits mimosas aux fleurs jaunes et inodores.

Voilà pour la nature morte et inanimée.

Quant à la nature vivante, rien de plus peuplé, rien de plus grouillant.

A chaque pas, on risque de marcher sur ces beaux lézards à deux pattes et couleur d'argent que les Arabes, nous l'avons vu, appellent les poissons du désert, et qu'ils mangent avec délices, tandis que l'ouaran, ou lézard vert de deux et trois pieds de long, nous regarde gravement passer, paraissant éprouver à notre vue plus de curiosité que de crainte.

En outre, à droite et à gauche, de charmantes gerboises, kanguroos en miniature, presque aussi nombreuses que les sauterelles d'Europe dans un pré nouvellement fauché, décrivent leurs courbes gracieuses, fuyant par bonds de trois ou quatre mètres, et, si elles sont poursuivies, s'enfonçant et disparaissant dans le sable.

Nos djemêls étaient d'une habileté extrême à leur chasse.

Ils leur jetaient ou leur sommada ou leur abbaye, et les prenaient comme des oiseaux sous une trappe; ou bien, sautant presque aussi légèrement qu'elles, plongeaient derrière elles leurs mains dans le sable, les poursuivaient dans leur terrier mouvant et les ramenaient prisonnières par le train de derrière.

Il fallait une grande adresse aux chasseurs pour les prendre ainsi, sinon ils étaient mordus cruellement.

Nous atteignons l'extrémité de la plaine sans nous apercevoir, grâce à ces détails pittoresques, de la longueur de la route, et la caravane fait halte, vers les minuit et demi (lundi 21 août 1844 — 19 *chûban* 1261),

à l'entrée d'une nouvelle oasis plantée de palmiers et couverte de champs cultivés, de terres labourées et de nombreux jardins arrosés par de belles saquies.

Après l'oasis, c'est encore une plaine sablonneuse semée de mimosas à fleurs jaunes et inodores.

Cette nouvelle plaine est traversée par un ruisseau ombragé de figuiers, sur les bords duquel on remarque de petites cabanes destinées aux jardiniers et aux animaux occupés à puiser l'eau et à la déverser dans les saquies.

Des habitations bédouines sont disséminées à droite et à gauche, et à notre approche leurs occupants les gravissent avec la légèreté des gazelles, de telle sorte qu'on les voit disparaître derrière leurs corps, comme ces îlots du Nil que les crocodiles recouvrent entièrement au moment de la plus forte chaleur.

Cette oasis est charmante.

On la remarque à peine quand on vient du fondouck; mais, isolée au milieu d'un vaste désert, elle paraîtrait ravissante.

Cependant, cette belle nature disparaît à son tour et bientôt nous rejette en pleine aridité.

La route qui lui succède est effrayante, et nos montures la parcourent on ne peut plus péniblement.

Néanmoins, les djemêls, au lieu de cette sévérité souvent brutale que les Européens déploient contre leurs animaux, les encouragent de la parole et compatissent à leurs douleurs.

C'est que l'Arabe ne considère pas le chameau comme un animal esclave dont il peut user ou abuser

à volonté ; à l'instar du cheval, il voit en lui un ami, et un ami qu'il vénère au point qu'il le fait participer à certaines pratiques religieuses imposées par le Prophète à ses sectateurs.

A cette occasion, nous citerons un usage relatif à l'accouplement du mâle et de la femelle.

On sait que les musulmans se regardent comme souillés après s'être approchés d'une femme, jusqu'à ce qu'ils se soient purifiés par une ablution.

Eh bien ! les Arabes croiraient pécher si, dans une circonstance semblable, ils ne jetaient pas de l'eau ou du sable sur les organes génitaux de leurs chameaux.

Il en est même qui poussent le préjugé jusqu'à envelopper le couple avec une toile pendant l'accomplissement de l'acte générateur, et ceux qui sont allés seulement en Algérie peuvent en avoir été témoins.

« Le Bédouin, dit Tamisier[1], partage avec son chameau ses peines et ses plaisirs, et, chemin faisant, il lui raconte, pour le distraire de ses fatigues, les prouesses de sa jeunesse ou des anecdotes que les anciens lui ont transmises.

« Le chameau parcourt plusieurs lieues de son pas lent et mesuré, pendant qu'il écoute attentivement et avec plaisir les récits de son maître.

« Lorsque celui-ci est content de son courage, il lui parle de ses ancêtres et de sa famille, en lui disant que la race dont il descend était une des plus renom-

[1] Voyez : *Voyage en Arabie* (séjour dans le Hedjaz. — Campagne d'Assir), 2 vol. in-8. Paris, L. Descessart, 1840.

mées pour les longs voyages, et lui promet une heureuse vieillesse et une nombreuse postérité.

« Il lui parle en ces termes :

« —Tes aïeux ont été de tout temps les serviteurs des miens ; tu dois savoir que l'un d'eux les transporta souvent d'un pays dans un autre sans se plaindre ; je vois que tu es digne d'eux et capable de soutenir leur vieille réputation ; pour te prouver ma satisfaction, je te promets que nous serons toujours amis, et je vais te raconter les hauts faits de ma famille et la gloire de ma tribu.

« Alors, nonchalamment couché sur le dos du noble animal, il commence une narration longue et variée, une de ces métaphores brillantes dont l'imagination des Orientaux est si prodigue.

« Lorsque son récit est terminé, il lui fait une foule de promesses séduisantes, lui donne le plaisir de la pipe en lui jetant dans les narines quelques bouffées de fumée ; il lui assure qu'il sera le premier d'entre tous ses chameaux ; qu'il le mariera, lui fera un sort digne d'envie, ne négligera rien de ce qui pourra le rendre heureux, et, dans sa conversation, il ne manquera jamais de lui donner le titre d'ami, de frère, et d'autres noms les plus chers.

« Dans ses moments de gaieté, l'Arabe lui chante des chansons amoureuses ou guerrières, que le chameau écoute très-attentivement ; et pour lui prouver le plaisir qu'il ressent, il presse fortement les mâchoires, grince des dents et tourne la tête vers celui qui chante pour lui prêter une plus grande attention.

« Alors, absorbé par cette sauvage harmonie, il semble oublier le fardeau dont il est chargé, et fournit des traites d'une longueur incroyable, dont les maîtres transmettent le souvenir à leurs descendants.

« Mais si l'aridité du désert est affreuse, et que l'animal montre par des signes certains, une fatigue supposée, de la mauvaise volonté, le maître, irrité, l'accable d'imprécations au lieu des bienfaits qu'il lui promettait et des vœux qu'il formait pour son bonheur.

« —Enfant de chien (*ibn-el-kelb*)! lui dit-il, *youdi* (juif)! *nosserani* (chrétien)! as-tu oublié que tu descends d'une race maudite et que tu es mon serviteur? Sais-tu que dans ce moment je puis te tuer sans que personne ait le droit de s'opposer à ma volonté.

« J'invoquerai la colère divine contre ta paresse et ton mauvais caractère; je ferai passer à tes fils le souvenir de ton ignoble conduite et de ton manque de courage; je bénirai à jamais celui qui te donnera la mort, et, pour te punir de ta méchanceté, Allah te fera devenir la pâture des chiens et des oiseaux de proie.

« Sais-tu bien que j'ai été le soutien de ta famille et le directeur de ton enfance? Tu n'ignores pas que j'ai fait toutes sortes de sacrifices pour te conduire en l'état où tu te trouves aujourd'hui? Et quel est le chameau qui porte sur son dos une bosse plus grasse que celle qui est sous ta selle? As-tu oublié que je t'ai acheté les amulettes pour te préserver de l'œil en-

vieux, afin de te faire parvenir sans accident jusqu'à une vieillesse digne d'envie?

« Mais, *khafer* (infidèle)! je vois que tous mes bienfaits sont prodigués en pure perte, et que tu es un infâme! Qu'Allah t'envoie une balle dans l'œil et une autre dans ton ventre ou ton cerveau! Qu'un chien mange ton foie! Que le mal vénérien vienne t'accabler! Et puisses-tu devenir impuissant, afin que ta race maudite s'éteigne avec toi! Car il est honteux pour moi que tu sois en vie, et plus honteux pour toi d'être né! Enfant de voleur! Mécréant! Maudits soient tes ancêtres et ceux à qui tu as donné le jour! »

Les chameaux entrent en rut au commencement de l'hiver.

Alors, non-seulement ils se battent entre eux, mais s'ils ont été rudoyés par leurs maîtres, ils cherchent à les mordre, à les enlever en l'air, à les terrasser, et, s'ils y parviennent, les piétinent avec furie.

Nos lecteurs ont sans doute remarqué, au Jardin des Plantes, que pendant les quelques mois que dure cette période critique, leurs bosses se fondent et ne forment plus qu'une peau vide et pendante; qu'il leur suinte derrière l'occiput une matière huileuse et fétide; enfin, qu'il sort de leur bouche, à l'un de ses angles, une sorte de vessie rougeâtre, comme la membrane d'un dindon, qui finit par se crever.

La mue succède chez eux au rut.

Après ce temps, ils redeviennent doux et paisibles comme par le passé.

Ces animaux vivent de vingt à trente ans.

La chamelle porte pendant douze mois.

Son état de gestation n'empêche point toutefois qu'on en use encore, mais alors on la ménage progressivement à mesure que son terme approche.

Aussitôt qu'elle a mis bas, on emmaillotte avec une large bande de toile le jeune chameau pour soutenir ses intestins et pour que son ventre ne prenne point un développement trop volumineux.

Cinq ou six jours après, cet appareil lui est enlévé.

Pendant toute une année, il tette autant qu'il veut sa mère et la suit à son caprice.

On ne le fatigue point encore par des essais d'éducation ; il est libre comme s'il était sauvage.

Le jour de son sevrage arrivé, on coupe tous ses poils et on l'envoie au pâturage.

A deux ans accomplis, son éducation commence.

Pour première leçon, on lui met un licou dont la longe vient entraver un de ses pieds.

On le maintient immobile du geste et de la voix d'abord, de la voix seule ensuite.

Puis, on détache son pied entravé.

Fait-il un pas, on l'entrave de nouveau ; cela, jusqu'à ce qu'il reste un jour entier, sa longe traînante, à la place où l'aura mis son maître.

Ce premier résultat obtenu, il est soumis à d'autres épreuves.

On rive à une de ses narines, ordinairement à celle de droite, l'anneau de fer qu'il gardera jusqu'à sa mort, et où viendra s'attacher la rêne en poil de cha-

meau, qui allant de droite à gauche, se réunira sur son garrot avec la longe du licou, laquelle passera de gauche à droite.

Cela fait, on pose la selle sur son dos, et le cavalier monte dessus.

Le moindre mouvement sur la rêne qui aboutit à la narine imprime à l'animal une douleur si vive qu'il obéit passivement.

Il oblique à droite, il oblique à gauche, il recule, il avance, et, s'il est tenté par un buisson et qu'il se baisse pour l'atteindre, une saccade un peu rude lui fait relever la tête.

Enfin, pour lui apprendre à s'accroupir dès que son cavalier lui crie *Ch! ch! ch!* on se fait aider par un camarade, qui le frappe avec un bâton au moment où le cri part, et cela jusqu'à ce que ce cri seul soit écouté.

Tous ces résultats obtenus, son éducation est complète et il entre en exercice.

Reprenons notre route.

L'ardeur de la caravane, ralentie jusqu'à six heures, se ranime tout à coup.

Nos montures ont senti que leur marche allait finir, et elles manifestent par leurs cris sauvages qu'elles sentent le voisinage de l'eau.

Après avoir dépassé, en effet, des collines parsemées de pierres noires et un vallon saupoudré de monticules, nous apercevons devant nous un beau bassin planté de palmiers, qui disparaissent à cause des sinuosités du chemin tracé sur un sol inégal.

Dans cet oasis est située la ville de Kond.

A sa vue, hommes et bêtes hâtent le pas, et à sept heures et demie nous avions atteint Kond, aux abords de laquelle nous trouvons un vaste et beau caravansérail appartenant à son nagib, et à l'entour duquel, comme de juste, nous nous établissons.

XXVIII

Portes closes. — Guerre entre les tribus du désert. — Intrigues amoureuses. — Kond et les Kondites.



Une fois installés et restaurés, chacun se dispose à pénétrer dans la ville.

Mais nous trouvons ses portes fermées, et, nous étant informés, nous apprenons que le nagib du lieu est parti deux jours auparavant, avec tous ses contingents, pour une expédition provoquée par une invasion de son territoire, ne laissant dans Kond, qui doit rester close jusqu'à son retour, que les malades, les enfants, les jeunes filles et les vieillards.

Quant aux femmes, elles ont suivi les goums pour préparer la nourriture et encourager le monde.

Ainsi le veut la coutume du désert.

La guerre vient-elle à éclater parmi les tribus, les femmes sont toujours les premières à engager leurs maris à courir au combat.

—Allons, hommes, levez-vous, leur disent-elles.

L'un d'eux ne se dresse-t-il pas aussitôt à leur voix, sa femme l'accable d'imprécations, elle saisit sa lance et son fusil, elle sort de chez elle en brandissant ces armes et en poussant de grands cris, jusqu'à ce qu'elle arrive devant son père, et là elle lui parle en ces termes :

—Jusqu'ici, j'avais cru que tu m'avais mariée avec un homme; mais, comme je vois maintenant que c'est une femme, je le quitte, et je viens de nouveau vers toi, afin que tu me choisisses un époux digne de ce nom.

Tout cavalier qui a un cheval ou un dromadaire et qui ne marcherait pas, le fantassin qui possède un fusil et qui resterait, sont frappés, le premier d'une amende de vingt moutons, et le second d'une amende de dix moutons.

Tout homme valide, même à pied, doit faire partie de l'expédition.

Trahit-il et passe-t-il à l'ennemi, on brûle sa maison, ses troupeaux sont confisqués, ses terres saccagées et ravagées.

Si on le reprend, il est condamné à avoir la barbe rasée et à mourir d'une mort ignominieuse.

Jusque-là, cette coutume n'a rien de trop déraisonnable; mais ce n'est pas tout.

La famille elle-même du transfuge est réduite à la dernière misère.

On ne laisse à la femme que des guenilles et une sébile de courge pour demander l'aumône.

La mère, les enfants deviennent l'objet de l'exécration générale et sont obligés de s'expatrier, s'ils ne meurent de douleur et d'inanition.

On part au point du jour, tout s'ébranle, tout se met en mouvement.

Ici, ce sont les chouafs[1] et les fantassins, qui font bande à part; là, les cavaliers, qui surveillent la marche des dromadaires montés par les femmes ou caracolent à l'entour d'elles pour s'attirer leurs bonnes grâces; plus loin, le nagîb et ses notables, qui méditent sur les chances de la bataille qui va se donner aussitôt l'ennemi en vue.

Puis viennent les chameaux, qui portent les tentes, les bagages et les provisions.

Tout cela se conformant aux exigences du terrain, tout cela désordonné, bruyant et joyeux, songeant à l'aventure, non à la fatigue; à la gloire, non au danger.

Les guerriers célèbrent leurs exploits de tout genre; la musique les accompagne, les anime ou les interrompt; les femmes poussent leurs interminables *aïâth-el-ferrâhh*, cris de joie.

Ces bruits sont dominés par les enivrants éclats de la poudre.

C'est un mélange d'indiscipline, d'héroïsme, de barbarie, de bravoure et d'amour du pillage, qui fait souvenir des bandes mercenaires du moyen-âge.

Mais les fusils se taisent; un jeune et beau cavalier

[1] Il y a des éclaireurs pour les expéditions armées comme pour les caravanes.

entonne alors un de ces chants d'amour qu'on ne peut entendre sans se reporter à ces époques brillantes où la civilisation arabe jeta un si vif éclat, et communiqua à la chrétienté cette galanterie qui adoucit les habitudes guerrières et amena la chevalerie :

REFRAIN.

Hirondelle aux couleurs bleues,
Prends ton essor, agite tes ailes,
Vole vers la femme
Pour laquelle je soupire.

Mon cœur brûle avec son feu
Pour cette houri du paradis.
O vous qui ne connaissez pas Ramlé,
Je vais vous dire son portrait.

Ramlé, c'est une jument de race
Qui aime l'ombre des feuilles,
Qui boit une eau trouble
Et veut des noirs pour la servir.

Ramlé, c'est la lune des étoiles
Qui trahit les maraudeurs ;
Ou bien c'est encore la tige flexible du palmier,
Qui croît au milieu des ruisseaux.

Ramlé, c'est plutôt la gazelle
Quand elle court dans le désert.
Elle m'avait donné rendez-vous hier soir ;
Je l'ai vue, et mon cœur a été plein de joie.

Sa tête sans cesse est ornée de soie pure
D'où s'échappent en boucles ondoyantes
Ses noirs cheveux parfumés avec de l'ambre
Ou de l'encens de *Dhafâr*.

Ses lèvres sont vermeilles comme la gomme laque,
Comme le sang de l'agneau immolé ;
Ses dents, vous diriez des perles
Enchâssées dans du corail.

Ses joues éblouissent comme l'éclair,
Et ses yeux, entourés de koh'ol,
Blessent comme les flèches
Des sauvages Africains.

Sa salive, je l'ai goûtée :
C'est le sucre des dattes
Ou le miel des abeilles
Quand fleurit le printemps.

Son cou, c'est le mât d'un boutre
Qui fend l'onde profonde,
Avec sa voile blanche
Pour voguer selon les vents.

Ses épaules ressemblent à de l'ivoire poli ;
Sa gorge, à deux pêches qu'on voit mûrir sur l'arbre,
Pour tout dire, enfin, Ramlé n'a pas sa pareille
Dans les quatre coins du monde.

Hirondelle aux couleurs bleues,
Prends ton essor, agite tes ailes,
Vole vers la femme
Pour laquelle je soupire.

Au bout de quelques heures, la chaleur se fait sentir.

On s'arrête, en dresse les tentes, on prépare le déjeuner; on débride et desselle les chevaux et dromadaires, on décharge les chameaux, on les fait paître.

C'est le repos.

Le soleil baisse, la chaleur s'adoucit.

Il est trois heures de l'après-midi.

—En marche! En avant vous autres, les hardis cavaliers! courez en brillante fantasia, les femmes vous regardent! Montrez-leur comment vous savez manier un cheval, un dromadaire, une lance et un fusil.

Avant le coucher du soleil, les chouafs sont allés reconnaître un endroit propice au campement de la nuit.

On doit y trouver de l'eau, de l'herbe et du bois pour allumer les feux.

Chacun dresse ou fait dresser sa tente.

On débride, on desselle et décharge de nouveau les chevaux, les dromadaires et les chameaux, et on les entrave.

Les esclaves vont à l'herbe et au bois.

Les femmes préparent les aliments.

On soupe.

Immédiatement après le souper, chaque tente désigne un homme qui veille autour des bagages et des animaux, dans la crainte des maraudeurs.

Ceux-ci ne sont pas les seuls à attendre la nuit.

A cette heure aussi, l'amant, prévenu par sa mai-

tresse, s'approche furtivement de la tente où elle repose, en relève les bords, guidé par un esclave dévoué, et prend la place du mari, qui, fatigué de la course du jour, dort dans son compartiment.

« En outre, un homme ne peut sans honte passer toute la nuit avec sa femme.

« Rien ne gêne dès lors les entrevues amoureuses.

« Ce n'est pas la présence d'une ou de plusieurs des trois autres femmes que la loi permet aux musulmans qui y mettrait obstacle.

« A en croire le proverbe arabe, la juive seule surpasse Satan en malice; mais aussitôt après Satan vient la musulmane, et il est sans exemple dans le désert que des femmes se soient dénoncées entre elles.

« Parfois, pourtant, on trouve l'aventure trop périlleuse; la femme alors sort de la tente lorsque tout le monde est endormi et se rend dans un lieu qu'elle a désigné d'avance à son amant.

« C'est aussi à l'heure où les amants heureux se rencontrent, que s'accomplissent les projets de vengeance.

« Un amant repoussé pénètre dans la tente de celle qui l'a dédaigné, il s'approche d'elle et la tue d'un coup de pistolet.

« Au bruit de la détonation, on se lève, on court, on pousse des cris; mais le meurtrier a le temps de disparaître, et presque toujours le crime, commis sans témoins, reste impuni.

« Toutes ces aventures sont fréquentes dans le

désert, et, de gré ou de force, une femme arabe a toujours des amants.

« La jalousie et les précautions des maris surexcitent et poussent à l'excès, en le gênant, le libertinage des femmes.

« Quelle que soit leur classe, elles passent leur vie à inventer des ruses pour tromper leurs maris quand elles sont jeunes, à faciliter les amours des autres quand elles sont vieilles.

« Toutes les intrigues se nouent par l'entremise des pourvoyeuses.

« Ce sont elles dont la langue dorée et les machinations diaboliques disposent les jeunes femmes à faillir, et qui ménagent les rendez-vous.

« Elles prennent tous les visages pour s'insinuer, et réussissent surtout en s'attaquant au côté faible, l'amour des présents[1]. »

La nuit est passée, le ciel se dore, on se remet en marche.

Quelques chouafs précèdent pour reconnaître l'emplacement de l'ennemi et juger de ses forces.

Eux revenus, on s'organise en conséquence et on pousse en avant.

Les éclaireurs des deux partis se rencontrent, ils s'excitent mutuellement et préludent aux hostilités par des injures et quelques coups de fusils.

Général Daumas, *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, 1 vol. in-12. Paris, L. Hachette et Comp., 1853, pag. 298.—Les noms des pays musulmans changent; leurs mœurs restent les mêmes.

Cela fait, les cavaliers s'alignent en face l'un de l'autre.

Les femmes sont en arrière, prêtes à exciter les combattants par leurs cris et leurs applaudissements.

Elles sont protégées par les fantassins, qui, en même temps, forment la réserve.

Le combat s'engage par bandes de quinze à vingt cavaliers, qui se portent sur les flancs et cherchent à tourner l'ennemi.

Les chefs et les notables, à la tête d'une masse assez compacte, se tiennent au centre.

Bientôt la scène s'anime et s'échauffe.

Les jeunes cavaliers, les plus braves et les mieux montés, s'élancent en avant, emportés par l'ardeur et la soif du sang, la tête découverte et s'excitant les uns les autres par des chants de guerre.

Ces chants enflamment le restant des cavaliers, qui font cabrer leurs montures et sauter leurs fusils.

Tous les visages demandent du sang; on se mêle et l'on finit par s'attaquer à coups de lances et de sabres.

Cependant l'un des deux partis recule et commence à se replier sur les dromadaires qui portent les femmes.

Alors on entend de part et d'autre celles-ci pousser, les unes des cris de joie pour animer encore les vainqueurs, les autres des cris de colère et de sanglantes imprécations pour raffermir le courage ébranlé de leurs maris ou de leurs frères.

A ces injures, l'ardeur se réveille chez ces derniers; ils tentent un effort vigoureux.

Appuyés par le feu des fantassins qui sont en réserve, ils regagnent du terrain et rejettent leurs adversaires jusqu'au milieu de leurs femmes, qui, à leur tour, maudissent ceux qu'elles applaudissaient tout à l'heure.

Le combat se rétablit sur l'emplacement qui sépare les femmes des deux partis, et dure jusqu'à ce qu'enfin l'un d'eux, celui qui a été le plus maltraité et qui a perdu le plus de monde, prenne la clef des champs.

Alors succède le pillage.

L'un dépouille un fantassin, l'autre un cavalier désarçonné; celui-ci emmène un cheval ou un dromadaire, celui-là une femme ou un esclave.

Le pillage effectué, on relève ses blessés, on enterre ses morts et l'on s'en revient sur ses pas.

En Arabie, on ne fait pas d'autres prisonniers que les femmes et les esclaves, on ne coupe point les têtes et on a horreur de mutiler les blessés du parti vaincu.

Après le combat, on laisse ceux-ci s'en tirer comme ils peuvent; on ne s'occupe pas d'eux.

Il y a quelques rares exemples de cruauté.

Ce sont les vengeances d'hommes qui ont reconnu parmi leurs adversaires les meurtriers de personnes qui leur étaient chères, d'une sœur, d'un ami, d'un frère.

A leur retour, les vainqueurs sont accueillis par une fête inouïe; l'allégresse générale se trahit par les démonstrations les plus vives; les femmes alignent leurs dromadaires sur une seule ligne et poussent leurs aïâth-el-ferrâhh à des intervalles réguliers; les

jeunes gens exécutent devant elles une fantasia effrénée ; la poudre parle, suivant l'expression arabe ; on se salue, on s'embrasse.

Puis a lieu le partage du butin, lequel, après les prélèvements des mosquées (dîme), du nagib (cinquième), des notables (un tiers), des femmes et de ceux qui se sont le plus distingués (un quart), est effectué par portions égales ; après quoi, enfin, tout le monde se retire et rentre chez soi.

Sur les quatre heures, le nagib et tous ceux qui l'avaient accompagné étaient de retour, et nous pûmes enfin pénétrer dans la ville.

Je n'avais pas à être chagrin, du reste, de ne l'avoir pu visiter plus tôt, attendu que, sauf sa citadelle, servant de résidence au maître de céans, elle n'a rien qui mérite d'être absolument cité en fait de bâtisse.

Le mur d'enceinte de cette citadelle, les huit ou dix tours carrées qui le surmontent, ses deux portes qui vont se dirigeant l'une vers le nord, l'autre vers le sud ; les cinq ou six cents maisons de la ville construites moitié en briques cuites au soleil, moitié en chaume, et à un seul étage au dessus d'un rez-de-chaussée et au dessous d'une terrasse ; ses rues, ses trois mosquées, tout cela est en piteux état.

A chaque pas que l'on fait, on sent que le fer dévastateur des *Wahabytes*, les iconoclastes de l'Islam, a passé par là.

Les *Kondites,* au nombre de deux mille environ, dont dix-huit cents Arabes toujours Zeïdiyé ; le restant

Mouëllets, Banians, Juifs et Sabéens, n'ont, à l'instar des Wadites, que de rares relations avec les oasis environnantes.

Sans cesse confinés dans leurs montagnes, ils ont une physionomie plus sauvage que les autres Maréby.

Ici, les étoffes à couleur voyante ont presque entièrement disparu.

Les vêtements des hommes et des femmes ne présentent aucune variété, et ce sont eux-mêmes qui les tissent avec ces métiers qui depuis Abraham et Ismaël n'ont point changé, et dont Fénelon, dans sa *Bétique*, nous donne une si charmante description.

Ces étoffes sont toutes couleur de laine et de poil de chameau, c'est-à-dire d'un blanc sale et d'un noir plus ou moins foncé.

Les Mouëllets portent à peine quelques haillons autour de leurs reins ou sur leurs épaules.

Comme à Belêd-el-Wadi, ils vendent leurs enfants, et un petit garçon de quatre ans m'a été offert au prix de cinq thalaris.

Les femmes, outre l'étoile qu'elles portent au nez, en attachent une autre à leurs cheveux, et la laissent retomber sur le front ou sur les tempes.

Elles sont rusées et économes, sinon avares.

Leur teint est foncé, mais d'une belle couleur; leurs traits sont beaux et réguliers, leurs yeux grands, noirs et pleins d'expression.

Elles ont les cheveux longs et tressés avec art, les dents blanches et bien disposées.

Leurs membres sont admirablement bien tournés

et présentent une apparence de grâce et de force.

Elles sont douées d'une complexion robuste, à cause de l'exercice continuel auquel elles se livrent pendant toute leur vie.

La passion des bijoux leur est commune avec toutes les orientales.

Comme toutes leurs semblables de ces contrées, elles n'ont guère l'habitude de se tatouer.

Cependant, j'en aperçus qui avaient des mouches dessinées en bleu sur le visage ou sur d'autres parties du corps.

Le pays de Kond, dont la population réunie se monte à seize mille âmes environ, peut avoir vingt lieues de long sur deux de large, ce qui fait une superficie de quarante lieues, laquelle est couverte de nombreux villages et hameaux entourés de jardins et de champs cultivés, et est arrosée par le *Wadi-Kond*, torrent qui a donné son nom à toute l'oasis ainsi qu'à sa capitale située par 17° 30′ de latitude nord, 44° 26′ de longitude est.

Les Kondites élèvent quantité de troupeaux de moutons, de chèvres et de chameaux; ils recueillent des abricots, des bananes, du blé, des citrons, des dattes, du dourâh ou millet, de la gomme, des légumes, du lin, du maïs, de la manne, de l'orge, des pastèques, des pêches, des raisins, et ordinairement l'eau du torrent suffit aux besoins de l'agriculture.

Toutefois, lorsque les années ne sont pas pluvieuses, ils arrosent leurs terres au moyen de saquiés.

Quant à l'industrie de ce pays, elle se réduit à la fabrication de quelques armes et d'articles de poterie, et à la confection des étoffes en laine et en poil de chameau.

XXIX

Le nagib Seïd-Abd'el-Reschid. — Un dîner arabe. — Guerre de Dahis. — La fille de Méhémet-Ali. — Fin de l'histoire de Hamza, d'Aëischa et d'Ibn-Ali. — Visites. — Départ de Kond.



A cinq heures, j'étais de retour sous ma tente.

Un instant après, je m'en éloignais de nouveau avec Abû-Bekr-el-Doâni pour aller rendre visite au nagib dans sa citadelle, vaste agglomération de murs tout en briques et surmontés de majestueux créneaux.

Après en avoir franchi le seuil, nous traversâmes d'abord une petite cour toute dallée, où se pavanaient une vingtaine de soldats assis sur quelques vieux et mauvais canons en fer hors de service, puis une autre plus grande, du milieu de laquelle s'élevait un carré long d'environ cent pieds de façade sur soixante de profondeur et à deux étages au dessus d'un rez-de-chaussée, le tout dominé par une énorme terrasse

à balustrade à jour, charmillée et ornée de quatre tourelles élégantes à chacun de ses angles.

Séïd-Abd'el-Reschid, ainsi s'appelait le nagib, nous reçut dans son appartement de grande réception, entouré de tous ses notables.

C'était encore un jeune homme, de figure expressive et distinguée, haut de corps et pouvant avoir tout au plus de vingt-cinq à trente ans.

Il nous accueillit on ne peut mieux, la joie débordait en lui, car il revenait vainqueur de son expédition, ce qui fit que mon interrogatoire fut sans conséquence aucune.

Celui-ci terminé, Séïd-Abd'el-Reschid nous invita à dîner avec son entourage, et l'on monta à cet effet sur la terrasse.

Nous étions une trentaine de convives.

On apporta l'*ibricq*.

L'ibricq est la cuvette en cuivre ou en fer battu dans laquelle on se lave les mains avant le repas.

Dans laquelle est une mauvaise locution : on doit dire *au-dessus de laquelle*.

Un esclave la soutient d'une main et de l'autre verse l'eau contenue dans une goulla sur les doigts de celui qui accomplit cet acte de propreté.

Un second esclave se tient debout près du premier, avec une tranche de savon dans la paume de la main.

Puis succède un troisième avec une natte sur le bras.

Quand l'ibricq eût fait le tour de la terrasse, le nagib récita le Fatha, et on dressa au milieu de nous

une immense sanie autour de laquelle nous nous accroupîmes.

Sur cette sanie, on posa d'abord un potage au riz, où chacun puisa à la gamelle avec une cuiller en bois; ensuite, les uns après les autres, une vingtaine de plats de viande.

Inutile de dire que les fourchettes et les couteaux sont inconnus des Arabes.

Un vrai musulman mange avec ses doigts.

Pour les Européens, c'est une étude à faire.

De même qu'on dit aux apprentis nageurs : Voyez le mouvement de la grenouille et imitez-le, on dit aux apprentis convives : Voyez les mouvements des vautours et imitez-les.

Seulement il faut faire de son bras un cou, et du pouce et de l'index un bec.

Avec le bras, on décrit une courbe; avec le pouce et l'index, on pince un lopin de viande que l'on tire jusqu'à ce qu'il vienne.

Quand la viande est dure, c'est un travail.

Mais j'avais de longue date l'habitude de cette manœuvre; aussi étais-je tranquille.

Après les viandes, l'eau pure, l'eau sucrée et le lait de chamelle qui constituent les diverses boissons d'un repas musulman, vinrent l'assida et les fruits.

Le café eut son tour, après quoi on se relava les mains, et toutes les phases aristocratiques d'un dîner arabe furent accomplies.

Alors, avec les chichas et les chibouques, recommença la conversation

Un repas musulman est toujours silencieux.

Nous devions, en notre qualité d'étrangers, faire, Abû-Bekr-el-Doâni et moi, les frais de la soirée, en racontant chacun une histoire.

Abû-Bekr-el-Doâni choisit, vu la circonstance, et certes il ne pouvait mieux choisir, la fameuse *guerre de Dahis* que nous avons annoncée plus haut, guerre née à l'occasion d'une course de chevaux, et qui pendant quarante ans arma l'une contre l'autre les deux antiques tribus d'*Abs* et de *Dhobyan*, contemporaines, on l'a vu, de Kosaï, le quatrisaïeul du Prophète.

« Pendant quarante ans, dit la tradition, aucune jument, aucune chamelle ne donna de progéniture aux guerriers de ces deux tribus, parce que la guerre ne leur laissait aucun instant de repos. »

Les circonstances qui accompagnent la naissance d'un héros, notées avec soin par ceux qui en écrivent l'histoire, sont parfois extraordinaires, et semblent annoncer d'avance une destinée peu commune.

Il en a été ainsi du cheval Dahis.

Les chroniqueurs ont recueilli tous les détails qui précédèrent ou suivirent sa venue, et les ont transmis à la postérité, comme s'il s'agissait d'Achille ou d'Homère.

Cette fois encore, il va sans dire que ce n'est pas le récit du réis, tel qu'il le fit, que nous rapportons ici.

Nous reproduisons, d'après un de nos plus éminents orientalistes, M. Noël Desvergers [1], sa légende,

[1] *Arabie*. un vol. in-8, Didot frères, 1847, p. 110.

en y introduisant, comme à l'endroit de Zoul-Karnaïn, nos réflexions.

La mère de Dahis appartenait à Kirwasch, de la tribu des *Béni-Yarbou*, et se nommait Djalwa.

Il eut pour père un étalon qui s'appelait D'houl-Okkal, et appartenait à Haut, autre Arabe de la même tribu.

Un jour que les deux filles de celui-ci conduisaient ce cheval au pâturage, le hasard voulut que Djalwa, qui était en rut, vînt à passer.

A peine D'houl-Okkal l'eût-il sentie, qu'il se mit à se cabrer et à hennir; en sorte que quelques jeunes gens de la tribu se moquant de l'embarras où se trouvaient les jeunes filles, elles lâchèrent, toutes honteuses, le cheval qu'elles retenaient à grand'peine, et il saillit la jument.

On reprit cependant l'étalon, qu'on rendit à ses conductrices, et bientôt elles furent rejointes par leur père.

Haut, d'un caractère violent, attachait une grande importance à ne pas laisser saillir son cheval.

Il ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il comprit à son regard ce qui venait d'avoir lieu.

—Par Allah ! s'écria-t-il, je n'aurai pas de repos que je n'aie repris mon bien là où il peut être.

Ce disant, imprégnant son bras de terre humide, il le plongea dans le corps de Djalwa pour y reprendre le germe, qu'il regardait comme sa propriété.

Néanmoins, Djalwa était fécondée, et, onze mois après, elle mit bas un poulain que Kirwasch nomma

Dahis, d'après un mot arabe qui faisait allusion au moyen que Haut avait employé pour produire l'avortement.

Le jeune poulain était déjà devenu un cheval d'une rare beauté, lorsque Kaïs, cheik des Absides, fit une irruption dans le douar des Béni-Yarbou, et enleva les deux filles de Kirwasch, ainsi qu'une centaine de chameaux.

Outre ces deux jeunes filles, il se trouvait encore dans le douar, dont tous les guerriers et les femmes étaient absents, deux jeunes saïss chargés de la garde de Dahis, aux pieds duquel étaient des entraves de fer.

Surpris par l'attaque imprévue de Kaïs, ils n'avaient eu que le temps de sauter sur le dos du cheval, sans lui enlever ses entraves, ce qui n'empêchait pas toutefois celui-ci de tourner autour du douar avec une rapidité telle que les cavaliers qui les pourchassaient ne pouvaient l'atteindre.

L'une des deux jeunes captives eut alors la présence d'esprit d'élever la voix, et de rappeler aux deux saïss que la clef des entraves se trouvait dans la mangeoire.

Poussant aussitôt Dahis, qui caracolait à pieds joints, ils le dirigèrent de ce côté et gagnèrent assez d'avance pour le délivrer avant d'être rejoints par ceux qui les poursuivaient.

Sûrs, dès lors, de n'être pas atteints, ils ne craignirent pas de se rapprocher de Kaïs, qui, émerveillé d'une telle vitesse, désira ardemment posséder un

pareil coursier, et consentit à échanger jeunes filles et butin contre le seul Dahis, avec lequel il retourna dans sa tribu.

Telle est la passion des Arabes pour les chevaux, que Kaïs renonça, en faveur d'un coursier, à tous les fruits de sa victoire, et que Kirwasch, à son retour, eut toutes les peines du monde à pardonner un arrangement qui lui rendait ses deux filles en le privant de son cheval.

Nous arrivons maintenant au récit de la course qui devait être cause d'une longue et sanglante guerre.

Kaïs était déjà depuis quelque temps en possession de Dahis, lorsqu'il fut engagé, à son insu, dans un défi contre Hodhaïfâh, cheik des Béni-Dhobyan.

Il s'agissait de savoir quel serait celui des chevaux de Kaïs ou de Hodhaïfâh qui atteindrait le premier au but placé à une distance de cinquante portées de flèche.

Le prix devait être quatre chameaux de bonne race.

Kaïs apprit avec regret l'engagement qui avait été pris en son absence.

—Les défis ont rarement une heureuse issue, dit-il; je propose d'annuler le pari.

Hodhaïfâh n'ayant pas voulu y consentir:

—Eh bien, reprit-il, que les conditions d'une telle gageure soient du moins dignes de nous : la distance sera doublée et le prix du vainqueur fixé à vingt chameaux.

Cette proposition étant acceptée, on marqua la lice

en face du douar des Beni-Dhobyan, sur une longueur de cent portées de flèche.

Cette distance était traversée par un ravin.

A l'extrémité, on avait creusé un bassin, et il fut convenu que le coursier qui y boirait le premier serait vainqueur, car la course devait se faire à chevaux libres, ainsi que cela se pratique encore de nos jours en Italie.

Après que les chevaux eurent été choisis de part et d'autre, et il va sans dire que l'honneur de la tribu d'Abs fut confié, en cette circonstance, aux jarrets de Dahis, on employa quarante jours à les *entraîner*, comme disent les Anglais.

Mais si cette expression nous vient d'Angleterre, constatons qu'elle fut inventée par un émigré français.

Assez de découvertes importantes nous ont été dérobées par nos voisins peu délicats.

A l'époque fixée, on se rendit sur le théâtre de la lutte.

Chacun des concurrents avait engagé deux chevaux.

Ceux de Kaïs étaient le cheval Dahis et la jument Ghabra.

Au départ, les chevaux de Hodhaïfâh parurent avoir l'avantage.

Déjà il criait à Kaïs, car les deux rivaux suivaient la course :

—Eh bien! Kaïs, tu es vaincu, ce ne sont pas des coursiers que les tiens.

—Patience, répondit l'Abside, la course des che-

vaux, dans la force de l'âge, est une progression de vitesse, puis bientôt du sol ferme ils passeront dans le sol mouvant.

Ces paroles, qui sont depuis devenues des proverbes, se réalisèrent à l'instant.

La nature du terrain changea, et à peine les chevaux furent engagés dans les sables, que la vigueur de Dahis et de Ghabra l'emporta sur l'agilité de leurs concurrents qui étaient plus jeunes.

Non-seulement ils regagnèrent ce qu'ils avaient perdu, mais ils ne tardèrent pas à les dépasser.

C'était à la fin de la carrière, au moment où Dahis allait remporter le prix, que la trahison des Béni-Dhobyan avait préparé sa défaite.

Des hommes cachés dans le ravin se jetèrent sur lui et l'arrêtèrent jusqu'à ce que les chevaux de Hodhaïfah l'eussent entièrement franchi.

Telle était cependant sa vitesse, que quand ils le lâchèrent, pensant qu'il n'y avait plus rien à craindre pour leur parti, il rattrapa ses rivaux par un effort désespéré, et aurait déjoué la trahison si, par un excès de mauvaise foi, d'autres *Dhobyanites* n'avaient été apostés près du réservoir, des bords duquel ils repoussèrent les coursiers de Kaïs jusqu'à ce que ceux de Hodhaïfâh s'y fussent désaltérés.

La trahison était manifeste.

Kaïs se plaignit amèrement, et on lui refusa toute réparation.

Il fallait dévorer l'injure, ou s'en venger par les armes.

Or, les Absides étaient en petit nombre et se trouvaient sur le territoire de leurs rivaux.

Ils se retirèrent donc la rage dans le cœur, méditant une vengeance qui ne se fit pas attendre.

Auf, frère de Hodhaïfâh, fut, peu de temps après, surpris par Kaïs, qui le tua et s'empara de ses chameaux.

Dès lors s'ouvrit une ère de représailles, d'assassinats, de pillages, qui menaçait d'amener, comme dit la tradition, la ruine des deux tribus.

Rabi, fils de Ziad et de Fathma, deux de ces heureux parents que les Bédouins décorent du surnom de *Moundjibat* (qui ont donné naissance à des héros), et l'un des trois Parfaits, *Kamalâh* (les deux autres étaient ses frères Oumarâh et Anas), résolut de s'opposer à tant de malheurs.

Il offrit de payer cent chamelles prêtes à mettre bas, en expiation du meurtre d'Auf, et sa proposition ayant été acceptée, la paix parut pendant quelque temps rétablie entre les Absides et les Béni-Dhobyan.

Déjà quatre ans s'étaient écoulés, et malgré l'immense service rendu par Rabi aux premiers, leur cheik, Kaïs, avait eu avec lui un différend à propos d'une cotte de mailles dont chacun d'eux réclamait la possession.

A la suite de cette querelle, Rabi s'était retiré dans la tribu des *Béni-Fazarâh* dépendante de celle des Béni-Dhobyan, et y avait trouvé une hospitalité complète.

Un soir qu'assis sous la tente de Hodhaïfâh, dont il

avait épousé la sœur, il prenait part à la conversation générale, il entendit son beau-frère injurier Kaïs.

A ces paroles, Rabi sentit renaître dans son cœur toute l'affection qu'il avait eue pour son chef et sa tribu.

Il se lève aussitôt la menace à la bouche, retourne à sa tente, la traverse, va droit à son cheval, secoue sa crinière, lui passe la main sur le dos, saisit sa queue à la naissance, lâche prise, puis, revenant à l'entrée de sa tente, prend sa lance fichée dans le sable, la brandit avec force et la remet en place.

Sa jeune femme veut s'approcher de lui, il la repousse.

Son esprit n'est plus aux plaisirs de l'amour, il est tout à la vengeance.

Cependant Hodhaïfâh avait fait épier ses pas.

Un jeune esclave, caché sous le rideau de la tente, avait tout observé, et était revenu lui annoncer que tout espoir de conserver Rabi parmi les Béni-Dhobyan était perdu.

En effet, le lendemain, dès l'aurore, celui-ci venait trouver son beau-frère et lui disait :

—Fixe le terme pendant lequel je puis jouir encore des priviléges d'un hôte, car je veux renoncer à ton hospitalité.

Trois jours lui furent accordés, et bientôt le fils de Ziad et de Fathma se mit en route.

Il emportait une outre qui contenait du vin, car on en buvait alors.

Hodhaïfâh, instruit de cette circonstance, dit aux cavaliers qu'il envoya à sa poursuite :

—Si dans trois jours vous ne l'avez pas atteint, revenez; mais remarquez avec soin les traces que vous trouverez de son passage. Si le vin qu'il emporte a été répandu, il est même inutile de le poursuivre aussi longtemps; ce sera signe qu'il se hâte, et dès lors il sera en sûreté avant que vous puissiez le rejoindre. Si vous trouvez, au contraire, quelques débris de repas, il y a bon espoir, redoublez de vitesse et vous le mettrez à mort.

Munis de ces instructions, les cavaliers partirent.

Mais ils avaient à peine fait quelques milles, qu'ils reconnurent les traces du vin répandu.

Rabi avait crevé son outre pour alléger sa monture.

A peine celui-ci fut-il réconcilié avec Kaïs, que tous deux se mirent à la tête des Absides, et s'étant avancés à la rencontre des Béni-Fazaràh, ils les taillèrent en pièces.

Cette défaite appela sous les armes tous les enfants de Dhobyan.

Ils se rassemblèrent dans la vallée de *Safa*, près de la Mecque, et se trouvèrent bientôt en si grand nombre, qu'ayant atteint les Absides, qui se retiraient devant des forces supérieures, ceux-ci ne virent d'autre moyen de leur échapper qu'en concluant une trêve et en donnant des otages.

Tel n'était pas cependant l'avis de Rabi.

Il aurait voulu combattre.

Mais Kaïs ayant insisté pour la trêve, on livra huit

jeunes garçons de la tribu, qui furent confiés à la garde de Zobe'ïr, autre beau-frère de Hodhaïfâh.

Zobe'ïr veilla sur eux tant qu'il vécut, et quand il sentit venir sa dernière heure, ayant appelé auprès de lui son fils Mélick :

—Je te laisse, lui dit-il, un rang illustre, une gloire qui ne périra jamais, si tu sais la conserver; mais cette gloire dépend de ces jeunes otages. Veille sur eux, car il me semble déjà voir ton oncle Hodhaïfâh venir près de toi, quand je ne serai plus, répandre sur ma mort des larmes hypocrites, et faire tant, par ses caresses et ses séductions, que tu abandonnes à sa vengeance les otages confiés à ta garde. N'y consens jamais, ô mon fils, autrement c'en est fait de ta gloire.

A peine Zobe'ïr eut-il exhalé son âme, que le cheik des Béni-Dhobyan, réalisant les prévisions du défunt, venait entourer son neveu de ses séductions, et faisait si bien qu'il obtenait les huit otages.

Hodhaïfâh ne fut pas plutôt en leur possession, qu'il les emmena chez lui.

Là, chaque jour, il en prenait un, le plaçait comme un but à quelques pas de distance, puis lui ordonnait d'appeler son père, et tandis que l'enfant s'écriait « Mon père! mon père! » il le perçait à coups de flèches.

On conçoit quelle fureur excita cette atrocité lorsque la nouvelle en parvint chez les Absides.

Ils volèrent aux armes, et, dans un premier engagement, ils tuèrent aux Béni-Dhobyan quelques cavaliers, au nombre desquels se trouvait Mélick, fils

de Zobe'ïr, celui-là même dont la faiblesse n'avait pas su résister aux instances de Hodhaïfâh.

Quelques jours après, les deux tribus rivales se livrèrent un autre combat.

C'était aux jours les plus chauds de l'année.

On se battit depuis l'aurore jusqu'au milieu du jour, non loin d'une citerne nommée *Habâah*, et lorsque la chaleur sépara les combattants, Kaïs, sachant combien le mouvement du cheval, par une température si élevée, fatiguait Hodhaïfah qui, à l'instar de notre bon roi Louis le Gros, n'était que graisse de la tête aux pieds, dit aux siens :

—Hodhaïfâh, que la chaleur fait beaucoup souffrir, est probablement à la recherche de l'eau ; cherchons nous-mêmes ses traces, et nous le surprendrons sans peine.

Aussitôt commence une de ces poursuites acharnées où toute la sagacité des habitants du désert est mise en jeu.

Les Absides se divisent, examinant avec précaution chaque trace que peut avoir laissée sur le sable le sabot d'un cheval, et reconnaissent enfin la marque imprimée par celui de leur ennemi.

Dès lors la piste est trouvée, et bientôt elle les conduit à la citerne où Hodhaïfâh et l'un de ses cousins, Hamal, prenaient depuis quelques instants leurs ébats.

Tout à coup ce dernier, dont la vue était très-perçante, se retourna vers son chef :

—Quels sont ceux, pendant que te voici désarmé,

que tu redouterais le plus d'apercevoir au-dessus de ta tête? lui demanda-t-il.

—Kaïs et Rabi, répondit Hodhaïfâh.

—Eh bien! lève les yeux, car les voici, reprit Hamal.

Comme il achevait ces mots, Kaïs et Rabi parurent au haut de la citerne, criant: « Nous voici! nous voici! » comme s'ils eussent répondu à l'appel des jeunes otages quand Hodhaïfâh les perçait à coups de flèches.

Hamal voulut implorer la miséricorde du cheik des Absides, mais son cousin lui fit honte de sa lâcheté, et se contenta de dire à son ennemi:

—Si je meurs, il n'y a plus de paix possible entre nos deux tribus.

—A Dieu ne plaise, répondit Kaïs, qu'elle ait jamais lieu!

Au même instant, Hodhaïfâh tombait, les reins brisés par la large lance de son ennemi, tandis que Rabi, de son côté, donnait la mort à Hamal.

Cette complète vengeance des Absides était sans doute un baume bienfaisant pour les blessures que leur avaient faites leurs adversaires.

Mais elle ne faisait que rendre leur position plus précaire en soulevant contre eux tous les alliés des Béni-Dhobyan.

Aussi se retirèrent-ils chez les *Béni-Hanifâh*, leurs parents, puis bientôt chez les *Béni-Sad*.

Sur le point d'être trahis par ces derniers, ils cherchèrent de nouveau leur salut dans la fuite, et quit-

tèrent leur campement durant la nuit, après y avoir allumé des feux comme à l'ordinaire, afin que leurs hôtes perfides ne se doutassent de rien.

Les femmes et les enfants, chargés des bagages, avaient été expédiés en avant.

Quant aux cavaliers, ils s'étaient postés dans un défilé nommé *El-Fourouck*, où ils avaient résolu de s'opposer à la poursuite des *Sadites*.

Le matin venu, ceux-ci fondirent sur le camp des Absides, et, n'y ayant trouvé que des cendres chaudes, ils marchèrent sur leurs traces, et ne tardèrent pas à arriver à El-Fourouck.

Antar, le héros de l'épopée arabe, l'Amadis de l'Orient, dont les rapsodes chantent les aventures dans les carrefours des villes comme sous les tentes du désert, Antar, l'un des auteurs de ces *moallakas* ou poëmes écrits en encre d'or et suspendus aux murs de la *Kâaba* avant l'Islam, a célébré dans ses vers la journée d'El-Fourouck.

Il a rompu plus d'une lance dans la guerre de Dahis, et cette fois encore il repoussait l'ennemi, puis chantait les exploits de sa tribu.

En quittant les Sadites, la tribu d'Abs s'était rendue près des *Béni-Dobbâh*.

Mais déjà, de part et d'autre, la lassitude avait remplacé l'ardeur des combats.

On entama donc des négociations, et déjà tout faisait espérer une paix si longtemps différée, lorsqu'un Dhobyanite, dont le père avait été tué par Antar, se vengea à son tour sur Scheddad, le père de

ce héros, qu'il tua par surprise.

De là, nouvelle fureur, nouvelles vengeances.

—Non, s'écriaient les Absides, nous ne ferons pas la paix avec vous tant que la mer baignera nos côtes; trop de fois nous avons été victimes de votre perfidie.

On reprit les armes.

Mais désormais l'enthousiasme était éteint.

On racheta au prix de deux cents chameaux le meurtre qui avait failli ranimer cette longue querelle, et la paix fut enfin rétablie entre les Absides et les Béni-Dhobyan.

Ainsi que les commencements de la guerre de Dahis avaient été marqués par des circonstances extraordinaires; de même les embellissements n'ont pas manqué au récit des événements qui amenèrent une pacification générale.

Au nombre des pacificateurs, on compte Kharidja, frère de Zobeïr et oncle de Mélick, et Harith, fils d'Auf, frère de Hodhaïfâh.

Voici, dit-on, ce qui les poussa à cette généreuse intervention.

Harith, chef renommé, jeune et habile, demandait un jour à Kharidja s'il pensait que, dans le cas où il voudrait se marier, il pourrait essuyer un refus.

—Je le pense, répondit Kharidja.

—Et de qui donc?

—D'Aus, cheik des *Béni-Tay*.

A cette réponse, la vanité du jeune chef est vivement excitée.

Il veut sur-le-champ prouver à son ami l'erreur

dans laquelle il est, fait seller son cheval, et les voilà tous deux en route pour se rendre auprès d'Aus.

A peine arrivés, ils se dirigent vers lui et le trouvent à l'entrée de sa tente.

Après les compliments d'usage :

—Que me demandez-vous, leur dit Aus.

—Je viens chercher une femme, répond Harith.

—Il n'y en a pas ici pour vous, lui réplique Aus.

Ce disant, il les quitte et rentre sous sa tente.

Déconcerté par une telle réception, Harith était remonté à cheval et s'en allait, suivi par Kharidja.

Cependant Aus étant revenu plein d'humeur près de sa femme, qui était Dhobyanite :

—Qu'as-tu, lui avait-elle demandé, et quel est cet étranger qui vient de venir?

—C'est un chef arabe, lui répondit-il, Harith, fils d'Auf.

—Et comment ne lui as-tu pas offert l'hospitalité?

—C'est un fou.

—En quoi donc?

—Il venait ici chercher une femme.

—Et n'as-tu pas trois filles à marier?

—Sans doute.

—A qui donc les marieras-tu, si tu refuses un chef arabe?

—C'est une chose faite.

—Il y a moyen de la réparer.

—Et comment?

—Cours après lui; dis-lui que, préoccupé d'une affaire pénible, tu ne l'as pas écouté comme tu aurais

dû le faire, mais que tu viens réparer ta mauvaise réception.

Aus se rend à ce conseil, monte à cheval, atteint les voyageurs, leur fait ses excuses; et Harith, joyeux, reprend le chemin de la tente de celui qui, cette fois, veut être son hôte.

Une fois arrivés, Aus va trouver sa fille aînée :

—Ma fille, lui dit-il, voici Harith, fils d'Auf, un chef arabe; il vient pour t'épouser.

—Et moi je le refuse, répond la jeune fille.

—Pourquoi donc?

—Parce que la nature l'a fait beau et qu'elle m'a faite laide. Je ne lui suis pas attachée par les liens du sang de manière à ce que la parenté le rende plus indulgent sur mes défauts; je n'aurai pas dans sa tribu d'ami qui prenne ma défense s'il veut me répudier quand il ne trouvera pas en moi la belle et jeune épouse qu'il attendait; je serais obligée de subir la honte du renvoi.

Son père, ne pouvant qu'approuver une aussi sage décision, se rendit auprès de sa sœur cadette, dont il obtint à peu près la même réponse.

Vint ensuite le tour de la plus jeune fille.

Celle-ci accepta.

—Je suis jeune, dit-elle à son père, je suis jolie, j'ai des talents; s'il me répudiait, qu'Allah le prive à jamais d'une autre épouse !

—Allah te bénisse, ma fille, lui répondit Aus, car tu as sagesse et beauté.

Retournant alors vers son hôte, il lui apprit qu'il

lui donnait pour épouse Haniça, sa plus jeune fille.

—Et moi, je l'accepte avec bonheur, répondit Harith.

Bientôt une tente s'élève pour les nouveaux époux.

La jeune fille y est conduite par sa mère.

Harith vient la trouver.

Peu d'instants après, il sort, et son ami Kharidja vient lui demander s'il est l'heureux époux de la belle Haniça.

—Non, lui répondit-il, elle n'a pas voulu condescendre à mes vœux et m'a demandé de ne pas user de mes droits si près de son père et de sa mère.

En même temps, Harith faisait abattre la tente, charger les chevaux, et se mettait en route, suivi de sa femme et de son ami.

On chemine une heure, puis Kharidja prend discrètement les devants.

Harith s'écarte avec sa femme de la route.

—Eh bien? lui dit son ami lorsqu'il l'eut rejoint.

—Eh bien, elle a refusé de céder, en me disant que je la traitais comme si elle était une esclave ou une captive faite à la guerre; elle veut que ses noces soient célébrées par un nombreux concours d'Arabes, qu'on offre des victimes, qu'on égorge des chamelles, qu'on traite toute la tribu en son honneur.

Les deux amis arrivèrent enfin.

On invita la tribu, on égorgea des chamelles, mais la jeune épouse, cette fois encore, ne se montra pas plus traitable.

—Quoi donc, dit-elle, vous avez assez peu de no-

blesse dans l'âme pour songer aux plaisirs de l'amour, lorsque des tribus entières d'Arabes, lorsque les Absides et les Béni-Dhobyan se livrent depuis si longtemps à toutes les fureurs de la guerre? Rétablissez la paix parmi eux, et voyez en moi votre récompense.

Telle fut l'origine de la paix, et le caprice d'une jeune fille mit fin à des haines entretenues par quarante années de combats.

Mon tour venu de parler, je racontai la chronique scandaleuse de la fille de Méhémet-Ali, qui, nouvelle Marguerite de Bourgogne, envoyait ses noirs raccoler tout ce qu'ils pouvaient rencontrer de beau en fait d'hommes dans les rues du Caire, puis, quand elle en avait usé *ad libitum*, faisait coudre ceux-ci dans un sac pour les noyer dans le Nil [1].

La lune était sereine et jouait sur les flots.
La fenêtre enfin libre est ouverte à la brise;
L'odalisque regarde, et le Nil qui se brise,
Là-bas, d'un flot d'argent brode les noirs îlots.

De ses doigts en vibrant s'échappe la guitare.
Elle écoute.... un bruit sourd frappe les sourds échos.
Est-ce un bagolo [2] franc qui arrive de Burlos,
Battant le grand fleuve de sa rame barbare?

Sont-ce des cormorans qui plongent tour à tour,
Et coupent l'eau, qui roule en perles sur leur aile?

[1] Voyez *Pèlerinage aux villes saintes de la Mecque et de Médine*, tome Ier.
[2] Nom donné en Égypte aux navires.

Est-ce un djinn qui là-haut siffle d'une voix grêle,
Et jette dans le Nil les créneaux de la tour?

Qui trouble ainsi les flots près du sérail des femmes?—
Ni le noir cormoran sur la vague bercé,
Ni les pierres du mur, ni le bruit cadencé
D'un bagolo rampant sur l'onde avec des rames.

Ce sont des sacs pesants d'où partent des sanglots.
On verrait, en sondant le Nil qui les promène,
Se mouvoir dans leurs flancs comme une forme humaine...
La lune était sereine et jouait sur les flots [1].

Nos histoires finies, on se sépara.

De retour au campement, nous apprîmes un événement auquel nous ne nous attendions guère, ou plutôt auquel nous nous attendions tôt ou tard, mais en tout cas pas aussi promptement.

Le Cartouche, le Lovelace Ibn-Ali, n'ayant pu parvenir à ses fins avec Hamza, qui, on se le rappelle, m'avait promis de l'envoyer promener lui et son rubis, avait résolu dès lors de payer d'audace.

Profitant du moment où le mari était allé faire quelques achats dans Kond et où les esclaves prenaient leurs ébats au dehors, il avait pénétré clandestinement sous sa tente, s'était jeté sur Aëischa, l'avait bâillonnée et garrottée ; puis, après avoir assouvi sur elle sa passion, l'avait étranglée et dépouillée de tous ses bijoux.

[1] Victor Hugo, *Orientale* X.

Cela fait, il se disposait à se retirer, lorsqu'il fut surpris par Hamza, qui, d'un coup de pistolet, l'étendit mort à ses pieds; ce dernier ne pouvant plus vivre sans sa femme, qu'il aimait éperdument, comme on sait, se brûla la cervelle ensuite[1].

Je passai une fort mauvaise nuit.

Ces trois morts m'avaient impressionné au dernier point.

Le jour venu, on s'occupa des funérailles.

Celles d'Aeïscha et de Hamza furent splendides.

Ils furent inhumés en terre sainte.

Quant à Ibn-Ali, on le jeta tout bonnement dans un trou creusé à quelque distance du campement.

C'était encore trop bon pour lui, car il eût mérité de servir de pâture aux hyènes et aux chacals.

Après quoi eut lieu la vente des montures et effets des trois trépassés, vente dont le produit fut donné au réis, pour être remis à leurs familles, s'il y avait lieu, sinon pour devenir la propriété du fisc et des mosquées de leurs pays natals.

Puis vint la sieste.

A trois heures, je reçus la visite des principaux

[1] Les exemples de mort volontaire parmi les musulmans sont si rares, qu'on pourrait dire qu'elle y est presque inconnue. Les préceptes d'âme universelle et de métempsycose paraissent, en effet, avoir fait chez eux peu de prosélytes, ce qu'il faut attribuer à leur genre de vie et à leur religion. Il en était ainsi autrefois chez les Chaldéens, les Perses et les Hébreux. Ces derniers, en particulier, eurent un tel éloignement pour le meurtre de soi-même, qu'après les plus minutieuses investigations, on ne trouve dans leurs annales que huit ou dix suicides, et cela dans l'espace de quatre mille ans.

Kondites, parmi lesquels se trouvaient quelques Juifs.

Ayant appris que j'étais médecin, ils venaient pour me demander des consultations, ou plutôt pour m'espionner.

Bien qu'en voyage, je dus leur offrir la pipe et le café.

La conversation roula sur le nagib.

Il va sans dire que, quoique la moitié des visiteurs eût certes voulu le voir pendu, on ne tarissait pas en éloges sur son compte.

Rien n'est curieux comme l'Arabe, celui des villes surtout.

Il veut tout savoir, et, pour tout savoir, fait semblant de savoir tout.

Pendant que je subissais ce nouvel interrogatoire, arriva Séid-Abd'el-Reschid, entouré de cinq ou six notables.

Chacun s'était levé à son approche.

Il s'accroupit sur un tapis et tout le monde reprit la même position, à l'exception toutefois des Juifs qui se trouvaient là, et qui restèrent debout, les genoux pliés, les mains presque jointes.

Nulle part, dans aucun pays peut-être, les Juifs ne sont plus maltraités et plus méprisés qu'en Orient.

Témoin, naguère, (1er juillet 1857), à Tunis, ce pauvre charretier, qui, insulté par ces canailles de Maures, race abjecte si jamais il en fut, ayant riposté par des injures *ejusdem farinæ*, a été emprisonné, puis décapité et haché par la populace.

Cependant, comme partout, lorsqu'ils ne les font pas massacrer, les despotes musulmans ont recours à eux en matière de finances.

Ils les laissent s'enrichir, ils les engraissent en quelque sorte, sachant que c'est de l'argent qui dort, et qui, tout en dormant, porte d'énormes intérêts.

Puis, un beau jour, ils les mettent sous presse et leur font rendre jusqu'à la dernière pièce de monnaie de leur coffre-fort.

Le nagib venait me remercier, ainsi que le réis, de nos bonnes histoires de la veille et prendre congé de nous.

Tout le monde retiré, nous prîmes aussitôt notre dernier repas, durant lequel je reçus la visite de deux nègres de Séïd-Abd'el-Reschid, qui, à l'instar de ses confrères de Mareb et de Belêd-el-Wadi, m'envoyait mes provisions de route, plus quelques bourses, et que, comme de juste, je renvoyai à la citadelle avec un bon batchich pour eux et un cadeau pour leur maître.

Après quoi, on abattit les tentes, on rechargea vivres et bagages, et nous voilà, dans l'intention de franchir en une étape les quinze lieues qui nous séparaient d'Olû-Yahseb, en marche, contre notre habitude, avant le Magh'reb, et la caravane grossie d'une vingtaine de dromadaires et de la moitié de Kondites, qui se rendaient avec nous à Doân.

XXX

Pureté de l'atmosphère. — Souck. — Olû-Yahseb. — En route pour le désert. —



Mardi 22 août 1844 (20 *châban* 1261) : neuvième étape. — Nous suivîmes d'abord la rive gauche du Wadi-Kond pendant l'espace d'une demi-lieue ; puis nous traversâmes ce torrent et nous trouvâmes sur la rive opposée.

En quittant ses bords, nous gravîmes plusieurs collines stériles, et, après avoir cheminé quelques instants sur une plaine sablonneuse, escaladâmes une montagne escarpée, d'où nous aperçûmes, à la clarté de la lune, le cours du torrent que nous venions d'abandonner.

J'avais admiré souvent dans le Théama la limpidité du ciel de ces contrées, et je croyais qu'il était impossible de trouver ailleurs quelque chose de mieux. Je puis affirmer cependant que les nuits du Mareb et

de l'Hadramont dont il a déjà été maintes fois parlé m'ont paru encore plus brillantes.

Je lisais avec la plus grande facilité à la lueur de l'astre-reine, *Nedjem-Selthana*, comme disent les Arabes, qui ne sont certes pas restés en arrière avec nous en transportant les mots de leur sens propre et naturel dans un sens figuré ; je lisais, dis-je, avec la plus grande facilité à la lueur de l'astre-reine, et cela ne doit pas surprendre, puisqu'on le peut parfois en Europe.

Mais ce qu'on aura de la peine à imaginer, c'est qu'enfermé sous ma tente, qui se composait d'une forte toile double, je pouvais encore déchiffrer le titre du premier livre venu.

La cause de cette admirable transparence du ciel, au milieu de ces montagnes, tient à la pureté de l'atmosphère, qui n'est pas troublée, comme sur les côtes, par les émanations de la mer.

Notre chemin, à partir de la montagne, était devenu très-difficile, tantôt s'enfonçant dans des défilés où nous étions obligés de passer un à un, tantôt s'escarpant aux flancs de monticules abrupts.

Toutefois, le pays était très-cultivé et très-peuplé. De tous côtés, on entendait le bêlement des troupeaux et l'aboiement des chiens.

Vers une heure du matin, nous arrivâmes à *Souck*, village situé à moitié chemin de Kond et d'Olû-Yahseb, par 17°,39′ de latitude nord, 44°,31′ de longitude est, et à l'entrée duquel nous fîmes halte.

Souck veut dire *foire*.

Il y a peut-être en Arabie deux cents villages qu'on désigne sous le nom de Souck et qui tirent ce nom du marché qui y a lieu chaque semaine.

Les Bédouins n'ont pas de boutiques et de bazars comme les Arabes des villes.

C'est en plein air qu'ils aiment à traiter les affaires.

Ils se rendent de grand matin et quelquefois la veille au Souck, et dès sept ou huit heures, le marché est au grand complet.

Deux ou trois mille Bédouins s'y trouvent souvent réunis.

Chacun s'y range selon la marchandise qu'il amène.

Les chevaux sont d'un côté, les dromadaires, les chameaux, les ânes, les mulets, les chèvres, les moutons de l'autre.

Ailleurs se trouvent les marchands de laine et de poil de chameau, les trafiquants de beurre, de légumes et de fruits.

Les Sabéens, les Mouëllets, les Banians et les Juifs, çà et là dispersés, viennent vendre du sel, de la poterie, de la soie et des étoffes.

Rien de plus animé qu'un marché bédouin.

Les chevaux qui hennissent et qui se battent entre eux, les dromadaires et les chameaux qui avancent leur long cou et qui ne savent de quel côté se tourner, les ânes et les mulets qui se roulent pour se débarrasser du fardeau qui les gêne, toutes ces pauvres bêtes qui attendent de nouveaux maîtres, et que des coups de courbache viennent à chaque instant réveil-

ler du repos qu'elles voudraient prendre après la course fatigante de la nuit; les hommes s'agitant en tous sens, ramenant sur leurs épaules l'abbaye qui retarde leurs mouvements, et indiquant de leurs doigts l'argent que leur bouche réclame ; les enfants qui se disputent ou viennent offrir leurs services, tout cela, pour un Européen qui n'a pas encore assisté à un pareil spectacle, a quelque chose d'étourdissant.

Il semble qu'on se trouve au milieu d'une ruche d'abeilles en travail et sur un parterre émaillé de fleurs.

« Du reste, l'ordre le plus parfait est observé, et l'on admire l'art avec lequel les troupeaux sont disposés.

« Les chèvres et les béliers entrelacés par les cornes, en regard les uns des autres, forment de longues arêtes qui forment autant de sillons dans la cohue.

« Au milieu du marché, une riche tente est dressée.

« C'est celle du cheik qui y préside.

« Il arrive dès le matin avec ses khrodjas et les dellals, et une suite nombreuse de chaousses.

« Des *quahouadji* ou cafetiers sont établis sur toutes les parties du marché.

« Ils creusent des foyers dans la terre, et arrangent autour tous leurs ustensiles.

« Du reste, il n'y a aucun cuisinier ni restaurateur.

« Chacun apporte avec soi les vivres qui lui sont nécessaires.

« Les provisions d'un Bédouin ne sont point embarrassantes.

« Elles se bornent à un morceau de pain ou de galette.

« Les marchés se tiennent d'ordinaire dans le voisinage d'une source ou d'un ruisseau.

« Hommes et bêtes viennent s'y désaltérer et présenter leur bouche au courant.

« Vers midi, les ventes sont finies, toutes les opérations commerciales sont terminées.

« Chacun reprend la route de sa tribu, ou va chercher fortune sur un autre marché [1]. »

Le village de Souck, qui marque la limite nord de l'oasis de Kond, est habité par trois ou quatre cents âmes, et baigné par un petit torrent coulant, à l'instar de tous ceux de cette contrée, du nord-ouest au sud-est.

Il renferme une assez grande étendue de terrain, bâti qu'il est, les deux tiers en amphithéâtre, un tiers dans la plaine.

Les maisons sont toutes construites en pierres, mais n'ont qu'un rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse.

Chacune d'elles a son jardin planté d'arbres fruitiers.

Le tout est dominé par des montagnes gigantesques, cultivées en partie, décharnées à leur cime.

Au milieu de cette aridité se trouvent les ruines de vieux châteaux qui, selon la légende populaire, dateraient des premiers temps des Tobbas.

[1] L. de Baudicour, *la Guerre et le Gouvernement de l'Algérie*, un vol. in-8, Sagnier et Bray, 1853, page 192.

A deux heures, nous nous remettions en route pour Olù-Yahseb que nous atteignîmes à six.

Nous mîmes, selon notre habitude, pied à terre à son entrée, à l'entour d'un petit caravansérail appartenant, comme celui de Kond, au nagîb du lieu.

Nous étions horriblement fatigués, n'ayant constamment franchi, depuis Souck, que des collines pierreuses et d'une effrayante stérilité.

Aussi à peine ma tente dressée me jetai-je tout du long sur mon sirir en attendant le déjeuner.

Après quoi, je m'acheminai avec quelques-uns de mes compagnons de route vers la ville dans laquelle nous pénétrâmes sans difficulté, ce qui n'eût pas eu lieu dans le cas où nous eussions voulu la visiter aussitôt notre arrivée, attendu qu'elle se fût trouvée close.

Une fois les portes d'une ville arabe fermées (Salat-el-Encha), rien ne les fait ouvrir avant le Salat-el-Fedjer que les affaires de première importance, et encore n'ouvre-t-on que la petite porte pratiquée dans la grande.

Le site d'Olù-Yahseb (17°,58' latitude nord, 44°,55' longitude est) se compose d'un grand losange borné à l'ouest par des montagnes; je dis *à l'ouest*, car celles-ci ont fait place, au nord et à l'est, à quelques collines poudreuses, sentinelles avancées de ces deux immenses solitudes appelées le Grand-Désert d'Arabie (*Roba-el-Khaly*) et les sables d'El-Akhâf.

Au centre de ce losange formé par le mur d'enceinte et dont les quatre angles sont percés chacun

d'une porte, celles des deux angles aigus regardant Kond et Derreyèh, les deux autres la Mecque et Doân, s'élèvent la citadelle, résidence du nagib, et une mosquée, la seule de l'endroit.

Les maisons, hautes et percées de meurtrières, preuve manifeste de la permanence de la guerre dans ces contrées, affectent la forme d'une pyramide quadrangulaire tronquée.

Les murs sont en pierres sèches, dont les interstices ont été comblés par des cailloux pris sur les bords du torrent qui arrose l'oasis et lequel possède une eau limpide et délicieuse.

La porte a quatre pieds de haut sur un pied de large. Elle est formée d'un seul tronc de mossouack ou de palmier équarri avec la hache, et posé à la moitié de l'épaisseur de l'huis.

Les fenêtres sont aussi très-étroites et entourées d'un cadre de petites pierres de quartz d'une blancheur éclatante.

La tour-maison est toujours surmontée d'une terrasse, et à sa base elle est souvent environnée de petites bâtisses basses et d'une forme régulière, où les habitants, au nombre de deux mille, dont douze cents Sabéens, sept cents Bédouins et cent Juifs et Mouëllets, renferment leurs récoltes et leurs bestiaux.

Une large colonne de palmiers s'élève sur chaque rive du torrent dont le lit, couvert d'un sable très-fin, est si uni et d'une largeur si égale, qu'on dirait un canal desséché tracé par la main de l'homme.

Les saquies se composent d'une simple excavation pratiquée sur ses bords.

L'eau, recueillie à l'aide d'une charpente à bascule, se répand sur les terres dans des canaux d'irrigation.

Elle se trouve à un pied et demi au-dessous de la surface du sol.

Les jardins et cultures produisent des raisins, des figues, des melons, des pastèques, du dourâh, du maïs et du bercim.

La ville d'Olû-Yahseb ne manque donc pas d'agréments, et comme elle se trouve sur la route de Mareb et de Doân à la Mecque, en passant par les oasis de *Dowasser*, de *Schehran*, de *Sobeyêh* et Tayêf, les Wahabytes n'avaient pas manqué de s'en emparer et de la fortifier.

Les Bédouins qui l'habitent aujourd'hui appartiennent toujours à la grande tribu des Béni-Schiddad.

Ceux-ci vendent leurs produits à la grande caravane du pèlerinage de l'Arabie orientale, qui y passe chaque année.

Les grands propriétaires partent avec les pèlerins, et les suivent jusqu'à la Mecque, où ils finissent par écouler toutes leurs marchandises.

Les dattes d'Olû-Yahseb sont exportées à Mareb.

Lorsque les années sont très-abondantes, les *Yahsébites* en transportent directement à Kassr-el-Nâd, et, chemin faisant, ils en vendent aussi aux Arabes dont ils traversent le territoire, et qui, connaissant l'époque de leur passage, accourent sur les lieux pour faire des échanges avec eux.

De retour au campement vers les dix heures, car je n'avais pu voir le nagib qui, à l'instar de son confrère de Kousen, était malade, ce dont, à part moi, j'étais de nouveau on ne peut plus aise, je trouvai toute la caravane aérant et vidant ses outres, pour remplacer la vieille eau par de la nouvelle.

Tout le restant de la journée fut employé à ce travail, ainsi qu'à faire des vivres frais en abondance, car, depuis cette halte jusqu'à Doân, c'est-à-dire un espace de soixante-douze lieues, et quel espace! nous ne devions rencontrer rien de tout cela.

Aussi fallait-il voir avec quelle sollicitude et quelle ponctualité Abû-Bekr-el-Doâni donnait ses ordres et surveillait chaque chargement.

Au moment du départ, il nous rassembla de rechef autour de lui :

—Ne vous impatientez pas de mes recommandations, nous répéta-t-il, je ne saurais trop vous le dire :

Ne buvez jamais le matin à jeun, vous auriez soif toute la journée.

Ne buvez jamais avant de vous être un instant reposés, et surtout n'avalez jamais d'eau que la marche a fouettée et que le soleil a échauffée, avant de lui avoir fait prendre l'air un instant.

Ne buvez jamais que deux fois par jour.

Pas d'imprudence! pas d'imprudence!

Nous voici en face des sables d'El-Akhâf où le moindre oubli d'hygiène tire vite à conséquence.

Ne gaspillez pas non plus l'eau.

S'il arrive que le simoun dessèche nos outres et les tarisse, gardez-vous de manger des dattes; sucez le suc d'un oignon et avalez trois ou quatre gorgées de beurre. Vous ne vous désaltérerez pas entièrement ainsi, mais vous tromperez votre soif et vous donnerez le temps d'attendre.

On peut rendre encore pour un instant la fraîcheur à sa bouche en y tenant une balle de plomb.

D'ailleurs, il est reconnu qu'un homme ne meurt pas de soif avant deux jours entiers; et, dussions-nous tuer quelques-unes de nos bêtes pour nous désaltérer avec l'eau qu'Allah met en réserve dans leur estomac, nous n'en manquerons point.

Enfin, mes enfants, ne mangez jamais de pilaw et de viande froids, ni en trop grande quantité.

Manger froid est d'une digestion difficile et pénible; manger trop donne infailliblement la dyssenterie, sinon la mort.

Allez, et qu'Allah allonge votre existence!

Sur ces paroles, on se mit en marche, et, un instant après, nous abordions, mais pour de bon cette fois, le désert, « solitude absolue, dit Buffon, mille fois plus affreuse que celle des forêts, car les arbres sont des êtres pour l'homme qui se voit seul. Plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes, il voit partout l'espace comme son tombeau. La lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation en reculant à ses yeux les barrières du vide,

en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée : immensité qu'il tenterait en vain de parcourir ; car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort. »

Du sable, puis du sable!
Le désert! noir chaos
Toujours inépuisable
En monstres, en fléaux!
Ici, rien ne s'arrête.
Ces monts à jaune crête,
Quand souffle la tempête,
Roulent comme des flots!

Parfois, de bruits profanes
Troublant ce lieu sacré,
Passent les caravanes
D'Ophyr ou de Membré.
L'œil de loin suit leur foule,
Qui sur l'ardente houle
Ondule et se déroule
Comme un serpent marbré.

Ces solitudes mornes,
Ces déserts sont à Dieu :
Lui seul en sait les bornes,
En marque le milieu.
Toujours plane une brume
Sur cette mer qui fume,
Et jette pour écume
Une cendre de feu [1].

[1] Victor Hugo, *Orientale* I.

« Terre inhabitée et inaccessible, ajoute enfin Jérémie, terre sèche et aride, image de la mort, terre où jamais l'homme n'a passé impunément, où il ne demeurera jamais ! »

XXXI

Singulière rencontre. — Dans le désert.
— Histoire d'Abd'el-Mélick. —
Ambition de Méhémet-Ali. — Reconstitution
de l'ancienne nationalité arabe. — Prise de l'Yémen par le
vice-roi et première campagne d'Assir. —
— Siége de la citadelle de Sana. — Triste fin. —
Mystère. — Départ.



Mercredi, 23 août 1844 (21 *châban* 1261) : dixième étape. — J'ai dit qu'au sortir de Kond notre caravane s'était grossie d'une vingtaine de dromadaires et d'une dizaine d'hommes qui se rendaient avec nous à Doân.

Parmi ces derniers se trouvait un jeune homme dont la voix et les manières, en complet désaccord avec celles de ses compagnons de route sur lesquels il semblait exercer une grande influence, avaient attiré à première vue mon attention, tout aussi bien que la tendre sollicitude que lui témoignait un beau vieillard à cheveux blancs qui ne le quittait pas des

yeux et veillait sur lui comme une mère veille sur son enfant.

Ce jeune Bédouin, bien qu'ayant le teint basané, ressemblait plutôt à un Européen qu'à un enfant du désert; il répondait au nom d'Abd'el-Mélick, et pouvait être âgé de vingt-deux à vingt-trois ans tout au plus.

De prime abord, on jugeait qu'il descendait de quelque famille illustre.

En effet, malgré sa profession abrutissante de chamelier, il avait conservé quelque chose d'ouvert et de noble dans son regard, son maintien et son costume. Tout simple que fût ce dernier, il le portait ainsi que ses armes richement montées et ciselées, avec grâce et coquetterie, ce qui rehaussait encore l'éclat de sa personne, rehaussée déjà par de magnifiques cheveux longs et noirs tombant à flots sur ses épaules nues, un front élevé, de grands yeux entourés d'une teinte de koh'ol et étincelants d'intelligence et de courage, des traits fortement dessinés, une physionomie gracieusement épanouie et une taille svelte et admirablement découplée.

Affligé de le voir si bas tandis qu'il aurait dû être dans une condition plus élevée ailleurs, je songeai aussitôt à me l'attacher pour le produire au grand jour, et soit intuition, soit tout autre motif, il se tenait presque toujours à mes côtés, fixant ses beaux yeux noirs sur les miens comme pour m'interroger, la bouche entr'ouverte comme pour me parler, mais attendant que, le premier, je rompisse le silence. Je me promis

enfin de le faire à notre prochain campement, lequel fut établi, entre sept et huit heures du matin, à l'entour de deux ou trois mauvais puits d'eau croupie et saumâtre.

La contrée qui s'étendait alors autour de nous avait un aspect étrange.

Pas un arbre, pas une plante, rien absolument que quelques longues herbes sèches et dures qui fissent saillie à l'horizon.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait que des ondulations uniformes et jaunâtres.

On eût dit des vagues immobilisées.

Pour rencontrer quelque chose d'analogue chez nous, il faut aller voir les dunes de Dunkerque ou quelques plages stériles de la Bretagne, et toutefois regarder uniquement du côté de la Manche ou de l'Océan.

Et encore, que sont ces étroites bandes sablonneuses auprès de l'immense désert d'Arabie !

Les plus intrépides caravanes n'en ont pas encore entrevu les lointains infinis.

A peine y trouve-t-on en fait d'êtres humains quelques peuplades errantes et féroces auxquelles les Arabes ont donné le nom de *Khafir-el-Arianin*, infidèles sans vêtements, et qui y vagabondent en tous sens, apparaissant, puis disparaissant, se perdant.... où cela? Dieu seul le sait!

Leurs troupeaux les suivent, elles sont précédées par leurs dromadaires.

Ces navires vivants du désert portent les chouafs de la peuplade.

Aucune route n'étant tracée, aucune marque n'étant stable dans cette immensité mouvante et néanmoins toujours la même, ces hardis pionniers laissent derrière eux des empreintes connues, des jalons indicateurs à ceux auxquels ils servent de guides.

Ils ont en outre des signes particuliers pour avertir, hors de la portée de la voix, lorsqu'ils ont trouvé de l'eau.

Lorsque la halte est décidée, ils attendent le reste de la peuplade, et l'on forme une espèce de douar qui siégera tout au plus une semaine, et dont quelques bouffées de vent effaceront la trace.

Quant aux mœurs de ces espèces de Wig-wams asiatiques, tout ce qu'on en sait, c'est que la rapacité, la violence et tous les autres instincts brutaux (ils mangent, entr'autres, la viande crue) en sont les dieux favoris....

Une fois installés et restaurés, pendant que Mohammed faisait chauffer le café, j'expédiai Sélim vers Abd'el-Mélick et son mentor, qui se nommait Nassib, pour les inviter à en venir boire une tasse avec moi.

Offrir le café est la plus grande honnêteté que l'on puisse faire à un Arabe.

C'est en même temps le moyen d'entamer une conversation ardemment désirée, comme, chez nous, lorsque l'on offre une prise de tabac à quelqu'un.

Abd'el-Mélick et Nassib arrivés et servis, tout en fumant le chicha et la chibouque, on causa d'abord de choses insignifiantes, puis notre dialogue devint

peu à peu plus sérieux, et, insensiblement, je lui fis prendre la tournure que je voulais.

M'adressant donc au premier, je lui demandai si cette vie monotone de chamelier lui convenait beaucoup, s'il n'aspirait pas à quelque chose de mieux en parcourant un peu le monde comme je le faisais, et, cela étant, s'il ne voulait pas me suivre.

Il me répondit naïvement que, né de parents qu'il avait à peine connus, Nassib lui avait tenu lieu de père, de tuteur; qu'il lui avait appris à aimer le bien et à fuir le mal; qu'il l'avait rompu aux privations, aux fatigues, aux dangers du désert, et sans cesse tenu éloigné des grandeurs, de l'oisiveté et de la pusillanimité; qu'il était heureux comme cela et ne désirait nullement adopter une position qui, sans nul doute, lui créerait des besoins, des habitudes, des vices que peut-être il ne pourrait jamais contenter et qui le rendraient malheureux.

—Placé au milieu des Bédouins, je suis devenu, ajouta-t-il, ce qu'ils sont, et allant ailleurs, je ne serai toujours qu'un Bédouin ou un homme imparfait; il vaut donc mieux rester ce que je suis que vouloir devenir ce que jamais je ne pourrai être et posséder ce que le destin n'a voulu m'accorder.

—Bien! bien! mon fils, dit Nassib quand il eut cessé de parler; je n'en attendais pas moins de ta raison et de ton bon cœur.

Puis se tournant vers moi :

—Abd'el-Mélick, reprit-il, ne connaît pour ainsi dire ni son père ni sa mère qu'il perdit en bas-âge;

il ne sait même pas de quelle religion ils étaient, et, jusqu'à ce jour, je lui en ai peu parlé, leurs malheurs ne pouvant que l'affliger.

Mais aujourd'hui je dois rompre mon silence à cet égard et ne pas lui laisser ignorer plus longtemps comment il se trouve avec moi, tandis qu'il devrait occuper un rang distingué!

« Il y a de cela vingt-quatre ou vingt-cinq ans, un grand seigneur franc vint s'établir à Sana.

« Très-riche, d'un caractère généreux, instruit et plein de connaissances utiles, il ne tarda pas à être entouré de nombreux adorateurs.

« L'imam lui-même, vieillard infirme alors, le rechercha et lui demanda souvent conseil pour réprimer l'anarchie qui désolait ses États.

« Ce prince sentant sa fin approcher, en fit son *fakîh* (vizir), et autant pour assurer à son successeur, jeune encore, un mentor qui ne le quittât pas, que pour récompenser son bon Ali, comme il l'appelait, des services qu'il lui avait rendus, il fit épouser à ce dernier sa plus jeune fille, la belle Fathma.

« Un enfant naquit bientôt de cette union qui ne devait pas être heureuse.

« Cet enfant, c'était Abd'el-Mélick.

« Deux ans après, l'imam mourut, et son successeur eut à lutter contre un antagoniste puissant qui, lui aussi, avait des droits à la principauté de l'Yémen, mais qui fut momentanément repoussé grâce à la valeur de Fakîh-Ali.

« Vers le même temps, le vice-roi d'Égypte reçut de Stamboul l'ordre d'aller, dans le Nedjêd, châtier les Wahabytes, qui avaient saccagé les deux villes saintes de la Mecque et Médine.

« Mohammed-Ali y envoya son fils Ibrahim, et celui-ci s'acquitta avec valeur de la mission que son père lui avait confiée.

« Mais la puissance des novateurs de Derréyêh, quoique anéantie sur sa terre natale, tendait à se reconstituer ailleurs.

« Vers les confins du Hedjaz et de l'imamat de Sana, existent plusieurs tribus belliqueuses chez lesquelles les doctrines de Wahab avaient poussé de profondes racines.

« Ces tribus sont connues sous le nom général d'Assir, et le territoire qu'elles occupent a pris la même dénomination.

« L'unité des Wahabytes, anéantie dans le Nedjêd, menaçait donc de se reconstituer dans l'Assir, et Mohammed-Ali résolut de s'y opposer de tout son pouvoir.

« Mais ses desseins, en fomentant cette nouvelle guerre, n'étaient que politiques.

« En effet, le pacha d'Égypte avait depuis longtemps en vue de soumettre l'Arabie tout entière.

« Il devait alors craindre un second développement de la puissance des Wahabytes, attendu que ces sectaires avaient le projet bien arrêté de reconstituer l'ancienne nationalité arabe.

« Le but de ce prince ambitieux consistait à s'em-

parer d'abord de toutes les villes côtières, et dès que celles-ci auraient été soumises à son autorité, il eût tâché de pénétrer dans l'intérieur, pour en rendre les populations tributaires.

« Il regardait surtout d'un œil de convoitise les ports de l'Yémen et de l'Oman, ces terres heureuses, qu'Allah et la nature ont comblées de leurs faveurs, et d'où il eût pu dominer sur la mer des Indes et sur le golfe Persique.

« —De là, je comprimerai sous ma serre, pensait-il, tous les pays compris entre la mer Rouge, l'Euphrate et mes possessions de Syrie; agrandi de tout ce vaste territoire, mon empire sera un des plus puissants de l'Asie : la mer Rouge deviendra un lac égyptien, et mes flottes feront flotter leur pavillon sur la mer Intérieure, le golfe Persique et la mer des Indes... »

—C'était, interrompis-je ici le narrateur, un beau rêve, et il était noble d'en poursuivre la réalisation, même sans la certitude de pouvoir l'atteindre : je ne vois pas quel mal il y aurait à reconstituer l'ancien empire arabe, et je crois même que son existence pourrait avoir une influence salutaire sur les affaires toujours si compliquées de l'Orient.

—La reconstitution de la nationalité arabe serait sans doute un bienfait, me répondit-il, et nous tous, enfants de cette terre, nous devons désirer ardemment qu'elle arrive; mais rappelle-toi que ce but ne sera jamais atteint par les enfants d'Osman; il y a une antipathie trop profonde entre le Turc et le Bé-

douin : chacun d'eux se croit également né pour commander, et nous autres Arabes nous ne courberons jamais la tête devant le bâton d'un pacha.

—Les Wahabytes seuls me paraissent destinés à relier entre elles les tribus éparses de votre péninsule : ils ont été arrêtés malheureusement au milieu de leur premier élan; ils recommenceront sans doute plus tard.

—C'est là notre espoir; quoique je ne sois pas un de leurs sectaires, je me réjouirais de leur avénement au pouvoir, car je suis Bédouin avant tout.

Mais pour en revenir à Mohammed-Ali, je disais donc « qu'il regardait surtout d'un œil de convoitise les ports de l'Yémen et de l'Oman.

« Il abandonna donc l'Égypte et s'enfonça dans nos pays sablonneux avec la ferme résolution de nous subjuguer.

« Le courage et le patriotisme ne nous faisaient pas défaut, et tous nous jurâmes de combattre à outrance l'ennemi de notre liberté.

« Cependant, Allah ne fit pas pencher la balance de la guerre en notre faveur.

« Mohammed-Ali s'empara de nos villes occidentales, de nos personnes et de nos biens, et nous lui payâmes un pour quarante de contribution, ainsi qu'il a été établi par le Prophète.

« Après quelques jours de repos, il se dirigea en vainqueur vers les montagnes de l'Assir.

« Nous le suivîmes nous-mêmes dans cette con-

trée, et nous assistâmes à la chute de nos compatriotes.

« Cela fait, il allait nous entraîner jusque dans l'Oman, lorsqu'il revint soudain sur ses pas, et se dirigea vers son pachalick, que Stamboul voulait, disait-on, lui enlever.

« L'année suivante, toutes les tribus soumises par son armée se soulevèrent et refusèrent de payer aucune contribution aux garnisons qu'il avait laissées dans le pays et qui furent même chassées honteusement; car il était douloureux pour ces populations d'apporter entre les mains d'un étranger, d'un Turc, les fruits de leurs champs et de leurs jardins, et les meilleures têtes de leurs troupeaux.

« Mais ce qui provoqua surtout cet événement, ce fut ce crime fangeux qu'Allah punit par le feu du ciel, et que les descendants d'Osman portent toujours avec eux comme le reptile son venin... »

Qu'on nous permette d'ouvrir ici une parenthèse pour dire un peu où en sont logés ces messieurs à cet égard.

Si, comme anciennement, dans ces temps de lugubre mémoire où les désordres de l'humanité attiraient sur elle les effroyables désastres d'un déluge universel, où une orgueilleuse pensée était cause de la confusion des langues et de la dispersion des peuples, si, comme alors, dis-je, la justice de l'Éternel était toujours implacable, les cités turques, ces filles corrompues de Sodome et de Gomorrhe, partageraient la destinée terrible de ces villes réprouvées et ne se-

raient bientôt plus qu'un amas de ruines et de cendres; on entendrait de nouveau la voix formidable de Jéhovah répétant ces paroles sinistres : *Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est et peccatum eorum aggravatum est nimis* [1], et elles disparaîtraient à leur tour de la surface de la terre.

Un soir que je m'étais attardé dans les rues d'Alexandrie, un adolescent, élégamment vêtu, remarquable par la régularité de ses traits féminins et la longueur de sa chevelure, s'approcha mystérieusement de moi et m'invita à le suivre.

Je me crus en bonne fortune, et j'y étais en effet.

Mais j'étais bien loin de soupçonner le fin mot.

Avec cette présomption si naturelle chez les Français, je ne doutai pas un instant que ce garçon, à la figure si avenante, ne fût le messager de quelque belle, et je l'aurais suivi sans hésitation, si j'avais pu oublier que j'étais en Orient, où les aventures galantes finissent presque toujours par un coup de poignard ou de pistolet.

Avant donc de me mettre à sa disposition, je lui demandai si celle qui l'envoyait valait la peine qu'on se dérangeât.

—Que me parles-tu de femme? me répondit-il de l'air le plus dédaigneux; regarde-moi, ajouta-t-il en minaudant, est-ce que je ne vaux pas la plus jolie beauté du monde?...

Il faut s'être trouvé soi-même dans une position

[1] Genèse, XXVIII, 3.

pareille pour comprendre exactement le dégoût que doivent inspirer des êtres si dégradés.

Je m'éloignai de mon adolescent en le maudissant.

La vue d'une bête féroce ne m'eût certes pas impressionné davantage.

Mais ce n'est pas seulement dans les rues et le soir que vous êtes exposé à faire de pareilles rencontres.

La pédérastie est populaire dans le Levant; elle se montre partout sans entraves et sans pudeur.

Les demeures des grands, les réduits les plus misérables, les bains publics, les cafés, sont infestés par des êtres immondes et fangeux.

Et pourtant les musulmans ont des lois pénales contre ce vice ignoble!

Mais les affaires qui s'y rattachent sont rarement portées devant les tribunaux, et, si l'on voulait se montrer sévère, la plus grande partie des Osmanlis et les juges eux-mêmes viendraient s'asseoir en foule sur le banc des accusés.

Ceci posé, continuons le récit de Nassib.

« Haçan-Pacha, qui gouvernait alors le Hedjaz, informa son maître de ce qui se passait dans nos montagnes.

« Mohammed-Ali lui expédia des troupes, avec l'ordre de nous faire rentrer sous son obéissance.

« Ce général ne tarda pas à prendre le chemin de nos pays.

« Nos regabs nous annoncèrent secrètement que notre ennemi se trouvait à la tête d'une forte armée de fantassins et de cavaliers.

« Mais cette nouvelle, au lieu de nous effrayer, nous fit redoubler d'efforts dans les préparatifs de nos moyens de défense.

« On appela aux armes tous les contingents de l'imamat, qui quittèrent aussitôt tout pour se rendre à cet appel, et arrivèrent au jour indiqué.

« Les uns fourbissaient leurs sabres et leurs lances, d'autres raccommodaient leurs selles et donnaient d'abondantes rations de viande à leurs chevaux de guerre.

« Les cheiks discutaient le plan d'attaque, et tous brûlaient de la plus vive ardeur.

« Cependant un jour, quelques instants après le Salat-el-Fedjer, un long nuage de poussière nous dénonça l'armée ennemie.

« Nous volâmes au combat avec fureur.

« Mais notre courage désordonné vint de nouveau se briser contre les lignes inébranlables des Turcs.

« Après ce terrible échec, les Arabes s'enfuirent avec plus de rapidité qu'ils n'étaient venus, et le silence de la solitude vint planer sur les lieux qui avaient retenti naguère de nos hourras, des chants de joie des vainqueurs et des gémissements des vaincus.

« Le jeune imam et Fakîh-Ali eurent beaucoup de peine à réunir trois cents hommes, et ils s'enfermèrent avec eux, leurs familles et leurs trésors, dans la citadelle, dont les magasins gonflés et le puits creusé dans la cour promettaient de nous fournir pour longtemps des vivres et de l'eau en abondance.

« Chez nous, le plus fort est toujours le mieux respecté.

« Les contingents se rangèrent lâchement sous les drapeaux du prétendant, qui avait reparu et s'était joint aux Turcs.

« Dès ce moment, le jeune imam et Fakîh-Ali furent indiqués par celui-ci à Haçan-Pacha comme les seuls instigateurs de la révolte.

« Ils virent bientôt qu'il n'y avait plus pour eux aucun espoir de salut, et ils persistèrent à demeurer dans la citadelle, décidés à mourir les armes à la main plutôt que de perdre la vie ignominieusement.

« Trois jours après le combat, les Turcs étant parfaitement remis de leurs fatigues, Haçan-Pacha nous expédia un de ses aides de camp en parlementaire.

« Fakîh-Ali était justement dans la cour au moment où la sentinelle annonça son arrivée, et lui fit demander s'il fallait tirer sur lui.

« Il monta sur-le-champ sur le rempart, et, par ses signes, engagea l'Egyptien à s'approcher.

« Celui-ci, s'étant avancé, lui lança un *djèrid* (bâton en bois de palmier), à l'extrémité duquel était roulé un morceau de papier, et disparut incontinent au grand galop de son cheval.

« Fakîh-Ali ouvrit la missive et y lut ces mots :

« Imam et vizir, vous devez vous rendre à discré-
« tion avant le Salat-el-Encha, sinon la nuit qui
« va s'écouler sera la dernière pour vous et les
« vôtres. »

« Il ne communiqua cette lettre à personne autre

qu'à son maître et à moi, qui étais son saïs de confiance.

« Quelques instants avant l'ultimatum, le même aide de camp reparut à cheval.

« Mon maître l'attendait.

« Dès qu'il l'eût aperçu, il lui renvoya son djérid avec cette réponse :

« Haçan [1], tu sais que ces murailles ne sont que de « briques; mais ce que tu ignores, c'est que nos bras « sont de fer. »

« Le lendemain, de bonne heure, nous vîmes déboucher, du milieu des jardins, de cent cinquante à deux cents fantassins Arnautes envoyés en tirailleurs.

« Ils éclairaient la marche du pacha, qui s'avançait avec toutes ses forces pour assiéger la citadelle.

« Sa résolution ne nous étonna pas.

« Nous nous y attendions.

« Mais ce qui nous brûla le cœur, ce fut de voir nos contingents se réunir à lui pour venir nous écraser.

« Le premier jour, nous nous contentâmes de nous attaquer par quelques coups de fusil.

« Il semblait que l'ennemi redoutât d'engager une affaire sérieuse.

« Le quatrième ou cinquième jour, cependant, son artillerie commença à nous foudroyer.

« Malheureusement, nous ne pouvions pas lui ré-

[1] Les Bédouins sont peu cérémonieux : ils appellent toujours, en leur parlant, les dignitaires Turcs et autres par leur simple nom, sans y joindre leurs titres.

pondre de la même manière, car nos canons étaient hors de service.

« Un matin, j'étais occupé à faire ma prière dans une petite pièce que je m'étais réservée, lorsque j'entends un bruit épouvantable au-dessus de ma tête.

« Tout à coup, un énorme projectile de fer tombe à deux pas de moi et produit une explosion horrible, dont mon ange gardien eut la bonté de me préserver.

« Les Turcs commençaient à nous attaquer avec des bombes.

« Le jeune imam et Fakih-Ali montèrent aussitôt sur le rempart.

« Nos gens étaient dans la consternation, et ils durent faire usage de toute leur autorité pour les maintenir dans le devoir.

« Le dernier apprit à deux hommes de mes parents à prévenir les effets du projectile, en enlevant la mèche qui allume la poudre.

« Ces deux braves, doués d'un courage extraordinaire, s'acquittaient de leur nouvel emploi avec audace.

« Néanmoins, plusieurs bombes éclatèrent et vinrent ravager notre faible garnison.

« Un soir que nous avions souffert plus qu'à l'ordinaire, Fakih-Ali rassembla tous nos défenseurs.

« —Amis, leur dit-il, j'ai trouvé un moyen pour nous préserver de ces infernales machines : bouchez bien les issues des eaux de pluie avec de la terre, afin que l'eau ne puisse pas s'échapper de la cour.

« Ses ordres furent exécutés sans qu'on sût encore où il en voulait venir.

« Mais ces préparatifs terminés :

« —Maintenant, puisez de l'eau dans le puits, reprit-il, et répandez-la sur le sol.

« En moins de quatre heures nous avions de l'eau jusqu'aux genoux, et dès le lendemain nous nous moquions des bombes turques.

« L'ennemi, étonné de notre impassibilité, ne savait à quoi en attribuer la cause.

« Cependant un des nôtres, nouvellement marié avec une jeune et jolie femme dont il était épris, s'esquiva une nuit pour aller la trouver.

« Mais le jour venu, au moment où il allait reprendre son poste, il fut surpris par des Arnautes.

« Amené devant Haçan-Pacha, il fut questionné et obligé de faire connaître le stratagème dont nous usions.

« Le général parut très-étonné en l'apprenant, et dès lors il modifia son plan d'attaque.

« Il fit creuser une mine qui aboutissait justement au centre de la citadelle, qu'il voulait faire sauter.

« Encore quelques minutes, et c'en était fait de nous.

« Mais heureusement survint un orage qui fit ébouler la partie du terrain qui contenait les instruments de notre mort.

« Cependant nous avions tué pas mal d'ennemis.

« Pendant la nuit, il nous arrivait souvent de réparer les brèches que l'artillerie avait faites durant le

jour, et le matin les Turcs trouvaient fermée la place par laquelle ils avaient espéré la veille venir nous exterminer.

« Enfin, après plusieurs assauts infructueux et malheureux, Haçan-Pacha, irrité de ses efforts impuissants, nous renvoya le cavalier au djérid pour nous dire que si le lendemain nous ne nous rendions pas, il incendierait la ville et massacrerait tous ses habitants.

« A cette nouvelle, nous dûmes faire cesser une guerre inutile, et le jeune imam ainsi que Fakîh-Ali acceptèrent une capitulation honorable qui leur avait été offerte tous les jours.

« Mais leur défense valeureuse ne put les préserver de la ruine.

« Vaincus, ils furent reniés par les *Sanites*, qui leur opposèrent le prétendant, lequel les envoya à la mort.

« Même sort allait atteindre Fathma, lorsque je parvins à la faire disparaître avec son enfant et à l'emmener jusqu'à Kond, où je suis né, mais où elle ne tarda pas à succomber sous le poids du chagrin, me recommandant, en s'éteignant, de veiller sur Abd'el-Mélick et à lui tenir lieu de père, ce que j'ai fait, ainsi que tu l'as entendu de sa propre bouche.

« Et, comme preuve que tout ce que je viens de dire est la pure vérité, voici cette bague que j'ai retirée de l'annulaire gauche de Fakîh-Ali après sa mort. »

Ce disant, il retirait une alliance en or du petit doigt de sa main droite et me la présentait.

L'ayant ouverte, j'y trouvai les quatre initiales suivantes, figurées dans l'ordre que voici :

M. P. — A. F.

J'adressai à ce sujet une foule de questions à Nassib, questions auxquelles il ne put ou ne voulut répondre, et j'eus la douleur de ne pouvoir découvrir le véritable nom de l'infortuné père du jeune Abd'el-Mélick ni décider celui-ci à me suivre.

Sur ces entrefaites, l'heure de la sieste était venue, et on leva la séance.

Rien qui mérite d'être cité ne signala le restant de cette journée.

Le soir, nous nous remîmes en route entre sept et huit heures.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.


de Est du Méridien de Paris
43
53
54
22

